

HENRIETTE TASSÉ

LES
SALONS FRANÇAIS



MONTREAL

1930

TOUS DROITS RÉSERVÉS



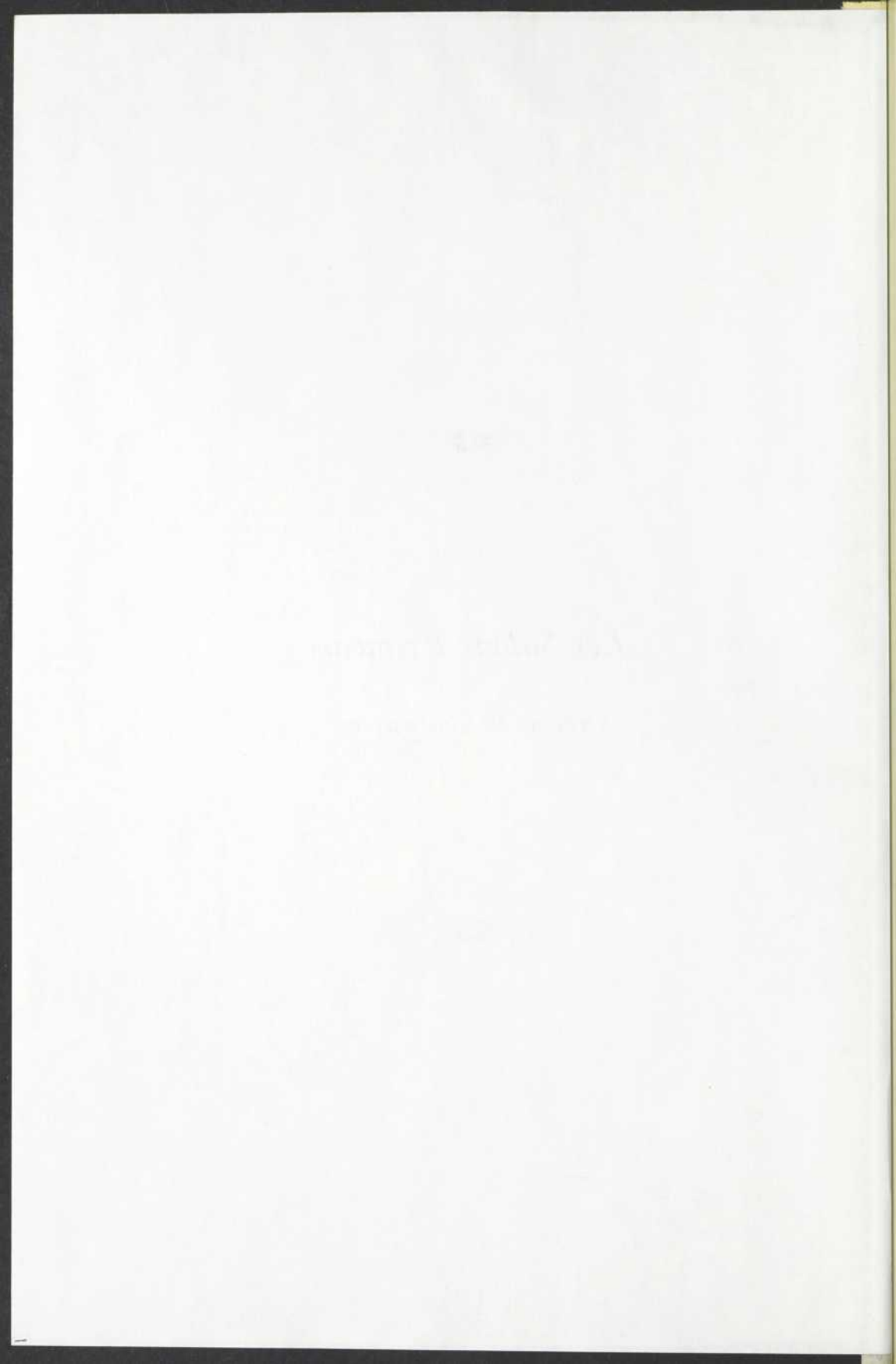
Bibliothèque Nationale du Québec



Les Salons Français

Orné de 40 illustrations





DU MÊME AUTEUR

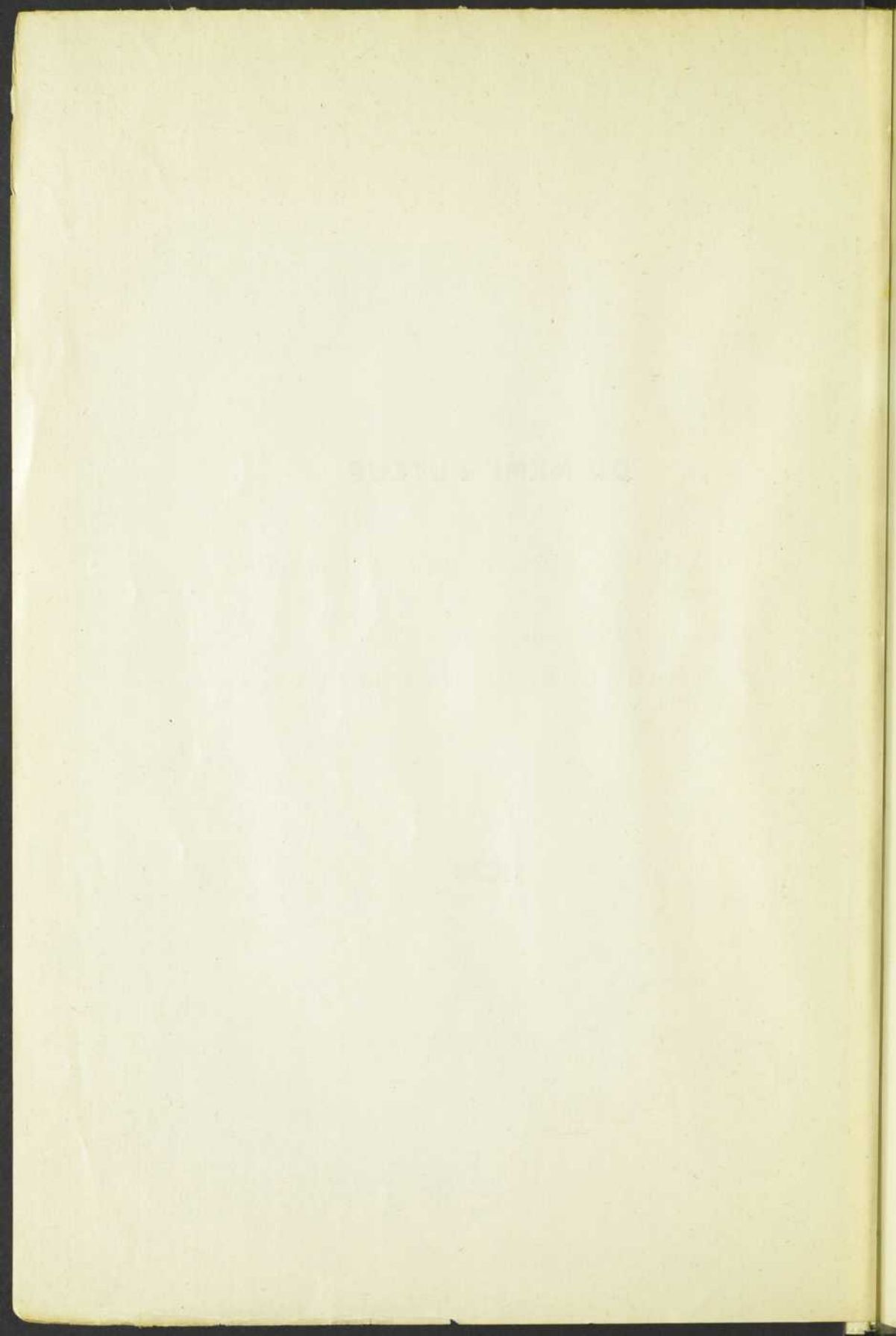
LA VIE ET LE RÊVE, *paru en 1915, édition épuisée.*

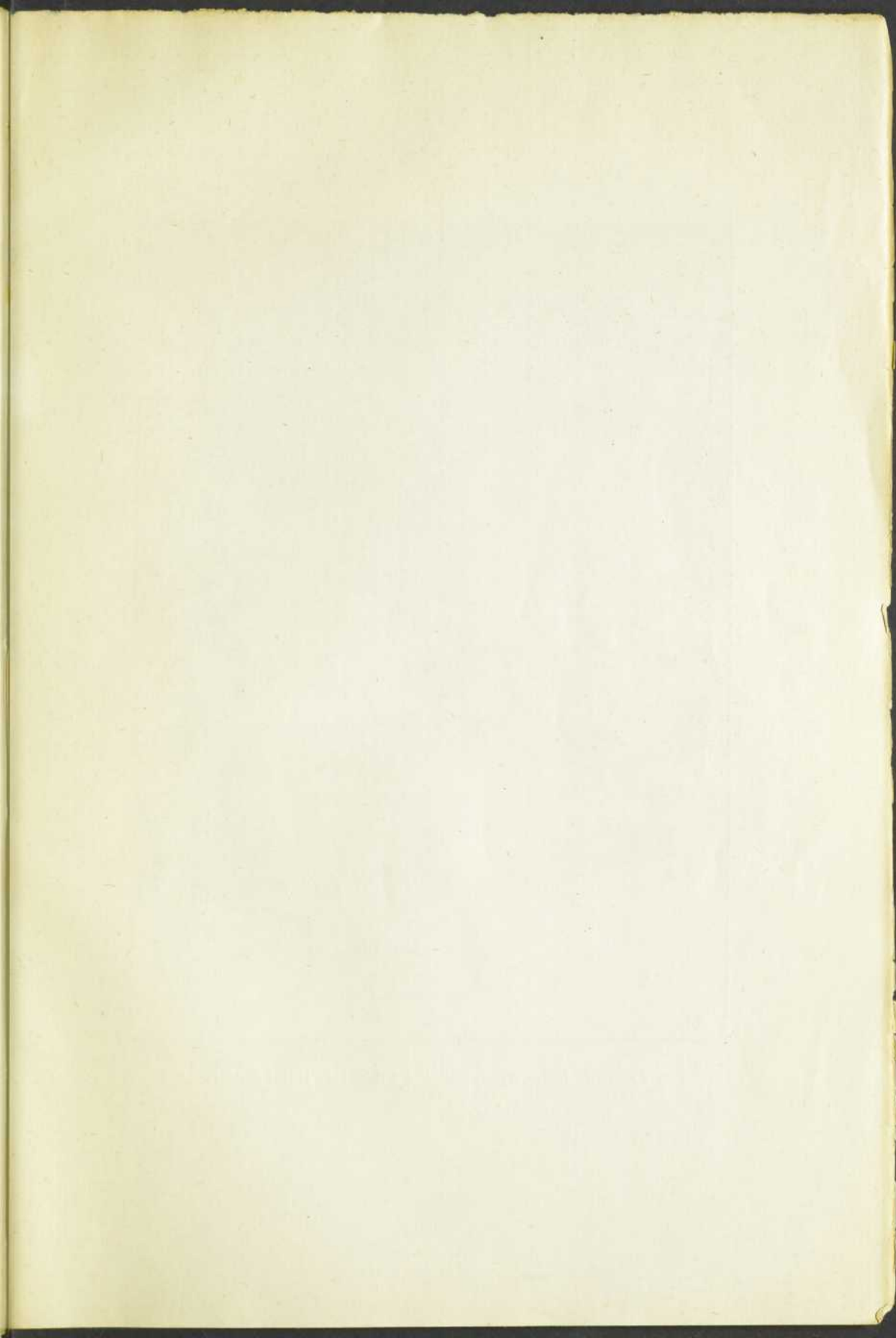
DE TOUT UN PEU, *paru en 1923.*

LA FEMME ET LA CIVILISATION, *paru en 1927.*



Tous droits réservés.







Corneille lisant "Polyeucte" à l'Hôtel de Rambouillet.

HENRIETTE TASSE

LES
SALONS FRANÇAIS



MONTREAL

1930

DC

33.6

T31

1930



Les Salons Français

L'histoire de la société française est plus vivante que la grande histoire. La vie sociale des femmes des salons est intéressante à tous les points de vue. On veut des romans mais l'histoire n'est pas autre chose que du roman vécu, de la vie réelle, plus captivante, plus tragique que les œuvres d'imagination, surtout pour ceux qu'attirent les choses du passé.

La Cour fut le premier salon sur lequel se modelèrent, princesses, grandes dames, femmes de magistrats et simples bourgeoises. Avec saint Louis, au 13^e siècle, et Marguerite de Navarre, au 16^e siècle, la conversation devint générale à table, comme chez les Grecs et les Romains. L'art de la conversation élégante remonte à la plus haute antiquité, il était si apprécié au siècle de Périclès qu'on créa un mot spécial pour l'exprimer, l'*atticisme*, qui s'applique encore aujourd'hui à la délicatesse et à la perfection du langage.

Ce qui distingue la conversation chez les modernes, c'est que les femmes y sont admises. Au Moyen Age, dans certaines cours du midi et de Normandie, l'on causait déjà d'une façon charmante.

Madeleine et Catherine Des Roches, la mère et la fille, sont dignes de figurer dans l'histoire de nos mœurs littéraires pour avoir attiré et fixé autour d'elles, dans leur ville de Poitiers, une réunion choisie, un cercle animé de savants et de

beaux-esprits et créé, les premières en France, une sorte de salon de lettres, ébauche de ce que devait être quarante ans plus tard l'hôtel de Rambouillet.

Il y a encore un mélange de pédantisme et de licence, de raffinement et de grossièreté en France à la fin du 15^e siècle, c'est l'époque où naquit Rabelais. *"Il faudra, dit Sainte-Beuve, (1) près d'un siècle pour réformer ce mauvais goût, il faudra que Mme de Rambouillet et sa fille viennent morigéner la Cour, que des professeurs de bon ton et de politesse, tels que Madeleine de Scudéry ou le chevalier de Merci, s'appliquent longtemps à prêcher le décorum. Mais à travers ce raffinement, il y a encore des vestiges et des retours de grossièreté. Le beau moment date du milieu du 17^e siècle où l'on revient au naturel après l'exagération des "précieuses" et l'on ne se figure rien de comparable aux conversations de la jeunesse de Condé, de La Rochefoucauld, de Retz, de Turenne, de Saint-Evremond, de Mme de Sévigné, de Mme de La Fayette et de la duchesse d'Orléans."*

Paul Deschanel, dans un volume intitulé, *Figures de Femmes*, publié en 1900, dit: *"L'histoire de notre littérature et de notre langue pourrait en grande partie s'écrire par l'histoire de nos salons. Nous donnera-t-on un jour, tout d'une suite, cette histoire de la société cultivée, cette galerie des salons français encore éparse en cent écrits divers?"*

L'histoire a besoin d'un recul. La publication de lettres, de mémoires, d'archives et de nouveaux documents, qui ne pouvaient tomber dans le domaine public qu'après la mort de leurs descendants, ont ajouté une lumière nouvelle sur les personnes et les événements, ce qui offre une étude plus suivie et permet de la poursuivre jusqu'à nos jours.

En lisant les mémoires, les lettres, les chroniques des trois derniers siècles, on est frappé par la vigueur mentale et la

(1) Galerie des Femmes célèbres, tirée des "Causeries du Lundi."

profonde influence de ces femmes, dont le centre d'action fut seulement social.

Le grand courant de la civilisation est formé de milliers de ruisselets qui viennent le grossir. L'action féminine dans les salons aussi bien que dans les hôpitaux, les hospices et les ambulances des champs de bataille, représente ces petits courants. La femme sous sa parure de velours, de soie, de dentelles, aussi bien que sous la robe de bure de la religieuse, ou la robe blanche de la garde-malade, a eu un rôle important, puisque, comme le dit Paul Deschanel, *"les femmes ont donné à la littérature française une grande partie de sa gloire durable, et ce par quoi elle est unique: la lumière, l'élégance, la mesure. C'est l'influence des femmes sur notre littérature qui a assuré l'ascendant de notre littérature sur le monde. Avant elle, on a plutôt le génie gaulois; c'est d'elles, c'est de la combinaison de leur esprit avec celui des hommes que naît décidément le génie français."*

Nous savons quelque chose des hommes et des femmes qui fréquentaient les salons français par les mémoires du temps. Nous connaissons leur vie sociale, nous retraçons leur influence, mais nous ne pouvons faire revivre la grâce subtile des manières, la magie des mots parlés. Nous pouvons rappeler les faits, les pensées, même les mots, mais la saveur est absente. Ces conversations aujourd'hui sont comme du Champagne qui aurait perdu son effervescence.

C'est cette flexibilité de l'esprit, cette intelligence active, cet instinct de plaire qui distinguèrent les femmes françaises et firent leur charme: cette chose indéfinissable qu'on ne peut pas plus analyser que le parfum d'une rose.

*Respirons les parfums même s'ils s'évaporent
Ils n'en paraissent que plus doux.*

En dépit du temps et du changement, elles émergent des pages de l'histoire avec une vitalité nouvelle, personnifiant le génie d'une civilisation qui est leur oeuvre.

Au 17^e, au lieu de la sauvagerie des siècles précédents qui cloîtrait chaque famille dans ses châteaux, la claquemurait dans ses donjons, les lourdes portes des hôtels s'ouvrirent, on alla les uns chez les autres et ce qu'on appelle la vie mondaine adopta les usages et les coutumes, qui n'ont pas beaucoup varié depuis trois siècles. Cela est l'oeuvre exclusive de la femme, dont la puissance civilisatrice ne s'est jamais plus affirmée qu'à cette époque.





Madame de Rambouillet et sa fille Julie d'Angennes.



MADAME DE RAMBOUILLET

Catherine de Vivonne, fille unique de Jean de Vivonne, marquis de Pisani, ambassadeur de France à Rome, et de Julia Savelli, épousa à l'âge de douze ans Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, qui avait une fortune considérable. Elle eut deux fils, dont l'un mourut en bas âge et l'autre le marquis de Pisani, aussi spirituel que brave, et cinq filles, dont trois se firent religieuses, et l'une d'elles devint abbesse de Saint-Etienne de Reims. Des deux autres, l'une fut la fameuse Julie d'Angennes, première dame d'honneur de Marie-Thérèse, depuis duchesse de Montausier, qui ne cessa d'animer les réunions de l'hôtel de Rambouillet durant plus de vingt ans. Jamais on n'excita tant de passions idéales que Julie d'Angennes; sans les éteindre, le temps les changeait en amitiés tendres et solides. On la place au premier rang des femmes éminentes de la première moitié du 17^e siècle. L'autre Angélique d'Angennes, la première Mme de Grignan (1) représentait le côté précieux du salon de Mme de Rambouillet; toutes deux aimables et fort spirituelles.

Le marquis de Rambouillet avait beaucoup de considération pour sa femme et Tallemant Des Réaux dit: *"qu'il l'aima toujours comme un amant" et aucun amour ne troubla la vie de Mme de Rambouillet."*

Tallemant des Réaux, qui est un des miroirs les plus fidèles de la société polie de son époque, dit qu'elle était

(1) M. de Grignan épousa ensuite la fille de Mme de Sévigné.

belle, qu'elle avait la peau blanche et délicate. D'après Cousin qui a trouvé la clef des véritables personnages du *Grand Cyrus* Mlle de Scudéry, à laquelle il est souvent utile de recourir pour connaître l'opinion de son temps, a dépeint Mme de Rambouillet sous le nom de *Cléomire*. Elle trace ainsi son portrait: "*elle était grande, d'une belle taille, d'une figure régulière, sereine et tranquille comme son âme toute sa personne était pleine de majesté et d'agrément.*"

Le poète Segrais (2) dit que: "*Mme de Rambouillet était bonne, douce, bienfaisante, accueillante, et avait l'esprit droit et juste. Elle s'était formé l'esprit dans la lecture des bons livres italiens et espagnols.*"

Il n'est pas de figure plus sympathique que celle de la charmante marquise de Rambouillet, dont le seul défaut était une délicatesse excessive dans le langage. C'est elle qui affranchit la profession littéraire de la servitude qui l'entravait. Les grands, qui protégeaient les écrivains, les considéraient plutôt comme des serviteurs à gages. C'est Mme de Rambouillet qui leur procura la considération à laquelle ils avaient droit, et ils occupèrent dès lors dans la société la position qui leur était due. Elle considérait encore plus le mérite que la naissance. On était bien reçu dans son salon pourvu qu'on eût de l'esprit et du talent. Chacun y gagnait: la noblesse y prenait le goût des choses de l'esprit et les gens de lettres y acquéraient de belles manières.

L'hôtel de Rambouillet a été surnommé le "*berceau de la société polie.*" C'est Mme de Rambouillet qui créa cet art exquis de la conversation et dota ainsi les femmes d'un charme nouveau. Chez elle, on causait de tout, de guerre, de religion, de politique. Les affaires d'Etat y étaient de mise aussi bien

(2) Mémoires anecdotiques.

que les nouvelles les plus légères pourvu qu'elles fussent traitées avec esprit et aisance.

Son salon, dit Mme de Motteville dans ses *Mémoires*, ne fut pas seulement une réunion de beaux-esprits mais de tous ceux qui fréquentaient la Cour. Chez la belle marquise défilèrent deux générations d'écrivains, de poètes, de penseurs dont les noms nous éblouissent encore de leur éclat, et qui ont dépensé là des trésors d'esprit : Balzac, Malherbe, Vaugelas, Chapelain, Racan, Ménage, Voiture, Saint-Evremond, Corneille, Molière, La Fontaine, La Rochefoucauld, Fléchier, Bossuet, le grand Condé, les comtes de Choiseul, de Gourville, d'Estrées, de Fiesque; les abbés de Châteauneuf et d'Effiat et le cardinal de Richelieu, qui s'inspira de ces réunions pour fonder l'Académie Française; il avait beaucoup de considération pour la marquise de Rambouillet. C'est dans son salon que Corneille lut toutes ses tragédies. Son chef d'oeuvre, *Polyeucte*, le chef d'oeuvre de la scène française, parut en 1643, dans les plus beaux jours de l'hôtel de Rambouillet.

Henriette d'Orléans, la duchesse de Longueville, la duchesse de Montpensier, la duchesse d'Aiguillon, Mme de Sablé, Charlotte de Montmorency, Anne de Chevreuse, Julia Savelli, Madeleine de Scudéry et Mme Cornuel rehaussaient par leur grâce, leur beauté et leur esprit ces réunions intellectuelles, qui ont créé la société française, épuré la langue et donné un élan prodigieux à la civilisation.

Jusqu'à Mme de Rambouillet, la conversation n'avait pas d'endroits qui lui fût spécialement consacré. On causait un peu partout, soit à table, soit autour du lit. Ce fut la marquise de Rambouillet qui créa le *salon*. Non seulement elle imprima un mouvement à la littérature, mais l'art de bâtir et d'orner les maisons particulières lui doit

de grands progrès. Elle fit reconstruire son hôtel de la rue Saint-Thomas du Louvre sur un plan tracé de sa propre main, car nul architecte ne lui proposa de plan à son goût. Elle réserva un large espace dont les fenêtres, s'ouvrant dans toute la hauteur, depuis le plafond jusqu'au plancher, laissaient entrer l'air et la lumière, au lieu des anciennes fenêtres étroites, qui assombrissaient les pièces. (3)

Quand l'hôtel de Rambouillet ouvrit ses portes, c'est son salon resté fameux sous le nom de *chambre bleue* qui lui assura son succès. Tendue de velours bleu, rehaussée d'or et d'argent, ce salon, dont les meubles, tapis, tentures étaient d'un luxe élégant et raffiné, donnait sur un pare habilement dessiné.

"Les habitués, dit Arvède Barine, en parlent toujours comme d'un "temple", y compris la Grande Mademoiselle, qui retenait ses gestes garçonnières et ravalait ses "imprécations" en passant le seuil de la chambre bleue." (4)

Tout le monde voulait être admis dans cette fameuse *chambre* qui a vu passer tant de célébrités pendant presque un demi siècle. C'est dans cette *chambre* que le jeune Bossuet lut pour la marquise le manuscrit de son premier sermon, ce qui fit dire à Voiture, le bel esprit à la mode, par allusion au jeune âge de Bossuet et à l'heure tardive du sermon : *"On n'a jamais ouï prêcher ni si tôt ni si tard."* Voiture régnait à l'hôtel de Rambouillet, il était la gaieté, la vie, l'âme de la maison ; il en représente le côté enjoué et Corneille le côté sévère.

Mlle de Scudéry dit : *"que tout est magnifique chez la marquise de Rambouillet, les lampes sont différentes de celles que l'on voit ailleurs; ses cabinets sont pleins de mille raretés, qui font voir le jugement de celle qui les a choi-*

(3) La Reine-mère quand elle fit bâtir le Luxembourg, dit Tallemant, ordonna aux architectes d'aller voir l'hôtel de Rambouillet.

(4) La Jeunesse de la Grande Mademoiselle.

sies; l'air est toujours parfumé dans son palais; diverses corbeilles de fleurs font un printemps continuel dans sa chambre. Autour d'elle, il y a force tableaux de toutes les personnes qu'elle aime; il y a force livres sur des tablettes: on peut juger qu'ils ne traitent rien de commun."

Tallemant dit: "*que l'hôtel de Rambouillet fut le théâtre de tous les divertissements, le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus galant à la Cour et de plus poli parmi les beaux-esprits."*

C'est là que se formèrent Mme de Longueville et Mme de La Fayette. La belle et chaste Marie de Hautefort, première fille d'honneur d'Anne d'Autriche, qui sut résister à l'amour de Louis XIII, était une digne amie de l'illustre marquise et un des ornements de son salon. La sérénité de son âme passait dans ses propos enjoués et spirituels, elle donnait un tour heureux aux moindres choses. Sa beauté fut une puissance dont elle n'abusa jamais. Louis XIV encore fort jeune éprouva une passion innocente pour la belle Marie.

Bossuet garda toujours chèrement la mémoire de Marie de Hautefort, qui devint duchesse de Schomberg. Il ne se rendait jamais à Meaux, même dans les derniers temps de sa vie, sans passer par Nanteuil, où elle était enterrée dans la chapelle du château, afin d'aller prier sur sa tombe vénérée, car elle fut une digne élève de saint Vincent de Paul. On lui donna le beau nom de *mère des pauvres*.

Si je me suis écartée de mon sujet en parlant de Marie de Hautefort, c'est que sa vertu éminente a longtemps fait l'honneur de la cour de Louis XIII. Au 17^e siècle les femmes inspirèrent d'ardentes amours, mais des amours dignes de la plume de Corneille ou de Mme de La Fayette.

Mme de Rambouillet aimait comme une soeur Mlle Pau-

let, renommée pour sa beauté et pour son esprit; elle aussi résista à l'amour d'un roi, *Henri IV*, mais sa vie ne fut pas irréprochable. Melle de Scudéry dit qu'elle fut aimée de tous ceux qui étaient capables d'aimer et que tout ce qu'il y avait de princes à la Cour furent ses esclaves. Ses manières un peu hardies et ses cheveux blonds un peu vifs l'avaient fait appeler *la lionne de l'hôtel de Rambouillet*.

A côté du salon de Mme de Rambouillet il y avait celui de Mme de Sablé, de la duchesse d'Aiguillon, de Mlle de Scudéry, de la duchesse de Montpensier, mais l'influence la plus salubre fut exercée par celui de l'Hôtel de Rambouillet, où il n'y avait pas que *les précieuses* ridiculisées par Molière.

Les beaux jours de l'hôtel de Rambouillet datent de 1630 et vont jusqu'en 1648. *"Pendant une vingtaine d'années, dit Cousin, (5) il a rendu d'incontestables services au goût national. Jamais l'élégance dans les manières et la délicatesse dans les propos d'amour n'atteignirent un degré comparable à celui auquel elles étaient parvenues pendant la première moitié du siècle de Louis XIV."*

M. Henri Longnon écrit : *"On ne saurait dire ce que la société et les lettres françaises doivent à cette femme exquise et cultivée. La pédanterie et la grossièreté bannies des écrits et des salons, la femme enfin maîtresse de la place et du rôle qu'elle seule peut tenir et de l'influence qu'elle doit exercer sur les mœurs de la société, voilà les bienfaits dont lui sont redevables les deux plus beaux siècles de notre civilisation."* (6)



(5) La Société française au 17^e Siècle.

(6) Le Château de Rambouillet.



Madame de Sablé.



MADAME DE SABLÉ

Madeleine de Souvre, fille de Gilles de Souvre, marquis de Courtenvaux, ne fut pas consultée pour son mariage avec le marquis de Sablé, qui était très riche, fort bien de sa personne, ayant assez d'esprit mais d'un caractère un peu bizarre. Il adora d'abord sa femme puis il la trompa indignement. Elle eut trois enfants : Henri, évêque de Larochele, Urbain, marquis de Laval et Marie, religieuse à Saint-Armand de Rouen.

Parmi ses contemporains il n'y a qu'une voix sur la beauté de Mme de Sablé. C'est elle qui figure sous le nom de *Parthénie* dans le *Grand Cyrus*. Mlle de Scudéry dit "*qu'elle était grande, de belle taille, qu'elle avait de beaux yeux, une belle gorge, un teint admirable avec un air charmant et des sourires fins et éloquents. Sa conversation n'avait pas moins de charme que son visage.*"

Mme de Motteville dans ses *Mémoires* dit que Mme de Sablé était une de celles dont la beauté faisait le plus de bruit quand Anne d'Autriche vint en France en 1615. D'après Cousin Mme de Sablé était le type de la parfaite précieuse. Sérieuse et même savante, comme bien des femmes du 17^e siècle, son orthographe laisse à désirer. Elle écrivait *j'husse*, notre *broulerie* et notre *houbly*.

Sans avoir le génie de Mme de Sévigné, le caractère pondéré de Mme de La Fayette, ou l'austère énergie de Jac-

queline Pascal, Mme de Sablé a joué un rôle important au 17^e siècle. Etre reçu dans son salon, c'était être reçu partout. Il régnait chez elle une liberté et un bon goût qui attiraient des personnes distinguées, mais qui ne plaisaient pas toujours aux ministres. Le cardinal Mazarin surveilla son influence d'un oeil jaloux.

Il écrit dans son carnet de notes personnelles "*Mme de Longueville est bien intime avec la marquise de Sablé. Elle est constamment invitée par d'Andilly, la princesse de Guéménée, d'Enghien et autres. Il est nécessaire d'avoir quelqu'un qui nous avisera de tout ce qui se passe là.*" Elle devait donc exercer une forte influence politique puisqu'elle était ainsi surveillée.

Elle continua les traditions de l'hôtel de Rambouillet dans son hôtel de la Place-Royale où nous trouvons les célèbres jansénistes Nicole et Arnauld, quelquefois Pascal avec sa soeur Mme Périer, le prince et la princesse de Conti, le grand Condé, Mme de Longueville, La Rochefoucauld, Mme de La Fayette et plusieurs autres parmi la noblesse cultivée, qui étaient attirés par le bon ton et le bel esprit. Le duc d'Orléans et la belle et infortunée Madame étaient de fréquents visiteurs.

Dans ce petit monde où la religion, la littérature et la mode étaient curieusement fondues, on parle de théologie, de morale, de physique, de Cartésianisme, de l'amitié, de l'amour. La gaieté de l'hôtel de Rambouillet a été remplacée par des pensées plus sérieuses et des sujets plus graves.

Les archives de la vie de Mme de Sablé ont été conservées par Conrart et son médecin Valant, qui a recueilli sa riche correspondance. Plusieurs des pensées de Pascal furent préservées dans les archives de ce salon et Cousin

trouve des raisons pour croire qu'elles furent d'abord suggérées et discutées là, il pense possible sinon probable que le *Discours sur les Passions de l'Amour* qui appartient à sa vie mondaine et présente l'austère reclus sous un autre aspect eut la même origine.

C'est Mme de Sablé qui établit la mode de condenser les pensées et les expériences de la vie en des maximes et des épigrammes. C'est son don spécifique à la littérature, mais son influence se fit plutôt sentir par ce qu'elle inspira aux autres que par ce qu'elle fit elle-même. Ce fut sa bonne fortune d'avoir été en contact avec le génie d'un Pascal et d'un La Rochefoucauld. On est toujours grandi du contact des grands esprits. Les *Maximes* de la Rochefoucauld furent composées dans son salon et sous ses yeux. Il y a une maxime de Mme de Sablé qui a une saveur délicate et raffinée. "*L'amour est à l'âme de celui qui aime ce que l'âme est au corps qu'il anime.*"

Ses confitures et ses dîners étaient fameux. Elle était d'une grande habileté dans l'art culinaire et avait l'habitude d'envoyer des gelées et autres mets délicats, préparés par elle-même à ses amis intimes. Bien des grandes dames étaient non seulement des maîtresses de maison accomplies, mais elles n'ont pas dédaigné de *mettre la main à la pâte*. La Rochefoucauld écrivait à Mme de Sablé: "*Voici toutes les maximes que j'ai, mais on n'a rien pour rien. Je demande donc un potage aux carottes et un ragoût de mouton.*"

Mme de Sablé inspira des passions partout où elle passa. Elle fut passionnément aimée du brave, beau et infortuné duc de Montmorency décapité à Toulouse par ordre du cardinal Richelieu en 1632. Elle fut aussi aimée de Voiture qui ne pouvait prétendre à si haut. Il est le créateur

d'un genre où il est resté le premier jusqu'à Voltaire. *"Dans ses lettres et ses poésies, dit Cousin, il a infiniment d'esprit, une verve comique inépuisable et un art qui sait tout dire."*

Après la mort de son fils le brave marquis de Laval qui fut tué au siège de Dunkerque à côté de Condé qui le regretta beaucoup, Mme de Sablé se retira à Port-Royal où elle se fit bâtir un corps de logis séparé du monastère, mais enfermé dans son enceinte.

C'est là que vieillissant, presque sans fortune, elle retint autour d'elle une société d'élite : Nicole, Arnauld, Pascal, sa soeur Mme Périer, La Rochefoucauld, Henriette, duchesse d'Orléans, la duchesse d'Aiguillon, la princesse de Guéménée, la duchesse de Liancourt, Mme de La Fayette, et quelquefois Monsieur, frère de Louis XIV, la duchesse de Schomberg, Mme de Montausier, et des religieuses comme Eléonore de Rohan, abbesse de Saint Armand de Rouen, Eléonore de Rohan, abbesse de Malnoue, Gabrielle de Mortemart, abbesse de Fontevault, Angélique Arnauld, la mère Agnès, et une autre mère Agnès, la Carmélite, l'amie, la confidente et quelquefois la conseillère de Bossuet, et bien des dames distinguées parmi lesquelles son amie de jeunesse, la vive et spirituelle comtesse de Maure dont l'amitié survécut à toutes les vicissitudes, aussi sa pupille, Mlle de Vandy et son amie intime la duchesse de Longueville, pour laquelle Coligny est mort, et qui troubla pour un moment le coeur de Turenne. Tout ce qu'il y avait de mieux à Paris se donnait rendez-vous chez l'aimable recluse qui est involontairement mêlée à l'histoire de Port-Royal. Elle attira au jansénisme toutes les âmes pieuses de sa connaissance. La comtesse de Maure qui avait de la religion sans excès et qui était un peu philosophe résista ainsi que Mlle

de Vandy et Mme de Choisy qui pénétra bien vite les côtés faibles du jansénisme.

L'acte qui couronne la vie de Mme de Sablé fut sa défense de Port-Royal. Elle s'unit avec Mme de Longueville pour protéger les jansénistes persécutés, Nicole et Arnauld.

Mme de Sablé occupe une place élevée dans l'estime de ses contemporains. *Madame de Sablé* dit Cousin, (1) *a reçu les hommages de tous les esprits délicats de son siècle.* Ses jugements littéraires étaient accueillis comme des oracles.



(1) Madame de Sablé, page 2.



La duchesse d'Aiguillon.



LA DUCHESSE D'AIGUILLON

La duchesse d'Aiguillon était l'enfant de René de Vignerod, seigneur de Pontcourlay, gentilhomme de la chambre de Henri IV, et de Françoise de Richelieu, soeur aînée du cardinal de Richelieu, qui était douée d'un esprit supérieur.

Richelieu tenta de rapprocher les anciens partis, en faisant épouser à sa nièce le marquis de Combalet, neveu du duc de Luynes, favori de Louis XIII. Ce fut un événement important. La bénédiction nuptiale fut donnée par le cardinal de La Rochefoucauld, en présence du roi, des deux reines, des princes du sang et des personnes les plus qualifiées de la Cour. Le soir, la reine-mère donna un grand bal dans la galerie du Louvre.

Le duc de Luynes avait promis de demander, au nom du roi, le chapeau de cardinal pour Richelieu alors évêque de Luçon, et Louis XIII, heureux de cette bonne entente, fit nommer M. de Luynes connétable. Voilà le mobile secret du mariage de Mlle de Pontcourlay qu'elle paya du sacrifice de son amour pour le comte de Béthune, auquel elle était fiancée.

Son mari âgé de vingt ans était fils unique de parents riches *"mais mal bâti et couperosé, n'ayant pour lui que sa jeunesse et les espérances que lui donnait l'omnipotence de son oncle, le duc de Luynes"* dit Tallemant des Réaux. Deux ans après son mariage, il fut blessé grièvement pendant la Fronde et tué sans pitié par les Huguenots.

En apprenant la fin cruelle de son mari, Mme de Combalet quitta aussitôt la Cour et se retira au couvent des Carmélites de Paris. Veuve à vingt ans, son père venant de mourir, elle n'eut d'autre appui que le cardinal de Richelieu, qui venait d'être nommé premier ministre. Il fit revenir sa nièce à la Cour espérant la rattacher au monde par les séductions de la grandeur, et elle de son côté espérait que son oncle la voyant malheureuse se laisserait de combattre sa vocation. Ce fut avec le plus grand regret qu'elle s'éloigna du cloître, où elle avait voulu se consacrer à Dieu.

Elle fut nommée dame d'atours de la reine Marie de Médicis. *"Mais avec quelle noble dignité, dit Fléchier, elle reprit les chaînes qu'elle croyait avoir quittées."* La reine Anne d'Autriche s'intéressa à sa jeunesse malheureuse et le roi loua hautement sa vertu; elle était partout aimée et respectée.

Mme de Combalet était véritablement belle, tous les auteurs contemporains sont d'accord à ce sujet et ses portraits le prouvent encore aujourd'hui. Bonneau-Avenant (1) dit : *"qu'elle possédait cette beauté complète de la statue antique, qui réunit la force à l'élégance. Cet ensemble plein de noblesse et de distinction revit assez heureusement sur l'émail peint par Petitot, qui est conservé au Louvre. La plupart de ses portraits peints sur toile ont disparu dans la tourmente révolutionnaire. Parmi ceux qui sont conservés à la bibliothèque Nationale, à Paris, il y a un portrait gravé par Leblanc, qui la représente à cheval, sur une haquenée blanche, richement caparaçonnée, avec une jupe flottante, qui couvre ses pieds. Le costume est du temps de Louis XIII, elle porte sur sa tête une toque ornée de longues plumes."*

Elle eut plusieurs prétendants désireux de s'allier au

(1) La Duchesse d'Aiguillon, 1879.

cardinal. Le comte de Béthume, dès qu'il apprit qu'elle était libre, voulut l'épouser; mais il comprit que si l'évêque de Luçon lui avait refusé la main de Mlle de Pontecourlay, le cardinal de Richelieu ne marierait la marquise de Combalet qu'à un prince. En apprenant que son fiancé d'autrefois lui avait gardé sa foi, Mme de Combalet fut profondément émue, mais elle pleura silencieusement. Quand Richelieu interrogea sa nièce elle lui dit : "*Monseigneur, j'ai fait vœu de n'être qu'à Dieu et je tiendrai ma promesse.*" Son oncle essaya de combattre cette détermination en lui montrant le rang glorieux qu'elle pourrait occuper à la Cour; le nom illustre qu'elle pourrait porter et transmettre à ses enfants, en choisissant un époux parmi les princes qui mettaient leur fortune à ses pieds.

Elle retourna chez les Carmélites mais Richelieu, dit Bonneau-Avenant (2) avait sollicité un bref pontifical interdisant à sa nièce d'entrer en religion avant un délai de deux années et Marie de Médecis écrivit de son côté au Pape demandant à Sa Sainteté : "*que Mme de Combalet, non pas pour l'espace de deux ans, mais pour toujours, ne pût entrer en religion.*" La preuve de ces négociations sont à la Bibliothèque Nationale. Le bref fut porté par le nonce du Pape Mgr. Ubaldini qui le remit en personne à Mme de Combalet. La pauvre novice dut donc se soumettre. Cette décision fut pour le mieux comme on le verra plus loin. Si elle était entrée chez les Carmélites notre pays n'aurait pas eu une bienfaitrice dont l'action se fait encore sentir dans les oeuvres qu'elle encouragea par ses démarches et par ses libéralités.

Le séjour à Ruel, résidence d'été du cardinal, n'était pas un repos pour sa nièce. La cour du château ressemblait à un camp, les mousquetaires armés s'y promenaient

(2) Id.

sans cesse, et quoique tout fût admirablement réglé par Richelieu, Mme de Combalet était accablée de soucis et de préoccupations. Beaucoup d'importuns lui sollicitaient une recommandation avant de se présenter devant son oncle. Les antichambres étaient toujours remplies de gens affairés.

Le cardinal aimait les vers, il en faisait lui-même, et accueillait les poètes avec plaisir. Corneille, Rotrou, Voiture, et Bois-Robert, venaient souvent à Ruel.

La duchesse d'Aiguillon eut l'honneur de défendre la première le *Cid* de Corneille; pour lui prouver sa reconnaissance il lui dédia sa tragédie.

"Mme de Combalet, dit Fléchier, qui avait entre ses mains le ministère des libéralités et des aumônes de son oncle, était la protectrice assurée de tous les hommes de lettres." Voiture, Colletet, Gombaud, Scudéry, Molière furent ses obligés. C'est à elle que Melle de Gournay, la *fil-le spirituelle* de Montaigne, dut de ne pas mourir de faim.

A Ruel il y avait un théâtre où comme à Paris Richelieu faisait représenter des pièces avec des appareils nouveaux apportés d'Italie. On y donnait de grands ballets mythologiques, comme au Louvre, et des fêtes d'une magnificence presque royale. *"Ruel, dit Cousin, était aussi animé que le Palais-Cardinal à Paris, Richelieu y travaillait avec ses ministres; il y recevait la Cour, la France, l'Europe. Les affaires étaient mêlées aux divertissements."* Mme de Combalet toujours douce et souriante accueillait chacun avec bienveillance. Le roi aimait à causer avec elle, et le prince de Condé, le comte de Soissons, le cardinal de Lorraine ainsi que les grands seigneurs de la Cour, l'entouraient de leurs hommages.

En 1638, Mme de Combalet reçut de Louis XIII un brevet qui lui conférait le titre de duchesse d'Aiguillon, pair

de France. Ce brevet lui causa une grande joie, moins pour l'honneur que, parce qu'en la faisant duchesse, le cardinal prouvait qu'il avait enfin renoncé à l'idée de la remarier; en renonçant à la vie religieuse, elle se résigna à vivre à la Cour. Mme d'Aiguillon, qui avait alors trente-six ans, était dans toute la plénitude de sa beauté et le modèle le plus accompli de la femme distinguée de la première moitié du 17^e siècle; quoiqu'elle fréquentât l'hôtel de Rambouillet, elle n'était pas une *précieuse*.

Anne d'Autriche voulant en 1644 lui donner un témoignage public de son estime se rendit à Ruel, chez la duchesse avec le roi et toute la Cour. Mme de Motteville (3) dit : *"que pendant tout le séjour de la Régente à Ruel, Mme d'Aiguillon eut table ouverte et reçut tous les beaux-esprit et tous les beaux noms de la capitale."*

Soit qu'elle aille au cercle de la jeune reine, ou qu'elle prenne part aux fêtes du Louvre et de l'hôtel de Condé, la duchesse d'Aiguillon est accueillie partout avec la même déférence. Elle jouissait d'une grande autorité dans le salon de la marquise de Rambouillet. Beaucoup d'hommes de lettres voulurent lui dédier leurs ouvrages. Elle eut une amie fidèle dans la fille de Mme de Rambouillet, Julie d'Angennes, dont l'esprit, la beauté et les vertus ont été chantés par tous les poètes de son temps; cette amitié a été le sentiment le plus profond de sa vie. Elle voyait Mme de Sablé tous les jours et lui écrivait à tout propos; elle était aussi liée avec la comtesse de Maure et la baronne du Vigean, pour qui Voiture avait fait ce quatrain :

Baronne pleine de douceur,
Etes-vous mère, êtes-vous soeur
De ces deux belles si gentilles
Qu'on dit vos filles?

(3) Mémoires.

Lorsque Mme de Combalet fut nommée duchesse, Richelieu l'installa rue de Vaugirard, dans les dépendances du Petit Luxembourg, dans un hôtel qu'il avait fait embellir pour elle. Cet hôtel d'après la description de Sauval, (4) *"était une maison délicieuse avec un jardin sur une terrasse entourée de vitres et de miroirs, qui doubleraient l'étendue des salons et des jardins qui l'entouraient. Les arbres et les fleurs étaient portatifs et sans cesse renouvelés. Tous les appartements étaient ouverts sur ce jardin et communiquaient avec un salon magnifique."* Mlle de Scudéry complète la description dans un de ses romans : *"Outre que toutes les salles, toutes les chambres étaient magnifiquement meublées, il y avait une galerie et trois grands cabinets tous pleins de choses rares et précieuses. Ce n'était pas seulement des statues et des tableaux qu'on y voyait mais c'était une abondance de tables en mosaïque, de cabinets d'ébène, de vases d'or et d'argent, garnis de pierres d'un prix inestimable. Les murs étaient couverts de tableaux des plus grands maîtres de l'école italienne, avec des miroirs et des lustres de Murano. Dans tous les angles d'admirables vases, supportés par des trépieds dorés, contenant des plantes rares ou des faisceaux de bougies."*

"Le cardinal de Richelieu avait placé là, dit Bonneau-Avenant (5) tous les tableaux et les objets précieux qu'il avait achetés en Italie. C'est ainsi qu'on voyait dans la chambre ducale, l'Hérodiade de Léonard de Vinci; une Madeleine du Guide; une Charité du Pérugin; une Vierge de Jean Bellini; Saint-Joseph et Sainte-Anne du Tinroret; l'Adoration des Rois de Rubens et le Saint-Mathieu d'Albert Durer. Il y avait aussi un buste en marbre, de Richelieu, par Bernini. Le goût des objets d'art n'était pas en-

(4) Histoire et Antiquités de la Ville de Paris.

(5) La Duchesse d'Aiguillon.

core répandu en France. Richelieu avait pris ce goût en Italie."

Tous ceux qui faisaient leur cour à Richelieu venaient dans les salons de sa nièce pour le rencontrer. Mme d'Aiguillon s'y reposait des grandeurs du Palais-Cardinal, des réceptions de Ruel en s'entourant d'un cercle choisi. C'est là que nous rencontrons le jeune et encore mondain Pascal, expliquant ses découvertes mathématiques et ses expériences physiques, et la belle Marie de Gonzague. Cette princesse n'avait jamais oublié le service que la nièce du cardinal lui avait rendu en lui remettant les lettres qu'elle avait écrites au jeune Cinq-Mars, condamné à mort par Richelieu pour avoir conspiré contre lui.

"Après avoir été le rendez-vous des belles compagnies, le Petit Luxembourg, dit Bonneau-Avenant, (6) était devenu le centre et comme le lien de toutes les oeuvres pieuses de l'Europe." Paris comptait en ce temps-là 40,000 pauvres, qui erraient et vagabondaient librement dans les rues, le jour et la nuit et habitaient onze *cours des miracles*. Toute cette population révoltée contre la société n'avait ni foi ni loi.

Mme d'Aiguillon confia à Anne d'Autriche le projet qu'elle avait conçu de fonder un hôpital dans lequel seraient enfermés tous les mendiants de la capitale. La reine lui donna la maison de la Salpêtrière et la duchesse fit à ses frais les réparations nécessaires et dépensa plus de 50,000 livres. Mazarin donna 150,000 et les princes furent aussi généreux. Le roi nomma plus tard comme directeur temporel le premier président du Parlement de Paris et Saint Vincent de Paul, directeur spirituel. Cinq ans après, en 1657, l'Hôpital Général, c'est-à-dire le dépôt de la mendicité de Paris, était ouvert et recevait près de cinquante

(6) Id., page 445.

mille pauvres. C'est par la généreuse initiative de la duchesse d'Aiguillon, qu'il fut donné à Louis XIV de faire cesser la mendicité, qui avait accablé Paris sous ses prédécesseurs. La duchesse fut l'âme de cette entreprise. *"Qui ne sait, dit Fléchier, que l'établissement d'un grand hôpital dans cette capitale du royaume a été un des plus grands ouvrages de ce siècle?"*

"Après Mme de Gondî et Mlle Legras, femmes admirables, c'est Mme d'Aiguillon, dit Bonneau-Avenant, (7) qui a le plus contribué à toutes les oeuvres fondées par Saint Vincent de Paul. Ce n'était pas seulement en France que la duchesse distribuait ses libéralités, elle étendait ses soins jusqu'à la colonie française que le cardinal avait fondée au Canada. Richelieu sur sa demande y avait envoyé des Jésuites. Il obtint pour sa nièce une concession de terrains de la Compagnie de la Nouvelle-France, dans l'endroit même où l'on avait commencé de bâtir la ville de Québec. Le contrat de la fondation de l'Hôtel-Dieu de Québec, fut passé à Ruel, le 16 avril, 1637."

"Le cardinal Richelieu, dit l'abbé Casgrain, (8) qui n'avait pas voulu rester étrangère à la généreuse entreprise de sa nièce, se joignit à elle pour assurer au nouveau monastère, la rente de 22.400 livres tournois. La fondation obtint en outre de la Compagnie des Cent-Associés, qui gouvernait alors la Nouvelle-France, une concession de sept arpents et demi, dans l'enclos de Québec, pour y construire le monastère; de plus un don de soixante arpents, situés dans la banlieue de Québec entre le Cap-Rouge et la côte de Sainte-Genève."

Une pieuse veuve, Mme de la Pelterie fit voeu pendant une maladie, de consacrer sa personne et sa fortune au soulagement des pauvres de la Nouvelle-France, si elle recou-

(7) Id.

(8) Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec, tome 4^{ième}, page 42.

vrait la santé; elle guérit et connaissant la générosité de la nièce de Richelieu, elle vint à Paris accompagnée de trois religieuses Ursulines qui voulaient aller avec elle au Canada pour demander sa protection. La duchesse les accueillit avec empressement et leur adjoignit trois sœurs hospitalières de Dieppe. Au moment du départ, elle écrivit à la mère Saint-Ignace, qui était nommée supérieure de la fondation de l'hôpital de Québec, la lettre suivante pour lui donner ses instructions. Je n'en cite qu'une partie :

"Le dessein que j'ai eu, disait-elle, en faisant cette fondation, c'est de dédier cet hôpital au sang du Fils de Dieu, répandu pour nous. J'ai bien du regret de ne pouvoir vous embrasser, vous et les bonnes sœurs, qui partent avec vous. Mais ce m'a été une grande consolation de voir les bonnes Ursulines, qui vont à Québec, avec Mme de la Peltrie. On m'a bien promis que vous seriez toutes sur le même vaisseau." (9) Grâce à la duchesse, elles partirent en effet toutes ensemble sur le vaisseau amiral de la flotte de la Nouvelle-France. Le Saint Joseph, qui était commandé par le capitaine Bontemps, emportait les offrandes de plusieurs dames de la Cour. Voilà comment furent fondés l'Hôtel-Dieu et les Ursulines de Québec, qui ont rendu et rendent encore d'immenses services.

La colonie du Canada préoccupait toujours la duchesse d'Aiguillon; d'accord avec M. Olier elle conçut le projet de former une autre société de personnes pieuses consentant à faire les frais d'un second envoi de colons qui s'établirent cette fois dans l'île de Montréal. *"De tous les projets pour convertir les barbares, dit le père Leclerc, missionnaire célèbre, il n'y en eut point de plus utile et de mieux concerté."*

Plus de trente personnes répondirent à l'appel de Mme

(9) Relation du Père Lejeune.

d'Aiguillon et constituèrent la société de Notre-Dame de Montréal. Les plus connues parmi elles furent, M. de La Dauversière, qui se dévoua à la création de Ville-Marie, le Père Hugues Bataille et les frères bénédictins Claude Legli et Jean de la Croix, qui donnèrent beaucoup; Mme de Bullion dont la charité était inépuisable et Marie Rousseau, cette humble femme qui eut tant de part aux oeuvres de M. Olier. Mme d'Aiguillon s'occupa de l'embarquement de la colonie, qui avait à sa tête M. Chomedy de Maisonneuve, Jeanne Manée et Marguerite Bourgeois. Elle ne les laissa partir que bien pourvus de vivres, d'instruments de travail et d'argent. La traversée fut heureuse et c'est ainsi qu'en 1642, fut fondée Ville-Marie, aujourd'hui Montréal.

Par son influence, par ses libéralités, la duchesse d'Aiguillon est l'une de celles à qui le Canada doit tant de reconnaissance. Sans l'Hôtel-Dieu et les Ursulines de Québec, l'Hôtel-Dieu et les religieuses de la Congrégation Notre-Dame de, Montréal, sans l'hospitalisation des malades et l'éducation, qui se continuent aujourd'hui par une foule de communautés religieuses, le Canada ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui.

Mme d'Aiguillon n'a profité de son crédit à la Cour et auprès de son oncle que pour intercéder en faveur des coupables, consoler les affligés et secourir les pauvres. Après avoir été l'amie de Marie de Médecis et d'Anne d'Autriche, après avoir vécu trente ans au milieu de la Cour la plus brillante, elle s'est efforcée, aussitôt qu'elle l'a pu, de se consacrer toute entière au service des malheureux.

A son oraison funèbre prononcée par Fléchier, tout le monde pleurait, car on connaissait la vie exemplaire, la bonté et la grande charité de la nièce de Richelieu.



MADELEINE DE SCUDÉRY

Les réunions du samedi de Mlle de Scudéry, au Marais, n'avaient pas le prestige et le bon ton de l'Hôtel de Rambouillet; on y voyait peu de personnes de qualité; le ton était plutôt littéraire et bourgeois. Nous y rencontrons de temps en temps Mme de Sablé, le duc et la duchesse de Montmorency, le duc et la duchesse de Montausier, Mme de La Fayette, Mme de Sévigné, la jeune Mme Scarron, qui devint Mme de Maintenon et parmi celles moins connues aujourd'hui, la comtesse de La Suze qui écrivait des élégies et qui se convertit au catholicisme, comme elle le dit, *"pour ne pas rencontrer son mari dans ce monde-ci ni dans l'autre"*; Mlle Chéron, qui eut quelque célébrité comme poète, musicienne et peintre; Mme Deshoulières, célèbre pour ses bergeries; Mlle Descartes, nièce du grand philosophe et l'abbesse de Rohan, qui tempérerait sa piété par de la sagesse mondaine; la fameuse Mme Cornuel, dont les bons mots étincelaient dans bien des pages des chroniqueurs de cette période. Chapelain, Conrart, Pellisson, Raincy et le poète Sarasin, le Voiture de ce salon, étaient des habitués; La Rochefoucauld y venait parfois.

Chapelain écrivait dans une de ses lettres : *"Il faut avouer que Mlle de Scudéry est une des plus spirituelles et des plus judicieuses filles qui soient en France; elle est très civile et de très exquise conversation. Enfin, ce serait une*



Magdelaine de SCUDÉRY
surnommée la Sapio de son
siècle elle fut de l'Académie de Ricovrati
de Padoue et mourut à Paris le 2 Juin 1701

Scudéry Paris Chez E. Desrochers rue du Foin près la rue S. Jacques

personne accomplie si elle n'était laide: mais vous savez, nous autres philosophes, nous ne connaissons de vraie beauté que celle de l'âme qui ne passe point." (1)

Mlle de Scudéry était grande et maigre, avait des traits irréguliers et était très brune. Mme Cornuel, avec son esprit malicieux, disait : "*qu'on voyait clairement qu'elle était destinée par la Providence à noircir du papier, parce qu'elle suintait l'encre par tous les pores de la peau."*

Evidemment elle se rendait compte de sa laideur puisqu'elle écrivit le quatrain suivant sur son portrait fait par un de ses amis :

Nanteuil, en faisant mon image,
A de son art divin signalé le pouvoir ;
Je hais mes yeux dans mon miroir ;
Je les aime dans son ouvrage.

Selon son ami Conrart, elle était une encyclopédie vivante, elle savait tout ce qu'on peut savoir. Elle apprit ce qui concerne l'agriculture, le jardinage, le ménage, la cuisine ; aussi les effets et les causes des maladies, la composition d'une foule de remèdes, de parfums et de distillations utiles et agréables. En plus elle maîtrisa l'espagnol et l'italien, lisait beaucoup et conversait d'une façon brillante. Elle conserva jusqu'à la fin la position et la gloire que ses dons brillants lui avaient acquises.

A soixante-quatre ans, elle reçut le premier prix d'Eloquence de l'Académie Française pour un essai sur la *Gloire*. Ce prix fut fondé par Balzac et le sujet en était spécifié. Cette longue file de lauréats fut conduite par une femme. On disait qu'elle était la dixième Muse.

La loyauté de son caractère perça dans son dévouement aux intérêts des Condé, à travers les revers de la Fronde.

(1) Lettre à Balzac, 10 avril, 1639.

Aux jours les plus sombres, la duchesse de Longueville reçut le dernier volume de *Cyrus* qui lui était dédié ; aussitôt la duchesse lui envoya son portrait, encerclé de diamants, comme la seule chose de valeur qui fut digne de cette amie, qui, sans partager ses préjugés politiques, ne déserta jamais sa mauvaise fortune. Cette même qualité, si rare, se montra dans son amitié inaltérable pour Fouquet, pendant sa disgrâce et son emprisonnement.

Un jour, il arriva à Mlle de Scudéry, une aventure assez extraordinaire. Elle était en voyage avec son frère et s'entretenait un soir dans l'auberge où ils étaient logés, de la composition d'un roman commencé. "*Que ferons-nous du prince Magare ?*" dit Mlle de Scudéry, *je serais d'avis que nous le fassions mourir par le poison plutôt que par un coup de poignard. Il n'est pas encore temps,* dit M. de Scudéry, *nous en avons encore besoin, nous l'aurons bientôt expédié quand il sera temps.*"

Deux marchands qui étaient dans une chambre voisine, ayant prêté l'oreille à cette conversation, s'imaginèrent qu'on projetait la perte de quelque prince ; ils avertirent l'aubergiste, qui donna avis à un exempt de la maréchaussée. L'exempt arrêta le frère et la soeur, et les conduisit sous bonne escorte à Paris, à la Conciergerie, où tout s'expliqua. On leur donna droit de vie et de mort sur tous les personnages de leur roman.

Madeleine de Scudéry marque un point transitoire dans l'histoire des femmes comme l'auteur du premier roman de valeur écrit par une femme. Elle est aussi intéressante comme moraliste et comme une femme qui sut allier des aspirations élevées et un talent versatile à une vie pure et désintéressée. Elle donna une nouvelle impulsion à la littérature. Mme de La Fayette, qui avait plus de sens artis-

tique, donna une meilleure forme au roman et le purgea de tout ce qui était superflu.

Mlle de Scudéry ne voulait pas être confondue avec les *précieuses ridicules*; elle se défend de leur ressembler dans plusieurs passages du *Grand Cyrus* où sont discutées avec infiniment de bon sens, dit Arvède Barine, les questions que l'on nomme aujourd'hui *féministes*. Madeleine de Scudéry écrit: "*Il n'y a rien de plus aimable qu'une femme qui s'est donné la peine d'orner son esprit de mille agréables connaissances, quand elle en sait bien user et il n'y a rien d'aussi ridicule et de si ennuyeux qu'une femme sottement savante.*"

Elle mourut âgée de quatre-vingt-treize ans. Ce fut le malheur de Mlle de Scudéry, de survivre à sa réputation littéraire. Les romans interminables qui charmaient l'éloquent Fléchier, le grand Condé, dans sa cellule, à Vincennes, l'ascète d'Andilly, à Port-Royal, aussi bien que la jeune fille rêveuse, qui soupirait au récit des descriptions fantaisistes et des aventures impossibles, ont fait leur temps. Ce fut Boileau qui leur donna le coup le plus sévère.

Elle compta parmi ses amis les hommes et les femmes les plus célèbres du siècle. Leibnitz, le fameux philosophe, rechercha sa correspondance.





La Duchesse de Longueville.



LA DUCHESSE DE LONGUEVILLE

Une des femmes les plus remarquables du 17^e siècle, fut la duchesse de Longueville, soeur du grand Condé, l'héroïne de la Fronde et la plus belle femme de son temps. Elle n'eut pas de salon proprement dit ; mais elle brilla dans celui de sa mère. Elle est l'une des trois femmes dont le cardinal Mazarin disait : *"quelles étaient capables de gouverner et de renverser trois royaumes."*

La seconde était l'intrigante duchesse de Chevreuse qui éblouissait par sa beauté et étonnait par ses escapades osées. Marie de Rohan épousa d'abord le duc de Luynes, dont elle eut un fils. Louis XIII en fut le parrain et Marie de Médicis, la marraine ; le cérémonial fut le même que s'il se fût agi d'un dauphin de France. Son second époux fut le duc de Chevreuse. La duchesse de Chevreuse était blonde, élégante, gracieuse et très féminine, pourtant elle a passé sa vie à intriguer contre Louis XIII, Richelieu et Mazarin. Partout où elle a passé, elle a provoqué des passions sans nombre. Louis XIII et Richelieu ont été un instant surpris par son pouvoir de fascination. *"Peu de femmes, dit Cousin, ont exercé à ce point sur leurs contemporains une séduction aussi décisive. Nulle n'a porté à un si haut degré l'art d'imaginer les complications, de les étendre, de les enchevêtrer, de les rendre redoutables pour aboutir, grâce à ses relations au dehors et à la puissance d'une séduction personnelle qu'elle exerçait sur les souverains et les hommes d'Etat,*

à créer des dangers politiques qui ont été une grande préoccupation du Cardinal Richelieu." Sous Louis XIII et sous la régence, de loin et de près, elle ne donna pas le moindre répit au gouvernement. Elle fut longtemps l'amie intime d'Anne d'Autriche, qui passait elle aussi pour une des beautés de son temps.

La troisième qui était belle à ravir fut la princesse Palatine, dont les manières engageantes, le charme de la conversation, l'intelligence pénétrante, le caractère loyal furent vantés avec tant d'éloquence par Bossuet dans son oraison funèbre. Les témoignages sont unanimes pour présenter la princesse Palatine comme une personne d'un grand esprit qui traitait d'égal à égal avec les plus grands hommes. Retz dans ses *Mémoires* (1) dit: "*Je ne crois pas que la reine Elizabeth d'Angleterre ait eu plus de capacité pour conduire un état.*" La princesse conclut l'union des deux Frondes: la première était parlementaire, et la seconde princière.

Mlle de Scudéry a représenté dans le *Grand Cyrus* la duchesse de Longueville sous le nom de *Mandane* et son frère sous celui du *Grand Cyrus*. Anne Geneviève de Bourbon, comme Mme de Maintenon, naquit dans une prison, le donjon de Vincennes, où son père et sa mère étaient prisonniers. Sa mère était Charlotte Marguerite de Montmorency, petite fille du grand connétable, la plus belle femme de son temps; elle conserva jusque dans l'âge mûr une beauté remarquable. Lorsqu'elle parut à quinze ans à la cour d'Henri IV, elle tourna la tête du vieux roi. Il la maria à son neveu, le prince de Condé, avec l'espoir de trouver en lui un mari complaisant. Mais celui-ci comptait bien avoir épousé pour lui seul la belle Charlotte. Voyant le roi trop attentif auprès de sa femme, il se tira

(1) Tome 1er, page 221.

de ce mauvais pas en s'enfuyant avec elle à Bruxelles, où le roi, dit Cousin, voulait aller l'arracher des mains jalouses de son mari au risque de mettre le feu à toute l'Europe, si à ce moment il n'eut été assassiné par Ravaillac.

Le père de la duchesse de Longueville, Henri de Bourbon, prince de Condé, n'était pas un homme ordinaire. Il devait beaucoup à Henri IV, mais il eut le courage de mettre en péril l'avenir de sa maison en s'exilant avec sa femme. Elle lui avait apporté une grande partie des immenses richesses des Montmorency.

Anne de Bourbon passa du donjon de Vincennes à l'hôtel de Condé, où naquit en 1621, le frère qui devait porter si haut le nom des Condé et un autre frère le prince de Conti, qui était faible et contrefait.

Mme de Motteville dit : *"Mlle de Bourbon commençait quoique fort jeune encore à faire voir les premiers charmes de cet angélique visage qui depuis a eu tant d'éclat."* La grande Mademoiselle dans ses *Mémoires* dit qu'elle était belle comme un ange. Elle était assez grande et d'une taille admirable, avait de belles mains, ses yeux étaient cendrés, descendant en boucles abondantes, ornaient l'ovale gracieux du visage; de belles épaules et un teint d'une blancheur délicate. Elle avait une voix très douce et des gestes harmonieux.

"Cette princesse, dit La Rochefoucauld, dans ses "Mémoires" avait tous les avantages de l'esprit et de la beauté en si haut point avec tant d'agréments qu'il semblait que la nature avait pris plaisir de former un ouvrage parfait et achevé."

Mme de Motteville dit qu'il était impossible de la voir sans l'aimer, les femmes étaient subjuguées comme les hommes. Voiture a célébré son esprit et sa beauté en vers, en prose, sur tous les tons et en toute occasion. *"On la procla-*

mait, dit Cousin, la reine du bel esprit, l'arbitre du goût et des élégances." Dans la querelle des deux Sonnets de Benserade et de Voiture, toute la Cour prit parti pour Benserade, mais Mme de Longueville, s'étant déclarée pour Voiture, rallia tout le monde à sa préférence.

Le charme de sa conversation semble avoir été extraordinaire. Un écrivain janséniste, et on pense que c'est Nicole, n'hésite pas à la comparer et presque la préférer à l'un des plus spirituels causeurs du 17^e siècle, M. de Tréville. C'est l'Arsène des *Caractères* de La Bruyère. Boileau place le comte de Tréville parmi les juges les plus délicats des choses de l'esprit. On dit que c'est pour lui qu'a été fait le mot *parler comme un livre*. Nicole dit : *"quelle disait si bien tout ce qu'elle disait qu'il aurait été difficile de dire mieux, quelque étude que l'on y apportât. Il y avait plus de choses vives et rares dans ce que disait M. de Tréville, mais il y avait plus de délicatesse, plus d'esprit et de bon sens dans la manière dont Mme de Longueville s'exprimait."*

L'hôtel de Condé était le rendez-vous de la meilleure compagnie. *"Sa mère, dit Lenet, en faisait les honneurs avec une dignité presque royale, tempérée par la grâce et l'esprit. Elle avait toujours autour d'elle un cercle de dames les plus qualifiées et les plus spirituelles de la Cour. Là se trouvait ce qu'il y avait de plus élégant, de plus honnête et de plus relevé par la naissance et le mérite."*

Le duc d'Enghien, le grand Condé, n'avait nullement la délicatesse de sa soeur ; le ton dégagé de l'homme de guerre domina toujours en lui et il porta souvent la liberté de l'esprit et du langage jusqu'à la licence. Il avait l'esprit agréable et une gaieté qui ne l'abandonnait pas au milieu des dangers et même lorsqu'il fut emprisonné. Cousin dit qu'il avait du coeur, quoiqu'on en ait dit, qu'il aimait ses

amis et qu'il n'en a jamais trahi un seul. *"C'est à vingt-deux ans, dit encore Cousin, (2) que par une manoeuvre digne d'Alexandre et de César il gagnait une de ces batailles comme il y en a cinq ou six dans l'histoire, cette bataille de Rocroi, où les desseins de Henri IV et de Richelieu furent justifiés par la victoire et où la France succéda à l'Espagne dans la suprématie morale et militaire de l'Europe."*

C'est le Grand Condé qui dans les quinze dernières années de sa vie a tellement amélioré le vaste domaine de Chantilly, que Bossuet n'a pu s'empêcher de louer ses fontaines, ses cascades, ses grottes, ses pavillons, *"ses superbes allées, ses jets d'eau qui ne se taisaient ni le jour ni la nuit."* Quand le grand Condé (3) n'était encore que le duc d'Enghien, il aimait à s'entourer des jeunes gentilhommes galants et braves, qui partageaient ses plaisirs à l'Hôtel de Condé, ou à Chantilly, et qui plus tard combattront avec lui à Rocroi, à Fribourg, à Dunkerque, à Lens.

Mlle du Vigean fit connaître à Condé, une fois du moins en sa vie, ce qu'était l'amour véritable. Il ne connut ensuite que l'enivrement des sens. Elle possédait à La Barre près de Paris, une maison de plaisance où elle recevait la meilleure et la plus haute compagnie et fut intimement liée à Mlle de Bourbon. L'ardent et impétueux Condé voulut l'épouser en essayant d'obtenir un divorce de la femme qu'on lui avait imposée. (4) Le mariage ne put être rompu et Mlle du Vigean ne voulait être que la femme de Condé. Elle est donc supérieure à Mlle de Lavallière puisqu'elle a su résister à son coeur, et sans avoir failli a fini sa vie sous l'habit religieux, comme soeur Louise de la Miséricorde. Elle refusa toutes les propositions de mariage, ré-

(2) Mme de Longueville, page 145.

(3) Oraison Funèbre du Grand Condé.

(4) Mlle de Maille-Brézé, nièce du cardinal de Richelieu, qui était complètement illettrée tandis que Condé était instruit et tournait même joliment les vers. Après son mariage on dut envoyer sa femme au couvent pour apprendre à lire et écrire.

sista aux conseils de sa famille et dans tout l'éclat de la beauté et de la jeunesse, elle se consacra à Dieu, chez les Carmélites, de la rue Saint-Jacques. Condé ne l'oublia jamais,

Dans une revue des Beautés de la Cour de Chantilly c'est pour Mlle du Vigean, que Voiture fit ce quatrain :

Sans savoir ce que c'est qu'amour
Ses beaux yeux le mettent au jour,
Et pourtant elle le fait naître
Sans le connaître.

La grande Mademoiselle dans ses *Mémoires* dit : “*Qu'elle était très belle, aussi cet illustre amant était-il vivement touché. Quand il partait pour l'armée le désir de la gloire ne l'empêchait pas de sentir la douleur de la séparation et il ne pouvait lui dire adieu qu'il ne répandit des larmes; lorsqu'il partit pour ce dernier voyage d'Allemagne (où il remporta la victoire de Northlingen) il s'évanouit en la quittant.*” Condé tenta d'oublier à la guerre que les princes n'ont pas le droit de suivre les fantaisies de leur cœur. On peut juger par là de la violence du sentiment de Condé qui était mêlé de respect et d'ardeur, et Mlle du Vigean eut d'autant plus de mérite à surmonter son amour que Condé est l'égal des plus grands capitaines de l'antiquité et des temps modernes. Il a formé les plus grands généraux, de Turenne à Luxembourg. Condé est le seul capitaine moderne qui n'a jamais essuyé de défaite et qui a toujours été victorieux quand il avait le commandement général. J'ai parlé longuement de Condé car on ne connaît pas généralement sa vie intime et il est si intéressant de savoir quel cœur bat dans la poitrine des héros et des grands hommes.

Comme son frère Mme de Longueville n'a aimé véritablement qu'une seule personne : La Rochefoucauld. Elle s'est donnée tout entière et lui a tout sacrifié. Pour lui, elle a joué sa fortune et sa vie. "*C'est La Rochefoucauld qui l'a jetée dans la Fronde*, dit Cousin, (5) *elle ne fut entre ses mains qu'un instrument héroïque.*" Pour lui, elle brave énergiquement les périls de cette vie d'aventures, mais l'homme auquel elle se dévouait corps et âme n'était pas entièrement digne d'elle. Il avait infiniment d'esprit mais il était profondément égoïste et jugeait les autres d'après lui-même, ses *Maximes* le prouvent puisqu'il fait de l'égoïsme la base de toutes les actions humaines ; il ne pouvait concevoir qu'il y en eût de tout à fait désintéressées.

Dès qu'il croit que Mme de Longueville a un moment chancelé loin de lui et trop écouté le duc de Nemours, il se retourne contre elle, il la noieit auprès de son frère, il révèle les faiblesses dont il a profité et l'homme qui avait écrit :

Pour mériter son coeur, pour plaire à ses beaux yeux
J'ai fait la guerre aux rois, je l'aurais faite aux dieux.

avoue qu'il s'était attaché à Mme de Longueville autant par intérêt que par amour. Il cherchait à se venger de la reine et de Mazarin : pour cela il avait besoin du prince de Condé et s'efforça d'arriver au frère par la soeur ; comme il le dit lui-même, on pouvait répondre de l'estime et de l'amitié de ce prince quand on était approuvé par sa soeur. Cousin (6) dit : "*L'amour l'avait engagée dans la Fronde, l'amour l'y avait soutenue ; dès que l'amour lui manque, elle ne sait plus où elle en est. L'altière héroïne qui pour faire la guerre à Mazarin, avait vendu ses pierreries, engagé sa fortune, traversé la mer dans une barque et pensé s'y*

(5) Mme de Longueville ,page 29.

(6) Id., page 31.

noyer, soulevé le Midi et tenu en échec la puissance royale, dès qu'il ne s'agit plus d'elle et de son amour, se retire de la scène, rentre dans l'ombre, se voue à la solitude à trente-cinq ans et dans toute sa beauté, ne retenant du passé de sa vie que le souvenir de ses fautes, comme Mlle de Lavallière."

La Fronde a été l'effort suprême de la France contre l'établissement de la monarchie absolue, auquel avait tenu toute la régence d'Anne d'Autriche. Condé, et son rival Mazarin, méprisaient au fond tous les partis, mais une ambition mal entendue le jeta dans la seconde Fronde après avoir défendu la reine pendant la première "*C'est aux dames, dit Cousin, qu'appartient la Fronde, elles en sont à la fois les mobiles et les instruments, les plus intéressantes actrices, et parmi elles le premier rôle est incontestablement à Mme de Longueville.*"

Le mariage inégal que lui imposa sa famille fut la source de ses malheurs. M. de Longueville était beaucoup plus âgé qu'elle et de moeurs légères; il s'était épris de la duchesse de Montbazon et continua de la voir après son mariage.

Pendant vingt-cinq années aux Carmélites et à Port-Royal, elle expia sa funeste liaison avec La Rochefoucauld. Mme de Longueville était plus belle et plus spirituelle que Louise de Lavallière. Son âme aussi était plus fière et on peut conjecturer que placée dans les mêmes circonstances que Louise de Lavallière, elle eut quitté la Cour aux premiers symptômes de la défection de Louis XIV au lieu de s'y laisser humilier devant sa superbe rivale dans l'espoir trompeur de reprendre à la Montespan le coeur qu'elle lui disputait. En entrant aux Carmélites, Mlle de Lavallière n'avait pas d'autre alternative, tandis que Mme de Lon-

gueville s'y retirait volontairement, en laissant derrière elle un monde où elle aurait pu encore occuper une place brillante et enviable. *"Il y a, dit Cousin, (7) dans la conversion et la retraite de Mme de Longueville quelque chose de plus libre et de plus rare, et à la gloire de sa pénitence il n'a manqué que la voix de Bossuet. Si l'incomparable orateur qui avait consacré à Dieu Louise de la Miséricorde, et qui plus tard égala la parole humaine à la grandeur des actions de Condé, s'était aussi fait entendre aux funérailles d'Anne de Bourbon, les lettres chrétiennes compteraient un chef-d'oeuvre de plus, dont l'oraison funèbre de la princesse Palatine peut nous donner quelque idée, et le nom de Mme de Longueville serait environné d'une auréole immortelle."*



(7) Id., page 59.



La Grande Mademoiselle.



LA GRANDE MADEMOISELLE

Une des figures les plus originales de son temps est celle d'Anne Marie Louise d'Orléans, nièce de Louis XIII, cousine germaine de Louis XIV et duchesse de Montpensier. Sa main qui a tenu l'épée a aussi tenu la plume. Ses *Mémoires* sont intéressants, véridiques et importants pour l'histoire de la Fronde et celle de la Cour de Louis XIV. Elle s'est peinte elle-même avec des détails infinis et un mépris royal de l'orthographe. Elle parle naïvement de son enfance heureuse et de l'amour de sa grand'mère Marie de Médicis, elle donne innocemment ses impressions sur les gens qui l'entourent. Elle insiste avec un plaisir particulier sur une grande fête au Palais-Royal, en 1646. "*L'on fut trois jours entiers à accommoder ma parure, dit-elle, ma robe était toute chamarrée de diamants avec des houpes incarnat, blanc et noir; j'avais sur moi toutes les pierrieres de la couronne et de la reine d'Angleterre, qui en avait encore à ce temps-là quelques-unes de reste. (1) L'on ne peut rien voir de mieux ni de plus magnifiquement paré que je l'étais ce jour-là, et je ne manquai pas de trouver beaucoup de gens qui surent me dire, assez à propos, que ma belle taille, mon maintien imposant, la blancheur de ma peau et l'éclat de mes cheveux blonds ne me paraient pas moins que toutes les richesses qui brillaient sur ma personne.*"

(1) Cette fille d'Henri IV avait été réduite à vendre ses bijoux pour vivre.

Sa beauté, dit-on, était réelle, elle était resplendissante, assise sur un dais élevé avec l'orgueilleuse conscience de son droit et de son pouvoir d'honorer un trône.

"Le roi (Louis XIV) ni le prince de Galles (depuis Charles II) ne se voulurent point mettre sur ce trône; j'y demeurai seule, de sorte que je vis à mes pieds ces deux princes et ce qu'il y avait de princesses à la Cour. Je ne me sentis point gênée en cette place. Mon coeur comme mes yeux, regardaient le prince de haut en bas, j'avais, dit-elle l'esprit à épouser un empereur." Il y eut un mariage de projeté avec l'empereur d'Autriche. Ses rêves d'un empereur pour qui elle perdit un roi furent futiles.

La grande Mademoiselle, ainsi désignée pour sa haute taille, princesse par sa naissance, alliée de près à trois rois, avait le courage d'une amazone. Les jours les plus brillants de sa jeunesse se passèrent au milieu de l'excitation de la Fronde. Elle jeta une lumière romantique sur ces guerres triviales qui se terminèrent par sa décision prompte et sa force masculine. Le grand Condé avait dit un jour, à propos d'un mouvement de troupes, que *"Gustave Adolphe n'aurait pas mieux fait."* Nous la voyons à vingt-cinq ans, entrant victorieusement à cheval dans la ville d'Orléans, à la tête de ses troupes, et plus tard ordonnant de tirer le canon de la Bastille sur les troupes royales et ouvrant les portes de Paris à l'armée épuisée de Condé. Mazarin dit que ces coups de canon tirés par son ordre avaient tué son mari, donnant à entendre qu'elle ne pouvait désormais prétendre à épouser le roi. *"Il est douteux, dit Sainte-Beuve, qu'elle l'eût jamais épousé. Mademoiselle durant la Fronde fut éprise d'une fausse grandeur, elle poursuivait une fausse gloire; du moins, elle resta désintéressée, généreuse, et n'imprima aucune tache à son nom."*

Pendant les séjours un peu forcés qu'elle fit dans les terres de ses apanages, elle avait pour l'un de ses gentilhommes, le poète Segrais. Elle connut par lui Huet (le futur évêque) lequel, jeune alors, lui servait quelquefois de lecteur. Elle prit goût aux lettres et écrivit des romans à la manière de Mlle de Scudéry. Ses propres exploits la poussaient à peindre des personnages romantiques. Elle posa toute sa vie dans des drames réels. Sa contribution la plus importante à la littérature fut plutôt l'essor qu'elle donna à la mode des portraits. Elle proposa à ses amis, qui avaient suivi sa mauvaise fortune dans ses propriétés de Saint-Fargeau, de faire des portraits d'eux-mêmes, et elle donna l'exemple en faisant le sien. Cela fut suivi de portraits fidèles de Louis XIV, de Monsieur, du Grand Condé, et d'autres personnages. Le goût pour ces portraits à la plume, qui eurent leur origine dans les romans de Mlle de Scudéry, reçurent une impulsion nouvelle et leur application personnelle se répandit dans toutes les classes de la société. Il y en eut de tous les grades et de toutes les variétés de gens et ils culminèrent quelques années plus tard dans les *Caractères* de La Bruyère, qui abandonna les personnalités et leur donna une forme permanente. Les *Mémoires* de Saint-Simon en sont remplis.

L'exil lui avait été salutaire, il avait obligé Mademoiselle à chercher en elle-même des ressources. Elle avoue ne s'être jamais ennuyée une seule minute dans "*le plus grand désert du monde*". Saint-Fargeau, inhabité depuis longtemps, n'était plus qu'un immense nid à rats, presque une ruine. C'était une ancienne forteresse délabrée, où il manquait des portes et des fenêtres. Elle dut emprunter un lit pour y coucher dès son arrivée.

A son retour d'exil, elle ouvrit son salon au Luxembourg,

"qui devint dit Arvède Barine, (2) le premier de Paris, le plus intéressant et le plus recherché." Ce salon se limitait plutôt à la noblesse et à quelques hommes de lettres. Parmi ses intimes on remarquait la marquise de Sablé, la belle Madame de Hautefort, dame d'honneur d'Anne d'Autriche, qui fut aimée sans espoir par Louis XIII et la spirituelle Mme de Choisy, femme du duc d'Orléans. Les plus célèbres furent La Rochefoucauld, Mme de La Fayette et Mme de Sévigné. La belle comtesse de Brégy, qui fut appelée l'une des muses de son temps, fit les portraits de la princesse Henriette et de l'irrépressible Christine de Suède.

Cette reine fut la cause de la mort de Descartes, qu'elle avait invité à venir à sa Cour lui expliquer son système philosophique. Elle le faisait lever à cinq heures du matin pour causer métaphysique. Peu habitué à un climat si rigoureux il prit froid et en mourut. Cette femme cruelle, difforme, malpropre, plutôt masculine, pour contenter un de ses caprices, et Dieu sait si elle en avait, enleva le père de la philosophie moderne à la science à un âge où il aurait pu encore rendre de grands services.

En 1669, lorsque *Tartuffe* fut autorisé de façon définitive, Mademoiselle voulut en avoir le régal chez elle. "*On joua la pièce devant vingt femmes et vingt hommes,*" dit-elle dans ses *Mémoires*.

Une romance tragique colora l'âge mûr de la Grande Mademoiselle. Elle avait toujours manifesté beaucoup d'aversion pour l'amour, le considérant comme "*indigne d'une âme bien ordonnée.*" On avait comparé sa froideur à celle de la vierge Pallas, (3) mais cette intrépide princesse avec ses dons versatiles et ses théories platoniques, qui avait visé un empereur, manqué un trône et refusé d'épouser le roi

(2) Louis XIV et la Grande Mademoiselle, 1906, page 128.

(3) Un des noms de Minerve.

du Portugal, cette amazone avec son penchant pour la gloire et son mépris pour l'amour, oublia tous ses sages préceptes et à quarante-deux ans elle devint la victime d'une passion violente pour le comte de Lauzun, favori du roi et plus jeune qu'elle de plusieurs années. *"Je comprends bien, dit Bussy-Rabutin ce que c'est qu'une passion dans un coeur neuf comme celui de Mademoiselle, de son tempérament et de son âge, cela me fait pitié! Il me semble que l'amour est une maladie comme la petite vérole : plus on l'a tard, plus on est malade."*

Louis XIV donna d'abord son consentement au mariage puis retira ensuite sa permission. La fameuse lettre de Mme de Sévigné à Monsieur de Coulanges va nous renseigner sur cet événement.

"Je vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète, jusqu'à aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie, enfin une chose dont on ne trouve pas d'exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est pas juste, une chose qu'on ne peut pas croire à Paris (comment pourrait-on le croire à Lyon) une chose qui comble de joie Mme d'Hauterive et Mme de Rohan, une chose qui se fixe dimanche, et ceux qui la verront croiront qu'ils ont la berlue; une chose qui se fera dimanche et qui ne sera pas faite lundi. (4) Je ne puis me résoudre à le dire; devinez-la, je vous le donne en trois. Jetez votre langue aux chiens? Eh bien, il faut donc vous le dire: Monsieur de Lauzun épouse dimanche au Louvre, devinez qui? Je vous le donne en cent. Mme de Coulanges dit voilà qui est bien difficile à deviner; c'est Mme de La

(4) Avec son bon sens Mme de Sévigné prévoyait le revirement d'opinion de Louis XIV, qui refusa son consentement après avoir tout d'abord permis le mariage.

Vallière... point du tout, Madame... C'est donc Mlle de Retz? Point du tout, vous êtes bien provinciale. Vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est Mlle Colbert, bien moins. Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse Mademoiselle, ma foi, ma foi jurée, Mademoiselle, la Grande Mademoiselle, Mademoiselle la fille de feu Monsieur, Mademoiselle, petite-fille de Henri IV, Mademoiselle d'Eu, Mademoiselle de Dombes, Mademoiselle, cousine germaine du Roi, Mademoiselle destinée au trône, Mademoiselle, le seul parti de France qui fut digne de Monsieur. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que ce'a est bien fade à imaginer, si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous. Adieu, les lettres qui seront portées par cet ordonnance vous feront voir si nous disons vrai ou non."

Lauzun, pour avoir injurié Mme de Montespan, qui était cause de la rupture du mariage, fut arrêté et enfermé au château de Pignerol. Sa captivité dura dix ans. Mademoiselle ne se lassa pas de faire des démarches pour obtenir sa délivrance et elle l'acheta au prix des biens immenses dont Mme de Montespan lui soutira la donation en faveur de son fils, le duc du Maine. Elle en passa par tout ce que l'on voulut pour revoir celui qu'elle aimait, et elle l'épousa secrètement : mais elle s'aperçut bientôt que son idole avait des pieds d'argile. Elle dut même lui défendre d'apparaître en sa présence.

Le duc de Lauzun pourchassait les filles des environs sous les yeux de sa femme. C'en était trop, elle battit son mari, l'égratigna et le mit à la porte. Pour une princesse royale

elle aurait pu se contenter de le chasser. Mais se conduire comme une femme vulgaire et sans éducation, voilà qui étonne.

“La comtesse de Fiesque servit d'intermédiaire à un raccordement. Il y avait au château D'Eu, une grande galerie remplie de portraits de famille, Mademoiselle parut à l'un des bouts; il était à l'autre bout, et il en fit toute la longueur sur ses genoux jusqu'aux pieds de Mademoiselle.” (5) La réconciliation ne fut pas de longue durée, les batailles recommencèrent et cette fois elle le chassa pour tout de bon.

C'est par la diversion de ses heures de loisir que cette princesse, auteur et femme désabusée, a laissé une trace permanente. Elle appartient aussi à l'histoire de France par le rôle qu'elle joua dans la seconde Fronde, celle des princes.



(5) Mémoires de Saint-Simon.



MADAME CORNUEL

Jolie femme et spirituelle, Madame Cornuel eut à Paris un salon célèbre, très fréquenté par les beaux-esprits et les savants du 17^e siècle, d'où s'envolaient ses bons mots, ses saillies piquantes et ses vives reparties. *"Il est regrettable, dit Cousin, que Mme Cornuel n'ait pas, comme Pascal et La Rochefoucauld, écrit ses pensées et maximes, qu'elle s'est contenté de laisser écrire aux autres."* On trouve beaucoup d'épigrammes de Mme Cornuel dans les lettres de Mme de Sévigné et dans Tallemant des Réaux. Mme de Sévigné charge Corbinelli, d'écrire quelques-unes de ses reparties, qu'elle envoie à sa fille, Mme de Grignan.

Saint-Simon, qui a bien de la peine à trouver de l'esprit aux bourgeois, a dit d'elle: *"Mme Cornuel! était une bourgeoise du Marais, dont l'esprit lui avait acquis quantité d'amis. Elle était pleine de bons mots, mais de ces mots, qui sont des apophtegmes."* Et Saint-Simon a raison, dit Cousin, (1) les bons mots de Mme Cornuel, sont de véritables sentences, des traits qui pénètrent jusqu'au fond des choses et gravent pour toujours une pensée, un caractère, une situation. Nous ne connaissons pas d'elle un bon mot authentique qui ne soit d'une admirable justesse."

C'est elle, en 1643, qui voyant Beaufort et ses amis Fiesque, La Rochefoucauld et autres, prendre de grands airs et juger tout ce qui n'était pas leur parti, les appela "*Mes-*

(1) La Société Française, au 17^e Siècle, pages 227, 228.

sieurs les importants,” (2) mot nouveau, qui est resté et a pris place dans l’histoire. C’est elle aussi, qui dit ce mot sévère, mais assez juste : “*Les jansénistes sont les importants spirituels.*”

Entourée d’un groupe de jeunes hommes parfumés à l’excès et ne soufflant mot, elle s’éloigna en disant : “*Ils sont comme les morts, ils sentent mauvais et ne parlent pas.*”

C’est elle aussi, qui disait d’un homme très pâle et tout décharné qui se promenait par la ville : “*Voilà un monsieur qui a oublié de se faire enterrer.*”

“*La grande différence, entre les temps de paix et de guerre, fit-elle remarquer un jour, c’est que dans la paix, les fils enterrent leurs pères et que dans la guerre ce sont les pères qui enterrent leurs enfants.*”

Une dame de province avait écrit à Mme Cornuel pour la prier de lui chercher un précepteur. Celui-ci devait être doué de facultés dont le dénombrement ne finissait plus. Elle répondit finement à sa correspondante. “*Madame, je n’ai pas encore été assez heureuse pour le rencontrer, mais je continue activement mes recherches et je vous promets que dès que je l’aurai trouvé, je l’épouserai.*”

Mme Cornuel avait trop d’esprit pour affecter aucune prétention, mais comme on appelait alors *précieuses* toutes les femmes qui avaient un peu de culture et d’agrément, elle passait pour une précieuse comme Mme de Sévigné, Mme de La Fayette, Mlle du Vigean, Mme de Haute-Port, Mme de Chevreuse et Mme de Sablé.

Cornuel laissa à sa veuve une fortune suffisante pour vivre dans une honorable aisance mais sans luxe. Il laissait une fille née de son premier mariage, et une belle-fille, née du premier mariage de sa première femme. Mlle

(2) Tallemant des Reaux, tome IV, page 77.

Legendre et Mlle Cornuel, toutes deux jolies et spirituelles, continuèrent à vivre avec Mme Cornuel, qui ne voulut pas se séparer d'elles; elle fut plutôt leur amie que leur belle-mère, tenant salon avec elles. Ces trois personnes recevaient la Cour et la ville, la haute bourgeoisie, la finance et la magistrature. Chacun s'efforçait d'obtenir l'approbation de Mme Cornuel.

Elle avait beaucoup du tempérament et de la libre allure de Mme de Sévigné, ce qui explique pourquoi celle-ci avait une grande admiration pour madame Cornuel.





Madame de Sévigné.



MADAME DE SÉVIGNÉ

Madame de Sévigné était la petite fille de la mystique madame de Chantal qui était trop occupée de ses couvents et ses dévotions pour s'occuper de la petite Marie laissée orpheline à l'âge de sept ans. Elle hérita peu de son esprit de révérence. Privée si jeune des soins d'une mère, elle fut élevée par M. et Mme de Coulanges, ses aïeuls maternels. A leur mort elle avait alors dix ans. Leur fils le bon abbé de Coulanges qui se dévoua durant cinquante années, à ses intérêts, ne se doutait pas que son nom passerait à la postérité sous le titre de *bien Bon*.

Personne ne fut moins consciencieusement une femme de lettre que Madame de Sévigné. Et personne n'aurait été plus surprise qu'elle-même de sa gloire. On peut être sûr qu'elle n'aurait jamais délibérément écrit un livre. Elle était essentiellement une femme du monde, auquel elle appartenait par son rang, son tempérament, son esprit, ses goûts et son caractère. Elle en aimait la diversité, le mouvement, la gaieté, et jugeait avec indulgence même ses fautes et ses faiblesses. S'ils fournissent une cible à son esprit, on découvre un sourire indulgent derrière ses épigrammes. Ce qui ajoute un grand prix à ses lettres, c'est une foule de traits qui peignent la cour de Louis XIV. *“Il y a une veine de Molière dans ses lettres qui ont la liberté, la rapidité, les nuances et les inflexions du mot parlé. Cet esprit étin-*

celant, ce jugement rapide, cette connaissance subtile, cette légèreté de touche, ce naturel, le charme indéfinissable de son style appartiennent à son tempérament, à son génie et à l'esprit primesautier français", dit Sainte-Beuve. Selon Jules Lemaître Mme de Sévigné est la patronne charmante des chroniqueurs de journaux et quelque chose aussi aux écrivains impressionnistes.

Mais la clarté de l'esprit, la justesse de l'expression, une simplicité qui n'est jamais banale sont des qualités qui ne s'acquièrent que par un entraînement sérieux, une familiarité avec les bons modèles, et un contact avec la société la plus polie de son temps.

Madame de Sévigné fut de bonne heure introduite à l'hôtel de Rambouillet, elle en prit facilement le goût intellectuel, quoiqu'elle gardât toujours une certaine liberté de langage et de manières, tout à fait opposée à l'esprit qui régnait dans cette coterie. Ses instructeurs furent Chapelain, un des beaux esprits du 17^e siècle, qui avait un sens critique très avisé et entretenait une énorme correspondance avec toute l'Europe savante et était consulté comme un oracle, et Ménage, un littérateur qui s'est surtout occupé des étymologies et des règles de notre langue; il lui apprit le latin, l'italien et l'espagnol; tous deux des habitués considérés de ce salon fameux. Avec de tels maîtres on conçoit les progrès rapides de l'élève.

Mlle de Scudéry qui l'a représentée sous les traits de la Princesse Clarinde, dans *Clélie*, concluait ainsi le portrait. *"Je n'ai jamais vu ensemble autant de séduction, autant de gaieté, autant de coquetterie réunis à tant d'innocence et de vertu. Personne ne comprit mieux l'art d'avoir de la grâce sans affectation, de la raillerie sans malice, de la gaieté sans folie, de la vertu sans sévérité."*

Mme de Sévigné était blonde, avait un teint admirable, des yeux bleus animés.

Parmi les admirateurs de la marquise de Sévigné figuraient le prince de Conti, le spirituel comte de Lude, le poète Segrais, et Turenne. Nous devons à sa sympathie pour ce dernier le meilleur compte-rendu de sa mort héroïque. Il y a dans cette lettre une page digne de Bossuet.

Son dévouement aux intérêts de Fouquet et de sa famille ne faiblit pas durant les longues années de son emprisonnement. La loyauté de son caractère fut prouvée par sa fidélité au cardinal de Retz durant la période de son exil et de ses malheurs après la Fronde. Mais la suprême passion de Madame de Sévigné fut l'amour de ses enfants, surtout sa fille Madame de Grignan.

Pour l'amuser elle lui fait part de tous les potins de la Cour, de toutes les nouvelles de ses amis; elle la tient au courant des plus petits événements comme des plus importants. Elle est tout simplement un miroir dans lequel le monde qui l'entoure est réfléchi, une vivante image du demi-siècle le plus glorieux de la France. C'est l'infini variété de détails qui donne tant de valeur historique à ses lettres.

La célèbre épistolière disait qu'elle pouvait "*lire les Anciens dans la majesté du texte*", bien peu de femmes pourraient en dire autant aujourd'hui. Dans sa passion pour les livres elle trouva une consolation de tous les instants. Corneille et La Fontaine furent ses compagnons de voyage favoris. Elle aimait Tacite, Pétrarque, l'Arioste et Montaigne; Rabelais la faisait rire aux larmes. Virgile l'enthousiasmait. Elle se plongeait dans la lecture de l'histoire des Croisades, des Pères de l'Eglise et des Saints. Elle préférait l'histoire de France à celle de Rome, parce que

disait-elle "*elle n'avait aucuns parents et amis dans cette dernière ville.*" Elle trouvait la musique de Lulli céleste et l'éloquence de Bourdaloue divine. Elle n'apprécia pas tout de suite Racine. Elle lut et relut les essais de Nicole, de Saint Augustin, Bossuet et Pascal la charmèrent.

Elle penchait vers le Jansénisme, mais elle ne pouvait approfondir toutes les subtilités de ses amis de Port-Royal et les priait "*d'avoir la bonté par pitié pour elle d'épaissir leur religion un peu, parce qu'elle s'évaporerait dans tant de raisonnements.*"

Les tendances rationalistes de sa fille, Madame de Grignan, lui causaient de l'anxiété, et elle la raille souvent à propos de la philosophie de Descartes. Avec son bon sens ordinaire elle ne pouvait admettre une théorie qui prétendait prouver que sa chienne Marphise n'avait pas d'âme. "*Parlez au cardinal de Retz de vos machines qui aiment, machines qui ont un choix pour quelqu'un, machines qui sont jalouses, machines qui manifestent de la crainte. Allez, allez donc vous badinez, Descartes n'a jamais eu l'intention de nous faire croire cela.*" Elle disait que les Cartésiens ne voulaient aller au ciel que par pure curiosité.

L'hôtel Carnavalet fut l'un des centres sociaux de la dernière partie du siècle. Dans son salon Boileau lut ses satires et Racine ses tragédies. Les familiers de Madame de Sévigné étaient Bossuet, Bourdaloue, La Rochefoucauld, Séguier, Turenne, le cardinal de Retz, Fouquet, Racine, Boileau, Benserade et les représentants des familles les plus distinguées de la France, dont Richelieu, Condé, Colbert, Louvois, Sully ne sont que quelques grands noms. La grande mademoiselle, la duchesse de Chaulnes, la duchesse de Rohan, l'Abbesse de Fontevrault, si célèbre pour son esprit et sa vertu, et plusieurs autres grandes dames. Les

portraits sculptés des vieux murs de l'hôtel Carnavalet sont encore vivants de la mémoire de ses brillantes réunions et des personnalités qui y brillaient il y a deux cents ans. Mme de Sévigné habita cet hôtel pendant vingt ans. C'est maintenant le musée de la ville de Paris. Le salon de réception a conservé l'aspect qu'il avait alors, sauf les peintures des plafonds et les trumeaux qui ont disparus. Sur le panneau central de la chambre de Madame de Sévigné, on voit le portrait au pastel de la célèbre marquise, oeuvre de Robert de Nanteuil, lègué au musée Carnavalet, par la marquise de Laubespain, après bien des promesses et des taquineries. Lorsque Georges Caïn allait la saluer dans son hôtel de la rue Université, couchée sur son éternelle chaise longue, elle lui disait : *"Comme vous êtes aimable et comme je vous remercie de songer à la vieille femme que je suis. Une chose toutefois me préoccupe. Est-ce bien à moi ou au portrait de Madame de Sévigné, que vous rendez visite? Ne me répondez pas et laissez-moi mes doutes."* Que de tristesse et de regrets finement exprimés dans cette dernière phrase, c'est si triste pour une femme, de vieillir.

Madame de Sévigné n'était pas jolie, mais combien plus belle sa fille, peinte par Mignard. Son cousin, Bussy Rabutin, disait d'elle, avant son mariage, *"qu'elle était la plus jolie fille de France."* Joseph de Maistre, disait : *"Si j'avais à choisir entre la mère et la fille, j'épouserais la fille, puis je partirais pour recevoir les lettres de la mère."*

"Croyez-moi, ma chère, vous êtes dans le monde, la personne que j'ai le mieux aimée," écrivait Mme de la Fayette à Mme de Sévigné, peu de temps avant sa mort. Cette amitié, de plus de quarante ans, qui n'eut jamais de nuages, est un tribut vivant à l'esprit et au coeur de ces deux femmes célèbres.

A soixante ans Madame de Sévigné était encore bien conservée, elle fut alors demandée en mariage par le duc de Luynes. Elle mourut à soixante-dix ans.

“La nature avait comblé Madame de Sévigné, dit Cousin, (1) elle lui avait donné une justice et une solidité parfaites, avec un inépuisable enjouement et une vivacité étincelante. L’art se joignant en elle au génie, en a fait l’incomparable épistolière qui a laissé à mille lieues derrière elle, Balzac et Voiture, et que Voltaire lui-même n’a pas surpassé.”

Suard en parlant de Mme de Sévigné et de Mme de Maintenon, dit : *Il est resté de ce siècle immortel, des lettres de deux femmes, qui vivront autant que notre langue.”*



(1) Madame de Longueville, page 23.



Ninon de Lenclos.



NINON DE LANCLOS

Ninon naquit à Paris, en 1620, d'un père incroyant et d'une mère dévote; ce qui explique sa mentalité à la fois sceptique et religieuse. Ils étaient gens de qualité, qui vécutent toujours dans la meilleure société de leur temps.

M. de Lanclos passait pour un des braves de son temps, il avait servi sous Henri IV et Louis XIII. Il fit donner à son unique enfant une instruction sérieuse. Elle apprit l'italien, l'espagnol et les sciences et fut bientôt en mesure de raisonner sur des questions ardues. Bonne musicienne, elle jouait du luth et du clavecin à ravir, chantait avec âme et dansait avec beaucoup de grâce. Il s'efforça surtout de développer chez sa fille l'art de plaire. *"A peu près tous les contemporains signalèrent la grande culture de cette jeune femme"* dit Emile Magne. (1)

Ninon avait une taille élégante et parfaite, le teint d'une éblouissante blancheur, le visage d'un bel ovale, les cheveux châtons, les sourcils et les yeux noirs, grands et langoureux, le nez bien fait, les lèvres vermeilles, le menton parfait, une jolie bouche et un sourire ravissant.

Lorsque son père mourût, sa mère essaya de combattre l'influence paternelle, mais c'est en vain qu'elle voulut lui inspirer les sentiments de piété dont elle était pénétrée. Cependant, à la mort de sa mère, Ninon se retira dans un

(1) Ninon de Lanclos, édition 1925.

couvent, mais cette effervescence religieuse fut de courte durée, c'était la crise d'idéalisme d'une nature riche, généreuse et inexpérimentée. qui cherchait sa voie.

Trop jeune elle fut livrée à elle-même sans guide, sans frein, et ainsi s'expliquent ses folies et ses débordements. Ils ont leur cause dans cette indépendance dangereuse que sa grande fortune, 10,000 livres de rentes viagères, lui assuraient, mais elle était cependant une providence pour ses amis en détresse.

Elle pensait comme Epieure mais agissait comme Laïs de Corinthe. Son esprit fin, ses bons mots, sa philosophie intelligente lui firent bien vite une réputation et les grandes dames du Marais lui ouvrirent leurs hôtels avec un empressement flatteur. Tous et toutes admiraient cette jeune fille d'une beauté remarquable et capable de disserter les sujets les plus graves tout en minaudant derrière son éventail.

Les plus grands seigneurs ne parviennent pas à la séduire. Rien ne touche son cœur lorsqu'elle n'aime pas elle-même. Le chevalier de Vendôme, fils illégitime d'Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, l'apprit à ses dépens. Confiant dans sa séduction physique et sa haute dignité il pense triompher facilement de Ninon ; la résistance le stimule, il veut vaincre à tout prix, mais n'obtient que des sourires méprisants. Furieux il écrivit ce quatrain, que Ninon trouve parmi les bibelots de sa toilette :

Indigne de mes feux, indigne de mes larmes,
Je renonce sans peine à tes faibles appas.
Mon amour te prêtait des charmes,
Ingrate, que tu n'avais pas.

Ninon se contenta de lui répondre par ces quatre vers, dans lesquels, elle retournait au duc de Vendôme les rimes qu'il avait employées contre elle. Contre ce dépit, Ninon fait preuve d'esprit et du meilleur :

Insensible à tes feux, insensible à tes larmes,
Je te vois renoncer à mes faibles appas;
Mais si l'amour prête des charmes
Pourquoi n'en empruntes-tu pas?

Ce fut en 1667, que Ninon alla s'établir rue des Tournelles dans un charmant petit hôtel, que la pioche des démolisseurs a en partie épargné. Il était situé entre cour et jardin et avait été décoré par LeBrun, Lafosse et Mignard. On remarquait au rez-de-chaussée un délicieux boudoir, peuplé d'amours roses. Il y avait un grand salon, boisé avec des filets d'or, où l'on y voyait les portraits de ses meilleurs amis. C'est dans cette pièce qu'était son clavecin et sa bibliothèque. Dans le fond du second appartement, qui donnait sur le boulevard, il y avait un cabinet orné de glaces et de panneaux blancs. Ninon avait fait peindre à fresque, sur le plafond, toute l'histoire de Psyché. C'était dans ce cabinet, qu'elle se plaisait le mieux et qu'elle aimait à se retirer quand la compagnie n'était pas nombreuse. C'était là qu'elle aimait à jouer du luth, elle captivait alors l'admiration de tous par son jeu parfait. Lulli, qui était de ses amis craignait les critiques de Ninon, il recherchait son approbation pour ses opéras.

Lorsque Ninon devint propriétaire de son hôtel, rue des Tournelles elle avait alors cinquante ans. Elle disait que "*les rides sont les marques de la sagesse,*" c'est pourquoi en même temps qu'elle préside à son installation elle aban-

donne pour toujours son prénom et reprend son nom de famille, Mlle de Lanclos.

Sa maison devint alors un des centres intellectuels de Paris. On entre dans l'hôtel par une porte cochère, que prolonge un couloir, lequel mène à une cour intérieure. Dans ce couloir repose la chaise à porteur de Ninon, capitonnée de satin à raies jaunes, égayée par trois glaces. La cuisine ouvre sur la cour, c'est dans cette officine que se préparait les collations exquises que savourent chaque après-midi les familiers de la maison. Sa réputation d'inconstance et de galanterie ne l'empêche pas d'avoir d'illustres amis. Elle fut plus constante en amitié qu'en amour.

"Une sorte de collaboration, dit Emile Magne, existe entre Molière et Mlle de Lanclos, il lui soumet son dessein général de *"Tartufe."* Elle peut lui préciser les traits de son héros. N'a-t-elle pas dans *La Coquette Vengée* livré le personnage à la dérision publique? Quand la pièce est écrite, Molière après l'avoir lue au Roi, vient la lire rue des Tournelles. La pièce sous sa forme primitive, est donnée le 12 mai, 1664, au cours des fêtes de Versailles. Le comédien par l'entremise de sa nouvelle amie, pénètre dans une société dont l'observation lui fournit la matière de *l'Ecole des Femmes*.

Fontenelle, la consultait sur ses *Dialogues*, La Rochefoucauld, sur ses *Maximes*, et Scarron lui demandait son avis sur ses romans.

Mais le personnage, qui domine dans la vie de Mlle de Lanclos, c'est Saint Evremond. Au physique, il offre peu d'attraits, mais son visage rayonne d'intelligence. Léger en apparence, il observe et il pense. Sa prose reflète la clarté de sa pensée, l'acuité de son observation, sa haute culture et son sens critique avisé. Ninon subit le charme

de son esprit et lui voua une amitié sincère, qui durera jusqu'à sa mort.

"Saint-Evremond, dit Emile Magne, l'imprègne de sa philosophie, s'empare de son cerveau. Il l'engage à méditer sur les livres, et fait lever le grain que son père avait semé dans son esprit. Elle entre dans le doute de Montaigne et elle possède toute la pensée ondoyante et sarcastique du vieil analyste. Les "Essais," deviennent son livre de chevet."

Comme le doute mène à la tolérance, qui est le respect des opinions et des croyances, étant très malade elle reçut les sacrements par convenance. Pareillement par convenance elle amène au chevet de ses amis moribonds le prêtre, porteur des huiles saintes. *"Monsieur, lui dit-elle, faites votre devoir auprès de mon ami. Je vous assure que, quoiqu'il raisonne, il n'en sait pas plus que vous."*

Ninon déclara n'avoir jamais fait que cette prière: *"Mon Dieu faites de moi un honnête homme et n'en faites jamais une honnête femme."* Un honnête homme tel qu'on l'entendait au 17^e siècle, devait avoir des sentiments élevés, il devait être beau, galant, avoir de l'esprit, de belles manières, de la culture intellectuelle, mais sans pédanterie.

L'anecdote suivante prouvera qu'elle fut un honnête homme si elle ne fut pas une honnête femme: M. de Gourville ayant pris part aux troubles de la Fronde, fut forcé de s'exiler; il remit la moitié de sa fortune au Grand Pénitencier qui jouissait d'une grande réputation de probité, et mit le reste dans une cassette qu'il confia à Ninon, il y avait vingt mille écus en or. De retour à Paris, après quelques années, il alla réclamer son argent au Grand Pénitencier qui nia en avoir été chargé. Malgré l'austerité de ses moeurs il n'était qu'un fripon. Ninon ayant appris le retour de son

ancien amant, lui fit dire qu'elle voulait lui remettre son dépôt. Il se rendit chez-elle et ouvrit la cassette, pensant la trouver vide. Quelle ne fut pas sa surprise d'y retrouver son or intact. Malgré ses mœurs galantes elle était un honnête homme, dans le sens où on l'entend aujourd'hui.

Les agents du cardinal Richelieu épiaient constamment les nobles qui conspiraient, mais ils ne pouvaient le secourir, car ils étaient trop connus. Le cardinal eut alors l'idée d'employer des femmes pour sa police. Ninon, par son intelligence, sa jeunesse et sa beauté, semblait toute désignée pour jouer le rôle d'espionne. Il fit donc prier Ninon, de venir le trouver chez-lui. Il attendit huit jours sans que la courtisane parût. Elle prétextait une maladie. Le cardinal furieux fit appeler Marion Delorme, qui était l'amie de Ninon et lui dit : "*Il faut absolument que je vois Mlle de Lanclos.*"

Quelques jours après, la belle Ninon était introduite dans son cabinet. Après quelques escarmouches, où elle semblait se moquer de l'homme devant lequel tout tremblait en France, le cardinal lui dit :

—Ninon, je suis environné d'ennemis, mes jours sont menacés...

—Croyez-vous, dit-elle, que vous soyez si menacé que cela ? Vous êtes le maître, vous avez pour vous la force.

—Oui, répondit le cardinal, d'ailleurs que peut la force contre des ennemis cachés ?

—Et quels sont ces ennemis ? demanda Ninon.

—Des hommes que vous aimez, des familiers de votre maison.

—Mais non, je vous assure, et en tout cas, même si je les connaissais, en quoi pourrais-je vous être utile ?

Le cardinal vit bien que Mlle de Lanclos ne consentirait

jamais à devenir son auxiliaire, qu'elle n'était pas de celles que l'on pouvait embrigader.

—C'est bien, allez, je ne vous retiens plus, mais réfléchissez bien à ceci : Vous recevez, dans votre hôtel, des gentilhommes qui sont des conspirateurs, un jour ou l'autre ils tomberont entre mes mains, et alors Ninon, vous serez joliment à plaindre. Il ne tient qu'à vous de mériter mon indulgence. Dites-moi ce que certains de vos amis pensent de moi, n'ont-ils pas hier soir, longuement parlé de ma politique ?

—Quand cela serait répondit Ninon, je ne vous dirais rien, je me considérerais comme indigne, je me ferais horreur, si je jouais le vilain rôle d'espionne.

Le cardinal ne répondit pas. Il salua simplement la jeune fille, il était fort vexé, c'était la première fois qu'une femme lui refusait ce qu'il demandait.

Au dire de Saint-Simon, Ninon revit Mme de Maintenon deux ou trois fois dans le plus grand secret. La fière marquise rougit, peut-être, de conserver ce témoin de ses anciennes défaillances, mais elle la redoute. Pour s'assurer son dévouement elle lui offre un logement auprès d'elle. Mais Ninon comprit quel piège on lui tendait et qu'on voulait ainsi acheter son silence. Elle répondit qu'il était trop tard pour apprendre l'art de dissimuler. Tout ce qu'on put obtenir d'elle, ce fut qu'elle se trouva un jour à la tribune de la chapelle de Versailles, où Louis XIV devait passer pour satisfaire la curiosité qu'il avait de voir une fois cette merveille étonnante de son règne.

"A chaque évènement du sérail, affirme Arsène Houssaye, Louis XIV, a coutume de demander, "Qu'a dit Ninon ? Singulier temps, où Ninon était la conscience d'un roi et l'opinion publique."

Emile Magne dit: "*Nous n'exagérons nullement en disant que l'ascendant de Mlle de Lanclos s'impose à la société parisienne, puisque le plus orgueilleux des souverains écoute attentivement les échos de sa ruelle. On ne s'étonne plus dès lors que d'illustres personnages tiennent à fréquenter cette ruelle. Pendant trente ans, ils lui assurent une prodigieuse renommée.*" Le grand Condé, dit-on, quand il rencontrait Ninon, dans la rue, faisait arrêter son carosse pour la saluer.

Gaie, spirituelle, d'une conversation dont les reparties portaient comme des fusées, elle avait dans l'esprit, malgré ses moeurs galantes, quelque chose de sérieux qui lui attira de nombreux admirateurs.

La célébrité de Ninon se répandit en Angleterre par les éloges que font d'elle, à Londres, Saint-Evremond, le marquis de Ruvigny et le duc de Tallard, ambassadeur de France. La duchesse de Sandwich, étant venue à Paris, fut charmée par l'esprit de Ninon; elles correspondaient assidûment et leur amitié fut solide et durable.

Plusieurs des maximes de Ninon, seraient dignes de figurer dans l'oeuvre de La Rochefoucauld. En voici quelques-unes:

"On peut parfois pardonner une infidélité, une perfidie jamais."

"Quand le crime chargé d'or vient frapper à la porte de l'indigence, il est rarement repoussé."

"Le véritable amour est bien rare, et c'est une profanation, que de prendre pour lui, un désir fiévreux de jouissances, un commerce de coquetterie, ou de vanité."

"Quel est l'amour dangereux? Je l'ai remarqué: c'est celui qui tient l'âme tout entière, qui absorbe toutes les autres passions, qui nous rend incapables d'être occupés

d'aucun autre sentiment, enfin qui nous fait tout sacrifier à l'objet aimé. Quels sont les caractères susceptibles de pareils sentiments? Ce sont précisément les plus solides, ceux qui se manifestent le moins au dehors, ceux qui réunissent le plus de raison, à beaucoup de noblesse et d'élévation dans la façon de penser."

M. Emile Magne, (2) dont l'ouvrage est le dernier en date, prétend, qu'après cinquante-deux ans, Mlle de Lanclos prit congé de l'amour. Elle se contenta de tenir sous le charme de son esprit tous ceux qui fréquentaient son salon, parmi lesquels on voit La Rochefoucauld, La Fontaine, Molière, Fontenelle, Boileau, le grand Condé, le marquis de Sévigné, Villarceaux, l'abbé de Châteauneuf, le peintre Mignard, le musicien Lulli, Mme de La Sablière et Mme Cornuel. Citer tous les noms des familiers de l'hôtel des Tournelles ce serait feuilleter l'armorial de France et donner la liste de tous les hommes de lettres du siècle de Louis XIV.

Le marquis de La Fare, qui ne l'a connu qu'à l'âge de cinquante ans, c'est-à-dire après sa période galante, disait qu'elle rassemblait chez elle ce qu'il y avait à Paris d'honnêtes gens, qui y étaient attirés par les charmes de sa conversation, et son salon était, dans les derniers temps de sa vie, le seul où l'on passait des journées entières sans jeu et sans ennui.

Elle se préserva des atteintes de l'âge, en observant une hygiène minutieuse. Elle évitait les excès de table et ne buvait pas de vin; elle évitait aussi les veilles prolongées.

Elle n'eut jamais, affirme Saint-Evremond, la laideur de la vieillesse. Elle conserva toutes ses dents et presque tout le feu de ses yeux. Jusqu'à quatre-vingt-sept ans, elle fut recherchée par la meilleure compagnie de son temps. Mme

(2) Ninon de Lanclos, édition 1925.

de Sévigné lui rendit une tardive justice. Dans une lettre à M. de Coulanges, elle dit : *“Corbinelli me mande des nouvelles de la bonne compagnie d’hommes, qu’il trouve chez Mlle de Lanclos: ainsi quoiqu’en dise Mme de Coulanges, elle rassemble tout sur ses vieux jours et des hommes et des femmes.”*

Certains de ses visiteurs se divertissaient si agréablement chez-elle, qu’ils y perdaient toute notion du temps. Fort avant dans la nuit, ils discutaient encore sur les questions qui les intéressaient. Pour ne pas les froisser et en même temps, pour les faire songer au départ, elle use de stratagèmes. Ainsi à deux bavards, discourant devant elle sur quelques coutumes des anciens Hellènes, elle dit: *“A quelle heure, messieurs, se couchaient les Lacédémoniens?”* On ne peut plus spirituellement congédier des importuns.

Voltaire, encore enfant, lui fut présenté; frappée de son intelligence elle lui légua 2,000 francs pour acheter des livres.

Villarsceaux, avant de mourir, a légitimé le fils qu’il eut de Ninon et lui a légué des rentes. Il est capitaine de vaisseau et jouit lui-même d’une certaine aisance, mais Mlle de Lanclos voit mourir tous ses amis et elle en est affectée douloureusement. La méditation de Montaigne ne lui donne plus la paix de l’âme et elle cherche du réconfort, dans Sénèque. Chez le stoïcien, elle trouve maintes condamnations de ses fautes passées, mais elle s’attarde parmi les pages, recommandant la résignation à la douleur. De même que dans sa jeunesse, elle avait approfondi Epicure et Montaigne, de même dans sa vieillesse elle approfondit Sénèque.

Aux approches de la mort, elle reçut tous les sacrements, avec une véritable piété et conserva la liberté de son esprit

jusqu'au dernier moment. “ Si l'on pouvait croire, disait-elle, comme Mme de Chevreuse, qu'en mourant on va causer avec tous ses amis en l'autre monde, il serait doux de mourir.”

Elle mourut à quatre-vingt-dix ans, en 1705, “ nulle femme, dit Emile Magne, ne reçut tant d'hommage de tant de plumes illustres. La Bruyère disait d'elle : “ Une belle femme, qui a toutes les qualités d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde de plus précieux. L'on trouve en elle, tout le mérite des deux sexes.”





Madame de La Fayette.



MADAME DE LA FAYETTE

Mme de La Fayette était un peu plus jeune que Mme de Sévigné et mourut trois ans avant elle ; elles ont donc traversé ensemble le monde brillant de la seconde moitié du siècle dont elles sont les représentantes les plus illustres.

A vingt-deux ans, Marie de la Vergne épousa le comte de La Fayette, dont nous savons peu de chose. Le mariage fut célébré à Saint-Sulpice le 25 février, 1655. La duchesse d'Aiguillon et Mme de Sévigné signèrent au contrat. Le comte d'Haussonville s'est demandé si La Bruyère avait pensé à Mme de La Fayette, lorsqu'il disait : *"Il y a telle femme qui anéantit ou qui enterre son mari, au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention vit-il encore ? ne vit-il plus ? on en doute."* Il emmena sa femme en Auvergne et Mme de Sévigné fut très affectée de ce départ qui laissa un vide dans la petite société où son amie avait vécu jusque-là.

Une lettre que Mme de La Fayette écrivit à Ménage, qui date des premières années de son mariage, nous renseigne sur les sentiments qu'elle éprouvait alors pour son mari. Je ne citerai que la fin de la lettre : *"Pour moi, j'aime mieux ne voir guère de gens, que d'en voir de fâcheux, et la solitude que je trouve ici m'est plutôt agréable qu'ennuyeuse. Le soin que je prends de ma maison, m'occupe et me divertit fort ; et comme d'ailleurs je n'ai point de chagrins, que*

mon époux m'adore, que je l'aime fort, que je suis maîtresse absolue, je vous assure que la vie que je mène, est fort heureuse, et que je ne demande à Dieu, que la continuation. Quand on croit être heureuse vous savez que cela suffit, pour l'être, et comme je suis persuadée que je le suis, je vis plus contente que ne le sont peut-être toutes les reines de l'Europe."

On retrouve encore deux ou trois fois le nom de M. de La Fayette, dans les lettres de sa femme à Ménage. Puis elle vint habiter Paris et son mari passa presque toute sa vie en Auvergne, soit en son château de Naddes, soit en son château d'Espinasse. Et ce couplet semble fait pour eux :
le mari

Ira vivre en sa terre
Comme monsieur son père.

et la femme

Fera des romans à Paris
Avec les beaux-esprits.

Emile Magne, dans un ouvrage récent, dit que Mme de La Fayette eut des relations constantes avec son mari, qu'il vint plusieurs fois, rue de Vaugirard, où sa femme le recevait, avec toutes sortes d'égards; en 1663, il y fit même un séjour de trois mois. Il aurait voulu rester plus longtemps à Paris, mais le souci de défendre ses propriétés, convoitées par d'autres, le retient dans ses châteaux, en Auvergne, où il cherche à agrandir le patrimoine de ses enfants. Lorsque l'âge ne lui permet plus d'entreprendre, presque chaque année, un voyage à Paris, il signe, en 1670, devant Le Vasseur, notaire, une procuration générale.

"Il quitte, dit E. Magne, (1) non sans regret, la demeu-

(1) Le coeur et l'esprit de Mme de La Fayette, 1927, page 159.

re de sa femme. La comtesse lui a prodigué trop de preuves de son intelligence, pour qu'il ne lui abandonne pas avec quiétude le soin de gérer sans contrôle désormais, leurs intérêts subsistant en la capitale. Elle touchera les loyers des propriétaires, les arrérages des rentes et traitera en son nom, pour toutes sortes d'opérations n'exigeant pas sa présence. Il reviendra aussi souvent qu'il le pourra, ou bien il chargera l'abbé de Bayard, grand voyageur, de le suppléer."

M. de La Fayette est le frère de la belle Angélique de La Fayette, dame d'honneur d'Anne d'Autriche, qui fuya l'amour de Louis XIII, pour cacher sa jeunesse, son charme et sa beauté dans un cloître, sous le nom chéri de mère Angélique de Chaillot. Ce nom est symbolique. Oui, peu de femmes ont pu résister à l'amour d'un roi et surtout d'un roi de France.

En allant voir sa belle-soeur, au couvent, Mme de La Fayette y rencontra la princesse Henriette d'Angleterre; l'attraction fut mutuelle et forma entre elles un lien profond et durable. Henriette d'Angleterre, qui mourut d'une façon si tragique, qu'un moment on l'a crue empoisonnée, expira dans les bras de sa fidèle amie.

Après son mariage, Mme de La Fayette continua ses études du latin et de l'hébreu, avec Ménage, qui était un des beaux-esprits de son temps. Ce singulier personnage passait son temps à soupirer auprès des dames. Personne ne prenait au sérieux, les prétentions de Ménage, pas plus Mme de Sévigné que Mme de La Fayette et sur leurs relations on fit courir le quatrain suivant :

Laissez là comtesse et marquise
Ménage vous n'êtes pas fin,
Au lieu de gagner leur franchise,
Vous y perdez votre latin.

Ménage ne perdit pas son latin, puisqu'il resta toujours l'ami de ces deux femmes. Il disait: "*J'ai aimé Mme de La Fayette en vers et Mme de Sévigné en prose.*" Ninon de Lenclos disait de lui que, "*rien n'égale sa prétention, sinon sa laideur.*"

La duchesse d'Aiguillon, marraine de Mme de La Fayette, l'avait amenée à l'hôtel de Rambouillet, dont elle garda l'esprit sans en avoir l'affectation. Nous la voyons quelquefois aux Samedis de Mlle de Scudéry et elle appartenait à la coterie de la Grande Mademoiselle. Elle visita souvent le salon littéraire de Mme de Sablé. C'est là que son amitié pour La Rochefoucauld prit naissance.

La figure dominante du salon de Mme de La Fayette, était La Rochefoucauld. Tous les jours, il venait s'asseoir dans le fauteuil qui lui était réservé. On parle, on écrit, on se critique les uns les autres. Le cardinal de Retz y venait et on se rappelle les mauvais jours de la Fronde. Le prince de Condé y vint quelquefois et l'honora de ses confidences. Le poète Segrais et La Fontaine étaient des habitués. Mme de Sévigné y apportait sa figure radieuse et ses histoires spirituelles. Mme de Coulanges y ajoutait sa grâce et sa vivacité. Mme Scarron était souvent de la compagnie, et n'avait perdu aucun des charmes, qui rendit le salon du pauvre Scarron si attrayant. Mais l'esprit de Mme de La Fayette est l'aimant qui attire ce monde fascinant. Par son jugement profond, sa clairvoyance et sa connaissance des affaires, elle ne fut peut-être pas surpassée par Mme de Maintenon. Ses amis cherchaient ses conseils, et c'est par sa familiarité avec les technicalités légales que La Rochefoucauld put sauver sa fortune.

Segrais, gentilhomme ordinaire de Mademoiselle et membre de l'Académie, fut l'un des meilleurs amis de Mme de

La Fayette. Quand il fut disgrâcié par son altière maîtresse et sans place Mme de La Fayette lui offrit un appartement dans son hôtel et il y demeura jusqu'au jour de son mariage. Moins érudit que Huet, l'évêque d'Avranches, moins pédant que Ménage, le poète Segrais est le type de l'homme de lettres, qui est en même temps homme de bonne compagnie.

Ses *Mémoires et Anecdotes* où sont consignés nombre de petits faits de la vie sociale et littéraire d'autrefois, ont plus de lecteurs que ses *Eglogues*.

Par Segrais, nous savons qu'en fait de latin, Mme de La Fayette pouvait en remonter à ses maîtres, et qu'elle tira d'embarras Ménage et le père Rapin, qui ne s'entendaient pas sur le sens d'un passage de Virgile. Comme Mme de Sévigné, elle écrivait fort bien l'italien.

La qualité dominante de Mme de La Fayette était la raison. Elle cachait son crédit à la Cour avec autant de soin que d'autres mettaient à étaler le leur. Au Palais-Royal, à Saint Cloud, elle avait souvent l'occasion de voir dans l'intimité le roi, auquel s'adressaient sans relâche, les sollicitations des courtisans. Il remarqua le charme discret, l'attitude réservée de cette femme, qui se tenait à l'écart de toutes les intrigues. Mais ce qui créa un lien entre eux, ce fut un souvenir commun, une douleur commune. Le comte d'Haussonville dit : "*Qu'ils s'étaient trouvés l'un et l'autre auprès du lit de mort de Madame; partageant ses dernières paroles, échangeant leurs angoisses et mêlant leurs larmes, car la mort de Madame est une des rares circonstances, peut-être la seule, où Louis XIV ait pleuré. Ces heures où deux coeurs ont souffert ensemble sont de celles qu'on oublie pas. Jamais Mme de La Fayette ne l'implora en vain, pour les autres ou pour elle-même; et c'est là l'ex-*

plication de ce crédit, qui faisait à la fois l'étonnement et l'envie de ses contemporains."

Un jour, il la fit monter dans son propre carrosse et durant tout le cours de la promenade, à l'étonnement des courtisans, il n'adressa la parole qu'à elle. *"prenant plaisir, dit Mme de Sévigné, à lui montrer les beautés de Versailles, comme un particulier heureux de montrer sa maison de campagne."*

Les visites à la Cour, les voyages à Versailles ou à Fontainebleau, n'étaient que de rares épisodes, dans la vie de Mme de La Fayette. C'est chez-elle, si nous voulons la connaître, qu'il nous faut la voir au milieu d'amis qui convenaient à son cœur et à son esprit.

A part Ménage, dont l'amitié dura toute la vie, nous rencontrons Huet, homme d'un vrai mérite, dont l'étude était la passion dominante. *"A peine avais-je quitté la mamelle, dit-il dans les "Huétina," que je portais envie à tous ceux que je voyais lire."* Cette passion augmenta avec les années, et comme son secrétaire répondait souvent aux payans de son diocèse d'Avranches, que Monseigneur ne pouvait les recevoir, parce qu'il étudiait, ceux-ci disaient naïvement: *"Le roi devrait bien nous envoyer un évêque, qui ait fini ses études."*

Cette relation entre Huet et Mme de La Fayette, fut toute intellectuelle, l'amitié y a tenu peu de place. La Fontaine fut l'un des familiers de la maison.

Voici comment Mme de La Fayette parle de Bossuet, récemment nommé sous-précepteur du dauphin, dans une lettre adressée à Huet: *"Vous devez avoir beaucoup de joie d'avoir M. de Condom. Il est fort de mes amis, et je puis vous répondre par avance, qu'il sera des vôtres;*

nous, nous avons déjà parlé de vous. C'est le plus honnête homme, le plus droit, le plus doux et le plus franc, qui ait jamais été à la Cour."

"Nous n'avons point, dit le comte d'Haussonville, (2) le jugement de Bossuet, sur Mme de La Fayette, mais nous avons par contre celui de Boileau, cet appréciateur si fin et si juste, de tous les mérites de son siècle.. "Mme de La Fayette disait-il est la femme qui écrit le mieux, et qui a le plus d'esprit."

Un fragment de lettre de Racine, nous apprend qu'il l'avait rencontrée à la petite cour de Madame. Déjà, ses contemporains rapprochaient son nom, de ces noms illustres, comme s'ils avaient eu la divination du rang élevé auquel l'admiration de la postérité la porterait.

Ménage raconte, *"qu'en 1675, Mme de Thianges donna en étrennes au duc du Maine, une chambre toute dorée. Au-dessus de la porte, il y avait en grosses lettres : Chambre du Sublime. Au dedans, un lit et au balustre, un grand fauteuil, dans lequel était assis le duc du Maine, fait en cire et fort ressemblant. Auprès de lui, M. de La Rochefoucauld, auquel il donnait des vers, pour les examiner; autour du fauteuil, M. de Marsillac et Bossuet, alors évêque de Condom, au bout de l'alcôve, Mme de Thianges et Mme de La Fayette lisaient des vers ensemble. Au dehors du balustre, Despréaux, avec une fourche, empêchait sept ou huit méchants poètes d'approcher. Racine était auprès de Despréaux, et un peu plus loin La Fontaine auquel il fait signe d'avancer."*

Certes, ajoute le comte d'Haussonville, *Mme, de La Fayette était bien à sa place dans cette Chambre du Sublime, entendez par là, le génie joint au bon goût. Mme de Thianges aurait eu meilleure grâce à ne point s'y faire re-*

(2) Madame de La Fayette.

présenter elle-même, mais cette soeur avisée de Mme de Montespan donnait une preuve nouvelle de l'esprit et du sens juste des Mortemart, en rapprochant ainsi celle qui devait écrire l'histoire d'Henriette d'Angleterre de celui qui avait prononcé son oraison funèbre, celle qui allait faire paraître *"La Princesse de Clèves,"* de celui qui avait écrit, *"Bérénice."*

Le comte d'Haussonville est celui des biographes de Mme de La Fayette, qui a le mieux su nous la faire connaître, c'est donc encore lui que je laisse parler: *"J'ai hâte de faire sortir Mme de La Fayette de cette chambre dorée. L'y laisser trop longtemps, serait donner à croire qu'elle fut une sorte de Mlle de Scudéry, du grand monde faisant concurrence aux romans de Sapho et à ses Samedis. Or il n'y avait rien dont Mme de La Fayette eût horreur autant que de passer pour une femme auteur. Comme elle cachait son latin, elle cachait aussi ses oeuvres. Elle a moins vécu par l'esprit que par le coeur, et c'est par le coeur qu'elle est arrivée au génie."*

Deux sentiments se sont partagés ce coeur: son amitié pour Mme de Sévigné, son attachement pour La Rochefoucauld.

L'amitié de Mme de Sévigné, *"fut sans nuages"* c'est le mot dont elle se sert elle-même. Elles avaient des distractions et des occupations communes. Elles allaient ensemble à l'Opéra, entendre Alceste ou aux sermons de Bourdaloue. Elles allaient aussi chez Mme de Lavardin, cette autre amie fidèle. Mais peu à peu Mme de La Fayette à cause de sa mauvaise santé dut restreindre ses sorties. Ce fut donc Mme de Sévigné, qui lui faisait de longues visites en son hôtel de la rue Vaugirard, *"le plus joli lieu du monde, pour respirer à Paris,"* disait Mme de Sévigné.

L'hôtel possédait un jardin ombragé par de grands arbres et embaumé par des orangers et des lauriers roses, où il y avait un jet d'eau et une véranda. C'est dans ce jardin, et dans sa chambre à coucher, que s'est écoulé la dernière moitié de la vie de Mme de La Fayette.

"Quand on songe, dit encore le comte d'Haussonville, à ce que devaient être les propos, tantôt tristes et tantôt enjoués, qui s'échangeaient entre ces deux femmes, à toutes ces richesses perdues, à tous ces parfums évanouis, on se prend à regretter la découverte tardive de ces instruments modernes, dont la merveilleuse délicatesse capte et peut reproduire non seulement les paroles, mais jusqu'au son de voix. Ce regret s'accroît encore, par la pensée qu'à ces conversations venait souvent, en tiers se mêler La Rochefoucauld."

Mme de La Fayette connut La Rochefoucauld, un des plus grands seigneurs de France, lorsqu'elle avait trente et un ans, et qu'il en avait cinquante. On n'est pas fixé sur la date, mais ce qui est une chose certaine, c'est qu'il s'empara peu à peu de l'âme et de l'esprit de Mme de La Fayette. Leurs deux existences morales furent confondues à un tel point qu'elle n'en faisait qu'une seule. Le comte d'Haussonville ne pense pas que leur relation fut de même nature, que la célèbre liaison de La Rochefoucauld avec Mme de Longueville.

C'est en 1670, que La Rochefoucauld, qui avait eu des aventures célèbres et avait été aimé de la plus belle femme de son temps, devint l'ami reconnu de Mme de La Fayette. Elle demeurait en face du petit Luxembourg, et l'hôtel de Liancourt, (3) était situé sur les terrains qu'occupe aujourd'hui la rue de la Seine, à la rue Vaugirard; le chemin n'était pas long et La Rochefoucauld allait tous

(3) Cet hôtel venait de la mère de La Rochefoucauld, Gabrielle du Plessis-Liancourt.

les jours voir son amie, comme plus tard Chateaubriand se rendait à l'Abbaye-au-Bois, chez Mme Récamier.

On se demande si Mme de La Fayette n'aurait pas eu une influence adoucissante, sur l'auteur des *Maximes*. "*M. de La Rochefoucauld m'a donné de l'esprit*, disait-elle, *mais j'ai réformé son coeur.*" Il en avait grand besoin, après la façon dont il avait agi envers Mme de Longueville.

Le comte d'Haussonville eut la bonne fortune de feuilleter un exemplaire de l'édition des *Maximes* publiée, 1693, chez Barbin, sur la garde duquel est écrit : *Peu de temps avant sa mort, Mme de La Fayette en relisant les "Maximes" de La Rochefoucauld, avec lequel, elle avait été liée de l'amitié la plus étroite, écrivit en marge ses observations. Cet exemplaire a été trouvé à la mort de M. l'abbé de la Fayette, son fils, parmi les livres de la bibliothèque.*"

M. d'Haussonville attribue à Mme de La Fayette le plus grand nombre des observations inscrites en marge d'un certain nombre de maximes. Elle mettra, dit-il, ces mots : *trivial, rabattu, commun ; et il faut en convenir toujours à propos.* Mais souvent ces observations portent sur le fond de la pensée. Parfois, ce sont de simples restrictions que suggère à son esprit tempéré, le caractère trop absolu de certaines maximes. "*Cela est vrai, mais non pas toujours,*" est une annotation qui se trouve souvent répétée. En réponse à cette maxime : "*Ce que les hommes ont nommé amitié... n'est qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner.*" Bon pour l'amitié commune, mais non pour la vraie. L'amitié lui suggère encore une autre réflexion : "*Quelque rare que soit l'amour, il l'est moins que la véritable amitié.*" Mme de La Fayette ajoute : "*Je les vois tous les deux égaux pour la*

rareté, parce que la véritable amitié tient un peu de l'amour, et le véritable amour tient aussi de l'amitié." Elle peint ainsi elle-même, le sentiment qui existait entre elle et La Rochefoucauld; après la mort de son ami, elle pouvait rappeler des souvenirs où rien d'impur ne viendra se refléter.

La Princesse de Montpensier, *Zayde* (4) et *La Princesse de Clèves* (5) ont paru en 1662, et en 1678, au cours de la période la plus brillante de la vie de Mme de La Fayette. Ecrire ne lui fut jamais qu'un délassement et un passe-temps. Elle avait en effet, d'autres affaires. Elle avait deux fils, l'aîné entra dans les ordres. "*C'était, dit Saint-Simon, un homme d'esprit, de lettres, cynique et singulier, qui avait de l'honneur et des amis.*" Il fallait pourvoir ce fils de bénéfices, puis ensuite aller remercier le roi. Le second, qui porta le titre de marquis de La Fayette, avait choisi la carrière des armes. Il s'était distingué à l'armée. Il fut récompensé de sa valeur, on lui donna le régiment de La Fère. C'est Louvois qui lui obtint cette faveur, par l'entremise de La Rochefoucauld, dont le petit-fils avait épousé une fille de Louvois. Mme de La Fayette s'occupa de bonne heure à marier son fils avantageusement. Il épousa la jolie Madeleine de Marillac, qui avait deux cent mille livres de dot, et "*des nourritures à l'infini.*" Mme de La Fayette assura tout son bien aux jeunes épousés. Ce fut sa dernière joie d'avoir procuré à son fils, une aussi grande alliance.

Il ne survécut à sa mère que d'une année. Il mourut en siège de Landau, ne laissant qu'une fille. Cette petite fille elle-même, fit un grand mariage: elle épousa le duc de La Trémoille, mais elle mourut à vingt-six ans. Le duc de La Trémoille, chef actuel de cette illustre maison, est donc

(4) *Zayde* parut sous le nom de Segrais.

(5) Mme de La Fayette nia longtemps en être l'auteur.

le descendant direct de Mme de La Fayette et possède des papiers qui viennent d'elle, nous apprend le comte d'Haussonville.

Mme de La Fayette avait tout ce qu'il faut pour être heureuse : l'affection de ses deux fils, de la fortune, une situation enviée, mais le bonheur est relatif. Les natures délicates et sensibles ont plus à souffrir de la vie. La grande épreuve de son "*âge d'argent*," pour employer la jolie expression de Mme de Tracy, fut la mort de La Rochefoucauld, en 1680. Les années avaient resserré les liens, qui les unissaient et il ne vivait plus que pour elle.

"Ni le soleil, ni la mort, avait-il dit, ne se peuvent regarder fixement." Cependant, il regarda fixement la mort, il reçut les derniers sacrements et expira dans les bras de Bossuet.

C'est Mme de Sévigné qui nous dira ce que fut la douleur de Mme de La Fayette. "*M. de Marsillac, (fils de La Rochefoucauld) écrivait-elle à Mme de Grignan, est dans une affliction, qui ne peut se représenter; mais il retrouvera le roi et la Cour; toute sa famille se retrouvera en sa place; mais où Mme de La Fayette retrouvera-t-elle un tel ami, une telle société, une pareille douceur, un agrément, une confiance, une considération pour elle et son fils? Elle est infirme; elle est toujours dans sa chambre; elle ne court point les rues. M. de La Rochefoucauld était aussi sédentaire; cet état les rendait nécessaires, l'un à l'autre; rien ne pouvait être comparé aux charmes de leur amitié. Ma fille, songez-y, vous trouverez qu'il est impossible de faire une perte plus sensible et dont le temps puisse moins consoler.*"

Chaque incident ravivait la douleur de Mme de La Fayette. Un jour, Mme de Sévigné, la trouvait toute en larmes,

parce que quelques lignes de La Rochefoucauld, lui étaient tombées sous la main.

Mme de La Fayette disait : “*Rien ne peut remplacer les biens que j’ai perdus.*” Pendant plusieurs mois elle demeura indifférente à tout, même à ce qui la touchait le plus vivement : la fortune de ses enfants.

En plus de ses romans, Mme de La Fayette a laissé deux ouvrages historiques : *La Vie d’Henriette d’Angleterre* et les *Mémoires de la Cour de France*. Le premier est un petit chef-d’œuvre et le récit des derniers moments de Madame, est le morceau capital du livre. “*Dans cette relation, dit Anatole France, les paroles sont en harmonie avec les choses ; il faut l’avoir lue pour savoir tout ce que vaut la simplicité d’une âme ornée.*”

Dans les *Mémoires* elle n’approuve pas les mauvais traitements infligés aux Huguenots. Ce n’est pas la seule preuve qu’elle donne de sa liberté d’esprit et elle ne parle pas avec moins d’indépendance du pape que du roi.

La sincérité de sa dévotion fait qu’elle n’est pas dupe de celle qu’on protège à la Cour, depuis le règne de Mme de Maintenon. “*Mme de Maintenon, dit-elle ironiquement, ordonna à Racine de faire une comédie, mais de choisir un sujet pieux, car à l’heure qu’il est, hors de la piété point de salut à la Cour.... La comédie représentait en quelque sorte la chute de Mme de Montespan et l’élévation de Mme de Maintenon ; toute la différence, fut qu’Esther était un peu plus jeune et un peu moins précieuse en fait de piété.*”

La Princesse de Clèves marque une ère, dans l’histoire du roman. “*Avant Madame de La Fayette, dit Voltaire, les gens écrivaient dans un style ampoulé des choses peu vraisemblables.*” C’est donc à une femme, que revient l’honneur d’avoir transformé le roman.

Le peu romanesque Fontenelle lut *La Princesse de Clèves* quatre fois. La Harpe la mettait dans son cours de littérature, au rang des oeuvres classiques, et déclarait que c'était le premier roman qui présente des aventures raisonnables, écrites avec intérêt et élégance, et que jamais l'amour combattu par le devoir n'a été peint avec plus de délicatesse. Pour Marmontel, *La Princesse de Clèves* était ce que l'esprit d'une femme pouvait produire de plus adroit et de plus délicat. De nos jours, Sainte-Beuve, dans le portrait de Mme de La Fayette, a consacré plusieurs lignes exquises à ce livre, et Taine en fait des éloges.

Le comte d'Haussonville dit : "*que ce style, qui joint l'émotion à la mesure, le charme à la force, que cette phrase harmonieuse et souple, semble parfois emprunter à La Rochefaulcauld, quelque chose de son élégante brièveté.*" *La Princesse de Clèves* "*est le premier roman, où un coeur de femme soit mis à nu et étudié dans ses plus secrets replis. Elle a fait de la psychologie, non pas sans le savoir, mais sans le dire, ce qui est différent, et cela alors que le mot n'existait pas encore dans notre langue, car au dire de Littré, ce n'est pas à la Grèce, mais à l'Allemagne et à Wolf, que nous le devons.*" "*La Princesse de Clèves*" *est une oeuvre unique, qui n'a point de pareille et n'en aura jamais.*"

Mme de La Fayette a créé un genre : celui du roman d'observation et du sentiment. Elle a été le premier peintre des moeurs élégantes, et c'est pour cela que tandis que tant d'autres oeuvres ont passé la sienne restera. C'est elle qui a enrichi le roman français, de son premier chef-d'oeuvre.

Mme de La Fayette représente plus qu'aucune autre

femme, la vie sociale et littéraire de la seconde moitié du siècle de Louis XIV.

A sa mort le *Mercure Galant* ne manque pas de lui rendre hommage: *"Elle était, lisait-on, tellement distinguée, par son esprit et par son mérite, qu'elle s'était acquis l'estime et la considération de tout ce qu'il y avait de plus grand en France. Lorsque sa santé ne lui a plus permis d'aller à la Cour, on peut dire, que toute la Cour a été chez-elle, de sorte que sans sortir de sa chambre, elle avait partout un grand crédit, dont elle ne faisait usage que pour rendre service à tout le monde."*





Madame de la Sablière.



MADAME DE LA SABLÈRE

Marguerite Hessein avait épousé le fils d'un riche financier, Antoine Rambouillet de la Sablière. Courart l'appelait, "*le grand madrigalier français*". C'était un homme d'esprit mais un libertin. Il persécuta sa femme, la dépouilla de ses biens et la priva de ses trois enfants. Les deux époux se séparèrent bientôt et Mme de la Sablière s'en alla demeurer rue Neuve-des-Petits-Champs. Elle chercha dans les divertissements de l'esprit l'oubli de ses déboires conjugaux.

Ce fut là que vers 1672 elle recueillit La Fontaine, que la publication de ses ouvrages retenait à Paris. "*Que fut-il advenu, dit André Hallays, (1) de ce quinquagénaire nonchalant, distrait et voluptueux, s'il n'avait trouvé chez Mme de la Sablière une hospitalité sans contrainte et une amitié sans tyrannie? Il demeura vingt ans l'hôte de son amie.*" Ces années furent les plus fécondes de sa vie. C'est sous le regard de sa protectrice qu'il a composé ses chefs-d'oeuvres et La Fontaine a immortalisé Mme de la Sablière en acceptant son hospitalité et en lui dédiant ses plus belles fables.

Voici un portrait de Mme de la Sablière publié dans le *Mercure Galant* de juillet 1678. On a supposé qu'il était de la plume de La Fontaine, quoiqu'il ne soit pas signé. "*Elle était d'une taille médiocre, mais aisée et tout à fait*

(1) Jean de la Fontaine, 1922, page 185.

proportionnée. Elle avait les cheveux d'un blond cendré, le plus beau qu'on puisse imaginer, les yeux bleus, doux, fins et brillants, quoiqu'ils ne soient pas des plus grands; le tour du visage ovale, le teint vif et uni; la peau d'une blancheur à éblouir; les plus belles mains et la plus belle gorge du monde. Joignez à cela un certain air touchant de douceur et d'enjouement répandu sur sa personne."

Elle avait beaucoup de grâce, d'esprit et une grande culture. *Elle connaissait*, dit Bayle, *"la fin des choses"*. Des professeurs de l'Académie des Sciences lui apprirent les mathématiques, la physique et l'astronomie. Elle connaissait les lettres grecques et latines et cherchait à acquérir des lumières dans tous les domaines de la science et des arts, mais elle n'eut jamais rien d'une pédante.

Son salon était un lieu de rendez-vous de savants et d'hommes d'esprits, comme M. de Barillon et M. de Bonrepaux, qui furent ambassadeurs; des écrivains comme Charles Perrault, dont les contes délicieux ont enchanté notre enfance; des voyageurs comme le docteur Bernier, qui avait parcouru tout l'Orient; des épïcuriens comme La Fare et Chaulieu; Tallemant, Chapelle, Lauzun, de Foix et Rochefort.

Saint-Evremond appelait Bernier, *"le joli Philosophe"*, il a composé et dédié à Mme de la Sablière, un *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, (1) mais un abrégé curieux, puisqu'il était en huit volumes. Sainte-Beuve l'a appelé *"un cartésien sans le savoir."* C'était avant tout un sceptique.

Aucun contemporain n'a décrit l'hôtel de Mme de la Sablière, rue Neuve-des-Petits-Champs, elle n'habita que plus tard rue Saint-Honoré. Son salon réunit ce qu'il y avait de plus brillant et illustre à Paris et les femmes les plus jo-

(1) Gassendi est célèbre par ses attaques contre la philosophie d'Aristote. Il était matérialiste.

lies et les plus spirituelles de son temps. Elle donna asile au docteur philosophe, François Bernier et elle attira chez elle Tallemant Des Réaux, son beau-frère, dont elle aimait l'esprit caustique. Entre tous ces gens d'esprit la conversation allait et venait de la nature de l'âme aux règles de la bassette, (jeu alors en vogue) ; des religions de la Chine et de l'Inde aux commérages de la Cour, de la ville et de l'Académie, des propositions d'Euclide aux extases des fakirs et du dernier opéra de Lulli à la théorie de Descartes. Mme de la Sablière était le lien et l'âme de son salon.

Un soir Boileau, Bernier et Molière se trouvaient réunis chez elle. A ce moment, le poète comique prépare la représentation du *Malade imaginaire*. Il craint toujours les caprices du public. Tous le réconfortent, Boileau, secondé par les femmes, acclame le chef-d'oeuvre. Molière veut achever son ouvrage par un troisième intermède où il veut bafouer les cérémonies ridicules de réception du grade de médecin. Des détails précis lui manquent. Il dit ses vers, et Bernier, docteur de la Faculté de Montpellier en admire l'ingénieuse bouffonnerie. Celui-ci a gardé le souvenir des pompes pédantesques de sa réception et peut facilement les reconstituer. Il organise aussitôt une parodie et charge Mme de la Sablière et Ninon de Lenclos des chœurs. En une heure est construit l'intermède qui soulèvera le rire de la ville et excitera les fureurs de la Faculté de médecine. Molière avait recueilli dans ce salon les images et les mots essentiels de cet intermède.

La Fontaine demeura le plus fidèle des amis de Mme de la Sablière. Il donna un émouvant témoignage de son amitié dans l'admirable épître qu'il lut à la fin de la scène où il fut reçu académicien. "*Iris*" est le surnom mythologique qu'il donnait à son amie qui n'est plus maintenant

qu'une garde-malade occupée à veiller, consoler et ensevelir les misérables.

Quelques mois après la mort de La Rochefoucauld, Mme de La Fayette allait voir Mme de la Sablière aux Incurables. Quoique leurs vies aient été bien différentes, il y avait une certaine analogie entre l'état de leurs âmes. Toutes deux étaient profondément affligées. Mme de la Sablière venait d'être abandonnée du marquis de La Fare, pour la Champmeslé. (2) Pendant les deux ans qu'avait duré leur union, ils étaient cités comme des modèles d'amour extra-conjugaux à la Cour désœuvrée de Louis XIV.

Mme de la Sablière, quittée par son amant, se refugia en Dieu. Sans bruit, sans éclat et même sans abandonner complètement son hôtel de la rue Saint Honoré, où elle continua d'héberger La Fontaine, de veiller sur sa vieillesse aventureuse, elle s'établit aux Incurables, où elle se dévoua aux soins des malades de cet hôpital. Elle y demeura jusqu'à sa mort, qui survint la même année que celle de Mme de La Fayette en 1693. Elle s'était mise sous la direction du célèbre abbé de Rancé, le réformateur des Trappistes, qui, pour avoir contemplé un visage adoré, défiguré par la mort, se convertit et devint un saint. Il aimait Mme de Montbazon, une beauté triomphante. Lorsqu'elle tomba malade M. de Rancé ne quitta pas son chevet et la voyant sur son lit mortuaire, il conçut, dit Henry Roujon, *"la haine passionnée de la vie."*



(2) Actrice célèbre en son temps et l'amante de Racine. Elle disait les vers de Racine avec une sensibilité naturelle et vraie. Elle avait une voix d'or comme Sarah Bernhardt. Elle occupa la scène durant trente ans. A cinquante ans elle jouait encore Phèdre et Bérénice.



Catherine II de Russie.



Salons du 18^e siècle

Dans aucun temps, dans aucun pays, l'art de parler, sous toutes ses formes n'a été si remarquable qu'au 18^e siècle. L'esprit étincelle en mille facettes, il nous surprend par mille tours délicats de la pensée, il apparaît dans d'innombrables mouvements de nuances et d'expressions. Est-il rien de plus exquis qu'un langage élégant effleurant d'une aile capricieuse les sujets les plus divers et parfois les plus profonds? La conversation est une pénétration intellectuelle aussi utile qu'agréable.

"Les hommes, dit Paul Deschanel, donnaient aux femmes de la solidité et de l'élévation dans le jugement; les femmes donnaient aux hommes cette souplesse d'esprit, cette pénétration, cette connaissance de la nature humaine qui est leur science instinctive."

Au 17^e siècle la conversation eut de l'influence sur les mœurs, au 18^e siècle, elle en eut sur les idées. La femme idéale de la société et de la littérature du 17^e siècle était tendre, modeste, pure et loyale mais le 18^e siècle nous apporte un type nouveau. Les portraits littéraires ont cédé la place à un mélange de scandale et de bons mots équivoques, de philosophie et de spéculations humanitaires.

Nous sommes éblouis par la subtilité et la clarté de l'intelligence de ces femmes. *"Quand leur intelligence est cultivée, dit la Rochefoucauld, je préfère leur société à celle*

des hommes. On y trouve une douceur que nous ne trouvons pas parmi nous; et il me semble qu'elles s'expriment avec plus de précision et donnent un tour plus agréable aux choses dont elles parlent."

On ne peut malheureusement nier que cette période, qui en France fut si fertile en idées, si active en pensées, si féconde en intelligences fut sans religion, sans morale, sans poésie et sans imagination. L'austère piété de Pascal, les enseignements spirituels de Bossuet et de Fénelon, représentent pour la société du 18^e siècle la croyance d'un autre âge. Ce fut Voltaire qui donna le ton.

La spirituelle marquise de Créqui dit: "*qu'aussitôt que l'on fait une mauvaise action, on ne manque jamais de faire une mauvaise maxime. Aussitôt qu'un jeune homme a des affaires d'amour, il ne souhaite plus faire ses prières, et quand une femme trompe son mari elle essaye de ne plus croire en Dieu.*" Les *Maximes* de La Rochefoucauld étaient une règle de vie. L'esprit comptait pour tout, le coeur pour rien. Les seuls péchés qu'on ne pardonnait pas étaient la stupidité et la gaucherie.

"*Les vertus quoique supérieures au sentiment, ne sont pas aussi agréables,*" dit Mme du Deffand. Elle était d'un âge dont elle fut l'une des personnalités les plus frappantes.

On a dit que l'instruction des femmes du 18^e siècle, était rarement profonde. A un abbé qui voulait lui dédier une grammaire, Mme Geoffrin répondait: "*A moi? me dédier une grammaire, mais je ne sais même pas épeler.*" Mme du Deffand, que Sainte Beuve, classe après Voltaire comme la meilleure classique en prose de l'époque, disait d'elle-même. "*Je ne sais pas un mot de grammaire; ma manière de m'exprimer est toujours le résultat de la chance et indépendante des règles de l'art.*" Mais on ne peut supposer

que ces femmes qui furent journellement les compagnes et les confidentes d'hommes comme Fontenelle, d'Alembert, Diderot, Montesquieu, Helvétius et Marmontel manquaient de connaissances.

"Un point de morale, dit Rousseau, ne sera pas mieux discuté dans une société de philosophes que dans celle d'une jolie femme de Paris."

Parler bien avec esprit ou pousser les autres à bien parler avec esprit fut le principal don de ces femmes. Cet art fut la vie et l'âme de ces salons, l'aimant qui attirait les hommes de lettres les plus brillants. Ils trouvaient des amies, des conseillères dans ces femmes; ils consultaient leurs goûts, cherchaient leurs critiques, recherchaient leur patronnage, et il existait une camaraderie intellectuelle qu'on ne voit dans aucun autre pays comme en France. Il y avait des relations amicales qui étaient intimes sans être répréhensibles, que l'envie et la sottise ne venaient pas troubler. Un homme allait tous les jours chez une femme dont l'esprit lui plaisait sans que pour cela la calomnie s'exercât sur eux.

La science suprême de la Française était une connaissance des hommes, comprenant leurs goûts, leurs ambitions, leurs intérêts, leurs vanités et leurs faiblesses. C'est peut-être cette habitude de camaraderie intellectuelle qui rend compte de la part prépondérante qu'elle a prise dans la vie politique, sociale et littéraire de la France. C'est ce qui lui donna une indéniable suprématie dans les salons, qui ont fait de Paris la capitale sociale de l'Europe.

Nulle part ailleurs les femmes ne sont liées au même degré au succès des hommes. Il y a peu de Français remarquable dont la gloire n'est pas associée au nom d'une femme: Montaigne et Mlle Gournay, La Rochefoucauld et Mme de La Fayette, La Fontaine et Mme de La Sablière, d'Alem-

bert et Julie de Lespinasse, Joubert et Mme de Beaumont, Chateaubriand et Mme Récamier, Lamartine et Elvire (Mme Charles), Victor Hugo et Juliette Drouet.

Près de chaque grand homme il y a une femme dont l'âme est la force créatrice de son génie. Dans le domaine mental l'inspiration de la femme agit inconsciemment sur l'homme pour développer son impulsion créatrice. La femme féconde l'esprit de l'homme.

Dans un poème du grand poète hindou, Rabindranath Tagore, intitulé *The Grateful* il s'écrie : "*I know that it is because thou hadst loved me that the harvest of my poetry and music sprouted forth in radiant exuberance all through my life in endless forms and fancies.*" Rabindranath Tagore est peut-être le plus grand poète de l'heure actuelle.

De la calme et pensive marquise de Lambert, qui nomma la moitié des Académiciens de son temps, à l'habile mais peu scrupuleuse Mme de Pompadour, avec qui il fallait compter dans tous les changements politiques de l'Europe, les femmes étaient "*le pouvoir derrière le trône.*" Les femmes sont alors selon le mot de Montesquieu "*Un Etat dans un Etat.*"

Pendant la dernière moitié du 18^e siècle le centre de la vie sociale ne fut plus la Cour mais les salons, qui atteignirent alors leur plus haute perfection avec une société brillante et complexe. Il y eut une réaction contre les vices et les folies de la Régence. Si la morale n'était pas meilleure il y avait plus de décorum dans les manières.

Les salons types de cette époque ne sont plus ceux de la noblesse mais bien ceux qui sont animés par la présence habituelle des chefs de la pensée française. Les questions économiques et les droits de l'homme étaient discutées avec autant d'ardeur que les questions de croyance, de sentiment

et de morale l'avaient été au siècle précédent. Si les salons du 17^e siècle furent le berceau des manières raffinées et d'une nouvelle littérature, ceux de la fin du 18^e siècle donnèrent naissance à une nouvelle philosophie. La pensée originale d'hommes comme Voltaire, Rousseau, d'Alembert, Diderot, Condorcet avec ses diverses nuances avait trouvé une vogue grandissante. Ce sont leurs théories qui ont déclanché la Révolution française.

Mme du Deffrand semble avoir une vision prophétique lorsqu'elle parle des raisonneurs et des beaux-esprits *"qui dirigent le siècle et le poussent à sa ruine."*

Ce fut dans le salon de la princesse de Robecq que Palisot fut inspiré d'écrire sa comédie satirique des *Philosophes*, où Rousseau est représenté entrant à quatre pattes, broutant une laitue, et où les Encyclopédistes étaient ridiculisés sans merci.

La vogue de ces hommes reçut sa consécration finale dans le patronage des grands souverains d'Europe. Voltaire, ami de Frédéric II, jouissait d'une grande renommée à la cour de ce monarque. Grimm et Diderot furent les invités honorés de la plus libérale des despotes et dissertèrent amicalement de leurs nouvelles théories avec Catherine II, à Saint Pétersbourg.

La grande Catherine en femme d'esprit qu'elle était détruisit d'une boutade les éloquents plaidoyers de Diderot: *"Avec tous vos grands principes on fait de beaux livres, mais de mauvaises affaires. Vous travaillez sur du papier, ce qui permet tout et n'oppose aucun obstacle à votre imagination ni à votre plume; quant à moi, pauvre impératrice, je travaille sur l'épiderme humain qui est sensitif et irritable."*

Les salons qui à cette période eurent une réputation eu-

ropéenne sont ceux de Mme de Tencin, de Mme Geoffrin, de Mme de Deffand, de Julie de Lespinasse et de Mme de Sabran.

Le salon de Mme de Tencin appartient à la première partie du 18^e Siècle mais son esprit et ses tendances philosophiques le classent parmi ceux de la fin de ce siècle. Celui de Mme du Deffand réunissait les plus intellectuels parmi la noblesse aux hommes de lettres les plus fameux. Les deux mondes se mêlaient mais le ton était essentiellement aristocratique. Celui de Mlle de Lespinasse était le lieu de ralliement des Encyclopédistes et fréquenté par les réformateurs politiques; les rares dons de son hôtesse y attiraient aussi plusieurs personnes du grand monde. Celui de Mme Geoffrin était modéré, quoique philosophique et absolument cosmopolitain. Sainte Beuve dit: *"qu'il fut le plus complet, le mieux organisé et le mieux "administré" de son temps, le salon le mieux établi qu'il y ait eu en France depuis la fondation des salons, c'est-à-dire depuis l'hôtel de Rambouillet. Le salon de Mme Geoffrin a été une des institutions du 18^e siècle."* Mme de Sabran, alliée aux plus grandes maisons de France, voyait la meilleure compagnie et l'on saluait en elle une des survivantes de l'Ancien Régime.





LA MARQUISE DE LAMBERT

La marquise de Lambert forme un lien entre les salons du 17^e siècle et ceux du 18^e siècle, intellectuellement du dix-huitième mais retenant la moralité qui distinguait ceux du précédent.

Anne Thérèse de Marquinat de Courcelles épousa le marquis de Lambert, officier distingué, qui devint plus tard lieutenant général; elle lui consacra ses talents et sa grande fortune.

L'hôtel Lambert, dans l'île Saint-Louis, était décoré avec un goût exquis et garde encore son ancienne splendeur, quoique les plus beaux chefs-d'oeuvres de Lebrun et de Lesueur, qui en couvraient les murs, soient au musée du Louvre. "*C'est une résidence faite pour un souverain qui serait un philosophe*", écrivait Voltaire à Frédéric le Grand.

Dans ces magnifiques salons Mme de Lambert, entourée de tout le luxe que la fortune et le bon goût pouvaient donner, entretenait une société distinguée. Elle transporta sa large hospitalité au Luxembourg, lorsque son mari fut nommé gouverneur de cette province et fit honneur à la position du marquis de Lambert, qui mourut en 1686.

Mme de Lambert avait plus de soixante ans, âge où les forces de la plupart des femmes déclinent, quand elle commença sa véritable carrière, qui dura plus de vingt ans. Elle monta des appartements luxueux au Palais Mazarin, em-

ployant des artistes comme Watteau pour les décors et dépensant avec prodigalité comme si elle fut encore à l'aurore de la vie plutôt qu'à son crépuscule. Elle y réunit une société choisie et lettrée qui semblait un monde à part, une dernière renaissance du 17^e siècle.

Deux fois par semaine elle donnait des dîners qui étaient aussi renommés pour la table que pour la compagnie; parmi les invités figuraient les plus importants des Quarante Immortels, et on y discutait des candidatures pour les fauteuils vacants. L'influence de Mme de Lambert était telle que son salon fut appelé l'antichambre de l'Académie Française.

On dînait à midi et le reste de la journée se passait en conversations, en lectures et en discussions littéraires et scientifiques. Fontenelle présidait ce cercle délicat et poli, il ajoutait à son esprit critique une teinte de philosophie. Ce savant galant était adoré dans la société pour sa conversation exquise. Personne ne fut plus brillant en épigrammes; personne ne parla mieux de l'amour dont il ne connaissait rien; personne ne parla plus agréablement de la science dont il avait une grande connaissance. Son ouvrage sur *La Pluralité des Mondes* fut la première tentative pour vulgariser la science. Les noms de Sainte-Aulaire, La Motte, de Sacy, de Mairan, de Bachaumont, (1) du président Hénault et d'autres aussi savants que spirituels suffirent pour indiquer le ton de la conversation, qui traitait légèrement et avec élégance des choses les plus sérieuses. Mme de Sacy, la duchesse du Maine et son habile compagne, Mlle de Launay, la belle et brillante Mme de Caylus y étaient des plus assidues.

La guerre entre les partisans des anciens et des modernes était alors très vive. *La Motte et Fontenelle préférèrent les*

(1) C'est à lui que la Fronde dut son nom. Il fut le colloborateur de Chapelle.

modernes, disait la malicieuse marquise du Deffand, *mais les anciens sont morts et les modernes ce sont eux-mêmes.*"

Les écrits de Mme de Lambert parvirent de son vivant, et tout d'abord sans son autorisation, grâce à l'indiscrétion de certains de ses amis, auxquels elle avait confié ses manuscrits.

Les Avis à ma fille allaient encore paraître sans sa permission, lorsqu'en 1728 elle décida de les éditer elle-même, et d'y ajouter *Les Avis d'une mère à son fils*.

Ces conseils qui s'adressent à un jeune colonel de 24 ans, sont d'une réelle élévation de pensée, en même temps d'un ton léger et piquant.

"*Que vos liaisons, lui dit-elle, soient avec des personnes au-dessus de vous par là vous vous accoutumerez au respect et à la politesse. Avec ses égaux on se néglige; l'esprit s'assoupit.*" A sa fille elle recommande de se méfier des plaisirs. "*Fuyez les spectacles, les représentations passionnées. Il ne faut point voir ce qu'on ne veut pas sentir. La musique, la poésie, tout cela est du train de la volupté.*"

Ces deux essais peuvent s'inscrire de pair avec le traité de Fénelon sur L'Education des Filles et les instructions de Mme de Maintenon aux dames de Saint-Louis relativement à la direction de sa fameuse maison d'éducation de Saint-Cyr.

S'ils ne sont pas aussi connues que ces derniers, en raison de l'importance sociale de leurs auteurs, ils n'en sont pas moins d'un mérite à peu près égal.

Dans son *Traité de la Vieillesse* il y a un grand nombre de pensées pour lesquelles, dit Sainte-Beuve, elle mériterait d'être nommée "*le La Bruyère des femmes*". Elle partage cet honneur avec Mme de Staal de Launay.

Dans les *Réflexions sur les Femmes*, Mme de Lambert s'en prend hardiment à Molière pour sa critique des femmes savantes dans *Les Précieuses Ridicules*. Elle démontre que

raillées dans leur prétention à la science les femmes se sont détournées et orientées vers la débauche. *"Lorsqu'elles se sont vues attaquées sur des amusements innocents, elles ont compris que honte pour honte il fallait choisir celle qui leur rendrait davantage et elles se sont livrées au plaisir."* Ce petit écrit était une revendication de la femme, de son droit à l'honnêteté et solide emploi de ses facultés en même temps qu'une critique des mœurs et des orgies de la Régence. *"Ce sont mes débauches d'esprit,"* disait-elle.

Une telle femme, maîtresse d'une grande fortune ne pouvait être que généreuse et altruiste. Elle sut en faire un usage intelligent, la mettre au service de l'art et de la beauté, l'employer charitablement au secours de ses amis et au soulagement des malheureux. Elle mourut âgée de 90 ans.





La duchesse du Maine



LA DUCHESSE DU MAINE

La duchesse du Maine a beaucoup occupé ses contemporains et il n'est guère de Mémoires et de Correspondances du temps où il ne soit question d'elle.

Louise Bénédicte de Bourbon, était la petite fille du grand Condé. Son frère M. le duc avait eu La Bruyère, pour percepteur et elle dut en profiter. Elle avait comme son frère des étincelles de l'esprit de son aïeul. Le père de la duchesse du Maine était un petit homme très maigre avec des yeux de feu. Il avait autant d'esprit qu'on en peut avoir, un savoir étendu, une politesse exquise. Son caractère extravagant rendait ses dons inutiles. Il était capricieux et emporté. Il changeait d'idée à chaque minute, et il fallait que toute sa maison en changeât avec lui. *"On croyait souper à Ecouen et l'on soupait à Paris, dit Arède Barine (1) on avait chaque jour quatre dîners prêts, dans quatre ville différentes, et l'on ne savait jamais le matin, lequel des quatre on mangerait."*

"Il arriva à monsieur le Prince, de se mettre en route, quinze jours de suite, pour Fontainebleau, avec sa femme, et de se raviser quinze jours de suite avant d'être au bout de la rue. En revanche, il la faisait monter en carrosse au moment qu'elle s'y attendait le moins et l'emmenait en voyage sans crier gare."

"Sa lésinerie est demeurée célèbre et cependant, aucun

(1) Princesses et grandes Dames.

homme ne fut plus magnifique à l'occasion. Il dinait de la moitié d'un poulet dont l'autre moitié servait pour le lendemain, mais il dépensait des millions en fantaisies, en galanteries, à éblouir les belles dames et à embellir Chantilly."

Mme de La Fayette disait: "*Chantilly est le plus beau de tous les lieux, que le soleil éclaire.*"

Il louait et meublait tout un côté de rue, afin de percer les murailles à l'intérieur et de gagner sans être vu la maison qui l'intéressait. Il se déguisait souvent, pour ses frasques amoureuses, en laquais ou en marchande de toilette. Rentré chez-lui, c'était un être insupportable, un tyran fantasque et avare. Saint-Simon dit "*qu'il battait sa femme, qui était petite, laide, un peu bossue, d'une douceur et d'une patience d'ange, et sans défense. Ce triste couple eut dix enfants. Sur cinq enfants, qui survécurent, une seule, la future princesse de Conti avait une taille moyenne. Les autres n'étaient que des nains. Le grand Condé disait que "si sa race allait toujours ainsi, en diminuant, elle viendrait à rien."*

Avec un tel père, rien d'étonnant que la duchesse du Maine ait eu un caractère fantasque. En général les descendants du grand Condé, n'échappèrent pas à la loi de l'hérédité. Cependant son esprit se distribua en brillantes parcelles dans plus d'un rejeton. La duchesse du Maine, fut à cet égard des mieux partagée, mais la race déjà s'appauvissait au physique et la taille s'en ressentait. Elle n'était pas plus grande qu'un enfant de dix ans. Quand le duc du Maine l'épousa et qu'il eut à choisir entre les filles non encore mariées de Monsieur le Prince, il se décida pour elle, parce qu'elle avait quelques lignes de plus que son aînée. On ne les appelait pas princesses du sang mais "*les poupées du sang.*"

Le duc du Maine était le fils préféré de Louis XIV et de la Montespan. Ce petit prince avait été élevé tendrement par Mme de Maintenon, qui fut une mère pour lui. *“Il avait, dit Sainte-Beuve, de l'esprit, un langage excellent, de la douceur et de l'agrément dans l'intimité, l'habitude de la sagesse et de la soumission; en un mot, c'était un de ces esprits parfaits de bonne heure, et qui ne s'émancipent jamais et ne deviennent pas tout à fait des hommes. Instruit mais sans vraies lumières, il ne devait pas dépasser en fait d'idées, l'horizon exact, où on l'avait encadré dès sa naissance. La duchesse curieuse, hardie, impérieuse et fantasque ne devait pas dépasser davantage cet horizon.”*

Le 12 mars, 1692, la petite princesse âgée de quinze ans, épousa le duc Maine, qui en avait vingt-deux, et qui était un des beaux-partis de France. Ses immenses richesses compensaient l'irrégularité de sa naissance, et son infirmité physique, il avait un pied bot.

Louis XIV, leur fit des noces royales. Le roi qui ne sortait qu'aux grandes occasions, sous le règne de Mme de Maintenon, se rendit à la chapelle, où le mariage fut célébré. On se mit à table en sortant de l'église. Arvède Barine rapporte: *“qu'il y eut grande musique, grand jeu, grand souper, grand coucher des mariés qu'on ne laissa enfin tranquilles qu'après douze heures de cérémonies, de révérences et de compliments.”*

A peine Mme du Maine connut-elle ce qu'était l'existence de la Cour, qu'elle ne voulut pas subir ce lourd esclavage. Une grande dame de la Cour de Louis XIV ne devait avoir faim ou soif, chaud ou froid que selon le bon plaisir de sa Majesté. Malade ou en santé, il fallait être en habit de Cour, décolletée, et tête nue; voyager, danser, veiller, souper de bon appétit; être gaie selon le bon plaisir du roi.

“*Mme du Maine*, dit encore Arvède Barine, jura qu’on ne l’y prendrait pas, et elle tint parole. Elle avait supporté quinze ans, la cruelle contrainte de l’hôtel de Condé et elle en avait assez. Elle était bien décidée à ne plus se gêner pour personne au monde, et elle envoya promener l’étiquette, les soirées officielles, les conversations morales chez Mme de Maintenon, les voyages en toilettes de gala et les dînettes dans le carrosse du roi; elle se donna congé des longs offices et des exercices de piété, qui étaient de mode depuis que Louis XIV devenait austère. La petite duchesse ne rêvait que gloire, puissance, et en attendant elle voulut avoir sa cour dont elle fut la souveraine. Lorsque M. du Maine, en 1700, eût acheté Sceaux, au prix de 90.000 livres, elle réalisa ce rêve, d’en faire son Chantilly, son Marly et son Versailles en miniature.”

Le château de Sceaux, dont Colbert et son fils avaient fait l’une des plus belles et des plus agréables demeures aux environs de Paris, avait été construit par Perrault et décoré par Le Brun. La symétrie en était parfaite, l’ornementation sévère, le style élégant et noble. Des trésors de sculpture, de peinture, de meubles étaient épars dans le château et dans le pavillon de l’Aurore, situé dans le parc, où Le Brun avait peint sur un grand plafond *Le Lever de l’Aurore*. Dans les allées et les bosquets, un nombre fabuleux de bassins, jets d’eau, cascades et canaux.

“*Mme la duchesse du Maine*, dit Fontenelle, voulait que même dans les plaisirs, il entrât de l’idée, de l’invention et que la joie eût de l’esprit.”

Personne n’avait le droit d’être ennuyeux ou inutile, ou grave. La philosophie ne dispensait pas des bouts-rimés, ni l’âge des madrigaux. Malézieu avait surnommé Sceaux, “*les galères du bel esprit*.”

Dans un recueil intitulé : *Divertissements de Sceaux*, publié à Paris, en 1712, chez Etienne Ganeau, l'abbé Genest nous initie au genre d'amusements de la duchesse du Maine. Il était lui-même auprès des princes, un mélange du poète et du bouffon. Malézieu l'utilisa et en fit son compère dans les jeux et les divertissements poétiques de la cour de Sceaux, dont il était l'organisateur. L'abbé Genest était le plus singulier et le moins solennel des Académiciens. On riait de lui et il s'y prêtait. Comme Cyrano, il avait un nez immense, mais un nez dont il paraît qu'on ne peut se faire aucune idée. "*Combien de fois, dit Sainte-Beuve, le duc de Bourgogne et le duc du Maine n'avaient-ils pas plaisanté, comme des écoliers, sur ce nez de leur précepteur. Louis XIV, lui-même, s'était déridé une fois et avait ri de bon coeur, à l'une des espègleries dont cet abbé au nez royal était le sujet.*"

Nul n'échappait aux loteries poétiques. On enfermait les lettres de l'alphabet dans un sac, et on les tirait au sort. Le gagnant de l's devait un sonnet, celui de l'a, une apothéose ou une ariette. L'o donnait le choix entre une ode ou un opéra. Ainsi de suite et il fallait s'exécuter ou ne pas revenir à Sceaux. "*Il y avait une foule de petits jeux, où l'on donnait des gages, dit Arède Barine, et ceux-ci se rachaient avec des rondeaux, des fables, des triolets, des virelets. On recevait des invitations à dîner poétiques, des lettres anonymes piquantes ou sentimentales, des couplets grivois, et l'on était condamné à répandre sur le même ton. Quel soulagement on devait éprouver, quel repos, quelle saine jouissance, lorsqu'au sortir de Sceaux, on tombait chez des gens qui mangiaient leur potage avec simplicité, à l'abri des logogriphe, des acrostiches et des chansons, et qui se*

chauffaient à leur feu de cheminée sans le raconter en vers."

Quelqu'un demandait un soir, à Fontenelle: "*Quelle différence y a-t-il entre une pendule et la maîtresse du logis? "L'une marque les heures, l'autre les fait oublier"* répondit Fontenelle. Mais tous ne devaient pas avoir l'esprit de Fontenelle et de Voltaire, qui pour racheter un gage, fit l'énigme connue :

Cinq voyelles, une consonne,
En français composent mon nom,
Et je porte sur ma personne
De quoi l'écrire sans crayon.

On laissa à Mme du Maine, le plaisir de deviner... (oiseau).

La duchesse du Maine avait pour emblème, une abeille et pour devise, ces mots tirés de *l'Aminta*, du Tasse... "*Elle est petite, mais elle fait de cruelles blessures*". Elle fonda l'Ordre de la Mouche à Miel, dont les membres portaient une médaille et un bout de ruban jaune comme insigne. Avec beaucoup de solennité et sans rire, on prêtait un serment dont voici la formule : "*Je jure par les abeilles du Mont Hymette, fidélité et obéissance à la directrice perpétuelle de l'ordre, d'accomplir, tant que je vivrai, les statuts de l'ordre, et si je fausse mon serment, je consens que le miel se change pour moi en fiel, la cire en suif, les fleurs en orties, et que les guêpes et les frelons me percent de leurs aiguillons.*"

Mme du Maine jouait à volonté la tragédie et la comédie, la comédie ballet, la farce, l'allégorie et la pastorale. Elle apprit la plupart des grands rôles du répertoire de son temps. Elle apprenait tous les jours une pièce nouvelle.

Elle s'assujettissait à prendre des leçons, à répéter, à se costumer. Elle se transportait à Clagny et conviait la Cour à des séries de représentations. Le château de Clagny avait été bâti par Louis XIV pour Mme de Montespan. "*Château superbe*, dit Saint-Simon, *avec ses eaux, ses jardins, son parc, ses aqueducs digne des Romains; l'Asie ni l'Antiquité n'offrent rien de si vaste, de si multiplié, de si travaillé, de si superbe, de si rempli de monuments les plus rares de tous les siècles; en marbre, de toutes sortes, en bronzes, en peinture, en sculptures. Les courtisans accouraient à Clagny, s'extasiaient, et par derrière, se moquaient. On ne comprenait pas la folie de la fatigue de s'habiller en comédienne, d'apprendre et de déclamer les plus grands rôles, et de se donner en spectacle public sur un théâtre. M. du Maine sentait que sa femme se rendait ridicule, mais il n'osait la contredire, de peur que la tête ne lui tourna tout à fait, comme il s'en expliqua une fois nettement à Madame la princesse, en présence de Mme de Saint-Simon.*"

Il craignait les scènes et il devenait de plus en plus craintif, d'où le mot spirituel de Mme de Caylus: "*Le mariage de monsieur du Maine mit le comble à ses malheureuses dispositions.*" A peine mariée, la petite duchesse assujettit son timide époux, à toutes ses volontés.

La faiblesse de Louis XIV, obsédée par celle de Mme de Maintenon, qui fut plus que la mère du duc du Maine, alla vers la fin du règne, jusqu'à égaler en tout les bâtards aux princes du sang; légitimés, à les déclarer en définitive habiles à succéder au trône; et sa dernière volonté si elle eut été suivie, ménageait au duc du Maine le rôle le plus influent de la Régence.

Monsieur du Maine se plaisait à traduire des chants du

poème de *l'Anti-Lucrèce*, du cardinal de Polignac. Un jour que ce prince montrait un chant traduit à sa femme, elle s'impatienta et lui dit : "*Vous verrez qu'un beau matin, en vous éveillant, vous serez de l'Académie Française et que monsieur d'Orléans sera Régent du royaume.*"

Il y avait dans cette petite fille du grand Condé une grande ambition. Voyant ceux à qui elle s'adressait réservés et sur leur garde, elle se mit en colère et leur dit : "*que quand on avait une fois acquis le droit de succéder à la couronne, il fallait plutôt que de se la laisser arracher, mettre le feu aux quatre coins du royaume.*"

N'est-ce pas l'aïeul qui renaît dans sa petite fille. Louis XIV mort et le testament cassé, outrée de colère, elle n'eut de répit qu'elle n'eut mis cette mauvaise parole à exécution. Elle travailla en vain pour atteindre le pouvoir politique. La conspiration contre le Régent, qui fit craindre une nouvelle Fronde, n'aboutit qu'à dissiper son parti et à la loger en prison pour huit mois. L'arrestation de la duchesse du Maine fit plus de bruit que celle du duc. Elle n'avait pas le caractère timide de son mari. Elle s'emporta contre la violence faite à sa personne, elle résista et déclama contre le duc d'Orléans. Il y eut une longue scène pour une cassette, contenant un million de pierreries, qu'elle voulait emporter. On s'y opposa formellement, elle fit mine de céder et la cassette fut ensuite découverte dans ses bagages.

Malézieu avait été arrêté à Seeaux en même temps que le duc de Maine. Après une résistance honorable, il finit par parler comme tous les autres amis de la duchesse. Une seule personne demeurerait invulnérable, Mlle de Launay. Elle était courageuse et n'avait jamais été plus libre que depuis qu'elle était à la Bastille. Elle se résigna à son emprisonnement avec une philosophie admirable et en profita pour

étudier le latin. Elle eut une intrigue sentimentale avec le fascinateur duc de Richelieu, qui occupait la cellule voisine et qui passait des heures à chanter avec elle les airs populaires d'*Ephigénie*.



Madame de Staal de Launay.

Cette femme d'une haute intelligence, de bonne éducation, mais sans rang, sans fortune, sans amis et orpheline, qui étudiait les mathématiques et l'anatomie, et écrivit des *Mémoires* remarquables, fut forcée d'accepter l'humili-

liante position de femme de chambre de la duchesse du Maine, qui fut attirée par ses talents. Promue à la position de dame de compagnie, elle se dévoua aux intérêts de sa maîtresse, fut sa lectrice écrivit des comédies pour elle et fut l'esprit qui anima les fameuses *Grandes Nuits de Sceaux*. Du sommeil au milieu des nuits blanches de la duchesse, il n'était pas question. On lui avait dit qu'il n'était fait que pour les simples mortels. Un abbé de Cour, M. de Vaubrun, fut l'inventeur des grandes nuits de Sceaux et Mlle de Launay régla la première. La fête se terminait par un déjeuner magnifique, où il fallait encore faire preuve d'esprit, même après une nuit sans sommeil.

Anatole France qualifie les *Mémoires* de Mme de Launay de chef-d'oeuvre. "*A part la prose de Voltaire*, dit Grimm, *je n'en connais pas de plus agréable que celle de Mme de Staal de Launay.*" Sainte-Beuve l'a surnommée : *Le La Bruyère féminin*. "*Dans l'art enjoué de raconter*, dit-il encore, *elle est classique.*" (2)

Le caractère de la duchesse du Maine était fantasque, capricieux et passionné. Sa volonté comme celle de son grand père, le grand Condé, ne souffrait aucune opposition. Forcée de quitter les Tuileries, après l'effondrement de son intrigue politique, elle cassa délibérément tous les articles de valeur de ses appartements, miroirs, vases, statues et porcelaines, afin que personne ne pût en jouir après elle.

La duchesse revint à Sceaux en janvier, 1720. Elle eut la permission d'aller à Paris, saluer le Régent. Elle sauta au cou de son ennemi et l'embrassa sur les deux joues.

M. du Maine en voulait à sa femme des jours qu'il avait passés en prison et redoutait ses folles dépenses. Il se retira à Clagny, refusa de recevoir la duchesse et déclara qu'elle aurait à se contenter d'une pension. Mais à peine six mois

(2) Portraits littéraires, t, 111, page 449.

écoulés elle le ramena à Sceaux où il reprit le joug et s'appliqua de nouveau à régler ses comptes. Si elle ne pouvait régner d'une façon, il fallait que ce fût d'une autre. Aussitôt qu'elle fut rendue à la liberté, sa petite cour fut son royaume et aucun souverain ne régna plus impérieusement.

"Elle croyait en elle-même, disait Mlle de Launay, (depuis baronne de Staal) comme elle croyait en Dieu, en Descartes, sans examen et sans discussion."

"Personne plus que la duchesse du Maine, dit-elle encore, ne parla plus correctement, clairement, ni d'une manière plus noble, ni plus naturelle."

La duchesse lisait Virgile et Térence, dans l'original, aimait les tragédies grecques, se plongait dans la philosophie et les sciences, tournait un madrigal, avec facilité et causait d'une façon brillante.

"On peut dire d'elle, écrit le duc de Luynes, dans ses Mémoires, qu'elle avait un esprit supérieur et universel et une éloquence admirable. Elle avait étudié les sciences les plus abstraites : philosophie, physique, astronomie. Elle parlait de tout en personne instruite et dans des termes choisis; elle avait une voix forte et haute, et trois ou quatre heures de conversation du même ton ne paraissaient rien lui coûter. Les romans et les choses les plus frivoles l'occupaient aussi avec le même plaisir."

Il existe un tableau des divertissements de Sceaux pendant toute une année, intitulé : *Almanach de l'année 1721* et divisé en mois. (3)

Janvier débute par un quatrain, où Mme du Maine est personnifiée par Vénus. Singulière déesse que cette petite femme, qui avait alors quarante-cinq ans.

(3) Voir: "La Comédie à la Cour", par Adolphe Julien.

On lit dans May :

Pleine lune, le 11, à 6 heures 29 minutes, du soir.

Fréquentes parties de quilles dans la salle des marronniers.

Dernier quartier, le 18, à 9 heures 24 minutes, du matin.

Cavalcade sur les asnes dans la forêt de Verrières.

Nouvelle lune, le 26, à 5 heures 8 minutes, du matin.

Grand repas dans le petit appartement.

Les plaisirs de juillet sont plus intellectuels.

Pleine lune, le 9, à 8 heures 47 minutes, du matin.

Explication d'Homère, de Sophocle, d'Euripide, de Térence, de Virgile etc., faites sur le champ par messire Nicolas..

(Nicolas était le prénom de Malézieu).

Dernier quartier, le 16 à 5 heures 52 minutes, du matin.

Grande dispute sur l'immortalité de l'âme et sur le sentiment de Descartes touchant l'âme des bestes.

Mme de Staal de Launay a raconté plaisamment, dans ses lettres à Mme du Deffand, une visite que Voltaire et son amie firent dans l'été de 1747, chez la duchesse, qui se trouvait alors au château d'Anet.

“(15 août, 1747) *Mme du Châtelet et Voltaire, qui s'étaient annoncés pour aujourd'hui, et qu'on avait perdus de vue, parurent hier sur le minuit comme deux spectres, avec une odeur de corps embaumés, qu'ils semblaient avoir emportée de leurs tombeaux. On sortait de table. C'était pourtant des spectres affamés; il leur fallut un souper, et qui plus est des lits, qui n'étaient pas préparés. La concierge déjà couchée, se leva à grande hâte. Gaya, qui avait offert son logement pour les cas pressants, fut forcée de le céder dans celui-ci, déménagea avec autant de précipitation et de déplaisir qu'une armée surprise dans son camp, laissant une partie de son bagage au pouvoir de l'ennemi. Vol-*

taire s'est bien trouvé de son gîte, cela n'a point du tout consolé Gaya. Pour la dame, son lit ne s'est pas trouvé bien fait : il a fallu la déloger aujourd'hui. Notez que ce lit, elle l'avait fait elle-même, faute de gens."

On trouvera un peu étrange, qu'on fut exposé à faire son lit soi-même chez les princes au milieu du 18^e siècle.

Le lendemain, Mme de Staal ajoutait le post-scriptum suivant : "*Nos revenants ne se montrent pas le jour, ils apparurent hier à dix heures du soir. Je ne pense pas qu'on les voie guère plus tôt aujourd'hui, l'un est à décrire de hauts faits, l'autre à commenter Newton. Ils ne veulent ni jouer, ni se promener; ce sont bien des non-valeurs dans une société où leurs doctes écrits, ne sont d'aucun rapport...*"

Mme de Staal se trompait les *revenants* n'étaient pas des *non-valeurs* car ils répétaient avec zèle *Le comte de Boursoufle* de Voltaire, pour en régaler leur hôtesse.

Ce n'est pas une sinécure que d'avoir chez soi le grand homme et sa brillante compagne. Ils revinrent trois mois après, à Sceaux cette fois. Mme du Châtelet bouleversait la maison avec ses manières excentriques.

Dans l'automne de 1746, Voltaire, ayant encore compromis sa sureté par des imprudences, vint un soir, demander asile à la duchesse du Maine, qui le cacha dans un appartement écarté, dont les volets restaient fermés tout le jour. Voltaire travaillait à la lueur des bougies; il y composa une quantité de jolis contes, notamment *Zadig*, et il descendait le soir, les lire à la princesse, qui n'ayant pas l'habitude de dormir, dormait ces nuits-là moins que jamais, dit-on.

C'est par Mme de Staal, que nous sommes introduits à Sceaux. C'est la vie peinte par Watteau, avec ses fantai-

sies grotesques et ses divinités des champs et des forêts, ses amoureux soupirants, errant dans des mascarades sans fin, ou chuchottant des propos tendres, sur la verdure, parmi le bruissement des feuilles, le jaillissement des fontaines, l'éclat des lumières et le parfum des fleurs. C'était un carnaval perpétuel, combinant tout ce qui pouvait charmer l'esprit et intoxiquer les sens.

On s'amusait à contempler le ciel à travers un télescope et la terre à travers un microscope. Dans leur recherche avide de nouveauté, ils improvisaient des fêtes qui rivalisaient en magnificence avec *Les Nuits Arabes*. Ils posaient en dieux et en déesses ou bien affectaient la simplicité rustique de la vie pastorale. La mythologie, la chevalerie du Moyen Age, les costumes, les effets de scènes, le triomphe des artistes, tout ce que l'ingénuité pouvait imaginer et l'argent acheter était mis en oeuvre.

Aujourd'hui, l'existence et la vie de la duchesse du Maine nous semblerait un conte des *Mille et une Nuits*.

Les femmes les plus brillantes de France, venaient à Sceaux, mais l'esprit dominant était la princesse. Elle voulait être amusée et les hommes de talents étaient évalués moins pour ce qu'ils étaient que pour ce qu'ils pouvaient flatter sa vanité et contribuer à ses plaisirs.

"Son commerce, dit Mme de Staal, est un esclavage, sa tyrannie est à découvert; elle ne daigne pas la colorer des apparences de l'amitié. Elle dit ingénument qu'elle a le malheur de ne pouvoir se passer des personnes dont elle ne se soucie point. Effectivement elle le prouve. On la voit apprendre avec indifférence la mort de ceux qui lui faisaient verser des larmes, lorsqu'ils se trouvaient un quart d'heure trop tard, à une partie de jeu ou de promenade."

La transition de l'atmosphère sereine, qui entourait Mme

de Lambert au tourbillon tumultueux de l'existence à Sceaux, était comme le passage de la lumière d'un beau soir à l'éclat éblouissant d'un feu d'artifice.

Mme du Maine représente le côté conservateur de la société française, malgré sa vitalité mentale, qui outrepassait souvent les bornes des vieilles traditions.

Les hommes d'esprit, les littérateurs et les savants sont aussi bien accueillis les uns que les autres, pourvu qu'ils amusent et divertissent ses invités. On y vivait par l'esprit et "*l'esprit est mon Dieu*" disait Mme du Deffand, qui faisait partie de ce cercle.

En dehors d'un habile passe-temps, d'une brillante coquetterie, son salon n'eut aucune influence littéraire marquée. Ce ferment de vie intellectuelle était un signe du temps mais il n'eut pas de résultats plus tangibles que de tourner un madrigal ou de viser à l'éclat d'un épigramme.

C'est pour la duchesse du Maine, que le spirituel marquis de Sainte-Aulaire fit son célèbre quatrain, n'ayant guère moins de 90 ans.. Un jour qu'elle engageait M. de Sainte-Aulaire à aller à confesse comme elle, il lui répondit :

Ma bergère, j'ai beau chercher
Je n'ai rien sur la conscience.
De grâce, faites-moi pécher ;
Après je ferai pénitence.

A quoi elle riposta assez gaillardement pour une précieuse :

Si je cédaï à ton instance,
On te verrait bien empêché,
Mais plus encore du péché
Que de la pénitence.

Sceaux était la campagne de l'hôtel de Rambouillet, a-t-on dit. Le marquis de Sainte-Aulaire au sortir des raffinements de la petite cour de Sceaux, excédé de cette dépense d'esprit, s'écriait assez gaiement :

Je suis las de l'esprit, il me met en courroux,
Il me renverse la cervelle;
Lambert, je viens chercher un asile chez-vous
Entre La Motte et Fontenelle.





MADAME DE TENCIN

Vers la fin de l'Ancien Régime, les cadets de famille étaient destinés à la prêtrise et nombre de jeunes filles de la noblesse étaient enfermées dans les abbayes contre leur volonté. Rien d'étonnant que dans ces monastères la règle se relâchait. On recevait les gens du monde, et Mme de Tencin dira du couvent, où son père la força d'entrer à l'âge de quinze ans : *“C'était une de ces riches abbayes où les religieuses sont traitées en dames et conservent dans le cloître toute l'ostentation du siècle, et que ce fut pour elle, “une fort belle école du monde.”*

A la veille de prononcer des vœux forcés, Madame de Tencin se jetait aux pieds de son père pour le supplier de l'épargner. Celui-ci s'y refusa et l'arrêt fut maintenu. Mais à dix-huit ans, la ruse féminine se révélait déjà chez elle, elle faisait constater par un témoin la violence qui lui était faite. *“Elle fit mieux, dit M. Pierre Maurice Masson, (1) le lendemain même de sa profession, le notaire d'un petit village voisin, par acte en bonne et due forme, enrégistrait la protestation solennelle de sa cliente. Ce fut son confesseur, qui fit rédiger à sa pénitente cette utile protestation, et il restera son conseiller jusqu'à l'annulation définitive de ses vœux. Elle dut attendre pour cela la mort de son père.”*

(1) Madame de Tencin, page 10. Ouvrage couronné par l'Académie Française.



Claudine Alexandrine Guérin

DE TENCIN

Née en 1681. Morte en 1749.

“Elle avait su, dit Saint-Simon, attirer près d'elle, la meilleure société de Grenoble, et la salle extérieure du couvent fut son premier salon.”

Après l'annulation de ses vœux, elle se retira à Paris, chez sa soeur, Mme Ferriol, qui recevait des poètes, des savants, des ecclésiastiques, des diplomates et des étrangers de distinction. C'était une femme un peu légère. Voici la confession *in extremis* d'une autre soeur de Mme de Tencin : “Mon père, j'ai été jeune, j'étais jolie, on me l'a dit et je l'ai cru; jugez du reste.” Mme de Tencin appartenait donc à une famille dont la conduite était loin d'être exemplaire.

Mme de Tencin eut été belle s'il y avait eu sur son visage cette sérénité, qui reflète une âme sereine. Sur cette physionomie sans cesse renouvelée on sentait passer, dit Marivaux, (2) “l'âme la plus agile qui fut jamais.”

Mme de Tencin parlant un jour à Fontenelle, et lui mettant la main sur la poitrine : “Ce n'est pas un coeur que vous avez là, lui dit-elle, avec un sourire, c'est de la cervelle comme dans la tête.” (3) On pourrait dire la même chose d'elle. Une femme qui abandonne ses enfants, prend des amants pour arriver à son but, des amis pour lui être utiles, a peu de coeur. Femme en somme peu estimable dont quelques actions sont voisines du crime, a écrit Sainte-Beuve. On était pris à son air de bonté. “Si elle voulait vous empoisonner, elle emploierait le poison le plus doux.” disait l'abbé Trublet.

Quelque fussent ses fautes, le talent et l'influence de Mme de Tencin, sont indéniables. Sa haute intelligence, son esprit, le charme de sa conversation, auraient assuré le succès de n'importe quelle femme dans un siècle, où ces choses comptaient tant.

(2) Vie de Marianne.

(3) Trublet, Mémoires de Fontenelle.

Insinuante, l'esprit vif, elle avait le tact, la finesse, la pénétration subtile d'une femme, avec une compréhension et une connaissance de la machine politique, qui sont ordinairement le propre de l'homme. "*Madame de Tencin*, dit Marmontel, *est la femme qui a mis en jeu le ressort politique, à la ville comme à la Cour.*" Par son intimité avec le duc de Richelieu, Mme de Tencin fit sentir son influence même dans les conseils secrets de Louis XV. Son esprit pratique comprenait plus clairement que la plupart des hommes d'Etat, les forces en jeu et la faiblesse de ceux qui leur tenaient tête. "*Si Dieu n'intervient pas*, disait-elle, *il est physiquement impossible que l'Etat ne tombe pas en pièce.*" Mme de Tencin, Mme du Deffand et la grande Catherine ont été plus clairvoyantes que les politiciens et les philosophes de leur temps.

C'est Mme de Tencin, qui inspira à Mme de Châteaurox, l'idée d'envoyer son *royal amant*, remonter l'esprit de l'armée de Flandre. Elle écrivait à son frère, le cardinal de Tencin : "*Ce n'est pas, ceci entre nous, qu'il soit en état de commander une compagnie de grenadiers, mais sa présence sera utile. Les troupes feront mieux leur devoir et les généraux n'oseront faillir ouvertement. Un roi, quel qu'il soit, est pour les soldats et le peuple comme l'Arche d'Alliance pour les Hébreux; sa présence seule promet le succès.*"

Les neuf lettres d'elle qu'on a publiées, et qui sont adressées au duc de Richelieu, pendant la campagne de 1742, nous la font voir intrigant pour se saisir du pouvoir pour elle et pour son frère le cardinal, après la mort du cardinal Fleury. Elle voulait faire de son frère un premier ministre, lui qui n'aspirait qu'à vivre paisiblement dans son évêché; c'était un homme indolent. "*Jamais*, dit Sain-

te-Beuve, Louis XV n'a été jugé plus à fond et avec des sentiments de mépris plus clairvoyants et mieux motivés que dans ces neuf lettres de Mme de Tencin."

Elle disait, "qu'il ne faut refuser aucune relation, aucune avance d'amitié; car si neuf sur dix ne rapportent rien, une seule peut tout compenser." Elle répétait souvent: "Les gens d'esprit font beaucoup de fautes en conduite, parce qu'ils ne croient jamais le monde aussi bête qu'il est."

Ce n'est qu'après la mort de la marquise de Lambert, que le bureau d'esprit de la rue Saint-Honoré, reçut sa consécration en quelque sorte officielle. "C'était, dit M. Pierre Maurice Masson (4) pour Mme de Tencin, une bonne fortune de succéder publiquement à une femme de haut rang et de haute distinction, que Fénelon avait honoré de son amitié et qui exerçait une autorité morale, sur la société parisienne."

Du salon de Mme de Lambert, il ne resta plus que Fontenelle, Marivaux et Mairan, qui retrouvaient leur dîner du mardi, et Mme de Tencin y ajouta quatre amis: Mirabaud, de Boze, Astruc et Duclos. Ainsi se forma le groupe des sept sages qui eurent leur fauteuil autour de sa table. Les sept sages ne se ressemblaient guère: Fontenelle jouissait d'une jeunesse, qu'il gardera jusqu'à cent ans. Il représentait toute une tradition littéraire et mondaine. Trévoux disait de lui: "Monsieur de Fontenelle était comme un monument." Marivaux, beaucoup plus jeune, avait l'esprit du maître, mais plus subtil et plus raffiné. Mairan, succéda à Fontenelle comme secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, dont il était un des membres les plus notables, sa gloire devint européenne. Ce physicien éminent était un philosophe aimable, connaisseur en musique,

(4) Madame de Tencin.

en sculpture et en archéologie, c'était aussi un bon causeur, d'une politesse charmante. Mirabaud, secrétaire des commandements de la duchesse d'Orléans, avait beaucoup lu et encore plus médité, écrit d'Alembert. De Boze était archéologue, et à vingt-six ans, il devenait secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions; à trente-cinq, il entra à l'Académie Française. Astruc était conseiller d'Etat, médecin du roi, professeur au Collège de France. Il était le médecin à la mode: grandes dames et grands seigneurs se le disputaient. Duclos, le plus jeune des sept sages n'avait encore rien publié mais il avait dans les salons, une grande réputation d'esprit. Il écrivit plus tard son *Histoire de Louis XI*; ses *Remarques sur la Grammaire* et son *Mémoire sur les Langues celtiques et françaises*.

Marmontel nous donne un coup d'oeil intéressant sur le salon de Mme de Tencin, où il avait été invité à lire une de ses tragédies: "*Je vis, dit-il, assemblés là, Montesquieu, Mairan, Bernis, Marivaux, le jeune Helvétius et autres, tous hommes de sciences et de lettres, et au milieu d'eux une femme d'une brillante intelligence, d'un jugement profond, qui sous son extérieur simple, avait plutôt l'apparence de la ménagère que de la maîtresse de maison, c'était Madame de Tencin.*"

"*Elle mettait maintenant toute sa coquetterie à faire oublier qu'elle était femme, dit M. Pierre Maurice Masson. Elle aimait la littérature et la philosophie pour elles-mêmes et recevait les hommes de lettres pour leur valeur intrinsèque. Son salon confortable, mais sans raffinement de luxe, avait l'apparence sévère qui convient à un cercle intellectuel. Elle encouragea la liberté de penser et d'expression, ce qui à ce moment était une chose rare et dangereuse. C'est l'influence de Mme de Tencin, qui donna l'impulsion*

au succès de "*L'Esprit des Lois*" de Montesquieu, dont elle acheta une bonne partie de l'édition, qu'elle fit distribuer. L'argent qu'elle n'avait pas toujours amassé honnêtement, elle le dépensa largement."

Son salon était ouvert à tous, financiers, courtisans, militaires, savants, hommes de robe ou d'Eglise. Tous y recevaient le même accueil courtois et avaient le même sentiment de respect pour "*l'égale dignité des intelligences*," le mot est de Marivaux, (5) et caractérise le siècle qui a accordé tant de considération à la puissance de l'esprit.

Les étrangers de marque, qui passaient quelques jours à Paris, voulaient être reçus chez Mme de Tencin. C'est Montesquieu, si cosmopolite par la pensée et si familier avec les célébrités anglaises, qui lui présenta Chesterfield et bien d'autres. Chesterfield était alors un des représentants les plus distingués de la culture européenne. De toute l'Europe littéraire, les hommages lui venaient, depuis Benoit XIV, qui était un excellent humaniste, jusqu'aux professeurs de Genève, qui étaient "*français par régénération*," suivant le mot charmant de lord Chesterfield.

"A cette "*régénération*" de l'Europe par la littérature et le goût de Paris, dit M. Pierre Masson, (6) Mme de Tencin est l'une des femmes du 18^e siècle, qui y ont le plus efficacement travaillé. Son salon est notre premier salon cosmopolite; mais le cosmopolitisme s'y établit dans la suprématie de l'esprit français, accepté et reconnu par tous. Si, comme elle aimait le répéter, Paris est alors "*le salon de l'Europe*" son salon n'y serait-il pour quelque chose?"

Une des figures de femmes les plus intéressantes que l'on rencontrait chez Mme de Tencin, est Mlle Aissé. Il n'est pas d'histoire plus pathétique au 18^e siècle que celle de la

(5) La Vie de Marianne.

(6) Madame de Tencin, page 211.

belle Circassienne, achetée comme esclave à Constantinople, par l'ambassadeur français de Ferriol et laissée à sa femme, soeur de Mme de Tencin. La lutte entre son amour désintéressé pour le chevalier d'Aydie et sa conscience, son refus de l'épouser sans dot, de crainte de nuire à son avenir, sa fermeté en brisant ce lien si fort, sachant que ce sacrifice lui coûterait la vie, sont des épisodes aussi rares que tragiques. Elle a laissé des lettres pleines d'esprit et d'intérêt sur la société de son temps.

Mme de Tencin, retenue chez elle par un mauvais état de santé, amusa ses dernières années en écrivant des nouvelles sentimentales qui furent trouvées dans ses papiers après sa mort. L'anonymat s'imposait alors aux femmes écrivains, aux femmes de qualité surtout. Quand la marquise de Lambert vit imprimer les *Avis d'une mère à sa fille*, sans son consentement, elle se crut déshonorée. Ni Mme de La Fayette, ni Catherine Bernard, ni Mme D'Aulnoy, ni Mlle de Lussant n'ont inscrit leur nom sur la couverture de leurs oeuvres.

Tous les critiques furent alors unanimes à admirer les ouvrages de Mme de Tencin. L'abbé Prévost, l'auteur de *Manon Lescaut*, en louait la vivacité, l'élégance et la pureté. Voltaire écrivait à Mlle Quinault : "*Je lis actuellement Le Siège de Calais, j'y trouve un style pur et naturel que je cherchais depuis longtemps.*"

"*Oeuvres involontairement impersonnelles*, dit M. Pierre Louis Masson, (7) *elles ne sont intéressantes que par ce qu'elles contiennent de subtilité psychologique et de vérité humaine. On lira toujours "La Princesse de Clèves" et "Manon Lescaut" mais personne ne lit plus "Les Malheurs de l'Amour" et "Le Comte de Comminge."* Dans les romans de Mme de La Fayette, l'intérêt est moins dispersé, ce sont

(7) Id., page 166.

des oeuvres cornéliennes, concentrées autour d'un conflit moral. Chez Mme de Tencin, il n'y a presque pas de drame, ni lutte intérieure, chaque roman est plutôt une série de cas sentimentaux, reliés entre eux par une intrigue quelconque. C'est sur l'étude de ces "cas" qu'elle porte tout son effort."

C'est une chose curieuse qu'une femme, qui eut une vie désordonnée, ait décrit des amours pures et chastes. On chercherait en vain dans les romans de Mme de Tencin la femme cynique et galante qu'elle fût. Dans l'homme, il y a toujours deux courants : l'un porte vers le bien, l'autre vers le mal. L'un ou l'autre dirige la vie selon l'hérédité, l'éducation et le milieu. Des hommes chastes comme Renan, une femme sans morale comme Mme de Tencin, pour ne citer que deux exemples, écriront à la fin de leur vie, l'un un roman immoral (8) et l'autre des romances sentimentales et pures. Certaines tendances refoulées un jour ou l'autre remontent à la surface, expliquant bien des revirements, des changements de caractère, qui, s'ils ne s'expriment pas dans la conduite, percent à jour dans les écrits.

Sauf Voltaire, il n'est guère d'écrivains distingués qui n'aient fréquenté le salon de Mme de Tencin. Duclos, Piron, Marivaux, Montesquieu, La Condamine, Collé, Mably, Helvétius, Marmontel, et bien d'autres peu connus aujourd'hui, vinrent rue Saint-Honoré. Chez Mme de Tencin, comme chez la marquise de Rambouillet ou chez Mlle de Scudéry, le coeur humain est le principal sujet d'étude. On y fait des *portraits*, on y cisèle des *maximes*, on y discute des problèmes sentimentaux.

Au nouvel An de 1747, le Grand Mogol envoie des étrennes à Mme de Tencin : *"C'est une balance en émail où elle est représentée, dit Piron, seule du côté qui penche et de*

(8) L'Abbesse de Jouarre.

l'autre, Junon et Minerve, avec leurs attributs. L'envoi est accompagné d'une lettre fort respectueuse, où le Grand Mogol donne des détails précis sur sa corpulence et son poids, mais ce lourd potentat n'est qu'un fêtu de paille, à côté de sa correspondante car s'il pèse environ trois quintaux, c'est-à-dire la valeur de deux Fontenelles, elle pèse à elle seule près de trois grandes divinités." Un Français n'aurait jamais fait un cadeau, qui rappelait ainsi la corpulence de Mme de Tencin, hormis pour s'en moquer. Chez certains peuples orientaux on apprécie beaucoup les femmes grasses.

"Mme de Tencin, dit Mariveaux, avait une âme forte, courageuse et résolue, de ces âmes supérieures à tout événement, qui ne plient sous aucun accident humain, qui retrouvent toutes leurs ressources où les autres les perdent, qui peuvent être affligées, jamais abattues, ni troublées."

La philosophie sociale qui devait transformer la France durant la Révolution, se développa dans son salon des conversations des encyclopédistes. Ils étaient loin alors de prévoir qu'ils en seraient les premières victimes. Et pour ces femmes délicates, raffinées, choyées et admirées des salons de la fin du 18^e siècle, quel réveil terrible que les cachots de la Terreur. Le bourreau dut souvent hésiter devant les jolies têtes qu'il plaçait sous le couteau de la guillotine. Presque toutes eurent un courage étonnant. Mme Roland fit passer un vieillard avant elle pour lui épargner la vue de sa mort et ne pas lui enlever son courage.





Madame Geoffrin.



MADAME GEOFFRIN

La fortune permet de tenir table et maison ouvertes, mais l'art d'attirer les gens, de les retenir, de les intéresser, de faire valoir l'esprit de chacun est une chose rare, et cet art a atteint son apogée au 18^e siècle. *“Et personne, dit Sainte-Beuve, ne le conçut et l'appliqua avec plus de perfection et de fini dans le détail que Mme Geoffrin. Un cardinal romain n'aurait pas mis plus de politique, plus d'habileté fine et douce qu'elle n'en dépensa durant trente ans. Elle fut “un grand ministre” de la société.”*

Marie Thérèse Rodet épousa, en 1713, Pierre François Geoffrin, un gros bourgeois, un des lieutenants colonels de la Garde nationale et l'un des fondateurs de la manufacture des glaces. Quelle était cette personne distinguée et habile, qui sans naissance, sans instruction, sans notion d'art ou de lettres ait pu réunir autour d'elle un tel groupe d'élite? Elle fut unique en son genre.

La grande Catherine lui ayant un jour demandé, quelle avait été son éducation première? *“J'ai perdu, lui répondait-elle mon père et ma mère au berceau. J'ai été élevée par une vieille grand mère qui avait beaucoup d'esprit et une tête bien faite. Elle avait très peu d'instruction, mais son esprit était si éclairé, si adroit, si actif qu'il ne l'abandonnait jamais; il était toujours à la place du savoir. Elle parlait si agréablement des choses qu'elle ne savait pas,*

que personne ne désirait qu'elle les sut mieux et quand son ignorance était trop visible, elle s'en tirait par des plaisanteries, qui déconcertaient les pédants, qui auraient voulu l'humilier. Elle ne m'a donc fait apprendre dans mon enfance, simplement qu'à lire; mais elle me faisait beaucoup lire; elle m'apprenait à penser en me faisant raisonner, elle m'apprenait à connaître les hommes en me faisant dire ce que j'en pensais, et me disant aussi le jugement qu'elle en portait. Elle m'obligeait à lui rendre compte de tous mes mouvements et de tous mes sentiments et elle les rectifiait avec tant de douceur et de grâce, que je ne lui ai jamais rien caché de ce que je pensais et sentais: mon intérieur lui était aussi visible que mon extérieur. Mon éducation était continue."

Mme Geoffrin est née à Paris et n'en sortit que pour faire son fameux voyage de Varsovie. Si elle allait faire une visite à la campagne, chez des amis, elle revenait le soir, et ne découchait pas. Elle pensait, "*qu'il n'y a pas de meilleur air que celui de Paris,*" et elle préférait son ruisseau de la rue Saint-Honoré, comme Mme de Staël regrettait dans son exil à Coppet, celui de la rue du Bac.

"Mme Geoffrin, dit Sainte-Beuve, ajoute à la liste des génies parisiens, qui ont été doués à un si haut degré de la vertu affable et sociale, et qui sont aisément civilisateurs."

Son mari semble avoir peu compté dans sa vie, sinon pour lui avoir fourni la fortune nécessaire pour tenir un grand train de maison, qui lui permit de recevoir largement et d'aider ses amis d'une façon princière. On nous représente M. Geoffrin assistant silencieusement aux dîners qui se donnaient chez lui aux gens de lettres, aux savants et aux artistes. Un jour un étranger demanda à Mme Geoffrin ce qu'était devenu ce vieux monsieur, qui assistait au-

trefois régulièrement aux dîners et qu'on ne voyait plus. "*C'était mon mari, il est mort.*" Ce fut toute son oraison funèbre, cependant il méritait mieux, puisque sans sa fortune elle n'aurait pas brillé au premier rang des salons.

Mme Geoffrin eut une fille qui devint la marquise de la Ferté Imbault, qui n'avait pas la modération, le bon sens de sa mère, et de qui elle disait en la montrant: "*Quand je la considère, je suis comme une poule qui a couvé un oeuf de canne.*"

Mme Geoffrin avait un air de raffinement et d'élégance dans sa personne qui commandait le respect. Grande et digne avec ses cheveux argentés sous sa coiffe, elle ne portait que des couleurs sombres et des dentelles fines. Cette mise de vieille, si exquise en sa simplicité, rappelle l'art semblable de Mme de Maintenon.

Mme Geoffrin s'était formée aux manières du grand monde à l'école de Mme de Tencin qui la voyant sur la fin fort assidue à ses réunions disait à ses habitués: "*Savez-vous ce que Mme Geoffrin vient faire ici? Elle vient voir ce qu'elle pourra recueillir de mon inventaire.*" Cet inventaire en valait bien la peine et Mme Geoffrin hérita en partie des habitués du salon de Mme de Tencin.

Mme Geoffrin n'était plus jeune lorsque son salon fut dans tout son éclat. Tous les étrangers de distinction qui visitèrent Paris, lui prêtèrent leur renommée, le charme de leur esprit et le prestige de leur rang. Ces hommes ont donné une fascination rare et durable à son salon.

Son art consommé de garder l'harmonie dans les éléments divers et puissants réunis chez-elle, a fait sa réputation, et le mot de Mme Necker s'applique bien à Mme Geoffrin quand elle compare les femmes des salons "*aux légers duvets, à l'ouate dans une boîte de porcelaine; on*

n'y fait pas attention, mais si on les enlevait tout serait cassé."

Mme Geoffrin recevait tous les soirs, on soupa simplement et seulement quelques femmes étaient invitées. On y voyait la charmante et spirituelle comtesse d'Egmont, fille du duc de Richelieu, la marquise de Duras et la belle comtesse de Brionne, *une Vénus qui ressemblait à Minerve.*

Barbey d'Aurevilly pense que Mme Geoffrin éprouva plus que de l'amitié pour Poniatowski, *l'homme le plus beau, le plus poétique de son siècle.* Elle dont le cœur, peut-être, n'avait jamais palpité avant de rencontrer le futur roi de Pologne, *"Oui, elle aimait, cela est certain et ressort et jaillit pour moi de toutes les lettres de sa correspondance, dit B. d'Aurevilly; mais son amour ne fut pas plus fort que sa raison."* (1)

Il n'est pas aussi sûr du sentiment de Poniatowski que de celui de Mme Geoffrin. Ce qui ne fut qu'une fantaisie de Catherine II pour Stanislas-Auguste, fut chez lui un sentiment profond et durable. Mme Geoffrin s'en apercevait assez pour en souffrir. *"On n'aime jamais qu'une femme entre toutes les femmes, qu'on croit le plus aimer, et Catherine fut cette femme-là, pour Poniatowski. Raison meilleure encore que la grande "raison," de Mme Geoffrin, pour que l'amour des deux soit resté, dans le moins platonique des siècles, un pur platonisme."* (2)

Voyant son ami sur le point d'être emprisonné par ses créanciers, Mme Geoffrin paya ses dettes. *"Quand je ferai une statue de l'amitié je lui donnerai vos traits,"* lui dit-il. En montant sur le trône de Pologne, il lui écrivit: *"Maman votre fils est roi, venez le voir."* Malgré son âge avancé, elle entreprit, à soixante-sept ans, le fameux voyage en Po-

(1) Les Oeuvres et les Hommes. 19^e siècle, 2^eme série, page 284.

(2) Id. page 286.

logne, qui fut le grand évènement de sa vie. Ce fut une série de triomphes, dont personne ne fut plus surprise qu'elle-même. L'Empereur d'Autriche descendit de son carrosse sur la promenade publique à Vienne pour lui parler. Marie Thérèse la reçut à Schoenbrunn. Un messenger de Varsovie la reçut avec tout ce que l'on peut imaginer pour aider au confort et au luxe de son voyage; en arrivant dans cette ville, elle trouve une chambre montée pour elle comme son propre boudoir de la rue St-Honoré. Elle accepte toute cette considération avec beaucoup de modestie et un admirable bon sens. Elle écrit à D'Alembert: *“Je sens que j'ai assez vu d'hommes et de choses pour être convaincue qu'ils sont partout les mêmes. J'ai mon magasin de réflexions et de comparaisons bien garni pour les restes de ma vie. Tout ce que j'ai vu depuis que j'ai quitté mes pénates me fera remercier Dieu d'être née Française et particulière. C'est une terrible condition d'être roi de Pologne.”*

Marmontel en lui écrivant, avait paru croire que ces attentions dont elle avait été l'objet de la part des monarques, allaient révolutionner ses idées. Mme Geoffrin lui répond: *“Non, mon voisin (Marmontel logeait dans sa maison), non pas un mot de tout cela; il n'arrivera rien de tout ce que vous pensez. Toutes choses resteront dans l'état où je les ai trouvées, et vous retrouverez mon cœur tel que vous le connaissez, très sensible à l'amitié.”*

Diderot se sentait plus à l'aise chez Mme d'Epinay que chez Mme Geoffrin, car chez elle c'était la prudence sociale, la convenance stricte qui régnaient. Ce fils de coutelier était peu fait pour les salons, où il lui fallait discipliner son esprit vif et ardent. En Russie, chez la grande Catherine, il est tout à fait à son aise. Comme Christine de Suède, elle était si peu femme. *“Allez toujours, lui disait Catherine II,*

quand elle le voyait hésiter par hasard, dans quelques libertés de propos, *entre hommes tout est permis.*"

Mme Geoffrin s'ingénia à mettre en relation, les sculpteurs et les peintres avec des patrons distingués, surtout parmi les étrangers, et contribua ainsi à répandre les lettres et les arts français. *Elle conçut, dit Sainte-Beuve, l'Encyclopédie, du siècle en action et en conversation autour d'elle.*"

Les hôtes des dîners du mercredi, que la gloire devait consacrer pendant trente ans, furent Voltaire, Montesquieu, d'Alembert, Diderot, Helvetius, Fontenelle, Marivaux, Saint-Lambert, Thomas, Marmontel, Piron, Grimm, Mairan, Morellet, d'Holbach, Raynal, Burigny, de l'Académie des Inscriptions, le chevalier de Chastellux et le duc de Richelieu. Une seule femme était admise: c'était Mlle de Lespinasse.

Les artistes y eurent leur jour spécial de réunion, le lundi, dont le succès contre-balança les mercredis littéraires. Parmi les plus distingués, figuraient les deux Van Loo, Vernet, Boucher, La Tour, Vien Nattier, Bouchardon, Lagrenée, Soufflot, Lemoine, quelques amateurs de distinction, protecteurs des arts; quelques littérateurs comme Marmontel, pour soutenir la conversation et faire liaison des uns aux autres.

Mme Geoffrin recevait tous les soirs et la veillée se terminait par un petit souper, simple et recherché, auquel étaient conviés quelques intimes et quelques femmes du plus grand monde.

Pas un étranger distingué ne passait à Paris, sans aspirer à être admis chez Mme Geoffrin. Les princes y venaient en simples particuliers et l'Europe était représentée par Caraccioli, Galiani, Gatti, Hume, Gibbon, Horace Walpole,

le prince de Ligne et Gustave III, le plus à la mode des souverains.

Le salon de Mme Geoffrin, représente l'esprit déjà philosophique, mais modéré. Horace Walpole disait : *“qu'elle était l'une des meilleures têtes, un des meilleurs entendements qu'il ait rencontrés et la personne, qui possède la plus grande connaissance du monde.”*

Sa charité était exceptionnelle, elle se privait du superflu pour avoir plus à dépenser en charité. Elle faisait des cadeaux à tous, au plus pauvre homme de lettres comme à l'impératrice de Russie, et ce, avec tant de délicatesse et de tact, qu'on ne pouvait refuser. Sa bienfaisance avait quelque chose d'original qui ne se voyait qu'en elle. On en a cité mille traits charmants et imprévus.

Tout en soutenant l'Encyclopédie de ses libéralités elle avait toujours gardé un fond de religion. La Harpe raconte *“qu'elle avait un confesseur capucin, confesseur à très larges manches, pour la commodité de ses amis qui en auraient eu besoin; car si elle n'aimait pas, quand on était de ses amis, qu'on se fit mettre à la Bastille, elle n'aimait pas non plus qu'on mourût sans confession.”*

A la suite d'un jubilé, qu'elle suivit trop fidèlement, elle eut une attaque de paralysie, et sa fille, profitant de cet état, ferma la porte aux philosophes, dont elle craignait l'influence sur sa mère. Marmontel, D'Alembert, Morellet furent exclus. Mme Geoffrin disait en souriant : *“Ma fille est comme Godefroy de Bouillon, elle a voulu défendre mon tombeau contre les infidèles.”*

Quelques heures avant sa mort, entendant, à son chevet, une discussion sur l'administration politique du bonheur, elle ne s'éveille une dernière fois que pour s'écrier : *“Ajou-*

tez le soin de procurer des plaisirs, chose dont on ne se pré-occupe pas assez.” Parole vraie et profonde.

A sa mort, en 1777, D'Alembert qui avait l'habitude de passer ses matinées avec Mlle de Lespinasse, jusqu'à sa mort, et ses soirées chez Mme Geoffrin disait : “*Hélas je n'ai plus ni soirées, ni matinées.*”







MADAME DU DEFFAND

Parmi les nombreux salons de la noblesse celui de Mme du Deffand eut une réputation mondiale. Moins démocratique que celui de Mme Geoffrin, qui était contemporain du sien, son caractère était distinct et original à cause de l'esprit exceptionnel de la brillante hôtesse. Son esprit sarcastique, son intelligence et ses dons de conversation donnaient de l'individualité à ce salon, qui fut l'un des grands centres sociaux du temps. Tout ce qu'il y avait d'illustre en France et en Europe, écrivains, artistes, grands seigneurs, hommes d'Etat, princes et rois, eux-mêmes sollicitaient l'honneur d'y être admis.

Vers 1760 on y voit passer le célèbre historien anglais, Gibbon; le grand orateur, Fox; le délégué des Américains insurgés, Franklin; Horace Walpole, etc.

Parmi ce groupe de politiciens, philosophes, littérateurs, diplomates, hommes d'église et gens de la noblesse, Mme du Deffand est toujours la figure la plus frappante.

Elle donnait des soupers tous les jours, mais ceux du lundi attiraient toute l'élite intellectuelle. La Harpe y lit une traduction de Sophocle et ses propres tragédies. Mlle Clairon, l'actrice en vogue, récite les rôles de Phèdre et d'Agrippine. Lebrun lit une tragédie de Voltaire et Goldoni une de ses comédies, que Mme du Deffand trouve ennuyeuses. Les livres nouveaux, la dernière chanson, le der-

nier mot des philosophes les occupent, on en fait l'éloge ou on les répudie avec sarcasme.

On craint l'esprit de l'hôtesse, mais il fascine. Ses reparties sont célèbres. Du livre de son ami Montesquieu elle dit : *Ma's ce n'est pas "L'Esprit des Lois" c'est de l'esprit sur les lois."* Un mot spirituel fait taire le plus complaisant des monologues. "*Quels livres ennuyeux lisez-vous?*" dit-elle un jour, à un ami qui parlait trop longtemps, évitant la rudesse par un refuge dans sa cécité.

Elle ne discutait jamais, confessant qu'elle n'était pas suffisamment attachée à aucune opinion pour la défendre. Elle se défiait de l'enthousiasme des philosophes, s'il n'était caché derrière l'art d'un courtisan, comme chez Voltaire, dont les satires la charmaient.

La maréchale de Luxembourg lui envoya le portrait de son chien et les oeuvres de Voltaire avec ce couplet du chevalier de Boufflers :

Vous les trouverez tous deux charmants

Nous les trouvons tous deux mordants.

Voilà la ressemblance.

L'un ne mord que ses ennemis,

Et l'autre mord tous vos amis,

Voilà la différence.

Devenue aveugle elle trouva un refuge contre l'ennui en écrivant ses *Mémoires*. Sans merci pour elle-même, comme pour les autres, elle ne voile rien, révélant ses faiblesses avec une liberté qui fait penser aux *Confessions* de Rousseau.

"*Si ses lettres, dit Sainte-Beuve, n'ont pas la vivacité, la simplicité, la flexibilité de Mme de Sévigné, elles ont des qualités non moins frappantes. Avec une pénétration extraordinaire elle atteint à l'essence des choses. Personne*

n'a peint d'une façon plus concise et plus nette les hommes et les femmes de son temps. Personne n'a plus clairement approfondi les motifs cachés des actions. Personne n'a prédit le résultat des théories et des événements avec autant de prescience. "Je ne suis pas fanatique de la liberté, écrit-elle, je pense que c'est une erreur de prétendre qu'elle existe dans une démocratie, nous avons mille tyrans au lieu d'un."

Elle ne tolérât aucune platitude, aucune prétention, et laissa derrière elle les traditions d'une société, qui représentait avec plus de perfection qu'aucun autre de son temps la vie intellectuelle avec les belles manières de la Cour jointes à l'observation des convenances.

Orpheline de bonne heure, sceptique dès l'adolescence, élevée dans un couvent mondain, puis mariée avec un homme qu'elle n'aime pas et qui est, comme elle le dit, "*aux petits soins pour lui déplaire*", cette étincelante petite femme, avec sa jolie figure et ses beaux yeux, fascina le Régent, quoique son règne ne dura que quelques jours. Elle ne fut jamais qu'une maîtresse spirituelle; elle n'aimait qu'avec sa tête. Le Régent, qui était l'homme le plus corrompu de la Régence, ce qui n'est pas peu dire, ne pouvait aimer une femme comme Mme du Deffand. C'est à son premier souper au Palais-Royal qu'elle rencontra Voltai-
re.

A trente-quatre ans nous la retrouvons chez la duchesse du Maine, à la cour de Sceaux. C'est là qu'elle rencontre le président Hénault, qui a pris tant de place dans sa vie sinon dans son cœur. Il a quarante-cinq ans et devait lui convenir avec son caractère aimable, tantôt grave, tantôt frivole, sa physionomie spirituelle et souriante. Pourquoi cette liaison si assortie ne lui donna-t-elle pas enfin le bon-

heur? L'âge, l'expérience, les goûts, l'esprit et le tempérament, se convenaient parfaitement. Le président avait aimé, il aima jusqu'à la fin Mme de Castelmoron. Grimm a raconté la scène lugubre où Mme du Deffand, veillant au lit de mort du compagnon de presque toute sa vie, lui demanda lorsqu'il était dans le délire de l'agonie, s'il se souvenait de Mme de Castelmoron et s'il l'avait plus aimée que Mme du Deffand. "*Ah, quelle différence*", dit-il, et il se mit à parler avec amour de la première, faisant une comparaison peu flatteuse pour la seconde.

La pauvre femme vint trop tard et n'a eu que les restes de cette grande affection. Ce lien alla en s'affaiblissant chaque jour jusqu'à l'indifférence. Dénouement naturel de ces liaisons où toute chose, dit Paul Deschanel, a eu sa place et a joué un rôle, excepté l'amour, la raison et le devoir. C'est le mot d'une comédie contemporaine : "*Je m'ennuyais, voilà comment cela a commencé, il m'a ennuyée voilà comment ce'a a fini.*"

"*L'ennui, dit Mme du Deffand, a été et sera la cause de toutes mes fautes.*"

"*Toutes les conditions m'apparaissent aussi malheureuses, d'un ange à une huître.*"

Ce qu'il y a de plus étonnant dans la vie de Mme du Deffand fut son amitié exaltée pour Horace Walpole. Il avait à peine cinquante ans et elle en avait soixante-huit. Cette femme dont le coeur n'a jamais été touché, par une cruelle ironie du sort, aime enfin. Elle lui écrit des lettres passionnées et il la supplie de ne pas le rendre ridicule.

Cette femme désabusée doute même des sentiments de ses véritables amis, elle ne peut croire à leur affection. C'est Wiart, son fidèle secrétaire, à qui elle dira à l'heure de la mort, le voyant pleurer, "*Vous m'aimiez donc?*"

Elle mourut à temps pour éviter les horreurs de la Révolution qu'elle avait pressenties.



Madame du Châtelet.



MADAME DU CHÂTELET

La marquise du Châtelet fut essentiellement une femme de lettres. Son intelligence fut précoce, elle s'appliqua avec succès à l'étude du latin, de l'anglais, de l'italien et des sciences mathématiques et physiques. Elle expliqua Leibnitz, "*mais son grand titre, dit Sainte-Beuve, est d'avoir traduit en français le livre immortel des "Principes de Newton."*" Elle fut l'une des premières femmes de la noblesse à accepter les principes philosophiques du déisme (1) et apporta une aide précieuse à Voltaire dans son introduction de la philosophie anglaise en France.

En 1734, Voltaire, poursuivi pour la hardiesse de ses *Lettres Philosophiques*, menacé d'une lettre de cachet et d'un nouveau séjour à la Bastille, trouva asile chez le marquis du Châtelet, au château de Cirey, demeure favorite de la marquise, qui allait y abriter loin du tumulte de Paris, ses recherches scientifiques. Le danger passé, l'accueil qu'il avait reçu l'y rappela bientôt. Pendant seize ans il fit chaque année à Cirey, de longs séjours; c'est la période la plus féconde de sa carrière. Mme du Châtelet, en amie éclairée, confidente de ses travaux, veillait avec sollicitude sur ce génie. Son chef-d'œuvre *Le Siècle de Louis XIV* fut écrit presque en entier et *L'Essai sur les Mœurs* fut commencé dans la solitude de Cirey.

"*Je confesse, dit Voltaire, qu'elle est tyrannique, il faut*

(1) Les déistes rejettent la révélation, mais croient en Dieu et en la religion naturelle.

parler de métaphysique quand on est tenté de parler d'amour."

Mme du Châtelet ne goûtait pas moins les plaisirs de la société que les joies austères de la pensée. "*Les dames, nous dit Voltaire, qui jouaient avec elle chez la reine, étaient bien loin de se douter qu'elles fussent à côté du commentateur de Newton*", et dans des vers qu'il aurait, dit-on. (2) généreusement prêtés à Mme de Boufflers, il déclare que :

Tout lui plait, tout convient à son vaste génie ;
Les livres, les bijoux, le compas, les pompons,
Les vers, les diamants, le biribi, l'optique,
L'algèbre, les soupers, le latin, les jupons,
L'opéra, les procès, le bal et la physique.

Mme du Deffand qui n'aimait pas la marquise disait : "*Quelque célèbre que soit Mme du Châtelet, elle ne serait pas satisfaite si elle n'était pas célébrée ; et c'est encore à quoi elle est parvenue en devenant l'amie déclarée de M. de Voltaire. C'est lui qui donne de l'éclat à sa vie, et c'est à lui qu'elle devra l'immortalité.*"

La belle Emilie critiquait les poèmes de Voltaire, chantait et jouait les principaux rôles des comédies et tragédies du poète philosophe, qui furent jouées sur son petit théâtre.

Mme du Châtelet habita plusieurs années le célèbre hôtel Lambert. Une compagnie choisie de savants s'y assemblait comme aux jours où Mme Lambert présidait ses magnifiques appartements, mais ce salon eut une vogue limitée. La pensée était élevée mais les dîners étaient trop simples. Parmi les invités il y avait l'éminent savant Maupertuis, son ami et son professeur, le savant italien Algarotti, le

(2) A. Bellessort. Essai sur Voltaire, page 126.

président Hénault, le philosophe Helvétius, le poète Saint-Lambert et plusieurs autres personnalités aussi distinguées.

La vie véritable de cette femme extraordinaire fut plutôt intime. Aucune femme ne fut plus instruite et plus simple. Le mot juste, la précision et la force étaient les caractéristiques de son style. Elle écrivait plutôt comme Pascal et Nicole que comme Mme de Sévigné, mais la vigueur de son esprit ne la rendait pas inaccessible aux beautés du sentiment.

"Née avec une éloquence singulière, cette éloquence ne se manifestait que quand elle avait des objets dignes d'elle." (3)

Pendant que Mme de Tencin étudiait les hommes et les affaires, Mme du Châtelet étudiait les livres. L'une pratiquait l'art de la diplomatie, l'autre préférait s'enterrer parmi les trésors précieux de sa bibliothèque, à Cirey.

Maupertuis (4) écrivait au lendemain de sa mort : *"La société perd une femme d'une figure noble et agréable, et qui mérite d'autant plus d'être regrettée, qu'avec beaucoup d'esprit, elle n'en faisait aucun mauvais usage."*

"Par son intelligence largement compréhensive, non moins que par sa vaste érudition la "Docte Emilie", comme certains de ses contemporains se plaisaient à l'appeler, fait assurément figure de femme d'élite." (5)



(3) Jacquinet, *Les Femmes de France*, 1895, page 321.

(4) Géomètre et astronome, membre de l'Académie des Sciences à vingt-cinq ans; fut envoyé au pôle Nord, en 1736, par le ministre Maurepas, pour déterminer la figure de la terre. Frédéric II l'attira en Prusse et le nomma président de l'Académie de Berlin. Mme du Châtelet devait une grande part de son instruction scientifique aux leçons de Maupertuis.

(5) Maurice D'Ocagne, *"Figures de Mathématiciennes"*. Lecture faite à l'Institut, à la séance publique annuelle, du 26 octobre, 1925.



MADAME DE GRAFFIGNY

Mme de Graffigny est plutôt connue comme femme de lettres et pour ses malheurs. Elle dut se réfugier chez Mme du Châtelet pour éviter les cruautés d'un mari brutal. de longues souffrances, une séparation judiciaire. Son mari finit ses jours en prison.

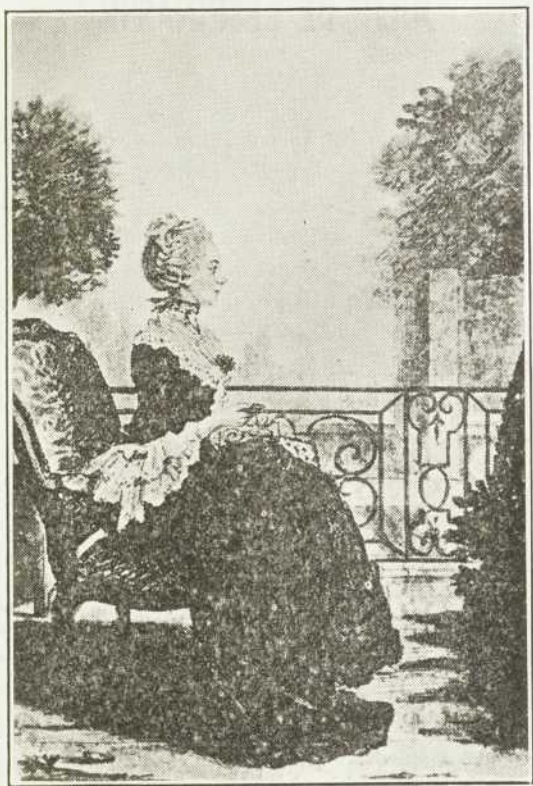
Mme de Graffigny vint à Paris, malade, triste et pauvre. Elle est l'auteur des *Lettres Péruviennes*, lettres dans le genre des lettres *Persanes* de Montesquieu, dont le succès dure encore, et elle se trouva célèbre du jour au lendemain. Ce n'est qu'à quarante-trois ans qu'elle apparut dans l'histoire littéraire du 18^e siècle. Son nom se répandit en Europe. L'empereur d'Autriche en retour de petites comédies enfantines, qu'il avait prié Mme de Graffigny de lui composer lui donna une pension de 1,500 livres. Elle en reçut divers autres et parvenue à l'aisance eut un salon où parurent la plupart des célébrités de l'époque.

La liberté de la conversation se devine par le fait que Helvétius y glana les matériaux de son ouvrage *De L'Esprit*, un livre condamné par le pape, le Parlement et la Sorbonne. C'est chez Mme de Graffigny qu'il rencontra sa charmante femme, nièce de Mme de Graffigny.

Mme de Graffigny donna d'abord au théâtre *Cénie*, comédie en cinq actes, qui fut jouée à la Comédie Française et eut un grand succès, puis la *Fille d'Aristide* qui tom-

ba sous les sifflets. Elle en fut tellement affectée que ses amis ont attribué sa mort au dépit qu'elle en eût. Ce qui fit dire à l'abbé Voisenon : *“Elle me lut sa pièce, je la trouvai mauvaise, elle me trouva méchant. La pièce fut jouée, le public mourut d'ennui et l'auteur de chagrin.”*





Julie de Lespinasse.



JULIE DE LESPINASSE

Mlle de Lespinasse fut la confidente des encyclopédistes et son salon fut un des plus célèbres des salons philosophiques.

Mme du Deffand appartient au temps de Voltaire par sa nature cynique, on l'a même surnommée *le Voltaire des femmes*. Mlle de Lespinasse était de l'ère de Rousseau, une ère de sentiments exagérés et de rêves romantiques.

Ce fut un rêve romantique qui brisa la vie de Julie de Lespinasse. Elle mourut à quarante-quatre ans, en 1776, le cœur déchiré par son amour pour le duc de Guibert, qui se servit d'elle, comme d'un marchepied, pour arriver à la fortune, aux honneurs et à la gloire. Le soir même du jour où elle mourut, le duc de Guibert était à l'Opéra. Il aurait pu avoir plus de décence.

Ses lettres rivalisent avec celles d'Héloïse et les poèmes Sapho. Tout de même on trouve qu'il y a un peu trop de sensibilité larmoyante, trop d'exagération. C'était une malade, une femme normale ne s'humilierait pas ainsi devant l'homme qu'elle aime.

Elle naquit à Lignes, en 1732; la douleur plana sur son berceau, comme sur celui de d'Alembert. Sa mère, la comtesse d'Alban, ne put reconnaître son enfant; mais à la mort de son mari elle la reçut chez elle, lui fit donner une éducation soignée, et secrètement lui prodigua ses soins et

son amour. D'Alembert, jeté en naissant sur les marches d'une église par une mère sans cœur, placé par son père chez une pauvre vitrière et élevé dans la boutique d'une femme du peuple, est devenu par le travail, par la science, par l'esprit, un des hommes les plus illustres de son époque.

La mort de sa mère laissa Julie de Lespinasse sans ressources; elle entra comme gouvernante dans la famille d'une soeur de Mme du Deffand. C'est là que la célèbre marquise la rencontra et entendit le récit de ses malheurs. Elle fut frappée par ses talents, son charme et ses manières distinguées. Après quelques pourparlers Mme du Deffand l'amena avec elle à Paris.

Pendant dix ans cette jeune fille fut l'esclave de son exigeante maîtresse; lisant pour elle durant les longues nuits d'insomnie de sa protectrice, qui étant aveugle, prenait indifféremment la nuit pour le jour, sans se préoccuper de la santé de sa lectrice. Mlle de Lespinasse l'assistait aussi pour entretenir ses invités, qui apprécièrent bien vite le charme de sa conversation.

Elle s'arrangea pour recevoir ses amis une heure avant l'arrivée de la marquise. Quand celle-ci en eut connaissance elle manifesta une rage violente et mit sa compagne à la porte. Le résultat fut l'ouverture d'un salon rival, qui attira plusieurs des intimes de Mme du Deffand. La société parisienne fut divisée en deux factions sur l'issue de la querelle, ceux qui blâmaient l'ingratitude de la jeune fille et ceux qui accusaient la marquise d'injustice et de cruauté. Mais bien des connaissances de Mme du Deffand, dont Mlle de Lespinasse avait su se faire des amis : d'Alembert, Turgot, le chevalier de Chastellux, l'abbé de Boismont. L'archevêque d'Aix, la maréchale de Luxembourg se cotisèrent pour lui assurer une situation modeste mais indé-

pendante, et lui louèrent un appartement rue de Bellechasse. Le duc de Choiseul lui procura une pension, Mme Geoffrin lui donna une annuité.

La marquise irritée proposa impérieusement à d'Alembert l'alternative de rompre avec Mlle de Lespinasse ou avec elle. Le philosophe se décida pour le dernier parti.

“Se brouiller avec la marquise du Deffand, avec cette femme qui est une puissance, dit Imbert de Saint-Amand, avec ce génie sardonique, cette observatrice impitoyable, dont Voltaire, oui, Voltaire lui-même a si peur, que, pour lui faire sa cour, il essaye de lui persuader qu’il est aveugle comme elle.” Si d'Alembert, ce savant, ce lettré, cet académicien, cet homme du monde, a l'audace de braver Mme du Deffand, c'est que le célèbre philosophe est amoureux.

Julie de Lespinasse devint une puissance dans le monde des philosophes. Les beaux-esprits qui dînent le dimanche et le jeudi chez le baron d'Holbach, le lundi et le mercredi chez Mme Geoffrin, le mardi chez Helvétius, le vendredi chez Mme Necker, ont pour elle une profonde déférence. Comme elle était pauvre et ne pouvait donner des dîners somptueux, elle recevait ses amis tous les jours de cinq à neuf. Elle suppléait par le charme de son esprit à la pauvreté du menu. Les philosophes, les savants, les littérateurs et les célébrités étrangères se faisaient un honneur d'assister à ces soupers, dont le baron Grimm disait si spirituellement : *“Mademoiselle de Lespinasse ne donne pas à dîner, rien qu'à digérer.”*

La société était son principal intérêt. Elle sortait rarement. *“Si elle faisait exception à cette règle, tout Paris en était averti à l'avance”*, dit encore Grimm. On était certain de rencontrer chez elle les hommes d'Etat les plus

illustres, les hommes d'Eglise, de la Cour et de l'Armée, aussi bien que les étrangers célèbres et les hommes de lettres. *"Nulle part la conversation fut plus vive, plus brillante et plus réglée"*, dit Marmontel dans ses *Mémoires*.

Le président Hénault voulut l'épouser. Une lettre qu'il lui écrivit jette de la lumière sur son charme et son amabilité : *"L'excellence de vos manière ne serait pas une distinction pour une personne élevée à la Cour et ne parlant que le langage qu'elle a appris. En vous c'est un mérite réel et bien rare. Vous avez été élevée en Province, où vous n'avez rencontré personne qui put vous enseigner. Vous étiez en cela aussi parfaite le jour de votre arrivée que vous l'êtes aujourd'hui. Vous vous êtes trouvée tout de suite à l'aise dans la société la plus brillante et la plus critique que si vous y aviez passé toute votre vie; vous en avez deviné les usages avant de les connaître, ce qui implique une justesse et une finesse de tact extraordinaire, une connaissance exquise des convenances."*

C'est son tact, son instinct social, et le charme de sa conversation qui ont donné à cette femme sans nom, sans beauté et sans fortune une position si exceptionnelle, et un salon qui occupe une place si distinguée parmi les brillants centres de Paris.

Elle était aristocrate par goût et démocrate par conviction. Les griefs et les humiliations de sa vie avaient ouvert son esprit aux nouvelles théories sociales et politiques qui agitaient la France. Elle aimait les discussions libres, et sa haute intelligence qui ajoutait à son talent pour éveiller les idées des autres, contribua beaucoup à faire de ce cercle cosmopolite, qu'elle présidait avec tant de distinction, une des grandes forces de son temps.

Les savants, les littérateurs, recherchaient son approba-

tion. L'influence de Mlle de Lespinasse peut être retracée dans les oeuvres des Encyclopédistes, avec qui elle s'associait. Elle fit plus que n'importe quelle autre femme pour les aider, les encourager. Elle partagea avec Mme Geoffrin et Mme de Lambert le pouvoir de créer des réputations et d'assurer l'élection de membres à l'Académie. Chastellux lui dut son admission, et sur son lit de mort elle assura celle de La Harpe.

D'Alembert définit ainsi le charme qui le subjuguait et dans lequel est tout l'art de tenir un salon : *“Le goût qu'on a pour vous ne tient pas seulement à vos agréments extérieurs; il tient surtout à ceux de votre esprit et de votre caractère... Ce qui vous distingue surtout dans la société, c'est l'art de dire à chacun ce qui lui convient, et cet art est bien simple chez-vous; il consiste à ne jamais parler de vous aux autres, et beaucoup d'eux. C'est un moyen infail-
libile de plaire; mais vous plaisez généralement, quoiqu'il s'en faut de beaucoup que tout le monde vous plaise; vous savez même ne pas déplaire aux personnes qui vous sont le moins agréables.”*

C'est le côté émotionnel de son caractère qui nous frappe le plus. Le charme personnel qui est toujours le principal facteur du succès social est une qualité trop subtile pour pouvoir être analysé. Le portrait le plus vif laisse toujours quelque chose d'incomplet auquel il faut suppléer par l'imagination; la fascination de l'éloquence disparaît avec l'éclair du regard, la modulation de la voix et le charme des manières. Mais la passion demeure en caractères indélébiles quand elle jaillit spontanément d'un coeur d'homme ou de femme de génie dont les émotions se manifestent par l'écriture.

Ce fut d'Alembert qui présenta à Mlle de Lespinasse un

des jeunes diplomates les plus brillants de la cour, le comte de Mora, fils du marquis de Fuentès, ambassadeur d'Espagne. Les jeunes gens sont souvent attirés par la réputation plutôt que par la beauté. M. de Mora fut très flatté de passer pour l'idole d'une des femmes les plus spirituelles de Paris. De famille distinguée, possédant une grande fortune, brillant, courtois, populaire et n'ayant que vingt-quatre ans, il captura le cœur ardent de cette femme de trente-cinq ans. La passion fut mutuelle, pendant une absence de dix jours il lui écrivit vingt-deux lettres. Mais sa famille fut alarmée et l'on prit le prétexte de sa santé délicate pour le rappeler à Madrid. Elle écrivait à son amant des lettres enflammées pour tromper les ennuis de l'absence, et lui la comparant aux femmes espagnoles, répondait : *“Oh, elles ne sont pas dignes d'être vos écolières, votre âme a été chauffée par le soleil de Lima et mes compatriotes semblent être nées sous les glaces de la Laponie.”*

Le pauvre d'Alembert, qui joue un rôle pénible et désintéressé, ne savait comment consoler Mlle de Lespinasse de l'absence de M. de Mora. Julie de Lespinasse règne entièrement sur le cœur de d'Alembert, qui lui sera dévoué et fidèle jusqu'à la fin. Cette conquête n'est pas à dédaigner car il est l'une des plus grandes réputations de la France et de l'Europe.

Un jour qu'elle était plus triste que d'habitude il eut la malencontreuse idée de chercher à la distraire en la menant à Moulin-Joly chez Mme Vigée-Lebrun. Ce jour-là, Mlle de Lespinasse vit pour la première fois l'homme qui devait si vite prendre la place de l'absent. Il avait vingt-neuf ans, elle en avait quarante. C'était un jeune et brillant colonel, un homme accompli dont le génie ne semble

pas avoir porté de fruits. Il fut l'auteur de travaux sur la science militaire fort appréciés de son temps. Cadet de famille, ayant sa fortune à faire, il vit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer de son admiratrice. Il n'est point l'amant idéal qu'une femme sensible puisse rêver. C'est un homme de bonnes fortunes, un Don Juan et M. de Guibert ne se gênera jamais pour la femme qui s'est faite son esclave. Mlle de Lespinnasse ne lui en voudra pas. La Rochefoucauld l'a dit : *"On pardonne tant que l'on aime."*

La première lettre de Mlle de Lespinnasse à M. de Guibert est du 15 mai 1773. M. de Mora vit encore et rougissant d'aimer deux hommes à la fois Mlle de Lespinnasse a déjà une sorte d'horreur d'elle-même : *"Que ne suis-je morte dans le mois de septembre, je serais morte alors sans regrets et sans avoir de reproches à me faire. Oh, il me pardonnera, j'avais tant souffert."*

Les lettres de Julie de Lespinnasse ne sont qu'un long cri d'amour et de douleur. *"Oh, vous verrez, dit-elle, comme je sais bien aimer, je ne fais qu'aimer, je ne sais qu'aimer. Avec des moyens médiocres, on peut beaucoup quand on les réunit tous sur un seul objet..."*

"Je sens positivement que je ne suis point moi, je suis vous, et pour être vous, je n'ai aucun sacrifice à faire. Votre intérêt, vos affections, votre bonheur, vos plaisirs, ce sont là, mon ami, le moi qui m'est cher, et qui m'est intime; tout le reste m'est étranger. Vous seul dans l'univers pouvez m'occuper et m'attacher. Mon ami, dans le temps où l'on croyait aux sortilèges, j'aurais expliqué tout ce que vous me faites éprouver en disant que vous aviez le pouvoir de jeter sur moi un sort qui m'enlève à moi-même; mais si vous aviez cette puissance, que je vous trouverais cruel de ne pas prolonger l'illusion qui me fait sentir, au moins quelques moments, que la vie peut être un bien."

Pourquoi demander à un homme l'amour qu'il n'éprouve pas? *"L'amour est comme la fièvre, il naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part."* (1)

Quand Julie de Lespinasse reconnut enfin la bassesse du caractère de M. de Guibert, il était trop tard pour arracher cet amour de son cœur. Il fut plutôt flatté d'être préféré par une femme en vogue, qui avait des amis puissants, de l'influence à l'Académie et pouvant avancer ses intérêts de toute façon, que réellement amoureux. Le monde ignorait ce nouvel amour et la croyant désolée de la mort de M. de Mora, sympathisait avec sa peine et vantait sa fidélité. Elle joua double rôle, des sourires, de la gaieté pour ses amis et des larmes pour les heures solitaires. C'est elle qui a dit : *"Aimer c'est faire un pacte avec la douleur."*

La tension trop forte l'ayant épuisée, plus elle avançait vers le terme fatal, plus elle était douce et résignée. *"Ah! mon ami, s'écriait-elle, si le malheur rend quelquefois personnel, il rend aussi délicat; les malheureux ont pour l'ordinaire la main bien légère; ils craignent bien de blesser; ils sont sans cesse avertis par leur propre douleur. Je deviens parfaite à me faire peur; je crois que je suis comme le cygne; son chant de mort est le plus parfait."*

Les dernières lignes que Mlle de Lespinasse adressa à M. de Guibert furent celles-ci : *"J'ai reçu votre lettre à une heure; j'avais une fièvre ardente. Je ne puis vous exprimer ce qu'il m'a fallu de peine et de temps pour la lire. Je ne voulais pas différer jusqu'aujourd'hui et cela me donnait presque le délire. J'attends de vos nouvelles ce soir. Adieu, mon ami. Si jamais je rêvenais à la vie, j'aimerais encore l'employer à vous aimer, mais il n'y a plus de temps."*

Elle mourut quelques jours après avoir écrit cette lettre.

(1) Stendhal.

La correspondance de Julie de Lespinasse n'est pas de nature à donner le goût des passions violentes. Ce qui devrait être un charme, un bonheur et une consolation dans la vie s'y présente sous l'aspect d'une sorte de folie, on y trouve plus de larmes que de sourires.

Ce ne fut que plusieurs années après, quand les intérêts étaient disparus, que ses lettres à Guibert furent recueillies, et chose curieuse, par sa veuve. Pour la première fois le vrai drame de sa vie fut dévoilé. Ses lettres touchent la gamme de l'émotion depuis la mélancolie la plus tendre d'une âme solitaire, jusqu'aux notes tragiques du désespoir. Il y a des pensées profondes, des portraits des gens qui l'entourent, qui sont pris sur le vif, mais ses lettres sont plutôt l'histoire d'une grande amoureuse. On l'a comparée à Sapho, à la religieuse portugaise. *“C'est par la force de l'émotion, dit Sainte-Beuve, qu'elle atteint au génie et cela dans un âge réaliste, sceptique et moqueur.”*

“Je préfère, écrit-elle, ma misère à tout ce que le monde appelle le plaisir et le bonheur; j'en mourrai, mais c'est mieux que de n'avoir pas vécu.”

“Mon médecin, qui est le plus habile des hommes, me répète sans cesse que je suis consumée par le chagrin, que mon pouls, ma respiration, annoncent une peine active, et il s'en va toujours en disant: “Nous n'avons pas de guérison pour l'âme.”

“J'aime pour vivre, dit-elle, et je vis pour aimer.” C'est la note dominante de sa vie.

Une grande passion suffit, mais deux amours aussi exaltés semblent un peu extraordinaire. Deux amourettes d'une femme frivole et coquette cela se comprend, mais deux passions violentes: l'une pour le comte de Mora et l'autre pour le duc de Guibert, lorsque le premier est mourant, voilà qui déconcerte.

C'est d'Alembert qui regretta le plus Mlle de Lespinasse. Il écrivit des éloges pathétiques où il exprima son adoration et sa désolation: "*Adieu! Adieu! ma chère Julie, car ces yeux que je voudrais fermer pour toujours se remplissent de larmes et je ne vois plus la page où j'écris.*"

"*Oui, disait-il à Marmontel, elle était changée, mais je ne l'étais pas, elle ne vivait plus pour moi, mais j'ai toujours vécu pour elle. Depuis qu'elle n'est plus, je ne sais pourquoi je vis. Que me reste-t-il? Je retourne chez-elle et à sa place, je trouve seulement son ombre. Ce logement au Louvre est lui-même une tombe, où je n'entre qu'avec horreur.*"

Sa peine lui attira une lettre de sympathie de Frédérie le Grand, qui montre le guerrier philosophe et le roi sous un jour nouveau.

D'Alembert est connu pour son désintéressement, sa modestie, son affabilité, qui en font un homme partout recherché. Il refusa de Catherine II cent mille livres de rente, et l'éducation du grand duc héritier.

Il y a une amère ironie dans l'éloge ampoulé que M. de Guibert fit en l'honneur de la femme dont il avait causé la mort. Peut-être pensait-il emprunter à cette amitié un rayon d'immortalité.

Toute l'oraison funèbre de Mme du Deffand se borna à trois lignes: "*Mlle de Lespinasse est morte cette nuit, cela aurait été autrefois un évènement pour moi, ce ne m'est plus rien du tout.*" On reconnaît bien là la sécheresse et l'égoïsme de cette femme.

Julie de Lespinasse avec la force intellectuelle d'un homme conserva toujours le goût, la délicatesse et la tendresse d'une femme. Son charme personnel en faisait l'idole du monde dans lequel elle vivait. Son influence fut recherchée, son salon fut le rendez-vous des hommes les plus distingués de son temps.



MADAME D'EPINAY

Mme d'Epina y est une des physionomie les plus fines, les plus intelligences et les plus grâcieuses du 18^e siècle, et l'on comprend les passions qu'elle inspira et les nombreuses amitiés qui lui restèrent fidèles jusqu'à sa mort. Son mari dilapida son bien et celui de ses enfants pour entretenir ses maîtresses et satisfaire ses goûts du faste. Ses malheurs et la morale relâchée de son temps ne nous rendent pas trop sévères pour ses faiblesses qu'elle racheta dans la seconde partie de sa vie.

Voici le portrait que Mme d'Epina y trace d'elle-même à trente ans: "*Je ne suis point jolie, je ne suis cependant pas laide, je suis petite, maigre, très bien faite.*" Grimm dit qu'elle avait de très beaux yeux, qui lui donnaient une physionomie piquante.

Elle fut la bienfaitrice de Rousseau qu'elle installa à l'Ermitage, situé sur sa propriété de *La Chevrette*, dans un des plus jolis vallons de Montmorency. Le séjour de Rousseau chez Mme d'Epina y, dit Faguet, "*fut une des plus grandes écoles de sa vie.*" (1) L'influence de son amie fut considérable. Il la paya avec la plus noire ingratitude en la calomniant dans ses *Confessions*. Cette rupture brouilla Rousseau avec Diderot, Saint-Lambert et Mme d'Houdetot, cousine germaine de Mme d'Epina y.

Mme d'Epina y trouva en Grimm l'ami le plus sûr et le

(1) Les Amies de Rousseau.

plus fidèle. Il lui aida à refaire son existence morale, il la respecta comme on respecte sa femme; il apporta dans cette liaison, qui dura jusqu'à la mort de Mme d'Epinay, les sentiments que les natures élevées mettent dans le mariage.

Grimm initia Mme d'Epinay à son oeuvre et en fit la collaboratrice de sa "*Correspondance littéraire*." (1) Cette correspondance adressée à l'impératrice Catherine, au duc de Saxe Gotha etc... comprend une période de vingt ans de 1753 à 1773, et offre un tableau complet de la littérature française de la seconde moitié du 18^e siècle. Grimm est le précurseur de la critique moderne. Voltaire disait: "*De quoi se mêle donc ce Bohémien, d'avoir plus d'esprit que nous?*" Sainte-Beuve dit: "*qu'il est le résident et le chargé d'affaires des puissances auprès de l'opinion française et de l'esprit français, en même temps que l'interprète et le secrétaire de l'esprit français auprès des puissances.*" (3)

On a ainsi dépeint Grimm, sans être beau il a une figure originale, qui attache et qui plaît, son nez est fort et un peu tourné. "*Grimm a le nez tourné, mais c'est toujours du bon côté*", disait une femme d'esprit.

Quelques fussent les fautes de Mme d'Epinay si elle a pu retenir pendant vingt-sept ans l'affection d'un homme aussi brillant et versatile que le baron Grimm, si elle fut l'amie et la correspondante de Galiani et de Voltaire, la confidente de Diderot, elle devait avoir des attraits de coeur et d'esprit remarquables.

Il n'est pas d'ouvrage, dit Paul Deschanel, qui éclaire d'une lumière plus vive la société et la vie parisienne de son temps que les *Mémoires* de Mme d'Epinay.

C'est en 1775 que Mme d'Epinay fit paraître les *Conversations d'Emilie*. Retenue au lit elle cherchait une occupation qui put la distraire de ses douleurs et ce fut sa

(2) Sur cette collaboration voir Schérer: Melchior Grimm.

(3) Causeries du Lundi.

petite fille qui la lui fournit. Vivant sans cesse avec cette enfant elle eut l'idée d'écrire pour elle un livre d'éducation. Elle sut revêtir ses idées d'une forme neuve et originale en reproduisant les conversations avec la petite Emilie. Dès que l'ouvrage parut il obtint le plus grand succès; les éloges et les félicitations lui vinrent de tous côtés.

Les gens que l'on rencontre dans son salon sont à peu près ceux qui dînent chez le baron d'Holbach. Pour se rendre compte de l'attrait de ce salon il faut rappeler la brillante éloquence de Diderot, l'esprit, le savoir et les manières de cour de Grimm, la gaieté, l'originalité d'Holbach, qui avait beaucoup lu et n'avait rien oublié d'intéressant, l'esprit inépuisable et vif, l'intelligence claire et subtile du petit abbé Galiani, qui était laid et difforme. *"Il est le plus joli Arlequin que l'Italie a produit, dit Marmontel, mais sur les épaules de cet Arlequin il y avait une tête de Machiavel."*

Chez Mme d'Epinay on discute les questions économiques, la politique, la religion, l'art, la littérature avec autant de liberté que d'ardeur. *"Messieurs les philosophes, disait Galiani, vous allez trop vite. Si j'étais le pape je vous mettrais à l'Inquisition et si j'étais le roi de France je vous mettrais à la Bastille."*

De tous les environs de Paris la vallée de Montmorency était l'endroit le plus fréquenté de la société parisienne. Le château de La Chevrette abrita des personnages illustres, des femmes exquises, des princes de la pensée et du langage, bref fut un des foyers intellectuels les plus captivants du 18^e siècle.

Le salon de Mme d'Epinay fut le rendez-vous des penseurs les plus radicaux des hommes, qui peut-être ont le plus fait pour changer la face du monde en déchaînant la Révolution française.



LA MARÉCHALE DE LUXEMBOURG

La maréchale de Luxembourg était la petite fille du maréchal de Villeroy. Elle épousa en 1721 le duc de Boufflers, qui mourut en 1717. Elle se remaria avec Charles François de Montmorency, maréchal de Luxembourg, petit fils du *Tapissier de Notre-Dame*.

Le dauphin, la persifflant un peu sur l'orgueil qu'elle avait de ses aïeux, lui demanda si elle connaissait tous les exploits des Montmorency, elle répondit : "*Monsieur, je sais l'histoire de France.*"

Quand le groupe d'iconoclastes qui formaient le noyau des salons philosophiques jouissait d'une vogue grandissante le salon aristocratique de la maréchale de Luxembourg conservait toutes les traditions de la vieille noblesse. On y rencontrait des philosophes et des lettrés, mais ils n'y dominaient pas. Dans cet âge de l'esprit aucun salon n'était complet sans hommes de lettres. "*Mme de Luxembourg, dit M. Hippolyte Buffenoir, apportait sa haute influence au grand mouvement d'idées de la seconde moitié du 18^e siècle.*" (2)

Dans le salon exclusif de la maréchale qui préside à l'hôtel de Luxembourg, l'hiver à Paris, et à la belle saison à Montmorency, un monde aux manières élégantes, où l'étiquette est de rigueur, nous rencontrons parfois le gauche et timide Rousseau ; le prince de Conti, un des hommes les

(2) La maréchale de Luxembourg, 1924, page 95.

plus intéressants de la seconde moitié du 18^e siècle; la séduisante duchesse d'Egmont, l'exquise duchesse de Choiseul, la marquise de Montesson, la marquise de Boufflers, la maréchale de Mirepoix et bien d'autres, aussi sa petite fille la duchesse de Lauzun, la plus accomplie, la plus pure des jeunes femmes d'alors, qui fut guillotinée sous la Terreur.

Dans ses Souvenirs, la marquise de Créqui dit que *"sa maison, ses ameublements, ses équipages et surtout sa chapelle et sa salle du dais, enfin toutes choses chez elle étaient d'une magnificence admirable. Elle avait pour son usage personnel un nécessaire de table en or massif et la collection de ses tabatières était la plus splendide et la plus curieuse du monde. Au milieu de toutes ces dorures et de ces portraits de connétables, avec tous ces lions de Luxembourg et ces alerions de Montmorency, on était d'abord un peu surpris en apercevant une petite bonne femme, en robe de taffetas brun, avec le bonnet et les manchettes de gaze unie, à grand ourlet, sans bijoux et sans aucune espèce d'étalage ou de franfreluches. Mais en approchant, c'était une physionomie si animée, un visage si noble et si régulier, une attitude modeste, mais presque royale."*

A Montmorency la bibliothèque contenait cent mille volumes et un cabinet de physique et d'histoire naturelle formé par Buffon.

La maréchale de Luxembourg donnait deux soupers chaque semaine. Mme de Genlis, qui y assistait souvent, prenait des notes, selon sa coutume, et a laissé un rapport intéressant sur certaines conversations, non seulement remarquables par leur éclat mais aussi par les sages commentaires que l'on faisait sur les hommes et les choses.

La Harpe lut une grande partie de ses ouvrages dans ce

salon. Rousseau entretint les invités princiers avec *La Nouvelle Héloïse* et son *Emile*. Quoique jamais à son aise dans un salon aristocratique, ses théories démocratiques ne l'empêchaient pas de se sentir grandement honoré par l'amicale courtoisie des invités.

Il perd son amertume ordinaire en parlant de sa noble hôtesse. "*La conversation de Mme de Luxembourg, dit-il, ne pétillie pas d'esprit. Ce ne sont pas des saillies, ce n'est pas même de la finesse, mais c'est une délicatesse exquise qui ne frappe jamais et qui plaît toujours. Dès le premier jour ma confiance en eut été aussi entière qu'elle ne tarda pas à le devenir.*" (3)

"*Aima-t-elle Rousseau?* dit Emile Faguet, *je le crois fort. Mais ce n'est pas sûr. Comme elle était femme à courir les princes du sang, elle l'était aussi à courir les princes de l'esprit.*" (4)

La maison de Rousseau, à Mont-Louis, ayant besoin de réparations, M. et Mme de Luxembourg prirent ce prétexte pour le prier "*d'accepter un logement au château ou, s'il l'aimait mieux, dans un édifice isolé qui était au milieu du parc et qu'on appelait le petit château.*" Il accepta avec empressement et écrivit à la maréchale : "*Au petit château de Montmorency, 15 mai, 1759. Madame, toute ma lettre est déjà dans cette date. Que cette date m'honore. Que je l'écris de bon coeur, je ne vous remercie point; mais j'habite votre maison. Chacun a son langage; j'ai tout dit dans le mien.*" Il disait à un ami que c'est dans cette retraite qu'il eût les idées et les imaginations les plus riantes de sa vie.

"*Rousseau, dit M. Buffenoir, entraîna à tout jamais la maréchale de Luxembourg dans son sillage de gloire.*" Elle aida Rousseau de tout son crédit pour la publication de

(3) Confessions.

(4) Les amies de Rousseau, 1911, page 234.

l'Emile, et lorsque la censure eut demandé l'arrestation de l'auteur, elle favorisa sa fuite.

Il écrivait souvent à sa protectrice et au maréchal, ses lettres témoignent d'un attachement amical, sincère et d'une profonde reconnaissance: "*Adieu, amis tendres et chéris; aimez un peu ma mémoire; pour moi j'espère vous aimer encore dans l'autre vie; mais quoiqu'il en soit de cet obscur et redoutable mystère, en quelque heure que la mort me surprenne, je suis sûr qu'elle me trouvera pensant à vous.*"

La maréchale était une autocrate et n'hésitait pas à punir les fautes contre le bon goût par un ostracisme. "*Effacez de ma liste le nom de Moniseur*", disait-elle, lorsqu'un homme quitta son salon après une histoire scandaleuse, ternissant l'honneur d'une femme. C'était l'une de ses théories que la bonne société devait punir ce que la loi n'atteint pas. Elle avait grandement raison. La médisance, la calomnie sont parfois des crimes. Ce qui étonne c'est que dans les salons modernes on reçoit, on fête, on choie les *Don Juan* et on ostracise leurs victimes. Si les femmes se protégeaient entre elles comme le font les hommes, cela mettrait un peu plus d'équité dans le monde. Malheureusement ce sont les femmes qui sont sévères pour leur sexe.

Mme de Luxembourg soutenait que les bonnes manières sont basées sur la noblesse et la délicatesse des sentiments, que la considération mutuelle, la déférence, la politesse et le respect sont essentiels à la civilisation. Tous ceux qui avaient des offenses sérieuses à se reprocher étaient bannis de ce qu'elle appelait sa "*bonne compagnie*". Il faut admettre, tout de même, que c'était plutôt les convenances que la morale qu'elle gardait et il faut se rappeler que nous sommes en plein 18^e siècle. Aujourd'hui la morale

est-elle meilleure? J'en doute, mais il y a plus d'hypocrisie. L'évolution morale est bien lente et ne suit pas nécessairement l'évolution intellectuelle.

"*Mme de Luxembourg, dit Faguet, (5) était devenue vieille femme l'oracle même des bienséances, du bon goût et du bon ton, comme aussi du vieil esprit français.*" Elle faisait et défaisait les réputations et elle voyait autour d'elle la jeunesse la plus brillante, qui la comblait de soins respectueux. Il y a des vieilles femmes dont l'esprit et l'expérience du monde font la puissance des salons et forcent ceux qui les écoutent à oublier le temps qui semble les avoir elles-mêmes oubliées.

Jamais les grâces qui caractérisent la femme, vraiment femme, ne passent, seulement elles émigrent du corps à l'esprit. "*Jeunes c'est par les yeux, âgées c'est par les oreilles qu'elles nous captivent et l'on ne cesse de les regarder avec plaisir que pour les écouter avec un intérêt mêlé de respect*", a dit un homme du 18^e siècle. Cela pourrait s'appliquer à bien des femmes de ce siècle.

"*La maréchale de Luxembourg, dit M. Hippolyte Buffenoir, consacra l'activité qui lui restait à des actes de charité. Sous le scepticisme railleur du 18^e siècle, les croyances catholiques restaient vivantes au fond des âmes. Elles avaient rayonné autour du berceau, elles venaient encore illuminer la tombe.*" (6)

Mme de Luxembourg mourut entourée de la considération générale et personne en voyant sa belle et noble vieillesse ne songea à se rappeler les fautes de sa jeunesse.

Sainte-Beuve dit, "*qu'elle est la femme qui peut-être résume le plus complètement en elle l'esprit et le ton du 18^e siècle classique, dans tout ce qui tient à l'ancien régime et qui périt avec cette société, à la veille de 89.*" (7)

(5) Id., page 233.

(6) La Maréchale de Luxembourg.

(7) Nouveau Lundis. Tome 4, page 7.



LA COMTESSE DE BOUFFLERS

Un salon rival du brillant salon de la maréchale de Luxembourg et l'un des plus célèbres de son temps fut celui de la comtesse de Boufflers au Temple. Elle était dame d'honneur de la princesse de Conti, femme du duc d'Orléans, qui était renommée pour sa beauté, le roi du Maroc, voyant le portrait de la princesse, fut frappé de sa beauté et envoya un ambassadeur demander sa main. Un autre portrait s'étant égaré aux Indes, les Hindous lui rendirent les honneurs divins, comme si c'était l'image de la déesse Monas. Suprême empire de la beauté sur les barbares comme sur les civilisés.

Mme de Boufflers était aussi célèbre pour son esprit que pour sa beauté. On l'avait nommée *L'Idole du Temple* et son goût pour les lettres lui fit donner le titre de *Minerve savante*.

Le président Hénault disait qu'il n'avait jamais rencontré une femme ayant autant d'esprit, pourtant il avait vécu dans l'intimité de Mme du Deffand. Talleyrand, l'homme le plus spirituel de son temps aimait à causer avec elle. Mme de Staël disait : "*Si la conversation de M. de Talleyrand pouvait s'acheter, je m'y ruinerais.*"

En 1763 Mme de Boufflers fit un voyage en Angleterre, qui fut un événement sensationnel dont Londres et Paris s'occupèrent.

Nous avons un coup d'oeil du cercle fameux qu'elle présidait par une peinture, de Barthélemy Olivier, qui est au

musée du Louvre. Les figures sont supposées être des portraits. L'on y voit Mme de Luxembourg, la comtesse de Boufflers, la jolie et infortunée comtesse de Lauzun, la belle comtesse d'Egmont, Mme de Beauvau, le président Hénault, le spirituel Pont de Veyle, le savant et versatile Mairan et le prince de Conti. Au milieu de ce groupe le jeune Mozart, dont le génie faisait les délices de l'Europe, à ce moment, assis à un clavecin. Jelyotte, le chanteur sans rival, est près de lui, une guitare à la main. L'on voit souvent des reproductions de cette peinture célèbre.

La comtesse de Boufflers avait un penchant pour la philosophie, et les amusements étaient espacés par des conversations d'un caractère sérieux. Son salon était fréquenté par tous les hommes de lettres en renom.

Il est souvent question de la comtesse de Boufflers dans les chroniques du 18^e siècle, depuis les *Confessions* de Rousseau jusqu'aux *Caractères et Portraits* du duc de Lévis.

Mme de Boufflers vivra par sa correspondance avec Rousseau, Hume et Gustave III : celle-ci offre un intérêt historique.

Dans la querelle de Rousseau et de Hume elle fit des efforts pour les réconcilier mais n'y réussit pas. Cet épisode fit grand bruit au 18^e siècle.

Cinq jours avant sa mort Hume lui écrivit : "*Je vois la mort approcher par degrés, sans aucune crainte ou regret. Je vous salue avec une grande affection et respect pour la dernière fois.*"

"*Certes, dit Sainte-Beuve, la femme qui inspirait à un sage mourant de tels sentiments d'intérêt et d'amitié n'était point une âme ordinaire; et ce seul témoignage, qui rattache son souvenir à celui d'une des plus belles morts que la philosophie nous offre, suffirait pour empêcher son nom de mourir.*" (1)

(1) Nouveaux Lundis. Tome 4, page 222.



MADAME DE CHOISEUL

Madame de Choiseul qui fut l'amie de Mme du Deffand, quoique beaucoup plus jeune qu'elle, était un modèle de délicatesse, de tact et de dignité. Son mari le duc de Choiseul, ministre des affaires étrangères sous Louis XV, montra une réelle habilité à réparer les malheurs de la guerre de Sept ans. La France lui doit la conquête de la Corse. La duchesse pensait qu'il était le plus grand homme de son temps. Mme de Choiseul lui fut aussi dévouée dans sa disgrâce que lorsqu'il était au pouvoir. Quand il est exilé à Chanteloup elle s'en console en pensant qu'elle le tient enfin loin de la cour, du monde et des affaires. Weiss a dit : *"C'était la femme la plus à souhait qu'ait jamais pu rencontrer un homme exposé à devenir un jour ministre et à cesser tout à coup de l'être."* (1)

"Je suis, s'écrie-t-elle, avec ce que j'aime le mieux, dans le pays qui me plaît le plus. Je n'ai jamais été si occupée de ma parure que depuis que je suis ici. Je veux redevenir jeune et, si je peux, jolie. Je tâcherai au moins de faire accroître à M. de Choiseul que je suis l'une et l'autre, et comme il aura peu d'objets de comparaison, je l'attraperai plus facilement."

Le 14 juin 1767 elle écrit à Mme du Deffand : *"Je vous envoie la lettre de M. Walpole; il me parle toujours comme à une femme"*. N'est-ce pas délicieux? C'est qu'en effet elle n'est femme que pour son mari, qu'elle adore, mais le

(1) Essai sur l'Histoire de la Littérature française, 1861.

beau duc ne le lui rend guère. Walpole disait : *“Chacun l'aime excepté son mari”*. Ma dernière passion, disait-il encore, et ma plus forte passion est la duchesse de Choiseul.

L'abbé Barthélemy qui lui était profondément attaché a fait son portrait. *“A peine âgée de dix-huit ans, dit l'auteur du “Voyage d'Anacharsis”, elle jouissait d'une profonde vénération qu'on n'accorde communément qu'à un long exercice de vertus : tout en elle inspirait de l'intérêt, son âge, sa figure, la délicatesse de sa santé, la vivacité qui animait ses paroles et ses actions, cette extrême sensibilité qui la rendait heureuse ou malheureuse du bonheur ou des malheurs des autres, enfin cette pureté d'âme qui ne lui permettait pas de soupçonner le mal. On était même surpris de voir tant de lumières avec tant de simplicité. Elle réfléchissait dans un âge où l'on commence à peine à penser.”* L'abbé Barthélemy, dit Sainte-Beuve, vivait en sage entre son cabinet de collections, son académie, quelques salons dont celui de Mme de Choiseul était le centre. C'est grâce à son amie que l'abbé arrêté durant la Révolution, fut rendu à la liberté après seize heures d'arrestation.

Après la mort de son mari la duchesse de Choiseul s'était retirée dans un couvent ; après la suppression des couvents, elle habita un entre-sol de l'hôtel de Périgord, rue de Lille. Elle mourut en 1801. *“Mme de Choiseul, dit Weiss, a dans le caractère le charme que Mme du Deffand a dans l'esprit, et elle a montré dans sa conduite la justesse que l'autre avait seulement dans son style.”*

“Les lettres de Mme de Choiseul à Mme du Deffand, dit Sainte-Beuve, sont vives, spirituelles, sensées, sérieuses, raisonneuses, même passionnées dès qu'il s'agit de la gloire et des intérêts de son époux.”

Son nom doit s'ajouter à la liste des femmes qui ont bien pensé et bien écrit et qui ont eu un salon brillant.



Madame D'Houdetot.



MADAME D'HOUDETOT

Madame d'Houdetot est l'une des femmes les plus séduisantes du 18^e siècle. *“Elle est, disait alors un de ses familiers, beaucoup plus extraordinaire que Ninon; la beauté étant le plus grand attrait de celle-ci, tandis que Mme d'Houdetot n'a jamais charmé par sa figure, qui n'était pas jolie, mais par les grâces particulières de son esprit.”*

Hippolyte Buffenoir dit : *“Parmi les femmes dont le souvenir nous attire et nous charme il faut mettre Mme d'Houdetot au premier rang et son nom vient tout d'abord à l'esprit lorsqu'on évoque les beaux jours qui s'écoulèrent de 1750 à la mort de Louis XV en 1774.”* (1)

Elisabeth Sophie Françoise de Bellegarde naquit à Paris en 1730. A la mort de sa mère sa tante Mme d'Esclavelles s'occupa de son éducation et prit la charge de la maison de M. de Bellegarde. A dix-huit ans elle épousa le comte d'Houdetot âgé de vingt-deux ans. Il appartenait à l'armée. La veille de son mariage Sophie de Bellegarde avait rencontré, chez sa cousine, Mme d'Epinay, l'homme qui devait plus tard l'aimer éperdument. *“La première fois que je la vis, dit Rousseau, elle était à la veille de son mariage; elle me fit voir l'appartement qu'on lui préparait et me causa longtemps avec cette familiarité charmante qui lui est naturelle. Je la trouvai très aimable, mais j'étais bien éloigné de prévoir que cette jeune personne ferait un jour le destin de ma vie.”*

(1) La Comtesse d'Houdetot, 1901.

Lorsque le comte d'Houdetot l'épousa il avait une liaison avec une femme mariée qui dura quarante-huit ans. Mme d'Houdetot s'accommoda des façons plutôt amicales que conjugales de son mari.

Son amour pour Saint Lambert le poète des *Saisons* est cité comme un exemple de fidélité dans les fastes des amants célèbres. La mort seule mit un terme à cette union qui dura cinquante-deux ans. "*Jamais, dit Marmontel, parlant de cette liaison, jamais deux esprits et deux âmes n'ont formé un plus parfait accord de sentiments et de pensées, Saint Lambert, avec une politesse exquise, avait dans la conversation le tour d'esprit élégant et fin qu'on remarque dans ses ouvrages. Sans être naturellement gai il s'animaient de la gaieté des autres, et dans un entretien philosophique et littéraire personne ne causait avec une raison plus saine ni avait un goût plus exquis.*"

Mme d'Houdetot aimait Saint Lambert d'une affection profonde dont le temps s'est chargé de prouver la solidité. La manière honnête et franche dont elle se défendit contre l'amour de Rousseau perçut même à travers les exagérations du récit des *Confessions*. Elle lui inspira la plus profonde passion qu'il ait jamais ressentie. C'est dans les magnifiques promenades de la vallée de Montmorency, que Rousseau lui déclara son amour. Ce fut à cette rencontre que Mme d'Houdetot alla devoir la réputation dont elle a joui depuis lors, et que plusieurs pages de la *Nouvelle Héloïse* et des *Confessions* de Rousseau avaient consacrée de son vivant. Le premier ouvrage eut un succès sans précédent dans les annales littéraires.

Rousseau avait quarante-cinq ans et son amie vingt-sept. "Ah, dit-il, dans ses *Confessions*", *si j'avais tardé si longtemps à sentir le véritable amour, qu'alors mon cœur et mes*

sens lui payèrent bien l'arrérage. Et quels sont donc les transports qu'on doit éprouver près d'un objet aimé qui nous aime, si même un amour non partagé, peut nous en inspirer de pareils?" Rousseau avait trop aimé Mme d'Houdetot pour l'oublier jamais. Lorsqu'après une année de séparation il la revoit, sa vue lui donna des palpitations jusqu'à la défaillance. Elle non plus ne devait pas l'oublier. Elle se montra toujours fière de lui avoir inspiré tant d'amour.

Sur la gravure de Corot dans l'ouvrage de M. Hippolyte Buffenoir sur Mme d'Houdetot, elle semble jolie, mais si on en juge par ce qu'elle pensait d'elle-même elle ne l'était pas. En parlant de son portrait elle écrit à Rousseau : *"Répondez-moi mon ami. Vous avez trop lu dans les astres pour ne pas savoir quelle figure nous avons là-haut. Je ne veux pas me ressembler; vous savez comme je suis ennuyée du miroir qui me renvoie un portrait. Il n'y a que ceux qui m'aiment comme vous, qui aiment à me voir. Moi je ne m'aime pas du tout, et je n'ai que du déplaisir à me rencontrer. Aussi vous savez comme M. La Tour et M. Greuze ont perdu leurs prières, quoique protégés par Saint Lambert. Voyons, mon ami, rassurez-moi contre la résurrection des corps."* Elle avait refusé de poser pour ses deux grands artistes c'est donc qu'elle ne voulait pas laisser son portrait à la postérité. Madame Suard disait quelquefois en écoutant Mme d'Houdetot : *"Mon Dieu, qu'un joli visage irait bien à cet esprit-là."*

La maison de Mme d'Houdetot à Sannois était le rendez-vous des hommes les plus distingués, les plus aimables et d'artistes célèbres. Au contact des philosophes et des lettrés elle perfectionna son éducation et développa ses dons naturels. Elle avait un goût prononcé pour la poésie.

Quelques pièces charmantes ont été recueillies. Elle eut une correspondance très étendue. Marmontel l'appelle "*la Sévigné de Sannois*". Un ami, M. de Crèvecoeur écrivait : "*L'esprit et la mémoire de Mme d'Houdetot, enrichis de la lecture des meilleurs ouvrages et de ses fréquents entretiens avec quelques-uns de ses savants amis, tels que Marmontel, d'Alibert etc... fournissaient à sa conversation une inépuisable fécondité qui la rendait instructive et délicieuse. A ce talent elle joignait une connaissance parfaite de sa langue, un jugement et surtout un goût qui approchait de l'infailibilité.*" Voilà pourquoi elle était souvent consultée par de jeunes auteurs. Florian, dit Buffenoir, n'a pas publié un ouvrage, pas une fable qu'il n'ait préalablement soumis à la sage et lumineuse critique de Madame d'Houdetot.

Un jour à un dîner chez Mme d'Houdetot il y avait une belle pyramide de fruits, Rousseau en se servant prit la pêche qui en formait la base et tout le reste s'écroula. "*Rousseau, lui dit-elle, voilà ce que vous faites avec toutes nos organisations sociales, vous jetez tout par terre d'un simple geste; mais qui rebâtira ce que vous détruisez?*"

Mme d'Houdetot voyait clairement le danger des théories sociales de Rousseau, qui déclanchèrent la Révolution française.

"*Avant son départ pour l'Angleterre, dit encore M. de Crèvecoeur, Jean Jacques Rousseau lui envoya les huit volumes de "la Nouvelle Héloïse", écrits de sa main, dont la belle écriture m'a souvent frappé en parcourant ce bel ouvrage dans la bibliothèque de Sannois.*"

M. Hippolyte Buffenoir dit : "*Madame d'Houdetot avait embelli son parc de statues et de bustes des grands écrivains, Franklin le célèbre Américain y avait planté un arbre. Ce cadre si vivant s'harmonisait bien avec l'esprit de*

la comtesse. *Habituée aux chefs-d'oeuvres des lettres et des arts, elle en réflétait la magie dans les actes les plus ordinaires et une joie harmonieuse se dégageait d'elle. On respirait autour d'elle l'hommage dû à l'intelligence, à l'amour, à la pensée, au génie.*" (2)

Son mari disait parfois avec ironie : *"Nous avons, madame d'Houdetot et moi, la vocation de la fidélité; seulement il y a eu un malentendu."* En 1793 la femme qu'il aimait depuis quarante-huit ans mourut; il se trouva isolé et se rapprocha de sa femme. On raconte que pendant cette année terrible il parcourut toutes les boutiques de Paris, dans un jour de disette et d'émeute afin de trouver de la poudre pour les cheveux de sa femme qui malgré ses soixante-cinq ans étaient encore admirables.

En 1803, dix ans avant sa mort Mme d'Houdetot recevait encore une société choisie, nécessaire à son coeur et à son esprit. Elle réunissait dans son salon les débris de la bonne compagnie et de la société philosophique qui rappelait l'art de causer et les élégances du 18^e siècle.

Un visiteur s'exprimait ainsi dans une lettre : *"J'ai vu une dame âgée de quatre-vingts ans, charmante par sa conversation, par la justesse et la grâce de ses pensées, par l'esprit et l'à-propos de ses réparties, par ses manières aimables et polies, par sa bonté sans affectation, par une imagination presque aussi brillante et un coeur presque aussi aimant qu'au printemps de la vie; j'ai vu madame la comtesse d'Houdetot, célèbre par les "Confessions" de Rousseau, si elle ne l'était déjà par les qualités qui la distinguent.. Elle avait un petit ch'en qui se coucha à ses pieds. "Pauvre animal, dit-elle, en le caressant, tu as comme moi une maladie dont on ne guérit pas, c'est la vieillesse."*

Guizot n'avait que vingt-deux ans lorsqu'il fut admis

(2) Id., page 220.

dans le salon de Mme d'Houdetot, l'impression qu'il en ressentit ne s'effaça point de sa mémoire. Dans sa notice sur Madame de Rumfort il écrit : "*Les mercredis madame d'Houdetot donnait à dîner à un certain nombre de personnes invitées une fois pour toutes et qui pouvaient y aller quand il leur plaisait. Elles s'y trouvaient en général huit, dix, quelquefois davantage. Point de recherche, point de bonne chère, le dîner n'était qu'un moyen nullement un but de réunion. Après le dîner assise au coin du feu, dans son grand fauteuil, le dos voûté, la tête inclinée, mais prenant à tout ce qui se disait, aux discussions littéraires, aux nouvelles de société ou de spectacle, au moindre incident et au moindre mot spirituel, un intérêt vif et curieux; mélange piquant et original de vieillesse et de jeunesse, de tranquillité et de mouvement.*" Parmi ceux qui virent Mme d'Houdetot et Saint-Lambert à la fin de leur vie il faut citer Chateaubriand, qui se montre sévère et injuste dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. Pourtant il avait bien des amours à se faire pardonner.

Les amis des anciens jours disparaissaient les uns après les autres. Avec son mari la comtesse était presque la dernière survivante de la société de la *Chevrette*. Grimm vivait encore mais la Révolution avait bouleversé sa vie, effrayé il avait quitté la France et achevait tristement sa carrière en Allemagne, répétant un mot désolé "*j'ai manqué l'occasion de me faire enterrer.*" Mme d'Epinay, Rousseau, Duclos, Diderot, d'Holbach étaient tous morts depuis longtemps. La comtesse se plaisait à rappeler la mémoire de ses illustres amis. Elle en avait reçu des souvenirs qui embellissaient sa maison de Sannois. Sur un petit meuble, qui renfermait le manuscrit fameux des *Confessions* copié pour elle par Rousseau lui-même, on

remarquait un buste du Dr. Tronchin par Houdon. C'était un leg de Mme d'Epinay en souvenir de l'amitié qui existait depuis leur enfance.

La vicomtesse d'Allard raconte que passant un jour avec madame d'Houdetot devant sa maison d'Eaubonne, elle lui avait dit : "*C'est sous cet acacia, au bord de ce ruisseau que Rousseau me lisait son "Héloïse" à mesure qu'il la composait.*" C'est cet acacia qui fut aussi témoin des aveux brûlants de Rousseau.

Quelques jours après la mort si douce de Mme d'Houdetot le 6 juin 1813 le *Journal des Débats* publia un article consacré à sa mémoire qu'on attribue à Suard. Dans son éloge Suard jette un regard mélancolique sur les relations de société si agréables avant la Révolution et "*dont les éléments, dit-il, n'existent plus.*"

L'abbé Delille écrivait à Rome à Mme Vigée-LeBrun. "*La politique a tout perdu; on ne cause plus à Paris. Nous avons vu finir comme tant de choses, ce qu'on appelait la conversation, c'est-à-dire un des plus grands charmes de la société française.*"

"*Ce charme avait semblé survivre avec Mme d'Houdetot. Quand elle disparut, dit Hippolyte Buffenoir, (3) il s'éteignit avec elle dans le silence du tombeau.*"



(3) Id.



MADAME NECKER

Suzanne Curchod, naquit vers 1740 dans le pays de Vaud, à Crassier, sur la frontière française de la Suisse. Son père était ministre protestant, sa mère française de naissance avait préféré sa religion à son pays. Elle fut élevée dans un presbytère de campagne, où elle puisa, avec les vertus du foyer, le goût des études sérieuses. Elle était belle, sa figure un peu trop ovale avait une fraîcheur éclatante, ses yeux bleus étaient pleins de candeur, sa taille élégante.

A seize ans la belle Vaudoise avait déjà une correspondance étendue, elle écrivait en latin à un ami de son père et recevait une lettre en caractères grecs. Elle pouvait causer de physique et de métaphysique.

Dans un séjour qu'elle fit à Lausanne, elle rencontra Gibbon. Le futur historien de l'empire romain avait été envoyé en Suisse par son père pour le guérir de ses tendances catholiques et pour y achever son instruction. Il fut frappé de l'érudition, de l'intelligence et du charme de cette jeune fille. Tous deux avaient vingt ans. Suzanne eut alors le malheur de perdre son père et se trouva avec sa mère dans une condition voisine de l'indigence. Le père de Gibbon s'opposa au mariage. Elle donna alors des cours sur les langues et les sciences qu'elle avait apprises dans le presbytère paternel. Elle eut des élèves des deux sexes. Autrefois on montrait encore, près de Lausanne,

dans un petit vallon, l'estrade ou tertre de verdure, élevée en guise de chaire par les étudiants du lieu, et d'où la jolie orpheline décernait les éloges ou les prix et peut-être, aux beaux jours d'été, donnait à ciel ouvert ses leçons. Elle perdit alors sa mère qui avait eu cependant la joie d'assister à ses jeunes triomphes, avant de disparaître. Des amis inquiets pour l'avenir d'une jeune fille si accomplie la décidèrent à partir pour Paris. Elle n'avait alors que vingt-quatre ans. Mme de Vermenon, qui en passant par Genève l'avait vue, fut frappée de son mérite et l'amena avec elle pour enseigner le latin à son fils. Cette femme du monde était veuve. M. Necker, riche banquier, âgé de trente-deux ans, lui faisait une cour assidue, mais à peine eut-il vu chez elle la délicieuse Suzanne qu'il l'aima et ce fut Mademoiselle Curchod qui bientôt devint Mme Necker. Ce fut un mariage d'inclination à une époque où l'on ne se mariait que par convenance.

Placée dès les premiers mois de son arrivée à la tête d'une maison où elle recevait l'élite des gens de lettre, ce fut un effort pour elle de s'adapter à la société française, elle y réussit cependant. *“Je dois vous faire un aveu, écrivait-elle en 1771 à une amie de Suisse, c'est que depuis le jour de mon arrivée à Paris, je n'ai pas vécu un seul instant sur le fond d'idées que j'avais acquises, j'en excepte la partie des mœurs, mais j'ai été obligée de refaire mon esprit tout à neuf pour les caractères, pour les circonstances, pour la conversation.”* On lui a reproché sa raideur, ce qui était dû à une infirmité nerveuse, qui l'empêchait de s'asseoir, elle était obligée de causer debout, ce qui enlevait le charme du *laisser aller*.

Le génie social est un don de la nature comme la poésie et la musique. Il y avait un grand pas de la simplicité

primitive dans laquelle Suzanne Curchod avait passé son enfance à la vie complexe d'un salon parisien et elle s'aperçut vite de ce qui lui manquait. Elle usa sa santé dans un effort pour l'atteindre. Elle ne fut jamais autre chose qu'une fleur transplantée. Elle étudia la société, dit un de ses critiques, comme elle étudiait une question littéraire.

Le salon Helvétique, comme on l'appelait, avait un cachet particulier. Cette fille d'un pasteur Suisse avait de fortes convictions et un idéal très élevé; elle passa à travers le relâchement moral de cette époque sans ternir sa pureté angélique. Son salon fut cependant le centre d'un cercle choisi et lettré qui réunissait les hommes et les femmes les plus célèbres de son temps.

Le salon de Mme Necker soit à Paris soit à St. Ouen, marque une transition entre deux périodes. On aime à se la représenter dans la fraîcheur de son enthousiasme à ses dîners du vendredi aux hommes de lettres, ou à ses soirées, où ses invités étaient égayés par les satires de Diderot, les anecdotes de Marmontel, par l'esprit et le savoir de Grimm. On y voyait d'Alembert, Thomas, Bouffon, Suard, l'abbé Raynal, Saint-Lambert, Florian, Chénier. On discutait les affaires de l'Académie française, on décidait du sort des candidats, puis on écoutait les réitations de mademoiselle Clairon et la lecture d'oeuvres d'auteurs connus et inconnus. La touchante idylle de *Paul et Virginie* qui a enchanté notre jeunesse, fut lue dans ce salon pour la première fois.

C'est à un souper chez Mme Necker que furent lues les lettres de rupture entre Rousseau et Hume, qui étonnaient tout le monde parisien. Hume est un philosophe anglais, auteur d'un célèbre *Essai sur l'Entendement humain*.

L'abbé Morellet se plaignait de l'austérité de Mme Nec-

ker qui ne permettait pas à la conversation de dépasser une certaine limite. L'abbé Galiani trouvait qu'elle était trop réservée, il l'appelait sa *Divinité* et ses lettres pleines de sève nous donnent une peinture amusante des vendredis de Mme Necker.

Malgré ses fortes convictions religieuses, Mme Necker recevait cordialement les philosophes les plus extrémistes. *"J'aime beaucoup quelques-uns de nos philosophes modernes, mais je n'aime point leur philosophie"* disait-elle. Son admiration pour leur talent n'allait pas jusqu'à leurs opinions. Elle écrivait une autre fois. *"J'en vois quelques-uns, et heureusement leurs mœurs, qui sont très honnêtes, corrigent l'impression de leurs principes."*

Parmi les étrangers distingués qu'elle recevait à Saint Ouen on voit son ancien admirateur, Gibbon, devenu illustre. Le temps était éloigné où elle présidait la coterie littéraire de Lausanne et où elle versait des larmes amères sur l'infidélité de l'historien futur. Il trouva en elle sa dernière amie. Buffon fut pour Mme Necker ce que Fontenelle fut pour Mme de Lambert. Elle fut l'amie de Thomas, Marmontel, Fontenelle, Grimm, Diderot et Voltaire, et le ton respectueux de leurs lettres est le plus beau tribut payé à sa dignité et à sa délicatesse. Mme Necker trouva une amie constante dans Mme d'Houdetot. Elle fréquentait le cercle philosophique de La Chevrette. Mme Necker eut un attachement romantique pour la petite fille de la Maréchale de Luxembourg, l'exquise duchesse de Lauzun, trahie la veille de son mariage et délaissée le lendemain, qui portera jusque sur l'échafaud un courage élégant et noble.

Madame Necker fut aussi liée avec Mme Geoffrin. Mais deux grandes amitiés dominèrent sa vie après son amour pour son époux. Buffon et Thomas. Elle termine ainsi

une lettre à Thomas : *“Je ne désire rien dans la postérité qu’un tombeau où je précède M. Necker, et dont vous ferez l’inscription; cet abri me sera plus doux que celui des peupliers qui couvrent les cendres de Rousseau.”*

Cette femme qui parlait si éloquemment des questions philosophiques, politiques et économiques fut le centre d’un cercle connu pour ses tendances libérales. La position de son mari au ministère et les opinions prononcées de sa fille, donna au salon de Mme Necker une couleur politique un peu révolutionnaire. Elle préférait la littérature aux discussions politiques, mais Mme de Staël s’empara graduellement du sceptre qui tombait de ses mains et elle ne pouvait plus guider la conversation selon ses goûts. Sa conversation intéressante fut éclipsée par l’éloquence impétueuse de Mme de Staël qui donnait le ton à tous les cercles où elle entrait. Si la mère était alliée au passé par ses goûts et ses sympathies la fille appartenait à l’avenir par ses convictions, et son intelligence versatile toucha toutes les questions du jour.

Madame Necker fut aussi célèbre pour sa bienfaisance que pour son esprit. De santé délicate, elle trouva le temps au milieu de ses nombreux devoirs sociaux de soulager la souffrance et de fonder un hôpital qui porte encore son nom. Vers 1778, les malades avaient bien peu de confort, on en mettait plusieurs dans le même lit. L’hospice de Mme Necker démontra la possibilité de soigner ces malheureux, de leur donner à chacun un lit et des soins nécessaires à un prix raisonnable. Elle en fit la démonstration dans une maison qui hospitalisait cent vingt malades, dont elle resta pendant dix ans la directrice et l’économe vigilante. Elle mérita d’avoir sa part publique d’éloges dans un passage du compte-rendu de M. Necker au roi en janvier 1781.

La disgrâce de M. Necker la frappa cruellement, elle connut l'ingratitude et l'isolement de ceux qui ont occupé une position élevée et dont l'amitié et les faveurs ne comptent plus. Dans la solitude de Coppet où elle mourut à cinquante-quatre ans, durant les jours les plus sombres de la Révolution, elle consacra ses derniers jours au salut des victimes de la Terreur. Elle essaya avec sa fille de faire évader André Chénier, une des plus nobles victimes de la Révolution.

Epouse dévouée, mère soucieuse, amie loyale, esprit large et élevé elle se distingue, dans une période de relâchement des relations domestiques, par les vertus qui ornent le foyer aussi bien que par les talents qui brillent dans les salons.

Pendant les horreurs de 93 elle écrivit ses *Réflexions sur le Divorce*, ce fut son chant de cygne, ces pages éloquentes parurent au lendemain de sa mort. Cet écrit qu'elle traçait d'une main défaillante avait pour but de combattre la loi française du divorce et d'en montrer les contradictions avec les principales fins de la société et de la morale. Elle ne conçoit pas qu'on livre ainsi une institution fondamentale à la merci des caprices humains. Sainte-Beuve qui s'y connaît dit : "*Que la vérité de son émotion la fait arriver à l'expression parfaite et au coloris*", et il ajoute, "*même hors du cercle domestique Mme Necker mérite d'obtenir dans notre littérature un souvenir et une place qu'on ne lui a pas généralement accordés jusqu'à cette heure*. La France lui doit Mme de Staël et c'est beaucoup. Elle a laissé des monuments de bienfaisance et une mémoire sans taches.



liberté d'esprit, une assurance de jugement, un équilibre parfait dans la vie intellectuelle". Jamais, dit encore M. Bertaut, le "*petit ménage*" n'avait brillé d'un plus vif éclat dans le ciel parisien. Maintenant c'est deux fois par semaine que l'on recevait. Le lundi était demeuré le jour des philosophes, des conversations sérieuses, des discussions, entre gens de lettres; Condorcet, Garat, La Harpe, Benjamin Constant entraînaient l'esprit sur les plus hauts sommets des grandes questions." (1)

Le vendredi on soupait et les femmes étaient invitées. C'est dire que, ce jour-là, l'aspect du salon de Mme Suard était tout différent. Mme et Mlle Piscatory qui devait devenir Mme Pastoret, femme du chancelier de France, Mme Boutier et Mme Joinville, sa fille, parfois la belle Mme de Condorcet, étaient les dernières recrues de ce foyer de conversation. L'esprit, l'entrain, la gaieté étaient de toutes les réunions. On n'évoquait le souvenir des chers disparus, Helvétius, d'Holbach, Mme Geoffrin, Julie de Lespinasse que pour rappeler leur haute intelligence, leurs brillantes qualités, le charme des femmes.

Hélas, tant de beauté, d'art, d'effort intelligent devait bientôt être englouti dans la catastrophe de la Révolution.

Après la mort de Robespierre le *petit ménage* put se reprendre à la vie et rentra en possession de la chère maison avec ses meubles, ses livres et ses souvenirs aimés. Il fallut recommencer sa vie, reprendre la lutte au point où on l'avait laissée vingt ans auparavant. Mais qu'importe! on avait échappé à la tourmente et on appréciait la douceur de vivre et la joie du travail.

L'Académie n'existait plus, les anciens salons étaient disparus. Pendant que sa compagne rouvrait les portes de son salon, Suard par l'intermédiaire de Lucien Bonaparte,

(1) Egéries du Dix-huitième siècle.

tentait de rétablir l'Académie. Bonaparte le réintégra dans sa situation de secrétaire perpétuel de l'Académie.

Dans le *Publiciste* dont Suard avait conservé la direction, il menait une lutte en règle contre les idées de Chateaubriand, de Joubert et de Fontanes. Il y était appuyé par sa femme elle-même, qui y glissa plus d'un article où elle faisait appel à la littérature de Voltaire pour combattre ceux qui se vantaient de rénover le style français.

On afflue de plus en plus chez les Suard, Talleyrand daigne s'y montrer; la belle Mme de Souza, Mlle de la Tour du Pin, la duchesse de Villeroy, épaves de la cour de Louis XV sont aussi leurs hôtes ainsi que Mme de Vergennes, Mme Lavoisier et Mlle de Meulan, la future Mme Guizot.

L'Empereur eut une discussion littéraire avec Suard à propos de Tacite, mais le publiciste n'abdiqua aucune de ses opinions devant celles de son maître. En une autre occasion, il eut l'audace de tenir véritablement tête à Napoléon. Ce fut à l'occasion de l'assassinat du duc d'Enghien. Un article lui fut demandé par l'intermédiaire du duc de Bassano. L'académicien, dit M. Bertaut, fit une belle réponse digne de l'antiquité :

“Je me trouve frappé de stérilité quand je veux écrire sur des sujets de commande qui ne sont pas dans le cours habituel de mes réflexions... Je n'ai jamais fait à des hommes en place le sacrifice de ma pensée.”

Il ne s'était pas rallié à l'Empire et quand arrivèrent les Cent-Jours, il refusa de signer l'adresse à l'Institut.

Louis XVIII s'en souvint et lui donna en même temps que la rosette de la Légion d'honneur, l'ordre de Saint-Michel, et lui montrait une grande affabilité lorsque le publiciste paraissait aux Tuileries. (2)

Le bonheur était enfin revenu pour le *petit ménage*.

(2) “*Journal*”

(2) Il publia sous Louis XVI la première feuille quotidienne française, le “*Journal de Paris*”.

On s'était installé dans un bel appartement de la rue Royale, et l'on y recevait comme avant 1789. Tout ce qui comptait à Paris se faisait gloire d'être reçu dans le salon de ceux qu'on appelait maintenant Philémon et Baucis.

Ils vieillissaient doucement l'un près de l'autre, unis comme aux premiers jours. Il disait "*s' je perdais ma femme, ce serait ma conscience qui s'évanouirait. Je craindrais de ne plus vivre aussi noblement.*"

"Ah! s'écriait-elle, *pourquoi n'est-on pas réunis par la mort quand on l'a été pendant la vie! Et de combien de maux nous serions délivrés par cette certitude!*"

De tous les salons et de tous les cercles demi littéraires, demi politiques, demi philosophiques qui ont été présidés par des femmes vers la fin du 18^e siècle, celui de Mme Suard fut l'un de ceux où l'on désirait le plus être admis. Toute l'aristocratie de l'intelligence depuis Condorcet, d'Holbach, Diderot, Voltaire, jusqu'à Michaud et La Harpe y venaient. Son salon était un terrain neutre où se rencontraient les célébrités de tout genre. Il rivalisait avec celui de Mme d'Houdetot. Au commencement du 19^e siècle il fut l'égal de ceux de Mesdames de Vergennes, de Pastoret.

On doit à cette femme distinguée plusieurs ouvrages littéraires, entre autres : *Madame de Maintenon peinte par elle-même; un Essai de Mémoires sur M. Suard*. C'est un récit très prenant, très savoureux et qu'on sent très sincère, dit M. Bertaut; aussi quelques traductions de romans anglais.

C'est au milieu d'un cercle d'amis qu'elle s'éteignit en 1830. Par son testament elle légua à l'Académie de Besançon une rente à perpétuité, de 1500 francs à attribuer en prix "*à un jeune homme annonçant des dispositions littéraires.*" (3)

(3) Suard naquit à Besançon, en 1733, c'est pourquoi Mme Suard fit ce don à cette ville.



LA COMTESSE DE SABRAN

L'enfance de Françoise Eléonore de Manville fut triste. Sa mère mourut en lui donnant le jour, la pauvre enfant ne connut ni les caresses d'une mère ni les joies du toit paternel. Elle fut recueillie par sa grand'mère Mme de Montigny, puis placée au couvent de la Conception. On ne la retira du couvent que pour lui faire épouser un vieil officier de marine retraité, le comte de Sabran, qui avait cinquante ans de plus qu'elle. Malgré cette union mal assortie la jeune femme eut une conduite exemplaire. Elle eut deux enfants, un fils et une fille. Elzéar de Sabran fut honoré de l'amitié de Mme de Staël; Delphine, jolie et spirituelle, fit preuve d'un grand courage pendant la Terreur, par les soins qu'elle prodigua à son beau-père le général marquis de Custine et à son mari, tous deux emprisonnés. Mme de Sabran devint veuve à vingt-cinq ans, elle était alors dans tout l'éclat de sa beauté.

Elle avait les cheveux blonds, les yeux noirs, pleins de flammes et de douceur, les lèvres fines et spirituelles; une physionomie, tantôt malicieuse, tantôt sentimentale; des manières engageantes; sa conversation était tour à tour enjouée et profonde, spirituelle et instructive. Elle avait une instruction solide et brillante, elle savait l'italien, l'anglais, même un peu de latin. Dans le style épistolaire elle occupe une place voisine de Mme de Sévigné.

Par sa famille elle appartenait à la plus haute noblesse

de France. L'oncle de son mari Mgr. de Sabran, évêque de Laon, duc et pair, était grand aumônier de Marie-Antoinette. Elle avait pour amies Mme de Polignac et toutes les femmes de la société du petit Trianon. La reine la recevait avec une bienveillance exceptionnelle et tous les salons lui faisaient un accueil empressé.

La comtesse de Sabran était le type de la grande dame du 18^e siècle ; instruite sans pédanterie, supérieure sans prétention, affable sans familiarité, spirituelle sans malice.

Elle habitait rue Saint-Honoré, un hôtel luxueux, meublé avec un goût exquis. Des lettres d'amies mentionnent une bibliothèque que les amateurs modernes envieraient.

Galiani disait en parlant des femmes du 18^e siècle : *"Elles n'aiment plus avec le cœur, elles aiment avec l'esprit."* Ce qui fait l'intérêt de la correspondance de la comtesse de Sabran et du chevalier de Boufflers c'est qu'on y sent quelque chose de bien supérieure à l'esprit et au talent : la tendresse. Cette correspondance prouve que la vie de l'esprit ne détruit pas toujours la vie du cœur, et qu'il y a des caractères, qui sous le masque de l'ironie, sous un aspect de froideur couvent des trésors de tendresse. Il y a des cœurs dont on ne peut empêcher les pulsations.

Ce fut en 1777 que la comtesse de Sabran fit la connaissance du chevalier de Boufflers. Elle avait vingt-sept ans, il en avait trente-neuf. *"L'esprit fut le trait d'union entre ces deux êtres brillants, qui croyaient sans doute, dit Imbert de Saint-Amand, ne plus vivre que par la tête et qui durent se trouver tout étonnés de vivre désormais par le cœur."*

Quel était l'homme qui avait triomphé des résistances de la belle veuve ? Le chevalier, à qui on accordait autant d'esprit qu'à Voltaire, ne devait ses succès ni à sa beauté,

son physique était ordinaire, ni à sa position, il n'était encore que colonel, mais au 18^e siècle on appréciait l'esprit plus que tous les autres avantages. Le chevalier était allié aux Beauvau, aux Mirepoix, aux Luxembourg, il comptait parmi ses ancêtres le maréchal de Boufflers, le glorieux défenseur de Lille, que Louis XIV créa duc et pair. Il était le second fils de la spirituelle marquise de Boufflers, qui fut l'une des femmes les plus brillantes de la petite cour du bon roi Stanislas à Nancy.

“Le chevalier de Boufflers, dit Imbert de Saint-Amand, tenait au clergé par ses débuts, à l'armée par son grade, aux seigneurs et aux philosophes par ses relations, à la littérature par ses goûts. Il se servait avec une égale adresse de la plume et de l'épée.” Voltaire dans un élan d'enthousiasme disait au chevalier de Boufflers : *“Je vois en vous mon héritier.”* Mme du Deffand se demandait si l'auteur de *Candide* avait plus d'esprit que Boufflers.

Pourquoi le chevalier n'épousait-il pas la comtesse? pourquoi? Parce que M. de Boufflers, obéissant à un sentiment de délicatesse exagérée, ne se trouvait ni assez jeune ni assez beau pour avoir le droit de n'être pas riche. Il lui aurait fallu renoncer à ses bénéfices de chevalier de Malte et n'apporter à Mme de Sabran que sa réputation d'homme d'esprit. Il ajourna donc son mariage tant qu'il ne serait point parvenu à se créer une grande position.

Il y a une grande différence entre l'amour de Grimm pour Mme D'Epinay, du chevalier de Boufflers pour Mme de Sabran, qui a duré jusqu'à la mort de l'un d'eux, et une amourette. (Grimm ne pouvait épouser Mme d'Epinay parce que son mari vivait et Boufflers voulait payer ses dettes et se rendre digne de Mme de Sabran avant de l'épouser). Je fais donc une grande différence entre un

amour qui dure et une passade qui ravale l'homme au niveau de la bête, et pas de toutes les bêtes, puisque certaines races d'oiseaux, entre autres une espèce d'aigle, quelques races de singes, n'ont qu'une femelle dont ils prennent grand soin, et si elle meurt, ils vivent solitaires ou meurent de peine. En cela ils valent mieux que bien des hommes qui sont bigames par tempérament.

Thiers dans une notice intéressante, qu'il publia en 1827, au sujet de la marquise du Deffand, a dit : *“Le 18^e siècle a présenté une foule de ses unions singulières que les lois condamnaient, mais auxquelles leur durée servait d'excuses. Ces unions, qui, d'abord illicites dans l'origine, s'épuraient par la constance, obtenaient, avec le temps, de la part d'un public intelligent et facile, des ménagements, des égards et presque une sorte de respect.”* La liaison de Grimm et de Mme d'Epinay, du président Hénault et de Mme du Deffand, de Saint-Lambert et de Mme d'Houdetot en sont des exemples frappants. Cuvilliers-Fleury disait, dans un remarquable article, sur la société du 18^e siècle, que l'amour n'y était qu'un mot vide de sens, le mariage une banalité, la famille un embarras, les devoirs de la vie intime une chaîne. Plus d'une femme de cette époque se serait reconnue dans ce tableau. Mais la comtesse de Sabran n'y ressemblait en rien. Elle avait à un haut degré le sentiment maternel et comprenait la valeur des joies du foyer. Sa position irrégulière devait beaucoup la faire souffrir.

Cette inquiétude perçue dans une de ses premières lettres à M. de Boufflers. Elle écrit : *“Tu es l'âme qui anime mon corps; je ne peux être affectée que par toi, tu dispenses à ton gré le bien et le mal qui m'arrivent, et je ne peux connaître le bonheur à moins que tu ne t'en charges.”* Le bonheur elle ne parviendra pas à le trouver parce que le

chevalier de Boufflers attendit trop longtemps pour l'épouser.

Fatigué de sa réputation d'homme d'esprit, mais superficiel, le chevalier de Boufflers voulait se distinguer par des travaux sérieux, par d'importants services rendus à son pays. Lui, l'homme civilisé par excellence, ce raffiné, s'arracha aux étreintes désespérées de son amie pour aller sous le ciel brûlant d'Afrique, chez les sauvages, remplir une tâche pénible et difficile.

Quel déchirement que de se quitter dans toute la force d'une passion mutuelle, c'est une des plus grandes tortures morales. Ne plus voir ces yeux avec une lueur caressante, ne plus presser cette main, ne plus sentir battre son cœur contre un autre cœur, mettre toute son âme dans un dernier baiser, puis rester seule, le cerveau en feu, les idées troublées, éprouver le besoin de crier le nom aimé, comme pour le rappeler, demander à Dieu l'oubli ; mais hélas ! dans certaines âmes le souvenir reste vivace. Celles qui n'aiment qu'une fois dans la vie n'oublient pas facilement. Ne voir qu'un homme entre tous les hommes, qu'une femme entre toutes les femmes, c'est cette préférence, ce côté moral et profond qui épure et consacre l'amour. L'amour supérieur est exceptionnel comme tout ce qui est noble, beau et fier.

L'absence au lieu de détruire l'amour véritable, le fortifie. On a comparé l'absence *"au vent qui éteint les petits feux et active les grands."*

Cette lettre qu'on attend avec anxiété, quelle joie lorsqu'enfin on la tient dans ses mains, que nos lèvres s'impriment sur chaque ligne avant que nos yeux ne la parcourent.

Mme du Deffand prétendait que le président Hénault

avait *“l'absence délicieuse.”* Ce que la sarcastique marquise disait de son commensal, le mot d'amant ne saurait s'appliquer au docte magistrat, Mme de Sabran pouvait le dire sérieusement du chevalier de Boufflers. Imbert de Saint-Amand dit : *“qu'une femme n'écrit pas avec plus de délicatesse, plus de sensibilité que cet homme en apparence frivole. Il a des lettres exquises, des lettres qui sourient et qui pleurent, des lettres qui aiment, qui consolent, qui encouragent, qui fortifient.”*

Le premier séjour du chevalier de Boufflers au Sénégal fut de courte durée et il débarquait à l'improviste. Mme de Sabran lui écrivit alors : *J'ai éprouvé une si grande révolution ce matin à la nouvelle de ton arrivée, que je n'en suis pas encore remise. N'a-t-on pas bien raison de dire : “la joie fait peur.”*

Le lendemain M. de Boufflers n'est pas encore là. Elle lui écrit : *“J'ai passé une journée cruelle ; le cœur me battait à chaque voiture qui s'arrêtait, et il m'a été impossible de sortir de toute la journée en t'attendant. Je crains presque autant de te voir, car que deviendrais-je si je te vois l'air bien défait et bien malheureux ? Encore si tu pouvais, comme le pauvre pigeon, être dégoûté des voyages par cet essai et prendre sagement le parti qu'il prit de ne plus quitter sa fidèle compagne ; tout serait oublié, et nous ne penserions plus qu'à nous servir du mal pour jouir encore du bien. Mais à peine t'aurais-je vu qu'il faudra te dire adieu encore et te perdre de nouveau, peut-être pour plus longtemps. Adieu, voilà encore une journée passée sans toi ; viens au moins demain, car sans cela je ne sais plus ce que je deviendrai et je mourrai d'impatience, n'ayant pu mourir de chagrin.”* Lorsqu'il vint les sanglots se mêlèrent

aux larmes de joie. La perspective d'un nouveau départ assombrissait le bonheur du retour.

Le chevalier de Boufflers fut accueilli avec enthousiasme par la haute société, dont il était lui-même l'expression la plus séduisante. Paris et Versailles n'avaient pas eu le temps de l'oublier, et, il fut plus à la mode que jamais. Son départ avait été un deuil pour les salons et les boudoirs. On s'affligeait en pensant qu'il partirait encore bientôt pour le Sénégal. On le plaignait de ce lointain exil. Grands seigneurs et hommes de lettres s'apitoyaient sur son sort.

Pour se faire une idée du prestige mondain du chevalier de Boufflers il faut lire le charmant portrait qu'Arsène Houssaye en a tracé : *"Boufflers, dit l'élégant auteur de la "Galerie du 18^e siècle", a été l'âme enjouée de ce beau monde que 1790 a dispersé à jamais, ce beau monde qui vivait de joies et de fêtes sans souci de la mort. Il a effleuré dans ses courses vagabondes le règne doré de Madame de Pompadour, le gouvernail pourpre de Madame Dubarry, la grâce adorable de Marie Antoinette; il a été l'esprit le plus recherché de la cour de Prusse. Il était partout dans la même maison, surtout les chemins; il a été le plus intrépide voyageur en terre ferme de son temps. On disait de lui: C'est le plus errant des chevaliers" et tout le monde sait le mot charmant d'un autre esprit non moins français: M. de Tressan le rencontre sur une grande route, "Chevalier je suis ravi de vous trouver chez-vous."*

Nommé maréchal de camp, il passa une partie de son très court congé à faire des visites pour l'Académie française, où il fut élu pour remplacer de Montazet. Son bagage académique n'était pas lourd. Quelques jolis contes, divers petits poèmes érotiques, des poésies fugitives et les lettres à sa

mère, la célèbre marquise de Boufflers, dont il avait hérité de l'esprit. Mais sa renommée il la devait surtout à son talent de causeur. C'était l'homme le plus spirituel de Paris. Comme le dit Arsène Houssaye : *"il pouvait lutter par la grâce avec Hamilton, par le trait avec Voltaire."* Il ravissait tout le monde par ses récits piquants, sa philosophie enjouée, ses mots profonds dits d'un ton léger.

Pendant les trois mois que Boufflers passa en France tous les salons se le disputaient. Ses devoirs d'homme du monde, d'académicien, de militaire, de gouverneur d'une colonie, ne lui laissaient aucun moment de liberté. Mme de Sabran voulant respecter les convenances ne pouvait le voir que dans de rares et délicieux instants. L'effort surhumain qu'il lui fallait faire pour cacher à la ville et à la Cour les angoisses de son cœur, cette perpétuelle contrainte usait ses forces, brisait son âme et il y avait des moments où elle craignait de trahir son secret, de s'écrier : *"Je l'aime, je l'épouse, il est à moi."*

Avant de s'embarquer, le 11 décembre, 1786, le chevalier de Boufflers écrit à son amie inconsolable : *"Je te les envoie, chère femme, ces cheveux que tu m'as demandés comme un gage et un symbole du plus doux et du plus durable de tous les liens. S'il reste quelque vestige de sensation à ce qui est séparé de nous, si ce qui a fait partie de moi-même, participe encore de ma nature, ils voleront à toi comme le fer à l'aimant et la paille à l'ambre. Les voilà, ils sont à toi, mais moins encore que ce qui m'en reste. Je te les rapporterai un peu blanchis, mais tu ne les dédaigneras pas; ils se mêleront quelquefois à tes belles tresses blondes, et ma tête se parera de tes cheveux comme un arbre desséché se pare de lierre et de pampre. Que m'importe d'être*

jeune ou vieux, pourvu que je vive avec toi et que je te vois à mon aise."

Le voyage commencé Boufflers ne pense qu'au retour. *"Je serais tenté, dit-il, de prendre de l'opium d'ici là; mais mon devoir dormirait trop. D'ailleurs, tant de bonheur mérite bien d'être acheté par quelques peines et surtout par quelques succès. Le mariage d'Hercule ne s'est fait qu'après ses douze travaux. Adieu. Je t'aime comme un père, comme un enfant et comme un fou."*

Il y a des moments où il tressaille de joie: *"Aimons-nous toujours, s'écrie-t-il, c'est un grand plaisir de se voir; mais le vrai bonheur, c'est de s'aimer, parce qu'on se voit, qu'on se parle, qu'on s'entend même dans l'absence; et quoiqu'on se plaigne beaucoup, on est moins à plaindre que ceux qui n'aiment point. Adieu, charmante enfant, je t'embrasse comme la première fois que je t'ai embrassée."*

Mme de Sabran écrivait à son ami, le 17 juillet, 1787: *"Je donnerais bien tout ce que je possède pour vivre, vieillir et mourir avec toi, avec l'assurance que tu ne me quitterais plus, que je n'entendrais plus surtout ces cruels adieux qui mettent mon corps et mon âme à la torture, et qui me coûtent chaque fois dix années de ma vie. Que sont tous les biens du monde, en comparaison de cette union intime de deux âmes qui sont formées l'une pour l'autre. Combien l'on a de force et de courage pour tenir tête à toutes les peines de la vie; qu'il est facile de se passer de tout quand l'on a tout."*

La seconde absence de Boufflers dura un peu plus de deux ans. Il surprit les colons et les nègres par sa bonté et il étonna le gouvernement français par les ressources qu'il découvrit au Sénégal. Son départ fut une calamité, et

jusqu'à plus de deux lieues de la côte, il entendit le cri du regret universel.

Il retrouva son amie toujours aussi aimante, mais la société française n'était plus la même; le souffle révolutionnaire agitaït déjà les esprits et la politique remplaçait les joies intellectuelles et les charmes de la conversation.

Le vicomte de Ségur disait assez plaisamment: *"Je ne puis souffrir cette révolution: elle m'a gâté mon Paris; et tandis qu'elle se vante d'une philosophie chimérique, d'un grand amour du bien public, d'une abnégation absolue de tout intérêt privé, elle ne fait qu'étendre à tous l'ambition de quelques-uns; on pourrait la peindre en deux mots: "Otes-toi de là que je m'y mette." Au reste je n'accuse personne des torts de cette Révolution, car tout le monde en a d'abord voulu; chacun a essayé d'en prendre sa part, suivant sa force et sa mesure, et, depuis le roi jusqu'au plus petit particulier de son royaume, tous y ont plus ou moins travaillé. L'un lui permettait d'avancer jusqu'à la boucle de son soulier, l'autre, jusqu'à la jarretière, celui-ci jusqu'à la ceinture, celui-là jusqu'à l'estomac; enfin j'en vois lui ne seront contents que lorsqu'ils en auront par dessus la tête. De tous les torts, celui que je leur pardonne le moins, c'est d'avoir changé la capitale des plaisirs en un foyer de disputes et d'ennuis."*

Le chevalier de Boufflers, entraîné par le courant, appartenait à l'école philosophique et libérale. Il se fit nommer député de la noblesse aux États Généraux par le bailiage de Nancy. Il se trouvait dépaycé dans ce milieu parlementaire, brutal, et les bruyants débats lui faisaient regretter, à lui l'homme de salon par excellence, l'atticisme élégant et la finesse exquise des conversations d'autrefois.

Mme de Sabran lui écrivait: *"Tu commences donc à*

t'apercevoir que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et à te douter qu'il y a des monstres dans les villes comme dans les forêts? Tout ce qu'on a vu dans les temps barbares n'approchera jamais de ce que nous sommes destinés à éprouver. Les freins qui devaient contenir la multitude sont brisés; maintenant elle profitera de la liberté dont on veut la faire jouir pour nous égorger tous." Elle avait une vision prophétique de la Terreur, elle voyait plus clair que Mme de Staël, qui raconte que se trouvant à l'ouverture des Etats Généraux, à côté de Mme de Montmorin, femme du ministre des affaires étrangères, à qui elle communiquait toutes ses espérances, celle-ci, lui avait répondu tristement : *"Vous avez tort de vous réjouir, madame, il arrivera de tout ceci de grands désordres pour la France et pour nous."* (Mme de Montmorin et son fils furent guillotins; M. de Montmorin, resté ministre, jusqu'à la fin de 1791, fut massacré le 2 septembre, 1792, à l'Abbaye).

Le chevalier de Boufflers et Mme de Sabran trouvèrent asile auprès du prince Henri de Prusse, qui habitait le château de Rheimsberg, à vingt lieues de Berlin.

Boufflers et son amie quittèrent le château du prince pour s'établir dans un petit domaine voisin de la Pologne qu'ils reçurent du roi de Prusse lui-même. Ce fut à cette époque, en 1797, que les deux vieux amants, qui s'aimaient depuis vingt ans, s'épousèrent. La bénédiction nuptiale leur fut donnée à Breslau. Le marié était âgé de soixante ans, la mariée de quarante-sept. Dix ans auparavant le chevalier écrivait : *"La morale de tout cela est qu'il nous faut une retraite pour cacher ma vieillesse et les soins assidus qu'elle attend de toi, et nous montrerons à*

tous ceux qui voudront nous y chercher que "Philémon et Baucis" n'était point une fable, mais une prophétie."

Les deux époux revinrent en France, en 1800. Que de changements depuis leur départ. La brillante société française ruinée, dispersée, décapitée, les beaux hôtels du faubourg Saint-Germain fermés et silencieux comme des tombeaux. A Versailles l'herbe poussait dans les cours du palais, le roi, la reine, leurs amis, guillotinisés.

Napoléon devenu empereur accorda une pension au chevalier de Roufflers. Sans fonction, sans fortune, il avait encore le grand prestige que donne l'esprit.

Mme de Sabran survécut douze années à son époux, on grava sur sa tombe cette épitaphe qu'elle avait composée :

A la fin je suis dans le port
Qui fut de tout temps mon envie,
Car j'avais besoin de la mort
Pour me reposer de la vie.

Mme de Sabran fut l'une des reines des salons du 18^e siècle. Elle eut le prestige que donnent la beauté, l'esprit et l'intelligence.





Madame Vigée-Lebrun.

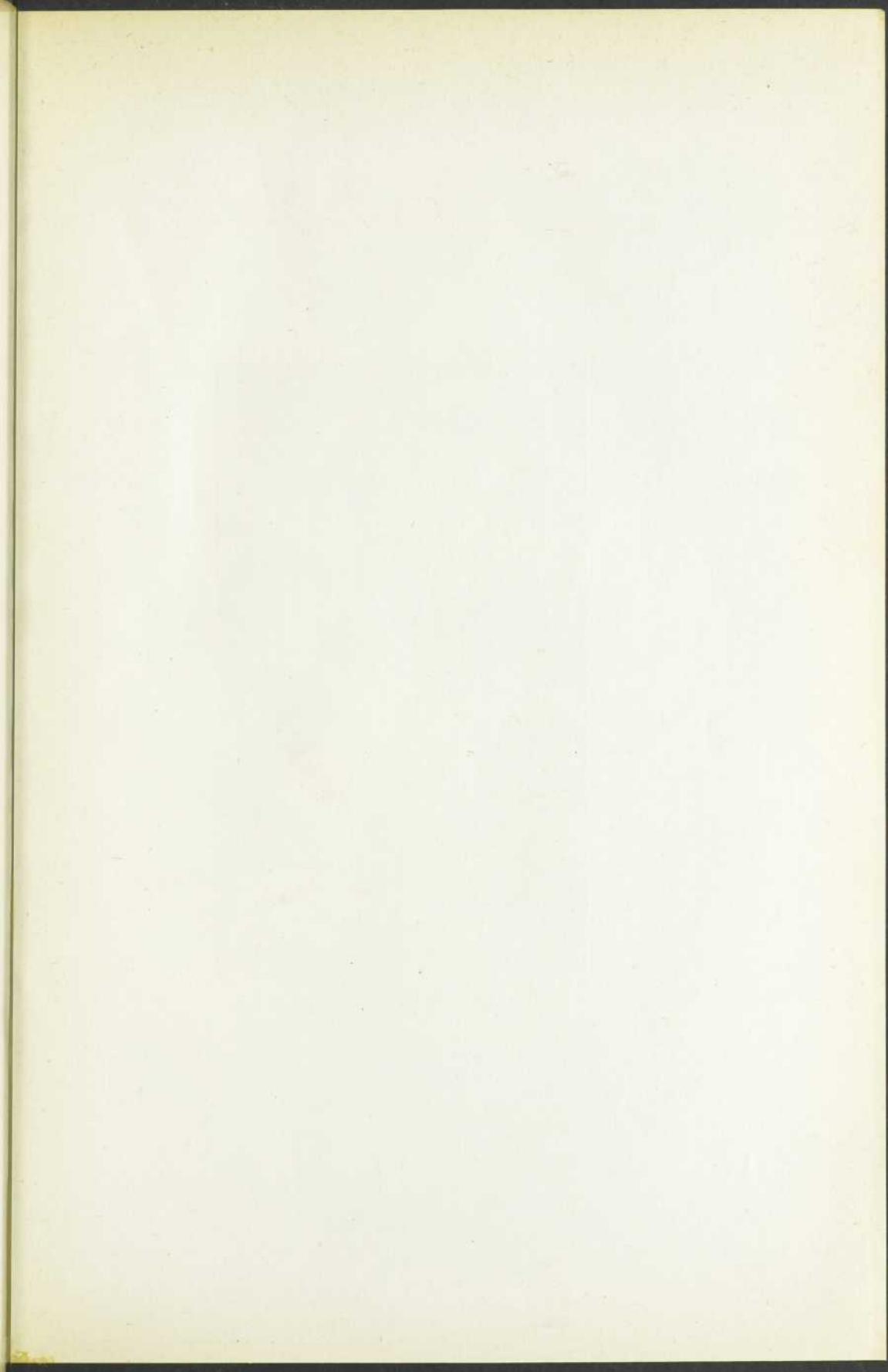


MADAME VIGÉE-LEBRUN

La grande artiste, qui devait peindre toutes les têtes couronnées d'Europe, manifesta son goût pour la peinture dès son enfance. On la mit au couvent à l'âge de six ans et elle y resta jusqu'à onze ans. *“ Dans cet intervalle, dit Mme LeBrun, dans ses Souvenirs, je crayonnais sans cesse et partout; mes cahiers d'écriture et même ceux de mes camarades, étaient remplis à la marge de petites têtes de face ou de profil; sur les murs du dortoir, je traçais avec du charbon des figures et des paysages, aussi vous devez penser que j'étais souvent en pénitence. Puis dans les moments de récréation je dessinais sur le sable tout ce qui me passait par la tête. Je me souviens qu'à l'âge de sept ou huit ans, je dessinais un homme à barbe. Je le fis voir à mon père, qui s'écria transporté de joie : “ Tu seras peintre, mon enfant ou jamais il n'en sera.”*

Son père Louis Vigée, peignait fort bien au pastel; il y a même des portraits de lui, dit-on, qui seraient dignes du fameux Latour. Il a aussi fait des tableaux à l'huile, dans le genre de Watteau.

C'est en 1779, que Mlle Vigée fit pour la première fois, le portrait de Marie-Antoinette, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. *“ La reine, dit-elle, était grande et admirablement bien faite. Elle était la femme de France, qui marchait le mieux; portant la tête bien élevée, avec une*





MARIE-ANTOINETTE

majesté qui faisait reconnaître la souveraine au milieu de toute sa cour, sans que pourtant cette majesté nuisit en rien à tout ce que son aspect avait de doux et de bienveillant. Ce qu'il y avait de plus remarquable dans son visage, c'était l'éclat de son teint. Aussi ne pouvais-je en rendre l'effet à mon gré : les couleurs me manquaient pour peindre cette fraîcheur, ces tons si fins, qui n'appartiennent qu'à cette charmante figure et que je n'ai retrouvé chez aucune autre femme."

A l'exception du comte d'Artois, Mme Lebrun a peint toute la famille royale : Marie-Antoinette et ses enfants ; le comte de Provence, frère du roi, (depuis Louis XVIII) sa femme ; la comtesse d'Artois, et Mme Elizabeth.

A vingt ans Mlle Vigée était déjà célèbre et gagnait beaucoup d'argent, en sorte qu'elle n'avait, dit-elle, aucun désir de se marier. C'est sa mère qui croyant M. Lebrun fort riche, l'engagea à ne point refuser un parti aussi avantageux. M. Lebrun était un homme aimable, mais sa passion effrénée pour les femmes de mauvaises moeurs, jointe à la passion du jeu ont englouti la fortune de sa femme et la sienne. "*Au point*, dit Mme Vigée-Lebrun, *qu'en 1789, lorsque je quittai la France, je ne possédais pas vingt francs de revenu, après avoir gagné pour ma part, plus d'un million. Il avait tout mangé."*

Quelque temps après son mariage Mme Lebrun assistant à une séance de l'Académie française La Harpe y lut son discours sur les talents des femmes, quand il en vint à ces vers :

Le Brun de la beauté le peintre et le modèle
Moderne Rosalba, mais plus brillante qu'elle,
Joint la voix de Favart aux souris de Vénus.

.....

tout le public, même la duchesse de Chartres, et le roi de Suède, qui assistaient à la séance se levèrent, se retournèrent vers la grande artiste et applaudirent avec de tels transports qu'elle faillit se trouver mal de confusion.

Joseph Vernet proposa Mme Lebrun comme membre de l'Académie royale de Peinture. Pierre, alors premier peintre du roi s'y opposa, ne voulant pas, disait-il, que l'on reçut des femmes.

Tous les vrais amateurs de peinture firent une cabale contre celle de Pierre. C'est alors qu'on fit ce couplet :

A Madame Le Brun
 Au salon ton art vainqueur
 Devrait être mis en lumière.
 Pour te ravir cet honneur, (1)
 Lise, il faut avoir le cœur
 De Pierre, de Pierre de Pierre.

Enfin en 1783, elle fut reçue, à condition que les femmes fussent limitées à quatre. Elle donna pour tableau de réception : *La Paix qui ramène l'abondance*.

Après son mariage Mme Lebrun logea rue de Cléry où son mari avait un appartement fort richement meublé, dans lequel il plaçait ces tableaux des grands maîtres. L'anti-chambre et le salon de Mme Lebrun étaient meublés fort simplement, ce qui n'a pas empêché les jaloux de dire que : "*Madame Lebrun avait des lambris dorés, qu'elle allumait son feu avec des billets de banque et qu'elle ne brûlait que du bois d'aloès.*" Des jaloux lancèrent ces calomnies, parce que dans ce modeste appartement Mme Lebrun recevait chaque soir la ville et la Cour. Grandes dames, grands seigneurs, célébrités des lettres et des arts, se disputaient l'honneur d'en être, et souvent la foule était telle que, fau-

(1) Seuls les membres de l'Académie Royale de Peinture avaient le droit d'exposer au Salon.

te de siège, les maréchaux de France s'asseyaient par terre; le maréchal de Noailles, très gros et très âgé, eut un soir la plus grande peine à se relever.

Les compositeurs célèbres: Guitry, Sacchini, Martini faisaient souvent entendre des morceaux de leurs opéras, avant la première représentation. Les chanteurs étaient Garat, Mme Todi et d'autres. Garat était le talent le plus extraordinaire de l'époque: personne, dit-on, n'a chanté Gluck aussi bien que lui et Mme Todi chantait le comique et le sérieux avec une égale perfection.

Les femmes que l'on rencontrait habituellement étaient la marquise de Grollier, la marquise de Roujé, la comtesse de Sabran, la comtesse de Ségur, Mmes de Verdun, de Pezé et Le Couteaux de Mole. Quant aux hommes, elle recevait tout ce que Paris renfermait de gens de talent et d'esprit: MM. de Vaudreuil, de Galifet, de Polignac convenaient qu'on s'amusait mieux chez Mme Lebrun qu'à Versailles. Mme Lebrun choisissait dans cette foule les plus aimables pour les inviter à ses soupers que l'abbé Delille, le poète Lebrun, le chevalier de Boufflers, le vicomte de Ségur et d'autres, rendaient les plus amusants de Paris.

Peu de temps avant la Révolution Mme Lebrun fit le portrait de M. de Calonne, qui fut exposé au Salon de 1785; comme ce ministre était peint assis et jusqu'à mi-jambe, cela fit dire à Sophie Arnould, (2) "*Mme Lebrun lui a coupé les jambes, afin qu'il reste en place.*"

Pendant la Révolution Mme Lebrun visita Rome, Turin, Naples, Venise, Vienne, Prague, Berlin, Saint-Petersbourg, la Suisse; partout elle peignait les célébrités et était traitée avec les plus grands égards, entre autre par Catherine II de Russie. Le prix qu'atteignirent alors ses oeuvres

(2) Sophie Arnould dont la réputation comme cantatrice a été presque surpassée par sa réputation de femme d'esprit et ses bons mots.

témoigne de l'estime de ses contemporains. Elle gagnait chaque année de 20,000 à 30,000 livres.

De retour à Paris, après la Révolution, un soir chez le peintre Isabey, (3) le hasard fit partenaire au jeu, David, qui était un régicide et Mme Lebrun, qui était fervente royaliste. Distraite comme tous les artistes, elle commit fautes sur fautes et fit perdre David. A cause d'un roi de carreau qu'elle avait gardé dans son jeu au lieu de le jouer à propos, le peintre des Sabines ne put cacher son mécontentement, ses reproches dégénérèrent en invectives. L'aimable femme, peu habituée à cette grossièreté, conserva le plus admirable sang-froid, mais enfin poussée à bout par David, qui rouge de fureur, lui criait, en frappant du poing sur la table :

"Mais vous nous faites perdre avec cette lourde sottise : Pourquoi donc, n'avez-vous pas joué votre roi de carreau, dites ? mais dites donc ?" Elle répondit avec mépris en se levant pour quitter la table : *"Pourquoi, Monsieur ? parce que je sais le sort que vous réservez aux rois."*

A ce reproche cinglant David pâlit affreusement et sortit du salon, où il ne revint qu'après le départ de Mme Lebrun pour Londres, tant il avait peur de la rencontrer.

Mme Vigée-Lebrun avait une réputation européenne non seulement comme artiste, mais comme femme d'esprit. Morte octogénaire elle a laissé de forts intéressants *Souvenirs*.



(3) Les miniatures d'Isabey reproduisaient si bien leurs modèles qu'on disait de lui : "On lui demande un portrait, il vous rend un miroir."



Les Salons de la Révolution

Rousseau fit pénétrer dans le peuple les doctrines de Montesquieu et de Voltaire, qui avaient été d'abord librement discutées dans les salons, non seulement par les philosophes et les hommes d'Etat, mais par les hommes du monde, les poètes, les artistes et les jolies femmes.

Liberté, égalité, fraternité prirent une signification nouvelle dans l'esprit des foules affamées et turbulentes, qui aigries par des siècles d'oppression, étaient prêtes à pousser ces mots vers une conclusion immédiate. Et la tragédie qui suivit entraîna dans une ruine commune la Cour et les salons, les philosophes et les beaux-esprits, les rêveurs et les femmes innocentes. Les salons de la dernière partie du 18^e siècle furent les instruments inconscients qui hâtèrent la catastrophe. Leur influence dans la dissémination de la pensée fut immense.

Il est remarquable que ce règne de la femme ne fut pas un règne de jeunesse ou de beauté, quoique ces qualités ne perdent jamais leur fascination particulière. Ce fut avant tout le règne de l'intelligence de ces femmes, qui surent vieillir sans perdre le charme permanent d'une personnalité complètement développée. La période la plus remarquable des salons littéraires fut réellement close à la mort de Mme du Deffand en 1780. Mme Geoffrin était morte depuis trois ans et Mlle de Lespinasse depuis qua-

tre ans. Quelques-uns des philosophes et des hommes de lettres, les plus notoires, étaient aussi disparus, les autres étaient trop vieux pour avoir de nouveaux amis. Les jeunes appartenaient à une autre génération et aucun salon ne remplaçait exactement les anciens, qui appartiennent à l'histoire politique, artistique et littéraire de la France et évoquent des visions d'une société que le monde ne verra probablement pas répétée.

Talleyrand disait : *"que celui qui n'avait pas vécu avant 1789 ne connaissait pas la douceur de vivre."* Paris fut alors, dit le marquis de Ségur, une autre Athènes, la patrie du goût, la cité-mère des arts et des lettres; or ce fut la femme qui porta à ce degré de perfection l'art de la vie, la délicatesse des manières, le raffinement des passions et des sentiments, la subtilité des idées.

Les salons de la Révolution n'étaient plus des centres de critique littéraire et artistique, des centres d'esprit, d'intelligence, de savoir, de philosophie et de bon ton, mais des points de ralliement des partis: des salons purement politiques. Ils n'étaient plus guidés par des philosophes et des beaux-esprits qui développaient des théories pour en tirer une diversion intellectuelle, mais par des hommes d'action, prêts à les mettre en pratique et à les pousser à leurs conclusions logiques. Mirabeau, Vergniaud et Robespierre avaient succédé à Voltaire, Diderot et d'Alembert.

Aucune hôtesse n'aurait pu, même avec le tact de Mme Geoffrin, tenir en laisse ces esprits fougueux. Des femmes, qui avaient fait la vie sociale du siècle, si puissante et si renommée, plusieurs étaient disparues, lorsque la tempête se déchaîna, plusieurs languissaient dans les cachots de la Terreur, sans autre perspective que l'échafaud; d'autres avaient émigré, ou se cachaient pour éviter la guillotine.

A cette époque où les hôtels étaient déserts, où les maisons étaient fermées à huit heures du soir, le seul lieu où l'on causait, où l'on riait, était dans les prisons du Luxembourg, des Carmes, de Saint-Lazare, là enfin où se trouvaient ceux qui pouvaient et savaient causer. Le courage et la bravoure des femmes devant une mort horrible sont étonnants.

Les femmes qui se sont fait entendre au-dessus du tapage de la Révolution, quoique n'étant pas dépourvues de charme, se sont distinguées plutôt par d'autres qualités que celles qui brillent dans un salon. Elles étaient des femmes qui avaient le courage de leurs convictions et trouvèrent leur vrai milieu dans ce temps agité. Mme de Staël, Mme Roland, Mme de Condorcet, et Mme Helvétius, sont les représentantes les plus brillantes de cette période orageuse.

Avec des dons différents et dans une mesure différente, chacune joua un rôle proéminent dans le drame auquel elles avaient prêté l'inspiration de leur génie et de leur sympathie, jusqu'à ce qu'elles fussent obligées de se détourner avec horreur des passions sauvages qu'elles avaient inconsciemment déchaînées.

Charles Maurras aurait frappé la note juste s'il avait substitué le mot *démagogie* au mot *démocratie*, lorsqu'il dit : *Des biens que les générations ont lentement produits et capitalisés, toute démocratie (1) fait un grand feu de joie. Mais une flamme est plus prompte à donner des cendres que le bois du bûcher ne l'avait été à mûrir.* Ceci s'applique particulièrement à la Révolution et à la Commune.

(1) Les gouvernements démocrates ne sont pas tous destructeurs et tyranniques.



Madame Roland.



MADAME ROLAND

La femme qui représente le mieux l'esprit de la Révolution et en fut en même temps l'inspiration, l'héroïne et la victime est Mme Roland. Ce n'est pas comme chef de salon qu'elle prend sa place dans l'histoire de son temps, mais comme le premier et le plus capable des chefs d'un parti politique puissant.

Née dans les rangs de la bourgeoisie, elle n'avait ni le prestige d'un nom, ni la distinction d'une lignée aristocratique. A la mort de sa mère qu'elle adorait, laissée seule avec un père indigne, elle songea un moment à entrer au couvent, comme au seul lieu de paix et de repos. Enfant, elle avait eu une vie heureuse et calme, elle aimait Plutarque, Le Tasse, Fénelon et rêvait de la vie des saints. Il y avait en elle l'étoffe dont sont faits les mystiques ou les fanatiques. Bientôt, elle puisa sa nourriture mentale de Voltaire, Rousseau, Montesquieu, des philosophes anglais et des historiens classiques. Ce fut ce même tempérament nourri à des sources contraires, attisé par le sens de l'inégalité et du mal existant, qui la fit hésiter un instant devant les portes du cloître et la poussa bientôt vers la route qui aboutissait à l'échafaud.

Grande, bien faite, avec des cheveux brun-foncé, elle avait une bouche plutôt grande que rachetait un sourire d'une douceur singulière; ses yeux avaient une expression changeante qu'aucun artiste ne pouvait saisir, sa physiono-

mie reflétait toutes les émotions d'une âme passionnée, sa voix était profonde et bien modulée, ses manières douces et réservées. Telle était la personnalité de la femme, qui après bien des hésitations, devint l'épouse de Roland, homme austère et studieux, de bonne famille bourgeoise et de fortune modérée, mais de plusieurs années plus âgé qu'elle.

Enfant, elle avait excellé en musique, à la danse, en dessin et autres talents féminins, mais ses dons ne sont pas confinés à ces choses. Une veine poétique alliée à une vive sensibilité tempérait la gravité de son caractère. Avec les qualités mentales d'un homme, elle combinait la riche sympathie de la femme. Louis Blanc disait d'elle : "*C'est une femme qui fut un grand homme.*" Quoique nous puissions penser de la sagesse de son attitude pendant la Révolution, elle en représentait le côté le plus sérieux.

Le sort tragique de Mme Roland a jeté de la lumière sur le modeste salon où les infortunés Girondins se réunissaient, quatre fois la semaine, pour discuter des graves problèmes du moment. La seule femme présente fut Mme Roland ; tout d'abord son influence se fit peu sentir. Elle s'asseyait à une table à l'écart, cousait ou écrivait, attentive à tout ce qui se disait, aventurant quelquefois un conseil ou une suggestion et se mordant les lèvres pour réprimer une critique. Elle avait quitté sa maison à la campagne, poussée par la seule idée de la régénération de la France.

Seul le parti révolutionnaire était représenté dans le salon de Mme Roland ; Brissot, Vergniaud, Pétion, le roi de Paris, Guadet et Buzot en étaient les chefs. Ces hommes sincères et ardents étaient incapables de lutter contre la tempête qu'ils avaient déchaînée et qui devait les balayer dans sa rage impitoyable. Robespierre y paraissait, écoutait, parlait peu et s'appropriait ce qui pouvait lui profiter

Peu à peu Mme Roland s'enhardit et se mêla davantage à la conversation, elle lui communiquait son énergie. Les mouvements les plus osés furent conseillés par elle. C'est elle qui stimulait son mari timide et conservateur, qui écrivait ses lettres.

Le parti des Girondins prit naissance dans son salon, elle en fut l'âme. Pendant sa captivité Lamartine disait d'elle : *"Toutes les vertus, les fautes, les espoirs et l'héroïsme de son parti semblent entrer avec elle dans le donjon."*

Si elle assumait le rôle favori de la femme française, celui d'hôtesse, pour quelque temps, lorsque son mari devint ministre, ce fut d'une façon toute républicaine. Elle donna des dîners deux fois la semaine, aux amis de son mari. Les hommes qui se rencontraient autour de sa table n'étaient liés que par des intérêts politiques. Une vingtaine de couverts tout au plus. Le service était simple sans autre luxe que celui des cristaux et des fleurs. Il n'y avait pas de femmes pour tempérer les discussions et les égayer. Après le repas les invités s'attardaient une heure ou deux dans le salon, mais à neuf heures tous étaient disparus. Elle recevait le vendredi, mais quel contraste avec les vendredis de Mme Necker dans les mêmes appartements, pendant le ministère de son mari. Ce n'était plus une compagnie brillante de gens d'esprit, de savants, d'hommes de lettres, animés par la beauté et l'esprit des femmes du monde. Rien n'avait survécu de ces aimables talents qui ont donné tant de charme à la vie sociale. Par contre : *"C'est de ce salon, dit la duchesse d'Abrantès, que sont sortis les lois que nous voyons encore aujourd'hui comme les meilleures du code civil."* (1)

Les événements firent ressortir les grandes qualités de Mme Roland. Son intelligence, ses convictions, son énergie, son

(1) Histoire des salons de Paris, tome 1er, page 348.

enthousiasme, lui donnèrent une grande influence aux premiers jours de la Révolution. D'une humble condition mais portée par les circonstances à prendre une part dans la direction politique de la France, Manon Phlipon, devenue la femme du ministre Roland, sut s'improviser homme d'Etat. Son mari trouva en elle une collaboratrice précieuse. Elle colora de son talent et de sa chaleur ses discours et ses écrits. Dénoncée à la Convention pour avoir blâmé les massacres de Septembre, elle confondit ses accusateurs par la fermeté de ses paroles.

Un compagnon de captivité de Mme Roland, Beugnot, qui ne partageait pas ses idées politiques, lui rend ce témoignage : *"Aucune femme que j'aie entendue ne parlait avec plus de pureté et d'élégance. Elle devait à l'habitude le la langue italienne, le talent de donner à la langue française, un rythme, une cadence véritablement neuve."*

(2)

Mme Roland est une des plus pures gloires de la Révolution. Malgré le relâchement des mœurs elle fut pure jeune fille et jeune femme. Dans ses lettres aux jeunes hommes qui l'entourent d'une amitié passionnée, elle les calme, les élève au-dessus de leurs faiblesses.

Ce n'est qu'au moment de mourir, dans ses *Dernières Pensées* adressées à Buzot, qui commencent ainsi : *"Toi que je n'ose nommer mais que j'espère revoir dans un lieu où ce ne sera plus un crime d'aimer. Adieu! Laisser la terre c'est se rapprocher l'un de l'autre,"* qu'elle lui avoua son amour.

Elle écrivit ses *Mémoires* dans la prison, le couteau de la guillotine suspendu sur sa tête et sur celles de tous ceux qu'elle aimait, et sur qui elle comptait pour sauver la France.

L'honnête et digne Bosc, au péril de sa vie, alla rece-

(2) *Mémoires.*

voir d'elle, à sa prison, ces feuilles immortelles, qu'elle écrivait d'une main calme pendant que les crieurs publics chantaient sous sa fenêtre: "*La mort de la femme Roland.*"

Elle fut grande dans la mort comme dans la vie, sans orgueil et sans faiblesse. En arrivant au pied de l'échafaud, se tournant vers la statue de la liberté, elle dit avec une grande douceur: "*Oh! liberté, que de crimes commis en ton nom!*"

A trente-neuf ans, Mme Roland sacrifia sa vie sur l'autel de la liberté et de l'humanité.

L'admiration des chefs de la Gironde pour Mme Roland était une religion. En apprenant sa mort, Roland et Buzot (qui l'avait tant aimée d'un amour respectueux) ne purent lui survivre et se suicidèrent tous deux.





Madame de Staël.



MADAME DE STAËL

La renommée des autres femmes françaises pâlit plus ou moins près de celle de Mme de Staël. Ne parler d'elle que comme chef d'un salon ne serait pas lui rendre justice, quoique ses brillantes qualités sociales illuminent les autres. Elle est surtout remarquable comme philosophe, romancière, c'est-à-dire comme femme de lettres.

Corinne eut un immense succès, dont le retentissement fut européen. *“Ce roman, dit Albert Sorel, (1) a été pour toute une génération romanesque et passionnée le livre de l'amour et de l'idéal. Elle a révélé l'Italie à beaucoup de Français. Elle en a fait pour des années, la patrie des amants et le but rêvé de tous les voyages de bonheur.”*

“Si j'ai une fille, disait-elle, dans “Delphine”, Ah! combien je veillerai sur son choix, combien je lui répèterai que pour les femmes, toutes les années de la vie dépendent d'un jour...” Elle possédait une fille dont la beauté, l'esprit et les vertus devaient réaliser tous les vœux de son ambition maternelle. Elle épousa un homme d'élite, grand seigneur et grand citoyen, aussi noble par le cœur que par la naissance, le duc Victor de Broglie. Dans le bonheur de sa fille elle réalisa le rêve de sa vie, manqué par une union mal assortie.

Ses enfants publièrent en 1818 et en 1821 les manus-

(1) Madame de Staël, 1907, page 126.

crits qu'elle leur avait laissés : les *Considérations sur la Révolution française* et *Dix Années d'Exil*.

Le livre des *Considérations* est avec celui de *L'Allemagne* la partie essentielle de l'oeuvre de Mme de Staël. Albert Sorel (2) dit que par ses deux ouvrages, "*elle a ouvert sur les plus grandes affaires du siècle des vues qui ont porté loin dans le siècle, et qu'elle est entrée toute entière dans le patrimoine des gloires françaises. Elle apporte par son oeuvre de "L'Allemagne" une intelligence d'une compréhension extraordinaire, une sympathie humaine, une passion de vérité, un enthousiasme pour le beau qui n'ont été dépassés par personne.*"

"*Mme de Staël, dit Frédérie Loliée, a fourni une grande part du fond d'idées politiques, littéraires et morales sur lesquelles le romantisme a vécu.*"

Sainte-Beuve en lui consacrant un de ses derniers écrits, en 1868, disait : "*elle a été un des cultes de ma jeunesse, et ce culte je ne l'ai pas abjuré.*"

A onze ans, Germaine Necker, qui s'asseyait sur un petit banc au pied de sa mère, charmait déjà les invités par son esprit précoce. Son intelligence vigoureuse et masculine se développa rapidement dans l'atmosphère du salon de sa mère. Des hommes comme Marmontel, La Harpe, Buffon, Thomas, Suard, Morellet, Grimm et l'abbé Raynal s'amusaient à faire ressortir son esprit, ses brillantes reparties et ses idées précoces. Entourée dès son enfance de tout le talent et l'esprit qui faisaient la vie des salons si fascinante. héritant de la pénétration philosophique de son père, des dons littéraires de sa mère, auxquels elle ajouta un génie particulier, elle prit sa place dans le monde social, dont elle fut reine par sa position et par ses talents. Même avant son mariage elle avait changé le ton du salon de Mme

(2) Id., pages 166 et 167.

Necker. Elle y apporta un élément de fraîcheur et d'originalité et lui donna une forte couleur politique. Cette influence fut plus marquée lorsqu'elle épousa l'ambassadeur suédois.

A l'ambassade de Suède, rue du Bac, son salon éclipsa celui de sa mère. Elle s'emparait du sujet dominant, et en parlait avec une éloquence irrésistible, qui tenait son auditoire sous le charme de sa parole.

"Règne des salons, dit Albert Sorel, (3) règne de la conversation, règne des femmes: Germaine Staël est reine, à Paris, de la France qui vient, comme Marie-Antoinette est reine, à Versailles, de la France qui s'en va."

Son tempérament et ses goûts étaient ceux du monde auquel elle appartenait mais sa sympathie la poussa à s'allier à la cause populaire. C'était la période où de nobles et généreux esprits se ralliaient spontanément au mouvement de régénération nationale. Mme de Staël était dans la fraîcheur de son enthousiasme pour les ouvrages de Rousseau et ses propres espoirs de perfectionnements humains. Elle poursuivait son dessein d'organiser la République française sur le modèle des Etats-Unis.

Parmi ceux qui l'entouraient il y avait les Montmorency, les La Fayette, qui avaient combattu pour l'indépendance des Américains et le comte Louis de Narbonne, (4) le plus éblouissant des causeurs, supérieur peut-être à Rivarol, dont l'intelligence et les manières charmantes la touchèrent trop profondément pour la paix de son cœur. Il y avait aussi Barnave, Chénier, Talleyrand, Mirabeau, Vergniaud et plusieurs autres chefs actifs de la Révolution. Quelques femmes se mêlaient à son cercle intime, qui était formé de

(3) Id., page 28.

(4) Il n'y a pas de mot de courtisan plus fin que la répartie de Narbonne à l'empereur Napoléon, qui parlant de Mme de Narbonne, lui disait: "Votre mère ne m'aime pas." — Je le sais, répondit le comte, elle n'en est encore qu'à l'admiration.

la vieille société. C'était l'infortunée duchesse de Grammont, Mme de Lauzun, la princesse de Poix et la spirituelle maréchale de Beauvau.

Quoique dévouée à ses amies et toujours prête à les aider, Mme de Staël aimait peu la société des femmes. Peut-être blessait-elle la vanité de celles qui étaient rejetées dans l'ombre par sa conversation si éloquente. La société ressent l'autocratie, même l'autocratie du génie, quand elle prend la forme d'un monologue. C'est contraire à l'esprit des salons. Le salon de Mme de Staël était une réflexion d'elle-même. Sa conversation était une sorte d'improvisation, ses yeux s'éclairaient avec l'inspiration, sa taille superbe et sa belle tête semblaient répondre au courant rythmique de ses pensées, qui étaient accentuées par le geste gracieux d'une main finement modelée, dans laquelle elle tenait ordinairement une branche de laurier, telle qu'on la voit dans son portrait, par Gérard.

“Mme de Staël, dit Victor du Bled, (5) est peut-être la femme qui a le plus brillamment parlé ses pensées. J'imaginais qu'elle eût fourni de l'esprit, et du meilleur, les orateurs de la Convention, aussi est-elle à elle seule son salon.”

“Si j'étais reine, disait Mme de Tessé, j'ordonnerais à Mme de Staël de toujours me parler.”

Son salon, où les penseurs de l'ancien régime rencontraient les chefs du nouveau, fut brisé par la tempête qui en emporta plusieurs, et Mme de Staël, après s'être attardée en face du danger pour sauver ses amis, échappa non sans peine aux massacres de septembre 1792.

Elle reprit sa place et organisa de nouveau son salon en 1795. Mais ce fut le sort de cette femme de toujours vivre dans une atmosphère tourmentée. Elle était trop républicaine pour les aristocrates et trop aristocrates pour les ré-

(5) La Société française depuis cent ans, page 125.

publicains. Soupçonnée par les deux partis, crainte par le Directoire, elle préféra se retirer à Coppet. Deux ans plus tard, nous la revoyons à Paris. Ses amis étaient alors au pouvoir, notamment Talleyrand. *"Si je reste une année de plus ici j'en mourrai"* lui avait-il écrit durant son séjour en Amérique. Généreusement elle avait fait révoquer le décret qui l'avait exilé, service qu'il oublia trop vite.

Quoique son enthousiasme pour la République fût bien modéré depuis les horreurs de la Révolution, elle fut un moment assez éblouie par le génie de Napoléon pour le saluer comme restaurateur de l'ordre, mais ses illusions furent de courte durée. Elle n'approuva pas ses aspirations au pouvoir personnel.

Son salon devint bientôt le point de ralliement de ses ennemis et le centre d'une opposition puissante. Elle avait un goût naturel pour toutes les formes de distinction intellectuelle, et son génie et sa renommée attiraient beaucoup d'étrangers illustres.

Les ministres de l'Etat, les éditeurs des principaux journaux figuraient parmi les invités. Mathieu de Montmorency, Adrien, son frère, Narbonne et le chevalier de Boufflers, tous deux gais et spirituels apportaient dans son salon le ton de l'ancien régime. Il y avait aussi des hommes de la nouvelle génération, qui professaient les principes de la Révolution, quoique regrettant ses méthodes: Chénier, Regnault, Benjamin Constant.

Sainte-Beuve a trouvé dans les papiers de Chênedollé et publié une note sur le salon de Mme de Staël en 1802; *"On y voyait Chateaubriand dans tout l'éclat de sa première gloire; Mme Récamier dans toute la fleur délicate de sa grâce et de sa jeunesse; Mme Visconti, avec sa majestueuse beauté romaine; le chevalier de Boufflers, disant les mots*

les plus piquants avec un air d'extrême bonhomie, le comte Louis de Narbonne, un des plus agréables causeurs de l'ancienne cour, et Benjamin Constant un interlocuteur digne de Mme de Staël."

"Benjamin Constant, dit Herriot, (5) était un être merveilleusement divers, si intelligent qu'on se demande s'il n'a pas été l'homme le plus intelligent du 19^e siècle, en tout cas, par ses qualités moins encore que par ses vices, passionnément séduisant pour une femme de génie. Leur amour fut toujours orageux, Mme de Staël voulait trop dominer, il la quittait alors pour revenir aussitôt. Tour à tour il la tortura et la consola."

Les trois hommes qu'elle a le plus aimés furent: Narbonne, Mathieu de Montmorency et Talleyrand. Son amitié pour Narbonne eut une heureuse influence sur sa vie. Mathieu de Montmorency la consola de ses déboires et leur amitié dura toujours. L'ingratitude de Talleyrand, qui l'avait séduite par son éloquence et son esprit, ne fut pas la moindre de ses peines. Il se vengea du portrait que Mme de Staël avait fait de lui dans *Delphine* sous le personnage de Mme Vernon par l'épigramme suivante: "*On dit que Mme de Staël nous a représentés tous deux dans son roman, elle et moi, déguisés en femme.*" (6) On sait que Mme de Staël avait l'air masculin et une mentalité d'homme.

Napoléon qui essayait d'attirer les influences et de conserver le pouvoir à lui-même ne put tolérer une femme qui attisait l'opposition. Il craignait l'esprit qui brillait dans

(5) Madame Récamier et ses Amis.

(6) Il ne faisait pas bon de se mesurer avec Talleyrand. Un jour Rewbell, dans une violente discussion, s'écria: "Vil émigré, tu n'as pas le sens plus droit que le pied. Il avait tort de reprocher à Talleyrand le manque de rectitude de sa démarche, lui qui louchait. Talleyrand le lui fit bien sentir et ce fut sa juste revanche. Rewbell lui demandait quelques jours après comment allaient les choses? "De travers, monsieur, comme vous les voyez."

son salon, la satire qui le blessait, les critiques qui blâmaient ses motifs et ses actions. Le pouvoir d'une coterie de brillantes intelligences inspirées par le génie d'une femme l'effrayait. Les frères de Napoléon l'avertirent de ne pas le braver, mais elle ne voulut rien entendre et fut obligée de prendre le chemin de l'exil.

Nul ne traversait la Suisse sans s'arrêter à Coppet, le duc de Wellington, lord Byron, le prince Auguste de Prusse, le prince de Ligne, Sismondi, Monti, Rivarol, connu pour son esprit caustique, Schlégel, qui fut le précepteur de ses deux fils, Mme Récamier, Chateaubriand et sa femme, et bien d'autres visiteurs distingués, entre autres Mme Vigée-Lebrun, qui fit son portrait la représentant en Corinne, assise, la lyre en main, sur son rocher dans son costume antique. Mme de Staël n'était pas jolie, dit la grande artiste, mais l'animation de son visage pouvait lui tenir lieu de beauté.

Quelques amis lui restèrent fidèles pendant la persécution impitoyable dont elle fut l'objet, qui est un des plus curieux chapitres de l'histoire et un remarquable tribut à son génie et à son pouvoir. "*Quelle illustration vous me donnez*, écrivait-elle à Bonaparte en 1806, *j'aurai une ligne dans votre histoire.*"

L'empereur lui ayant fait offrir la restitution de deux millions, pris à son père, si elle se ralliait : "*Je savais bien*, dit-elle, *que pour recevoir des rentes, il fallait un certificat de vie; mais je ne savais pas qu'il fallait une déclaration d'amour.*"

La figure dominante de son salon, à Coppet, fut Benjamin Constant. Mme de Staël y fit revivre les vieux divertissements littéraires. A onze heures, nous dit-on, les invités s'assemblaient pour déjeuner et l'on causait de litté-

rature. L'on continuait jusqu'à minuit. Là comme ailleurs, Mme de Staël était reine et les ensorcelait tous par la magie de sa parole. Quand elle taisait, Sismondi disait: "*La vie est pour moi comme un bal lorsque la musique a cessé.*"

Dans cette compagnie choisie, d'autres voix se faisaient entendre. On y jouait *Zaire* et *Tancrède* de Voltaire et des tragédies écrites par elle-même. Mais en dépit de ses attractions elle languissait à Coppet. Son horizon limité, le silence des montagnes couronnées de neige la glaçait. Leur grandeur lui inspirait "*une magnifique horreur.*" A quelqu'un qui admirait les beautés du lac Léman, elle répliqua: "*Je préférerais les égoûts de la rue du Bac.*"

Lamartine a dit: "*Faut-il s'étonner que les plus sublimes scènes de la nature soient contemplées d'un oeil si divers. C'est que chacun porte en soi son point de vue. Un nuage sur l'âme couvre et décolore plus la terre qu'un nuage sur l'horizon. Le spectacle est dans le spectateur.*"

Ce n'était que les gens qui intéressaient Mme de Staël. "*La conversation française n'existe qu'à Paris,*" disait-elle. Elle en avait la nostalgie. Elle chercha des distractions en voyageant mais partout elle sentit la main de fer de Napoléon qui pesait sur elle.

Mme de Staël fut reçue à la Cour de Prusse avec une attention empressée. La reine Louise, (7) alors dans tout l'éclat de sa beauté et de sa jeunesse vint au-devant d'elle, disant qu'elle était impatientement attendue.

A Weimar elle se lia avec Goethe, Schiller et Wieland. Elle fut déçue de l'apparence physique de Goethe. "*Je voudrais, écrivait-elle, mettre son esprit dans un autre corps; il est inconcevable qu'un esprit aussi supérieur soit aussi mal logé.*"

Sa vivacité et sa sensibilité ardente faisait en même temps

(7) Après son entrevue avec Napoléon, il dit en la quittant, "Voilà une femme à laquelle mes trois cents canons n'ont pas fait peur."

sa fascination et son malheur. Ses croyances étaient des enthousiasmes, ses amitiés des passions. Elle peint dans *Corinne* les passions, les luttes, les peines d'une femme de génie. Avec *Corinne*, dit Sainte-Beuve, elle est décidément entrée dans la gloire. "*La gloire, a-t-elle dit, est pour les femmes le deuil éclatant du bonheur.*" "*Corinne*, dit lady Blennerhasset, (8) a donné l'impulsion non seulement en littérature, mais aussi dans l'art. Le grand peintre de l'ère napoléonnienne, le baron Gérard a fait la scène sur le cap Misène, le sujet d'un grand tableau historique."

Le baron de Staël avait une position élevée, de belles manières, une belle taille, de beaux traits, mais il lui manquait ce que Mme de Staël considérait le plus, un talent imposant. Elle ne le vit pas à travers le prisme de l'amour qui transfigure tout. Ce ne fut qu'un mariage de raison qu'elle accepta pour plaire à son père qu'elle idolâtrait et sa mère qu'elle vénérât. Ce qui explique son besoin perpétuel de mouvement, d'excitation et de société. Elle se sépara de son mari en 1798. Quatre ans plus tard il mourut en se rendant à Coppet où il voulait voir ses enfants. Il y avait donc longtemps qu'il était mort lorsqu'elle rencontra M. de Rocca, un officier blessé, de bonne famille, mais beaucoup plus jeune qu'elle de la moitié de son âge, dont le caractère chevaleresque attira son attention et dont le dévouement gagna son affection. "*Je l'aimerai tellement qu'elle finira par m'épouser,*" disait-il. Il lui rendit ce qu'elle croyait perdu pour jamais: l'illusion de la jeunesse et elle connut le bonheur d'être parfaitement aimée. Ce mariage secret fut la consolation de ses dernières années.

Quand enfin l'empereur fut prisonnier à Sainte-Hélène, elle fut libre de retourner en France, mais il était trop tard, sa santé était détruite. Il est vrai que ses amis se rallièrent

(8) Madame de Staël et son Temps, 1890. Traduction Dietrich.

autour d'elle et son salon s'ouvrit de nouveau et reprit un peu de son ancienne gloire. Peu de célébrités, qui venaient à Paris, manquaient de rechercher le salon de Mme de Staël, qui était encore illuminé du reflet de son génie et de sa renommée.

Elle continuait avec l'empereur Alexandre cette correspondance qui l'honorait, où elle le suppliait *"d'établir la tolérance dans la religion et le gouvernement représentatif dans l'ordre social."*

Ses derniers jours se passèrent dans l'atmosphère d'une foi chrétienne ranimée. Rocca fort malade lui-même l'entourait de tendresse. Chateaubriand avait fini par lui rendre une tardive justice et devint son ami. Lorsqu'il s'approcha du lit de la malade *"Son beau regard, dit-il, se fixa sur moi: "Bonjour, my dear Francis, je souffre mais cela ne m'empêche pas de vous aimer,"* dit-elle.

Sur ses portraits on la voit coiffée d'un énorme turban. C'était, dit Henri Heine, *"une sultane de la pensée."* Il n'y avait aucun problème qu'elle ne fût prête à traiter. Elle sentit tous les battements du cœur de l'humanité. Sa parole, sa plume, sa bourse et son influence étaient toujours au service des infortunes.

"Elle traversa, dit Sainte-Beuve (9), les champs de la pensée depuis les régions de la poésie jusqu'aux plus hautes altitudes de la philosophie. Elle avait la vision d'un homme d'Etat, la pénétration d'un critique, l'intuition d'un philosophe, l'âme d'un poète et le cœur d'une femme," Les Goncourt ont dit qu'elle était *"un homme de génie."* *"Elle restera,"* tel est le jugement final porté par Napoléon à Sainte-Hélène.

Aucune femme n'exerça une influence plus large et plus variée. Pour la versatilité, l'éclat de la conversation et l'éloquence naturelle de la pensée, elle est sans égale.

La couleur si riche du sentiment dans lequel ses pensées et ses émotions étaient exprimées ont porté les gens à la mal juger. Ce fut son malheur d'être incomprise, d'être exilée de la vie de Paris qu'elle aimait tant, d'être diffamée par ses ennemis, trahie par ses amis.

Durant la réaction qui se fit sentir après la Révolution, c'est Mme de Staël qui réconcilia les esprits avec la liberté, en la dégageant de tous les crimes commis en son nom.

Ses dernières paroles furent : *“J’ai aimé Dieu, mon père et la liberté.”*





MADAME HELVÉTIUS

Anne Catherine de Ligniville d'Autricourt était de la plus haute noblesse. Ses parents sans fortune avaient charge de vingt-et-un enfants, dont elle était la dixième. Dès le bas âge elle fut adoptée, ainsi qu'une de ses soeurs, par Mme de Graffigny, qui fut son génie bienfaisant.

Elle avait de lourds cheveux blonds, des yeux bleus profonds, une peau très blanche, des gestes gracieux et une grande distinction. Belle, spirituelle et bienveillante elle possédait un charme irrésistible.

Elle épousa Helvétius pour qui elle eut l'attachement le plus tendre. Ce mondain galant, redouté des maris et craint pour ses épigrammes était le type parfait de l'homme à la mode du dix-huitième siècle. Le mariage le transforma. Le beau danseur de l'Opéra, le soupeur de *l'Entresol* de la Pompadour, se mit à visiter les pauvres. Il s'établit au château de Voré avec sa jeune femme, il amène de Paris un médecin pour soigner les malades pauvres et les infirmes. Sa bienfaisance devint inépuisable, et sa conduite ne cessa de donner le démenti aux doctrines d'égoïsme qu'on l'accuse d'avoir répandu dans ses écrits.

Les paysans abusaient de la bonté d'Helvétius et de sa femme, et "*la terre de Voré*, dit Diderot, *devint bientôt inhabitable.*" Lorsqu'ils revinrent à Paris, ce fut une fête pour tous les beaux-esprits et l'on accourait en foule au

18 de la rue Sainte-Anne, où s'élevait le magnifique hôtel Helvétius.

Mme Helvétius réunissait, tous les mardis, une assemblée si brillante qu'on l'avait nommée "*les Etats Généraux de l'Intelligence*". Dès une heure, on voyait arriver Diderot, Marivaux, Morellet, Buffon, Suard, d'Holbach, Garat, Marmontel, La Condamine, Cabanis, le chevalier de Chastellux, Hume, le comte de Greutz, Margency, et une foule d'autres. Lorsque les invités étaient parfois choqués de la franchise qui y régnait, Fontenelle, qui avait alors cent ans, les calmait en disant : "*Messieurs, ne dites pas de mal du diable, c'est peut-être l'homme d'affaires du bon Dieu.*"

Le salon de Mme Helvétius était en partie composé de la fleur des habitués du salon de Mme Geoffrin et en partie de quelques beaux-esprits que celle-ci avait trouvés trop vifs pour être admis à ses dîners.

"Après la publication de son ouvrage sur l'Esprit ce fut Mme Helvétius qui incita son mari à aller chercher à l'étranger l'admiration qu'on lui refusait en France. Il partit pour l'Angleterre où il fut reçu par le Roi de la Cour. L'année suivante, ce fut le roi de Prusse et les princes allemands qui l'invitèrent à passer le Rhin. Et Frédéric écrivit sur cette visite des missives enthousiastes à son ami d'Alembert." (1)

Des quatre enfants de Mme Helvétius ne survivaient que deux filles, qui adoraient leur mère. Elle leur donna une éducation aussi simple, aussi bourgeoise, aussi dénuée de préjugés que tous les autres actes de sa vie. Elle conserva la même attitude, approuvée par son mari, lorsqu'il s'agit de les marier.

"Je ne vous gênerai en rien, leur dit-elle, et vous-mêmes

(1) Jules Bertaud, *Les Egéries*, du dix-huitième siècle.

nommerez vos époux.” Ainsi fut fait, l’aînée choisit le comte de Mun et la cadette, le comte d’Andlau.

“A la mort d’Helvétius dit M. Jules Bertaut, (2) commence ce qu’on pourrait appeler “la seconde vie” de Mme Helvétius, qui va se prolonger près de trente ans. Et celle-ci est la véritable, celle qui a valu sa notoriété à “Notre-Dame d’Auteuil”, celle pendant laquelle la veuve du philosophe va prendre la physionomie que lui connaîtra la postérité.”

“Le cadre est digne d’elle, c’est une délicieuse maison située dans le petit village d’Auteuil, près de Paris, au milieu d’une propriété où elle aime à s’entourer d’amis choisis, accueillant tout ce qui touche à l’art et à l’esprit, auprès de qui l’on est assuré d’une consolation, d’un refuge, d’un encouragement.”

C’est là que pendant trente ans se rassembleront les plus nobles esprits de son temps.

Mme Helvétius avait une manie singulière, les visiteurs trouvaient chez-elle une vingtaine de chats angoras de toutes les couleurs, habillés de longues robes pour les garantir du froid. On les trouvait installés sur les fauteuils, sur les tapis et jusque sur les étagères. Tout à coup la porte s’ouvrait et l’on apportait le dîner des chats, composé des blancs de volailles et de perdrix. Ils se précipitaient tous en une mêlée à coup de griffes, un tapage infernal, qui faisaient fuir tout le monde; en hâte on gagnait la salle à manger. C’était le spectacle habituel.

“Après les chats, ce que Mme Helvétius aime le mieux c’est la conversation, dit M. Bertaut. Elle s’en donne à coeur de joie avec ses convives du souper comme avec ceux du déjeuner; et, tard dans la soirée les rares passants de la grande rue peuvent apercevoir les fenêtres briller, derrière lesquelles une auguste société disserte sur toutes sortes de

sujets. Enfin en pleine nuit, Martin allume sa lanterne, et, à travers le parc, guide M. Cabanis et M. Morellet vers les chambres de leur pavillon. Et tout retombe dans le silence de ce coin de banlieue."

Il y eut un visiteur célèbre, le bonhomme Franklin. La beauté de Mme Helvétius n'avait pas été sans l'émouvoir et un jour il la demanda en mariage comme Turgot l'avait fait après la mort de son mari, en 1771.

Le vieux savant américain l'avait baptisée "*Notre-Dame d'Auteuil*."

La Terreur approchait et précipitait aux frontières les émigrés. Après la mort de Mirabeau Mme Helvétius vit Volney arrêté, Lefebvre de la Roche sous les verrous, et Cabanis menacé. Le nom de son mari la sauva ainsi que ses filles : personne n'osa s'attaquer à la veuve du penseur qui s'était distingué parmi les premiers pionniers de la Révolution.

Après la mort de Robespierre, les prisons s'ouvrirent, les amis reparurent, la vie normale reprit à Auteuil.

La Constitution de l'an III, qui fut l'œuvre de Daunou, y fut élaborée et discutée.

Par un beau jour d'automne le général Bonaparte vint chez Mme Helvétius. — Votre domaine est charmant, Madame, dit-il, mais comme il est petit.

—Eh! général, reprit-elle, vous ne savez pas le bonheur que l'on peut avoir avec un parc de trois arpents.

Il hochla la tête, ne répondit pas et se retira. On ne devait plus le revoir.

Ce fut peu de temps après cette visite que Mme Helvétius mourut âgée de plus de quatre-vingts ans. A son chevet étaient ses amis tout en pleurs. Cabanis lui tenait la main, l'appelait sa bienfaitrice, et gémissait: "*Ma bonne*

mère.” Elle répétait doucement : “*Je la suis toujours.*”..

“*Les domestiques sanglotaient. Par la fenêtre entr’ouverte, on entendait le chant des oiseaux, le soleil d’août était magnifique, les contrevents à demi fermés empêchaient la grande lumière d’envahir la chambre bleue et un chat se chauffait nonchalamment près de la croisée.*”

“*Elle fut enterrée dans le jardin, au milieu des fleurs, près de la volière, pas très loin du pavillon des philosophes. Sa présence invisible continuait d’animer les êtres de son ancienne demeure.*” (3)



(3) Id.



MADAME DE CONDORCET

Le salon de la jeune, belle et brillante Mme de Condorcet avait ses racines dans l'ordre ancien des choses. Durant le ministère de Necker il fut un peu le rival du salon helvétique. Il fut le premier à avouer ses idées révolutionnaires. On l'appelait "*le Foyer de la République*".

Le marquis de Condorcet ne fut pas seulement un philosophe, un savant, un littérateur, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et membre de l'Académie française, mais un homme du monde, qui avait hérité des goûts et des habitudes de la vieille noblesse. Sa femme Sophie de Grouchy, soeur du maréchal, était, dit Morellet, "*une des plus belles, des plus spirituelles et des plus instruites qui aient jamais brillé parmi son sexe.*" Par sa naissance et ses relations elle appartenait à l'aristocratie et par ses opinions au côté radical du parti philosophique; son salon, à l'hôtel des Monnaies, était un centre où deux mondes se rencontraient. L'esprit révolutionnaire y régnait mais n'avait pas dépassé les limites de la raison et de l'humanité. Mme de Condorcet présidait avec une grâce charmante, et sa beauté donnait une fascination plus grande à l'éclat de son intelligence et à l'éloquence de sa conversation. Son influence se fit sentir plus ou moins sur tous ceux qui fréquentaient son salon, qui réunissait des hommes de lettres et des femmes de talents, des nobles et des savants, des philosophes et des beaux-esprits. Turgot et

Malesherbes représentaient le côté politique; Marmontel, Chamfort, Suard et l'abbé Morellet lui prêtaient l'esprit et la vivacité qui brillaient dans les anciens salons. Les étrangers de passage à Paris sollicitaient l'honneur d'être présentés à Condorcet et à sa femme; c'est ainsi que la marquise vit passer dans son salon les hommes d'Etat de l'Europe et de l'Amérique.

Le caractère élevé et sincère de Condorcet aspirait à régénérer le monde mais pas à le renverser, mais comme bien d'autres, il s'éloigna de la vérité pratique dans la poursuite de la vérité idéale.

Condorcet était réservé et froid mais son âme était brûlante. "*Ne vous y trompez pas*, disait d'Alembert, *c'est un volcan couvert de neige.*" Mme de Condorcet enflamma le tempérament de son mari de son propre enthousiasme et le poussa vers les mesures extrêmes. Quand à la fin il se détourna de ces scènes d'horreur, voulant être plutôt la victime que l'oppresseur, il était trop tard. Son *Esquisse des Progrès de l'Esprit humain* fut écrit lorsqu'il errait et qu'il cherchait un asile dans les bois et les carrières.

Mme de Condorcet qui partageait les goûts philosophiques de son mari traduisit *Moral Sentiments* d'Adam Smith, dont elle fit une analyse très juste.

Ses amis fauchés par le couteau de la guillotine, son mari, traqué et trahi par ceux qu'il avait voulu servir, s'étant empoisonné dans la cellule de sa prison pour échapper à l'échafaud, Mme de Condorcet eut à lutter contre la pauvreté; elle peignait des miniatures pour avoir du pain. Quelquefois elle pénétrait dans les cachots pour reproduire les traits des malheureux condamnés qui n'avaient que ce souvenir à léguer à leur famille. Souvent pour gagner

la bienveillance des géôliers elle dut peindre, dans la fumée des corps de garde, ces brutes avinées.

Exemple sublime, aux heures douloureuses, de dévouement conjugal et d'amour maternel, elle ne confia à personne le soin de l'éducation de sa fille, voulant la rendre digne du nom de son père.

Lorsque Mme de Condorcet eut recouvré une partie de sa fortune elle s'installa dans la Grande rue Verte et les idéologues prirent l'habitude de se retrouver chez elle, et non seulement Garat, Tracy, Cabanis, Volney, Le Cousteux de Canteleu, mais encore les amis de Mme de Staël comme Benjamin Constant, qui dans ses voyages en France, ne manquait jamais de venir saluer la veuve de Condorcet.

A partir de 1817 elle vécut très retirée et ne s'occupa plus que d'œuvres de bienfaisance et de charité.

“Le souvenir aimé de Mme de Condorcet gardé comme un culte par tous ceux qui l'ont approchée vivra. C'est que, à l'éternelle beauté dont elle fut l'un des types les plus parfaits, elle sut joindre la douceur qui charme, l'esprit qui pénètre et la charité qui purifie.” (1)



(1) Antoine Guillois. La Marquise de Condorcet, sa Famille, son Salon, ses Amis. 1897, page 234.



Madame de Montesson.



Salons du 19^e siècle

La société du 18^e siècle est disparue dans un frou-frou de soie avec les robes à paniers, les perruques poudrées, les petits vers, quatrains et bouts rimés, les anecdoctes piquantes, quelques pensées humanitaires et les orgies sanguinaires de la Terreur. *“L'éventail de Célimène qui fut le sceptre, qui pendant deux siècles, avait rythmé de ses battements toute la vie française, s'était brisé sous la Révolution.”* (1)

Lorsque la France fut pacifiée les salons s'ouvrirent, mais la guillotine et l'émigration avaient fait trop de vides, la noblesse avait trop souffert, les esprits avaient perdu la grâce et la légèreté qu'on ne saurait trouver que dans une vieille aristocratie.

Qui s'aviserait de demander aux parvenus du Directoire l'habitude élégante de la fortune ? Peut-on exiger de laquais, devenus seigneurs, qu'ils forment une société polie ? Ils peuvent se réunir dans un salon où l'hospitalité est large, mais cela peut n'être qu'une assemblée sans unité, sans influence. Dans le chaos social qui suivit la Révolution la conversation était un art oublié.

L'art de vivre, l'art de plaire, la politesse : ce mélange d'égards et de déférences, de prévenances et de délicatesse, de respect, d'aisance, et de pudeur ne s'acquièrent pas du jour au lendemain. On n'improvise pas une société bien élevée et

(1) Victor du Bled.

Bonaparte avec tout son génie n'y serait jamais parvenu si les femmes du Consulat ne l'avaient aidé. Il voulait reconstruire une société qui aurait rivalisé d'éclat avec les anciennes cours. Il eut recours à quelques femmes dont le nom, la position, l'éducation, les belles manières et la réputation d'esprit lui semblaient une garantie de succès.

Dans son hôtel de la rue de Provence, la belle Mme de Montesson, veuve du duc d'Orléans, recevait Mme Bonaparte et le premier consul, qui en profitait pour apprendre les usages et les coutumes de la belle société. Napoléon consultait la maîtresse de maison sur bien des points du protocole mondain, car les manières y étaient plus élégantes que partout ailleurs. Elle avait connu la cour de Louis XV et la cour de Louis XVI.

"Les anciennes élégances refleurissaient sous les hauts lambris de son hôtel, dit M. Frédéric Loliée. (1) Il y avait affluence et Talleyrand, qui dans sa jeunesse, jugeait si attirante la maison de Mme de Montesson, se plaisait à y rafraîchir d'agréables souvenirs." Napoléon consultait aussi Mme de Rémusat, qui écrivit plus tard des *Mémoires* intéressants sur la cour impériale où elle avait été dame d'honneur de l'impératrice Josephine. C'était une femme d'une âme et d'un esprit supérieurs, qui avait une grande connaissance du monde. Elle est aussi l'auteur d'un traité sur *L'Education des Femmes*.

A la première entrevue que l'empereur eut avec Talma, le grand tragédien, qu'il avait fait jouer devant un parterre de rois, à Erfurt, il lui dit avec familiarité : *"Chateaubriand assure que vous me donnez des leçons pour jouer à l'empereur. Je prends ceci pour un compliment parce qu'il fait voir du moins que j'ai assez bien joué mon rôle."*

(2) Talleyrand et la Société française, 1910, page 283, 1er vol.

L'Empereur dit un jour brusquement à la duchesse de Fleury : — Aimez-vous toujours les hommes? — Oui, Sire, quand ils sont polis, répondit-elle. Il manquait souvent de tact et de politesse en parlant aux femmes.

Les leçons de quelques grandes dames avaient bien profité à Napoléon comme on le voit par la remarque qu'il fit à Talma.

Cette science du monde, qui avait atteint son apogée au 18^e siècle, les initiés en goûtèrent le charme sous la Restauration, alors que la tradition de l'ancienne société française se maintenait à peu près intacte chez leurs descendants, car l'époque du premier Empire ne fut pas propice à la vie de société.

Il est assez difficile de classer les salons du 19^e siècle, dont quelques-uns ont traversé la Révolution, le Directoire, le Consulat et l'Empire. "*Ah, disait Gounod, retrouvant un ami longtemps absent, combien de gouvernements se sont succédés depuis notre dernière causerie.*"

Les salons du Second Empire, avec la nouvelle noblesse et les familles de l'ancienne qui s'étaient ralliées à ce régime, eurent un éclat fort brillant, spécialement celui de la princesse Mathilde.

Après la guerre de 1870, les plus remarquables furent ceux de Mme Aubernon, de la comtesse de Loynes, de Mme Alphonse Daudet, de Mme Arman de Caillavet, de Mme Charles Buloz et de Mme Juliette Adam.





Madame de Beaumont et Chateaubriand
au Colisée.



MADAME DE BEAUMONT

Pauline de Montmorin épousa à dix-huit ans le comte de Beaumont, qu'on appelait *le plus mauvais sujet de Paris*. Elle n'avait pas été consultée pour ce mariage, et à peine quelques semaines après elle quittait son mari et retournait chez ses parents, où elle fit les honneurs du salon de son père. Les deux années qui précédèrent la Révolution furent très brillantes pour la comtesse de Beaumont, car l'on menait grand train chez le ministre de Louis XVI.

Elle fut arrêtée à Passy, avec sa famille, mais on la laissa presque mourante sur la route malgré ses supplications. Elle fut recueillie par un paysan, et c'est dans la chaumière délabrée d'un pauvre vigneron qu'elle apprit le massacre de son père et l'exécution de sa mère et de son frère. Sa soeur n'échappa à la guillotine qu'en perdant la raison. Au moment de l'arrestation Pauline de Beaumont avait vu son frère emporter un petit ruban bleu, que Mme Hocquart, qu'il aimait éperdument, avait mis un soir à Lucienne. Il n'avait que vingt-deux ans. "*Ainsi Audrai allait à la potence en baisant un petit manchon de velours de Marguerite de Valois.*" (1) Chaque fois que le couperet de la guillotine descendait, il criait : "*Vive le roi.*" Dix-neuf fois il poussa ce cri. Lorsque la vingtième victime monta les marches, il essaya bien de crier, mais cette fois,

(1) Chateaubriand, Mémoires d'Outre-Tombe.

le eri s'arrêta dans sa poitrine : c'était sa mère. Il fut exécuté après elle.

Vers la même époque par une curieuse coïncidence Chateaubriand abandonné à Namur par les fourgons du prince de Ligne était recueilli par des femmes.

Joubert ému par le récit des malheurs de Pauline de Beaumont lui offrit un asile dans sa maison. Il était marié depuis un an. Il trouva dans la fille des Montmorin une amie rare, une confidente littéraire et une inspiratrice. Il lui fit lire Platon, Fénelon, Vauvenargues et Pascal; ne lui permit que peu de livres de Voltaire et lui exposa la philosophie de Kant. On doit à ce moraliste des *Pensées* d'une grande finesse d'observation.

Lorsque Mme de Beaumont est à Paris elle lui écrit : *"J'ai retrouvé ma solitude avec humeur, je m'occupe avec dégoût, je me promène sans plaisir, je rêve sans charme et je ne puis trouver une idée consolante. Elle est triste, elle ne se fait pas d'illusion. Je me sens assez bien préparée pour tous les voyages, et celui dont on ne revient pas n'est pas celui que je ferais avec le moins de plaisir."* La correspondance de Joubert et de Mme de Beaumont a été publiée; elle se compose de quarante-huit lettres.

Pendant le peu d'années que Mme de Beaumont vécut elle fut le centre d'une coterie plus distinguée par la qualité que par le nombre. Joubert, qui était un causeur plein de verve et d'imprévu et Chateaubriand en furent les esprits dirigeants. Dans le salon de la rue Neuve du Luxembourg on rencontrait Fontanes, Pasquier, Molé, de Bonald, Chénedollé, Mmes de Duras, de Lévis, de Custine, de Vintimille, de Pastoret, Hocquart et Krudener et quelques amis qui avaient survécu les jours où elle présidait avec tant de dignité le salon de son père. Mme de Staël y venait entre deux voyages en Suisse.

Chateaubriand fut charmé par l'âme si pure, si poétique de Mme de Beaumont. Tous deux n'avaient que trente-deux ans. Il disait d'elle : "*Quand une voix amie appelait au dehors cette intelligence solitaire, elle y venait et vous disait quelques paroles du ciel.*"

Mme de Beaumont fut captivée comme tous ses contemporains. "*Le style de M. de Chateaubriand, disait-elle, me fait éprouver une espèce de frémissement d'amour, il joue du clavecin sur toutes mes fibres.*" Pareillement Mme de Staël comparait l'effet de ce style à celui de l'harmonica, qui a une action directe sur les nerfs.

Chateaubriand allait tous les jours chez Mme de Beaumont. Il lui lut *Atala et René* et c'est dans la maison de campagne de son amie, à Savigny-sur-Orge, et sous son influence qu'il acheva *Le Génie du Christianisme*, dans un bien-être matériel et moral, car à Londres il avait connu non seulement la misère mais la faim. Pauline lit, annota et copia des citations pour son ami. "*J'attribue à Pauline de Beaumont, dit André Beaunier, la délicate et mélancolique poésie, qui est le plus subtil parfum du Génie du Christianisme.*" (2)

Chateaubriand est le père du romantisme, il inspira la littérature pendant cinquante ans.

"*Si l'esprit féminin, dit Paul Bourget, est, moins que le nôtre, capable de l'extrême logique et des fortes conceptions, il possède à un degré supérieur le sens de l'exquis, l'entente de la nuance. Les femmes ont en outre, cette chance heureuse, quand leur âme est un peu hardie et subtile, de faire leur éducation beaucoup plus par elles-mêmes que par les livres. Leur vision du monde est alors directe, personnelle et neuve. Chateaubriand s'est-il rendu compte de ce qu'il devait à ces nobles et gracieux esprits de femmes, et c'est ici le lieu de remarquer quelle bienfaisante in-*

(2) Trois Amies de Chateaubriand.

fluence une femme de haute race peut exercer sur le développement du génie d'un artiste qui s'ignore à demi."

Les épreuves terribles de sa vie avaient détruit la santé de Mme de Beaumont et elle mourut à Rome, à peine âgée de trente-cinq ans. Peu de jours avant sa mort elle disait à Chateaubriand : *"Je tousse moins, il me semble que c'est pour mourir sans bruit."* L'existence de Pauline de Beaumont présente un tableau à peu près complet de toutes les épreuves qui peuvent être imposées à un être humain.

Un jour d'octobre, 1803, René la mena au Colisée. Elle regarda ces ruines illustres et dit ces seuls mots : *"Allons! j'ai froid"* et elle rentra pour se coucher et ne se releva plus. Chateaubriand veilla sur ses dernières heures et garda fidèlement son souvenir. Il vendit tout ce qu'il avait pour payer une partie des neuf mille francs que lui coûta le monument funéraire de son amie." (3)

Joubert pleura silencieusement la lumière de sa vie qui venait de s'éteindre. Il écrivit à Chênédollé : *"Je ne vous dirai rien de ma douleur, elle n'est pas extravagante mais elle sera éternelle."*

Pour goûter pleinement le charme intime d'une femme peut-être est-il mieux d'être son ami que son amant. Sully-Prudhomme a dit : *"L'amitié amoureuse est plus que de l'amour, car elle en a tout le charme et elle n'en a pas les malaises et les violences."*

L'amitié n'a ni les remords, ni les désillusions qui accompagnent l'amour parce que l'esprit y garde toute sa lucidité et le cœur sa pureté.

Mme de Beaumont prend sa place dans l'histoire littéraire parmi les inspiratrices des grands hommes et parmi celles qui exercèrent un empire de séduction sur tous ceux qui fréquentèrent leur salon.

(3) Edouard Herriot, Madame Récamier et ses Amis.



Madame de Genlis.



MADAME DE GENLIS

Comme figure historique elle est remarquable surtout pour la variété de son oeuvre littéraire, ses théories sur l'éducation et ses observations sur le monde où elle a vécu. Elle a été gouvernante des enfants de Philippe Egalité, qui fut guillotiné sous la Terreur, après avoir ignominieusement affiché des idées républicaines et avoir voté la mort de son cousin, Louis XVI.

Après la Révolution Mme de Genlis rentra à Paris et ouvrit son salon à l'Arsenal qui devint le rendez-vous des quelques célébrités d'alors. Elle recevait le samedi et on y rencontrait des lettrés comme le comte de Ségur, des causeurs comme M. de Choiseul-Gouffier, M. d'Estournel et le prince de Nassau. Elle comptait au nombre de ses amis, Talleyrand, La Harpe, Fontanes et le cardinal Maury.

Le cardinal Maury était un grand orateur dont la Révolution développa les qualités. Il fit preuve d'un grand courage et de beaucoup d'esprit devant la mort qui le menaçait à chaque instant. Un jour en allant à l'Assemblée il fut entouré par des Sans-culottes qui voulaient le pendre à la lanterne. "*Imbéciles*, leur cria-t-il, *lorsque vous m'y aurez mis, y verrez-vous plus clair?*" et il eut la vie sauve.

Napoléon sachant Mme de Genlis dans la gêne lui fit une pension de 12.000 francs et se complut à correspondre avec elle. Leur correspondance garde un ton moral et politi-

que. Elle lui donne des conseils sur la manière de tenir une cour. Ce que Mme de Genlis lui conseilla relativement au luxe ne fut pas perdu pour lui. *“Le lendemain du jour où il reçut une lettre d'elle sur ce sujet, il nous disait à toutes, dit la duchesse d'Abrantès, (1) “Mesdames je veux que vous receviez. Soyez grandes dames surtout, soyez grandes et point mesquines dans vos dépenses pour vos habits, votre maison, vos ameublements. Point ou peu de mousselines anglaises, qui entravent l'exécution de mon système continental. Beaucoup de soieries pour chaque saison. Du velours pour l'hiver, du satin et du taffetas pour l'été.”* L'empereur mit, à dater de ce moment, une grande importance à ce que toute la Cour fut somptueuse et magnifique.

Un jour Napoléon demanda à la duchesse d'Abrantès si elles connaissait Mme de Genlis; elle lui répondit que oui. — Vous a-t-elle écrit? — Jamais sire. — Eh bien! elle est encore plus spirituelle en écrivant qu'en causant. Ses lettres ont de la gaieté, en même temps une raison solide et éclairée, il est seulement dommage qu'elle ne soit pas plus naturelle.

L'Empereur craignait des femmes comme Mme de Staël dont il redoutait le génie mais recherchait l'esprit de Mme de Genlis. Il estimait hautement son expérience en tout ce qui concernait l'étiquette et la vie de société. *“Tout cela, dit la duchesse d'Abrantès, (2) était pour le premier Consul et plus tard l'empereur d'une importance que pourront difficilement croire ceux qui ne l'ont pas approché comme moi.”*

Ce fut à l'époque de son arrivée au Palais-Royal que Mme de Genlis commença à exercer son influence sur une société entière. Les uns appréciaient la conversation de

(1) Histoire des Salons de Paris. Tome 3, page 116.

(2) Id, page 330.

cette femme d'un esprit supérieur, les autres étaient attirés chez elle par des talents qui, à cette époque, faisaient le charme de son salon. C'est Mme de Genlis qui a mis à la mode la manie de la comédie de société. Elle jouait à ravir, elle chantait et jouait de la harpe comme personne; elle dansait comme Terpsichore, elle peignait et dessinait; ajoutez à tous ces avantages une jolie figure. Elle était prodigieusement instruite. Elle parlait l'anglais, l'allemand et l'italien.

Mme de Genlis avait deux filles, l'une d'une grande beauté, Mme Woëstine, l'autre jolie, gracieuse, charmante, mariée à M. de Valence. Mme de Genlis était la nièce de Mme de Montesson, veuve du duc d'Orléans, à qui Napoléon demanda aussi des leçons d'étiquette.





MADAME DE DURAS

Mme de Duras est la fille du noble et *sans peur* Kersaint, qui fut le compagnon de Mme Roland à l'échafaud. Elle émigra en Amérique jusqu'à ce que la tourmente fut apaisée. Après avoir sauvé sa grande fortune à la Martinique elle revint en France prématurément mûrie et attristée.

Devenue duchesse de Duras elle groupa autour d'elle des hommes de rang, de talent et de distinction. Le monde de la Restauration fait cercle autour d'elle et son salon fut l'un des plus brillants de cette époque.

Chateaubriand, Cuvier, Humbolt, Mathieu de Montmorency et Mme de Staël furent ses amis. Son amour pour Chateaubriand, dont elle fut la confidente littéraire, la place parmi les douloureuses victimes de l'amour. Lamartine, qui savait son adoration pour René disait : *"C'est une âme prodigue qui se consumait comme une lampe dans la nuit pour illuminer un nom d'homme."*

Mme de Duras, dans un admirable élan d'amitié, écrivait à l'ingrat Chateaubriand, ambassadeur à Londres : *"J'ai fait arrêter toutes mes pendules pour ne pas entendre sonner l'heure où vous ne venez plus."* N'est-ce pas délicieux ? Chateaubriand semble avoir été reconnaissant à Mme de Duras surtout de la haute opinion qu'elle avait de sa valeur politique et de son caractère. *"Un homme, dit-il, vous protège parce qu'il vaut, une femme parce que vous valez."*

L'une des filles de Mme de Duras épousa le prince de Talmont, l'autre le duc de Raugan et en seconde noces le comte de la Rochejaquelein.

Mme de Duras mit quelque chose de la triste expérience de sa vie dans ses romans. Ceux-ci reflètent la mélancolie de cet âge mouvementé. Son fameux roman *Ourika* qui parut en 1823 eut un énorme succès. "*On en fit des pièces de théâtre; on donna son nom à des robes, à des bonnets, à des chapeaux : châles Ourika, bonnets Ourika, couleur Ourika, tout devait être à l'Ourika*", dit la comtesse de Bassanville. (1)

"*Ourika*, dit Henry Roujon, reste entre "*Adolphe*" de Benjamin Constant et "*Dominique*" de Fromentin un livre essentiel pour l'histoire de la sensibilité française." Sainte-Beuve qui a connu Mme de Duras fait d'elle une soeur germaine de l'auteur de *Delphine*. Louis XVIII disait de ce roman : "*c'est une Atala de salon*." Chateaubriand daigna le consacrer, et à sa suite les journaux comme *Les Débats* et le *Constitutionnel* ratifièrent cet arrêt.

"*Quel est donc ce roman dont on parle tant?*" demandait à M. Jouy une jeune femme arrivant de province. "*Oh! mon Dieu, le sujet est fort simple*, répondit aigrement l'Ermite de la Chaussée d'Antin, *c'est une noire qui de chagrin de n'être pas blanche, veut se faire soeur grise*."

C'était bien le sujet du livre : *Ourika* est une pauvre négresse, qui ayant reçu une brillante éducation et ayant été comblée de biens par sa maîtresse, ose aspirer à devenir sa belle-fille; son rêve brisé elle se consacre à Dieu.

Mme de Duras écrivait sur la terrasse de son antique château, à Saint-Germain, d'où on apercevait un paysage enchanteur, qui l'inspirait sans doute, car c'est là seule-

(1) Les Salons d'Autrefois.

ment, sur un fauteuil entouré d'un paravent, qu'elle écrivait.

La duchesse de Duras se mêlait souvent à la classe ouvrière pour étudier les mœurs qu'elle voulait peindre dans ses romans, et pour découvrir des misères à secourir. Elle fut associée à toutes les œuvres de charité. Longtemps elle fut présidente du Bureau de bienfaisance et elle fonda à ses frais une école primaire.

Mme de Duras fut équilibrée, prudente, raisonnable, bonne conseillère, pieuse sans bigoterie, lettrée sans pédantisme, royaliste sans fanatisme.





MADAME DE SOUZA

Mme de Souza fut une romancière très goûtée dont font mention Talleyrand et le gouverneur Morris. Après avoir vu guillotiner M. de Flahaut, elle dut errer à travers l'Europe et goûter le pain amer de l'exil, elle épousa, en 1802, M. de Souza, noble seigneur portugais, ministre du Portugal à Paris. Il aimait les lettres et traduisait Camoëns.

Ce fut le hasard qui détermina Mme de Flahaut à devenir auteur. Un émigré, comme elle, lui dit un jour : *“Pourquoi n'écrivez-vous pas un roman? Vous n'avez pas perdu votre esprit avec votre fortune, je m'en suis aperçu.”* — *“Ecrire, moi, mais vous n'y songez pas, marquis.”* — *“Parbleu, si, j'y songe et je vous envie, puisque vous avez une ressource pour ne pas mourir de faim”*, répondit tristement le marquis de L...

Le soir même elle rentrait dans sa mansarde froide et délabrée avec une bouteille d'encre, des plumes, du papier et de l'espoir. Après quelques heures de méditation, elle se mit à l'ouvrage et écrivit tout d'un trait un petit chef-d'œuvre littéraire : *Adèle de Sénanges* qu'elle vendit cent livres sterling à un éditeur de Londres. Jusque-là elle avait trouvé le moyen de ne pas crever de faim en confectionnant des chapeaux. Grâce à ses romans, qui eurent un grand succès, elle vécut à l'abri du besoin pendant ses longues années d'exil. Elle put ainsi assurer l'éducation de son fils, le comte de Flahaut, qu'elle plaça dans un des

premiers collèges de la capitale anglaise. Il fut le père du duc de Morny, (frère utérin de Napoléon III), l'un des auteurs du Coup d'Etat du Deux Décembre et un grand diplomate. "*S'il eut vécu plus longtemps*, dit Marcel Boulenger, *il eut empêché la guerre de 70.*"

Sainte-Beuve, après avoir remarqué l'émotion contenue, le pathétique discret et pénétrant des romans de Mme de Souza, a pu dire sans trop les flatter, qu'ils étaient de la famille de la *Princesse de Clèves*. (1)

Lorsque Mme de Souza revint en France, elle avait trente-six ans, elle habita un hôtel, rue Verte, qui était entouré de rosiers. Portant avec grâce les honneurs de sa renommée littéraire, elle recevait dans son salon parisien avec la courtoisie, les manières, le charme social de l'ancien régime. La duchesse d'Abrantès dit qu'elle était la plus charmante maîtresse de maison de cette époque et qu'elle donnait une âme à la conversation.

"*Cette femme charmante*, dit la comtesse de Bassanville, (2) *avait su garder en vieillissant tout le piquant, toute la jeunesse de son esprit, qui avait été l'un des plus fins d'une époque où l'on pouvait en vérité dire que l'esprit courait, non les rues, mais les salons.*"



(1) Portraits de Femmes.

(2) Salons d'Autrefois.



Fortunée Hamelin.



FORTUNÉE HAMELIN

Sous le Consulat et l'Empire, à la renaissance du monde parisien, une ancienne muscadine, Fortunée Hamelin, eut son heure de célébrité. Elle a longtemps tenu le sceptre de l'esprit et son salon fut fréquenté par les puissants du jour.

M. Hamelin était un de ces opulents fournisseurs d'armées dont la fortune permet de mener grand train. Leur maison fut un moment la plus élégante de Paris. On y trouvait la meilleure table et la plus charmante conversation.

Mme Hamelin brilla moins par sa beauté que par son charme et son esprit. Elle n'était pas seulement spirituelle elle était l'esprit même, dit la comtesse de Bassanville. Elle était la meilleure danseuse de cette époque où la danse s'élevait à la hauteur de l'art.

Sous le Directoire, elle brilla à côté de Mme Tallien. On imita ses manières et sa mise, on copia ses coiffures à la Titus, ses tuniques à la Flore, à la Diane, ses cothurnes, cette partie si importante de la toilette d'une merveilleuse.

L'hôtel de la rue Blanche ne fut pas un *temple austère de la vertu*. A cette époque Mme Hamelin fut surtout liée avec le monde militaire. C'est elle qui arrangea le mariage de Tunot. Elle fut l'amie de Marmont et on prétend qu'elle eût plus que l'amitié pour Bonaparte. L'épopée napoléonnienne l'enthousiasma et elle se prodigua à la cause bonapartiste.

Son intimité avec Napoléon lui permit de rendre d'immenses services. Elle sauva la vie de Chateaubriand, qu'elle a beaucoup aimé.

Le 9 février 1823 il écrit à Mme Hamelin : *“Je n'oublie jamais les services qu'on m'a rendus. C'est à l'intérêt que vous avez bien voulu me témoigner que je dois de n'avoir pas été fusillé ou enfermé à Vincennes par Bonaparte.”*

Tout de même il ne l'a pas même mentionnée dans ses *Mémoires* de crainte de déplaire à Mme Récamier, qui à un moment fut jalouse de Mme Hamelin.

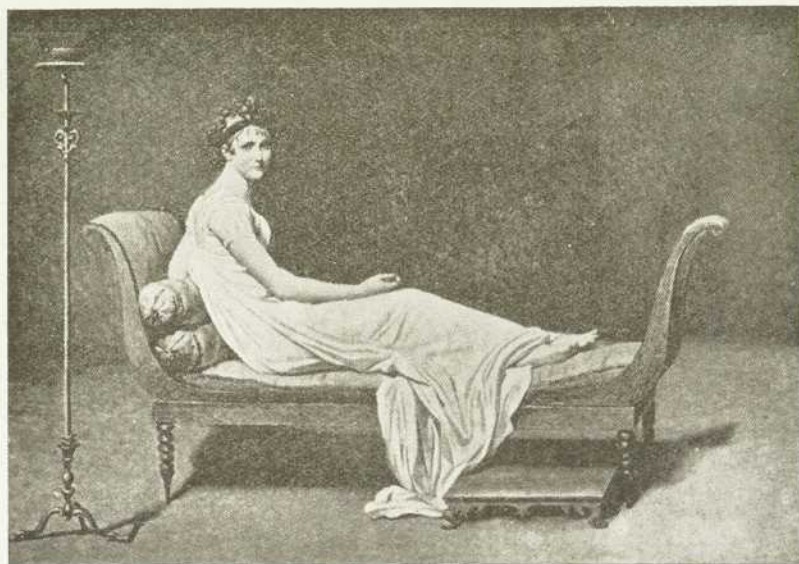
A la chute de l'Empire elle ne put se résigner au gouvernement de la Restauration ; elle groupa les mécontents et conspira si bien que Louis XVIII l'exila. Elle habita alors Bruxelles. Autorisée à revenir à Paris par le duc de Richelieu elle se mit au service des Bourbons.

La politique est une tragi-comédie et sous Louis Philippe la *Dame de la rue Blanche*, comme on l'avait surnommée, trouva bien des motifs d'indignation et ample matière pour son esprit sarcastique.

“C'est un joli cinématographe, dit Faguet, que les “Mémoires” de Mme Hamelin. On y trouve de tout non pas seulement la petite histoire mais la grande à s'en occuper sérieusement. Il n'y a rien de plus amusant que la petite histoire du temps de Louis-Philippe racontée par la femme la plus sardonique et dont les épigrammes, au temps de sa jeunesse, avaient fait pâlir et trembler tant de personnages, parmi lesquels de très haut placés.”

“Elle écrivit, dit André Gayot, des lettres qui lui valurent l'honneur d'être appelée par ses amis “une petite fille de Mme de Sévigné.” Sa correspondance fait preuve de véritables qualités d'épistolière.” (1)

(1) Une Ancienne Muscadine, Fortunée Hamelin.



Madame Récamier



MADAME RÉCAMIER

La renommée sociale de Mme Récamier a éclipsé celle de toutes les femmes des salons contemporains. Elle est la femme du 19^e siècle la plus admirée, la plus aimée et dont on a le plus écrit. Sa beauté fut universellement reconnue par l'élite de l'Europe. On a tellement insisté sur cette merveilleuse beauté, sur sa bonté et son charme, qu'elle est devenue une figure idéale, investie d'une grâce subtile et poétique. Le peintre David l'a immortalisée sur la toile dans toute la fraîcheur de sa jeunesse. Son buste a été sculpté par Canova, *"le marbre pour être idéal n'eut qu'à copier le modèle"* dit Sainte-Beuve. Grâce aux arts divins de la peinture et de la sculpture les déesses de la beauté revivent encore.

Son père, M^{re} Jean Bernard, qui était notaire, avait, au dire de ceux qui l'ont connu, *"une figure extrêmement belle, régulière et noble."* Sa mère était une jolie blonde, fraîche et vive, faite à ravir : ce qui explique facilement la beauté de Juliette Récamier.

A quinze ans elle épousa le banquier Récamier qui avait quarante-deux ans ; il fut plutôt son père que son mari. Il avait acheté l'hôtel de Necker à la Chaussée-d'Antin. Les Goncourt donnent la description de la chambre de Mme Récamier dans leur ouvrage sur la société du Directoire. *"Deux cygnes de bronze doré bordent le lit d'une guirlande de fleurs échappées de leur bec ; le lit se confesse à une*

glace de ruelle encadrée d'un acajou à filet d'or. Les draperies sont de soie chamois, ornementées d'or, relevées sur les rideaux de soie violette ornementés de noir." C'est un peu lugubre pour une chambre de jeune femme.

Benjamin Constant dit qu'elle ne se montra pas à la Cour du Directoire. Ch. Monselet fait au contraire de Mme Récamier l'une des *Trois Grâces* du Directoire, avec Mme Tallien et Josephine de Beauharnais. "*A elles trois, affirme-t-il, ces femmes ont affolé Paris et vu tomber les personnages les plus illustres à leurs pieds, ces beaux pieds qu'elles portaient chaussés de cothurnes.*"

Au témoignage de Louis de Loménie: "*Mme Récamier ne porta jamais de diamants; sa toilette d'une exquise simplicité n'admettait que les perles. Sa beauté avait cela de particulier qu'elle était plus attirante qu'éblouissante au premier coup d'oeil; plus on la voyait plus on la trouvait belle.*" "*Au gré des étrangers, venant à Paris, dit Marcel Bouteron, (1) Mme Récamier offrait le type le plus accompli de la grâce française. Tout est parfait en elle: personne, manières, mouvements, toilette, organe, langage, c'est un modèle accompli.*"

Mme Lenormant a laissé ce portrait de sa tante: "*Une taille souple et élégante, des épaules, un cou de la plus admirable forme et proportion, une bouche petite et vermeille, des dents de perle, des bras charmants, quoiqu'un peu minces, des cheveux châtons naturellement bouclés, le nez délicat et régulier, mais bien français, un éclat de teint incomparable qui éclipsait tout, une physionomie pleine de candeur et parfois de malice, et que l'expression de la beauté rendait attrayante, quelque chose d'indolent et de fier. C'était bien d'elle qu'on eut le droit de dire ce que Saint Simon a dit de la duchesse de Bourgogne: que sa démarche était celle d'une déesse sur les nuées.*" Lamar-

(1) *Muses romantiques*, page 96.

tine disait : “*Mme Récamier m’éblouit comme le plus céleste visage qui ait jamais éclairé les yeux d’un poète.*”

Nous la voyons d’abord dans les cercles bizarres du Consulat dans toute la fraîcheur de sa jeunesse, entourée du luxe et de la fortune et captivant tous les coeurs par le charme indéfinissable qu’elle garda jusqu’à la fin de sa vie.

A Paris, comme au château de Clichy, elle fut le centre d’une compagnie où les anciens étaient discrètement mêlés aux jeunes; où les antagonismes étaient adoucis et les éléments les plus discordants étaient mis en rapports harmonieux pour le moment par ses paroles gracieuses et son sourire séduisant. Là, nous trouvons les deux Montmorency, issus de la plus ancienne noblesse de France, Mme de Staël avant son exil, les deux Ampère, Narbonne, Barrère, le conventionnel, surnommé l’Anacréon de la guillotine, Masséna, Eugène de Beauharnais, Bernadotte, qui devint plus tard roi de Suède, le général Moreau, l’astronome Lalande, Villemain, Augier, Montalembert, Mérimée, Legouvé, Thierry et Sainte-Beuve. De temps en temps on voyait des célébrités étrangères, comme Sir Humphrey et Lady Davy, Fox, Erskine, Humbolt, le duc d’Hamilton, la duchesse de Devonshire, Miss Berry et Maria Edgeworth. Delphine Gay, (Madame de Girardin) y lut ses premiers poèmes; Talma et Rachel y rendirent quelques-uns de leurs principaux rôles; Pauline Viardot, Garcia, Rubini et Lablanche y chantèrent; Delacroix, David d’Angers et Gérard représentaient le monde artiste.

Balzac se rendit un jour chez Mme Récamier. Il venait de publier *La Physiologie du Mariage*. “*Les femmes, lui dit Mme Récamier, ont grand besoin d’être défendues. Vous avez fait là, monsieur, une oeuvre excellente.*” Cette visite à une femme qui était un des grands noms de

la vie française venait d'apporter une clarté de plus au grand romancier, qui était alors au début de sa carrière. Il revint et lut *Peau de Chagrin*.

Napoléon essaya en vain d'attirer Mme Récamier à la Cour Impériale. Son salon n'était ni politique ni philosophique, mais après la cruelle persécution de La Harpe, le bannissement de Mme de Staël, et les infortunes analogues d'autres amis, ses sympathies furent plus fortes que sa diplomatie, et son salon passa dans les rangs de l'opposition. L'Empereur regardait tous ceux qui y venaient comme ses ennemis. Cette jeune femme était destinée à éprouver toute l'amertume de son mécontentement. Par des agiotages à la bourse Napoléon ruina son mari, elle fut exilée et errante pendant plusieurs années.

Aux premiers jours de la Restauration, elle était à l'apogée de sa beauté et de sa renommée. Son salon reprit son éclat et fut le centre où tous les partis se rencontraient sur un terrain neutre. Ses relations avec ceux qui étaient au pouvoir lui donnaient une forte influence politique. Son pouvoir réel était dans la merveilleuse harmonie de sa nature, dans une pénétration subtile qui devinait les chagrins, excusait les faiblesses des autres pour leur appliquer un baume adoucissant.

Elle dansait à ravir, chantait, pinçait de la harpe et jouait du piano. L'été à Albano, elle jouait l'orgue à la grand'messe et aux vêpres.

La pieuse et austère Mme de Swetchine, était fortement prévenue contre Mme Récamier, et fut longtemps sans vouloir la rencontrer. Lorsqu'elle la vit, elle fut captivée par son charme pénétrant et indéfinissable. L'ayant revue plus tard à Rome, elle écrivait à Mme de Montcalm : "*Après de si brillants succès, rien assurément ne saurait être plus*

flatteur que de compter presque autant d'amis qu'autrefois d'adorateurs; peut-être que cependant, sans que je veuille ôter à son mérite, si elle avait aimé une seule fois, leur nombre à tous en aurait été considérablement diminué.

Guizot disait : *"Cette admiration passionnée, cette affection constante, ce goût insatiable pour sa société, sa conversation, son amitié, Mme Récamier les a inspirés à tous ceux qui l'ont approchée et connue, aux femmes comme aux hommes, aux étrangers comme aux français, aux princes comme aux bourgeois, aux saints et aux mondains, aux philosophes et aux artistes, aux adversaires comme aux partisans des idées et des causes qui avaient sa préférence, bien plus à ses rivales dans ses affaires de coeur, presque autant qu'à ceux-là mêmes dont elle leur enlevait la possession."* (2)

Mme de Krudener, une illuminée, dont le salon unissait la mode et la piété, appréhendant la distraction que l'entrée de Mme Récamier était sûre de causer, engagea Benjamin Constant à lui écrire pour la prier de se faire le moins charmante possible. Sa note est certainement unique : *"Je m'acquitte avec un peu d'embarras de la commission que Mme de Krudener vient de me donner. Elle vous supplie de venir aussi peu belle que possible. Elle dit que vous éblouissez tout le monde, que tous les esprits sont troublés et l'attention est impossible. Vous ne pouvez mettre vos charmes de côté, mais n'y ajoutez pas."*

La voir c'était l'aimer, ses victimes furent nombreuses et si elles devenaient ses amis ce n'était pas sans luttes et sans brisements de coeur. Les passions brûlantes qu'elle inspira ne semblent pas avoir détruit sa propre sérénité.

La nature chevaleresque et délicate de Mathieu de Montmorency donna à leurs relations un caractère demi pater-

(2) Revue des Deux Mondes, Madame Récamier, 1859.

nel, mais il est évident qu'il l'aima avec la tendresse profonde d'une âme sûre et loyale; son amitié amoureuse ne finit qu'avec sa vie. Lucien Bonaparte fut à ses pieds. Le prince Auguste, neveu du grand Frédéric et frère du roi de Prusse, rencontra Mme Récamier à Coppet, chez Mme de Staël. Il toucha assez la surface de son cœur pour qu'elle ait songé un moment à divorcer. Elle aurait pu demander une annulation puisque ses relations avec son mari, quoique amicales, ne furent jamais celles d'une épouse. Il en appela à sa générosité et elle n'y pensa plus. Le prince de Prusse ne l'oublia jamais. A sa mort, quarante ans plus tard, il ordonna que le portrait de Mme Récamier par Gérard lui fut retourné, mais son anneau fut enseveli avec lui.

Ce fut chez Mme de Staël, à Paris, sous le Directoire, que Benjamin Constant connut Mme Récamier. *“Les phases variées de l'infatuation qui le poussa à violer ses principes politiques et à se démentir plutôt que de prendre un moyen qui aurait résulté en une séparation suggère une page de roman fortement colorée,”* dit Sainte-Beuve.

Le premier cri de Benjamin Constant à la belle Juliette est celui-ci : *“Aimer c'est souffrir, mais c'est aussi vivre, et depuis si longtemps je ne vivais plus. Vous faites le charme de tout le monde, le bonheur de personne.”*

La dévotion d'Ampère et de Ballanche n'est pas moins intéressante quoique moins intense et moins orageuse.

Mme Récamier restera toujours mystérieuse comme la déesse Isis. Nul n'a pu soulever le voile qui entoure cette femme qui inspira tant d'amours passionnées, mais que les flèches de Cupiden semblent ne pas avoir blessée. Si une femme résiste à la grande séduction de l'amour, on l'accuse de froideur. Sait-on les combats qui se livrent dans un cœur de femme?

"Les passions les plus fortes sont celles qui sont plus fortes qu'elles." dit Emile Faguet. Si elle a aimé, Mme Récamier a eu la pudeur de garder son secret.

Ce n'est qu'après de Chateaubriand qu'elle se départit de la froideur qu'on lui a tant reprochée; c'est le seul sentiment qui la maîtrisa. René a cinquante ans, Juliette en a quarante-deux, l'âge dangereux.

Joseph Turcan pense que Mme Récamier fut plus que l'amie de Chateaubriand et dans son ouvrage sur elle, il expose les raisons qu'il a de conclure ainsi. Cette amitié dura trente années. S'il voyage il lui écrit de Berlin, d'Angleterre, de Rome, il lui confie ses ambitions, lui demande ses conseils. Elle prend soin de ses intérêts littéraires. A la mort de sa femme il voulut l'épouser, elle refusa. Agée et aveugle, elle pensa que leur amitié pouvait devenir plus intime sans attirer la malignité du monde. A ses amis elle disait que si elle l'épousait, il manquerait le plaisir et la variété de ses visites journalières. Il lui écrivait le matin, à trois heures et il se rendait chez elle, il causait jusqu'à quatre, quand les visiteurs arrivaient.

Le salon de l'Abbaye-aux-Bois est le temple où l'astre pâlisant de Chateaubriand achève de répandre les derniers rayons de sa gloire. Un nombre restreint de personnes assistèrent à la lecture des *Mémoires d'Outre-Tombe*; le prince de Montmorency, le duc et la duchesse de La Rochefoucault, le duc et la duchesse de Noailles quelques autres femmes de la noblesse, entre autres la petite fille du général La Fayette. Ampère en fit la lecture. Un autre soir ce fut la lecture de *Moïse*, tragédie en vers de Chateaubriand, devant un public de choix: Appony, l'ambassadeur d'Autriche, Fontanes, Edgar Quinet, Sainte-Aulaire, Barante, Mérimée, Pasquier, l'abbé Gerbet, Mme de Boigne, Mme Tastu, Louise Colet, Eliza Merceur, etc. . . C'est dans cette paisible retraite que

l'on entendit pour la première fois : *Les Premières Méditations* de Lamartine.

Mme Récamier était très charitable; elle fit élever à ses frais une petite Anglaise qu'elle enleva à des saltimbanques. En 1840, le Rhône et la Saône ayant inondé Lyon, elle organisa au profit de ses compatriotes une soirée par souscription: Lady Byron paya son billet cent francs, le duc de Noailles organisa le buffet, Chateaubriand fit les honneurs, Rachel récita une partie d'*Esther*. Ce fut pour Mme Récamier son dernier succès.

M. de Marcellus raconte que le jour où l'illustre tragédienne, après une scène de *Polyeucte* fit entendre la prière d'*Esther*, Chateaubriand ému se souleva sur ses genoux tremblants et s'approchant de l'admirable actrice: "*Quel chagrin, lui dit-il, d'une voix affaiblie, de voir naître une si belle chose quand on va mourir.*" "*Mais monsieur le vicomte, lui répondit Rachel, d'un ton animé et pénétrant, "il y a des hommes qui ne meurent pas."*

Ce fut chez Mme Récamier que Lamennais reprit ses relations avec Chateaubriand. Il lui en avait conservé une vive reconnaissance. Mme Récamier accueillit encore plusieurs nouveaux venus: le timide Ozanam, Alexis de Tocqueville, qui à trente-deux ans, publiait sa *Démocratie en Amérique*, Cousin, Villemain, Saint-Marc Girardin et Quinet.

Lamartine comparait le salon de Mme Récamier à "*une académie qui tiendrait séance dans un monastère.*" Si celui de Mme de Broglie était une chambre des pairs, si celui de Mme de Sainte-Aulaire était une chambre de députés, si celui de Mme de Girardin était une république, celui de Mme Récamier était une monarchie, dit Herriot. (3)

Un jour en 1847, il y eut une place vide: le fidèle Ballanche ne vint plus à l'Abbaye-aux-Bois. Un an plus tard, Cha-

(3) Madame Récamier et ses Amis, 1924.

teaubriand mourut à son tour. Brisée de corps et d'esprit, mais gardant encore le charme qui lui avait donné tant d'empire sur les coeurs elle le suivit de près, à quelques mois d'intervalle, le 11 mai, 1849, âgée de soixante-douze ans.

C'est au couvent de l'Abbaye-aux-Bois que nous nous représentons le mieux Mme Récamier, c'est là que privée de sa fortune, vivant de la manière la plus simple, elle conserva durant trente ans la tradition des vieux salons.

A travers tous les changements qui éprouvèrent sa force d'âme, elle semble avoir conservé sa sérénité. Elle a laissé bien peu d'écrits, ses lettres sont peu nombreuses. Elle lisait beaucoup et était familière avec la littérature courante, aussi avec les ouvrages religieux. Mais le monde n'accorde pas facilement une double supériorité et il est possible que la reconnaissance de sa beauté ait empêché de rendre justice à ses qualités intellectuelles.

Mme de Genlis nous dit qu'elle avait beaucoup d'esprit. Elle l'a idéalisée dans son roman *Athénaïs*.

Il est certain qu'aucune femme n'aurait pu tenir sa place au centre d'un cercle littéraire distingué et être la confidente et la conseillère des meilleurs hommes de lettres du temps sans avoir possédé une grande faculté de compréhension. "*Aimer ce qui est grand*", disait Mme Necker, *c'est presque être grand soi-même.*"

Mme Récamier représente mieux qu'aucune autre femme de l'époque les talents particuliers qui distinguent les reines des salons les plus fameux. Elle avait du tact, de la grâce, de l'intelligence et le don d'inspirer les autres.

Les hommes et les femmes célèbres de son temps se rencontraient dans son salon. On y trouvait le génie, la beauté, l'esprit, l'élégance, la courtoisie qui furent le sourire de la France.

"*Sa mémoire vivra autant que la société française,*" dit Sainte-Beuve.



LA PRINCESSE DE VAUDEMONT

La princesse de Vaudemont, née Montmorency, malgré certains désavantages de son physique avait fort grand air. Sous le premier Empire et sous la Restauration, elle exerçait une hospitalité vraiment princière. L'hiver à Paris dans son hôtel de la rue de Provence, l'été à Suresne, presque tous les jours elle réunissait une douzaine d'amis à sa table, *"et personne mieux qu'elle, dit la comtesse de Bassanville, ne savait assortir les convives. Souvent on comptait parmi eux le prince de Talleyrand et le comte Louis de Narbonne, qui passaient pour les deux hommes les plus spirituels qui fussent en France à cette époque."* (1)

Le salon de la princesse attirait non seulement l'aristocratie, celle qui sera plus tard le parti légitimiste, mais les artistes, les savants, les étrangers illustres et même les financiers. A la ville elle donnait quelquefois des bals, des concerts, mais le charme des conversations était pour elle le principal attrait, c'était l'aimant qui attirait. A la campagne on jouait la comédie, on improvisait des charades, on organisait des parties de chasse, de pêche, des promenades au loin.

Le duc de Berry venait quelquefois chez la princesse de Vaudemont sans se faire annoncer. Il arrivait comme un simple particulier, sans suite, sans décoration et priait la princesse de ne pas le nommer à ceux qui ne le connaissait pas. Il était affable pour tous et sa grande charité est connue. Lors-

(1) Les Salons d'Autrefois.

qu'il mourût sa mort fut une calamité publique, dit le général Foy. Il n'avait qu'un défaut, c'était un emportement extrême qu'il ne parvenait pas à réprimer, mais il s'en repentait promptement de sorte que personne ne lui gardait rancune.

Un soir il y avait réception chez le roi, sur une réponse maladroite d'un colonel de la Garde, alors de service auprès de lui, le prince eut le malheur de s'emporter jusqu'à lui arracher ses épaulettes. Le colonel furieux porta instinctivement la main à son épée. Tout cela se passa avec la rapidité de l'éclair. Mais Louis XVIII, dont le regard perçant ne perdait jamais rien, fit aussitôt signe au colonel de s'approcher de lui et lui dit à haute voix : *"Monsieur le colonel, mon neveu vient de vous enlever vos épaulettes parce qu'il savait que je vous destinais celles de général."* Le nouveau général ne savait pas s'il devait remercier le roi ou refuser cet honneur, quand il vit le duc de Berry s'avancer vers lui en lui tendant la main et lui disant : *"Jouissez de votre bonheur, général, et laissez-moi le malheur et le regret de vous avoir injustement offensé. Comme réparation le roi a pu vous donner un grade que vous méritez si bien, moi je ne puis vous offrir que mon amitié, la voulez-vous ?"* Et depuis ce jour une solide amitié les lia pour toujours.

Un ministre, M. de Corbières, que Louis XVIII aimait beaucoup pour son dévouement et ses saillies vives et originales, un jour que le roi tenait son conseil, après avoir pris du tabac, posa par distraction sa tabatière sur la table et finit par y mettre son mouchoir, le roi, qui tenait fort à l'étiquette, s'aperçut que M. de Corbières se mettait un peu trop à son aise, fronça les sourcils. Mais M. de Corbières, vous videz vos poches, je crois. — Pour un ministre de votre Majesté ne vaut-il pas mieux les vider que de les em-

plir ? Louis XVIII rit de bon coeur. Homme d'esprit, lui-même, il aimait les gens d'esprit, un bon mot le désarmait.

La comtesse de Bassanville qui a fréquenté le salon de la princesse de Vaudemont dit : *"Ce fut par cet esprit aimable, indulgent et toujours prêt à la réplique qu'elle a su pendant un grand nombre d'années conserver à son salon un caractère vraiment aristocratique, élégant et spirituel, qui lui donne une des premières places dans les salons français de notre société du 19^e siècle."* (2)

Une personne demandant à Talleyrand l'adresse de Mme de Vaudemont, *"Rue Saint-Lazare,"* répondit-il, et comme le numéro de la maison ne lui venait pas à la mémoire, il ajouta : *"Au surplus, vous n'aurez qu'à demander au premier pauvre que vous rencontrerez : ils connaissent tous sa demeure."*

La perte d'une telle amie fut très sensible à Talleyrand.

C'est la première fois qu'on vit le fameux diplomate verser des larmes.



(2) Les Salons d'Autrefois.



LA COMTESSE DE RUMFORT

Mme de Rumfort occupait un ancien hôtel rue Vendôme, au Marais. Elle y recevait l'aristocratie de la naissance, du talent, de l'esprit, ce qui donnait à ses réunions un charme particuliers. Son salon brilla sous la Restauration; les débris de l'Empire recherchaient les salons de la comtesse de Rumfort, terrain neutre où toutes les opinions étaient confondues, où les régimes se rencontraient.

Mme de Rumfort donnait des bals, des concerts et des dîners charmants. A son château de Saint-Leu on jouait aussi la comédie. On devait jouer *Le Déserteur* de Sedaine et *La Suite d'un Bal masqué*: la comtesse, en bonne châtelaine, voulut faire participer les villageois à cette fête. On élève une tribune dans l'orangerie où s'entassent les paysans. Après la représentation une députation de villageois réclame l'honneur d'être présentée à la noble hôtesse. Une douzaine de gars se présentent, l'orateur fait une révérence en retournant son chapeau dans ses mains avec embarras et dit avec un sourire niais et narquois: Messieurs, Mesdames, et la compagnie, j'avons l'honneur de vous saluer. — Que voulez-vous, mes bons amis? demanda alors la comtesse qui s'était avancée vers eux, suivie de la troupe encore costumée et qui s'attendait à rire de leurs naïves félicitations. — Eh ben, mame la comtesse, nous v'nons chercher not' pourboire, répond le chef de la bande, toujours avec le même sourire et le même embarras.

— Pourquoi réclamez-vous un pourboire? — Eh mais, en f'sant not' devoir, en restant jusqu'à la fin de la comédie pour vous être agréables, répondit le paysan.

A cette burlesque critique vous comprenez la stupéfaction des uns et les éclats de rire des autres, et depuis ce jour le peuple ne fut plus convié aux plaisirs raffinés.

Mme de Rumfort mourut peu de temps avant la Révolution de 1830.





Madame Emile de Girardin.



MADAME ÉMILE DE GIRARDIN

Delphine Gay, qui devait être célèbre très jeune, est née à Aix-la-Chapelle, où son père était procureur général, et elle a été baptisée, dit-on, sur le tombeau de Charlemagne. Elle fut élevée au sein du luxe, des élégances et d'un certain idéal poétique et militaire que l'Empire favorisait. Sa mère, dont les romans ont de la finesse et de la sensibilité, a compté à son heure parmi les plus belles femmes de son temps. La jeune fille aussi blonde que la mère était brune, n'était pas moins belle, mais d'une beauté frappante, qui éblouissait. Delphine Gay débuta à quinze ans dans le monde un peu factice de la Restauration qui s'inaugurait avec les mêmes personnages que sous l'Empire, mais avec un changement complet de décors. Les salons, plus aristocratiques que les précédents, avaient plus d'élégance et de raffinement et la conversation y était élégante et spirituelle.

On a fait un portrait d'elle où elle représente une Muse. Hersaint l'a peinte avec son écharpe bleu clair, couleur de ses yeux. C'est ainsi, qu'elle est restée dans le souvenir de ceux qui l'ont connue à cette époque.

Chez la duchesse de Duras, dans une grande soirée, ou à une matinée au château de Lormois, dans les jardins de la duchesse de Maillé, elle était tour à tour une enfant rieuse, toute palpitante de vie, qui bondissait et courait au milieu de l'élégante compagnie, ou tout à coup une sérieuse petite per-

sonne qui récitait des vers d'un air grave, avec un front d'inspiration, un profil de Muse antique. Guiraud, Vigny, Hugo, Deschamps prédisaient à *Delphine*, comme on l'appelait tout fraternellement, la couronne de l'Elégie lyrique.

"Son talent tout jeune, dit un fidèle témoin, nous paraissait être un mélange de vigueur masculine avec une sensibilité de femme du monde, plus affectée des choses de la société que des spectacles de la nature; plus nerveuse que tendre, plus douloureuse que mélancolique; le tout marchant de concert avec beaucoup d'esprit réel, sans prétentions, et se manifestant sous une forme de versification pure, correcte, savante même, et assez neuve alors. Soumet paraît être son modèle".

La *Corinne* de Mme de Staël était alors l'idéal de toute femme célèbre. *Delphine* Gay, portait le nom d'une autre héroïne de Mme de Staël, avec qui elle voulait rivaliser en tout.

Distinguée et couronnée par l'Académie française, en 1822 pour avoir chanté le dévouement des Soeurs de Sainte-Famille pendant la peste de Barcelone, mademoiselle Gay ne cessa dès lors de célébrer en vers tous les événements publics importants, les solennités monarchiques ou patriotiques, la mort du général Foy, le sacre de Charles X, l'insurrection de la Grèce, tous les grands événements. On la vit un jour, de la coupole du Panthéon, réciter son hymne à Sainte Geneviève en l'honneur des peintures de Gros. A Rome, en 1827, elle fut reçue membre de l'Académie du Tibre; au Capitole elle fit ensuite, comme *Corinne*, le pèlerinage du cap Misène.

"Madame de Girardin, avant tout, dit Sainte-Beuve, a le sentiment du monde extérieur, de la beauté qui s'y conforme, de la régularité de lignes et de contours, de l'élégance; c'est ce qu'on trouve dans ses "Elégies." Dans ses élégies pre-

mères il y a quelque mouvement, des vers heureux, parfois brillants; d'autres fins et spirituels. Ourika, la négresse, dira très bien de celui qu'elle aime et qui ne s'en aperçoit pas. "Et si parfois mes maux troublaient son âme tendre, l'ingrat, il m'appelait sa soeur." N'est-ce pas un vers délicieux et d'une psychologie fine? Comment, avec tant d'esprit et d'élégance n'a-t-on pas toujours du goût, de ce goût qu'elle a si bien défini quelque part "la pudeur de l'esprit."

"Dans Napoline" ajoute Sainte-Beuve, elle dit: "Je pensai un moment, que je pourrais arriver à un bonheur négatif qui ne serait pas sans douceur. Je me composai une sorte de paradis de neige assez agréable..." "C'est une trouvaille, cela décrit si bien un bonheur, qui serait plutôt un état exempt de peines."

M. Marcel Bouteron dit: (1) "Les Lettres Parisiennes" du vicomte de Launay, véritables petits chef-d'oeuvre, ont été le premier essai dans la Presse d'un "Courrier de Paris" et je n'oserais décider si nos contemporains ont surpassé Mme de Girardin. Par la gaieté de bon ton, l'ingénieuse malice, les grâces légères, elle éleva presque à la hauteur d'un genre l'art du chroniqueur."

Quelle invention plaisante que cette description d'une chasse à Chantilly, où elle suppose que le pauvre cerf a eu le bon goût dans sa fuite de parcourir les vallons les plus pittoresques, les cités les plus célèbres. Il a traversé le parc d'Ermenonville, dit-elle, il a salué en passant rapidement il est vrai, la tombe de Jean Jacques, ce mortel qui, comme lui, se croyait toujours poursuivi. Après six heures de course, la victime ingénieuse est allée tomber dans le bel étang de Mortfontaine." C'est spirituel, c'est joli, mais c'est artificiel.

Dans un autre feuilleton elle moralise sur un ton mi-sérieux: "Non seulement, dit-elle, la nature nous désigne un

(1) Muses romantiques. 1926, page 84.

rang, mais ce rang est une vocation. Il y a de très grandes dames qui sont nées actrices et cependant n'ont jamais joué la comédie. Il y a de très grandes dames qui sont nées portières, il y en a d'autres qui sont nées gendarmes, colonels, que sais-je? Et les hommes, il y en a qui sont nés troubadours, d'autres chevaliers, d'autres bouffons, quelques-uns grands seigneurs. Quand la condition sociale et le rang naturel se rencontrent, tout est bien, on a l'harmonie. Il y a encore des hommes nés mornes, qui sont chauves à vingt-cinq ans, qui passent leur temps à compulser de vieux livres, et qui transforment en cellule tout appartement de garçon." Ce feuilleton est un petit chef-d'oeuvre dans son genre.

"Dans les romans de Mme de Girardin, dit Sainte-Beuve, on retrouverait le même genre d'esprit que dans ses feuilletons, des portraits et des scènes de société, des observations fines, force paradoxes, quelques charges, peu d'émotion, peu d'action, une grande science du monde à la mode, l'art et jusqu'au métier de l'élégance. De tous ses romans, celui qui m'a paru offrir les qualités de l'auteur avec le plus d'avantage est *"Le Lorgnon."*

En parcourant les *Lettres Parisiennes* du vicomte de Launay, on se rend compte aisément des triomphes de conversation que Mme de Girardin remportait dans les salons, du charme qu'elle exerçait.

Comme femme elle est bien supérieure à l'auteur. On ne peut avoir plus d'esprit qu'elle. Dans un salon, à une soirée, à un dîner, dans un cercle, elle est inépuisable en mots piquants et crépitants en étincelles.

Mme de Girardin est morte en 1855. Sa perte fut vivement sentie. *La joie fait peur*, jolie comédie, représentée au Théâtre Français, où du commencement à la fin, le rire étincelle à travers les larmes, a été son dernier adieu au public.

Elle fut vertueuse, ce qui est d'autant plus méritoire à cause de sa grande beauté.

Lamartine dans ses *Entretiens* insiste sur le caractère idéal et désintéressé de son adoration. "*Je l'ai aimée jusqu'au tombeau, sans jamais songer qu'elle était femme.*"

A la première d'*Hernani*, raconte Gautier: "*Quand elle entra dans sa loge et se pencha pour regarder la salle, sa beauté—Bellezza folgorante—suspendit un instant le tumulte et lui valut une triple salve d'applaudissements.*"

Alfred de Vigny voulut l'épouser mais la mère prosaïque du poète s'y opposa, De'phine pleura et Vigny obéit.

"*A nous autres, dit Henry Roujon, qui ne subissons pas le sortilège de l'enchanteresse, son génie apparaît moins clairement. Sa gloire ne s'explique pas par ses livres.*"

"*L'homme, a dit Renan, fait de la beauté de ce qu'il aime, et de la sainteté de ce qu'il croit.*" Parole vraie et profond.

Pendant trente ans, ajoute Henry Roujon, il y a eu des hommes—et lesquels—prêts à affirmer qu'ils avaient assisté au passage d'une Muse. Son génie apparut à toute une génération avec les caractères d'un prodige. Victor Hugo versa des larmes sur sa tombe.

Une société de lettrés et d'artistes renommés subissaient le charme de sa grâce et de son esprit dans ces soirées de l'élégant hôtel de la rue de Chaillot. En plus des réunions intimes, il y avait les grandes soirées pour la lecture des pièces de théâtre, faites par la maîtresse de maison. Ces soirs-là le salon de damas vert de Mme de Girardin était bondé. On y rencontrait Mmes Bawr, Ancelot, Mennessier (Marie Nodier), Victor Hugo, Lamartine, Théophile Gautier, Balzac, Villemain, Alphonse Karr, Eugène Sue, Jouy, Lemer cier, Ancelot, Balanche, Jules Janin, Emile Deschamps, Adolphe de Custine et Roger de Beauvoir.



MADAME FRANÇOIS BULOZ

Un des salons les plus remarquables sous le règne de Louis-Philippe fut celui de Mme François Buloz. Son mari, le célèbre fondateur de la *Revue des Deux mondes*, a été pendant quarante-cinq ans l'appui et le soutien des lettres françaises. "Il avait le don, dit sa petite fille Marie Louise Pailleron, (1) de discerner le talent chez les très jeunes. Combien ont débuté rue des Beaux-Arts! Musset n'avait que vingt-deux ans, lorsqu'il collabora à la revue pour la première fois. Jules Simon y fut accueilli sortant de l'Ecole Normale. Henri Blaze, présenté par Dumas, avait vingt ans, quand parut sa première critique et tant d'autres!"

Parmi les collaborateurs les plus connus de la *Revue des Deux Mondes*, on compte les poètes Hugo, Vigny, Musset, Brizeux, Henri Heine; les philosophes Cousin, Jules Simon, Chs de Rémusat, Gratry, Renan; les historiens Augustin Thierry, Michelet, Edgar Quinet, J. J. Ampère; Les critiques Gustave Planche, Henri Blaze, Sainte-Beuve, de Pontmartin, Jules Janin; Les romanciers Balzac, Dumas, Marmier, Emile Souvestre, Prosper Mérimée, Flaubert, Jules Sandeau, Henry Murger, Eugène Sue, Georges Sand; les littérateurs Charles Nodier, Villemain, Montalembert, Louis Veillot, Arsène Houssaye.

"La modestie de la demeure de la rue des Beau-Arts, dit Marie Louise Pailleron, est toujours un sujet d'étonnement, même chez les contemporains. La vieille maison existe encore,

(1) François Buloz et ses Amis, 1914.

avec son allure effacée. Tout y est resté vieux comme au temps de ce lointain passé : façade noircie, porte basse, au seuil usé par les pas, tant de pas et d'illustres. Sous la voûte, à droite, un escalier conduit à l'entresol qu'il séparait en deux. L'appartement se composait d'une partie habitée par la famille et donnant sur la rue et d'une partie contenant les bureaux, à gauche, et donnant sur la cour."

Jules Simon écrit : *"Comment la grande Revue occupait-elle un logement dans cette pauvre rue ? Et un très pauvre logement. Malgré cela nous autres débutants dans la carrière des lettres, nous n'entrions pas là sans trembler."*

L'humble salon meublé d'acajou, recouvert de drap rouge, a vu défiler la plupart des collaborateurs de François Buloz.

Un jour Sainte-Beuve était assis dans le salon de Mme Buloz qui avait souvent ses enfants près d'elle ; il venait d'être nommé membre de l'Académie et à la pensée de sa réception il s'amusa fort... Enfin il se leva gaiement et d'un ton enjoué il dit : *"Allons ! je vous quitte il faut que j'aille acheter mon épée."* Une petite voix flûtée s'éleva : *"Tu ferais mieux de t'acheter une perruque"* ! C'était la petite Marie Buloz qui donna ce conseil à l'illustre critique, en considérant sa calvitie.

La conversation de Victor Cousin était sans rivale. Sainte-Beuve qui ne l'aimait guère disait de lui : *"Il a une éloquence qui fait qu'on lui pardonne tout dès qu'on l'entend."*

Jules Simon dans son étude sur le maître de l'Eclectisme remarque : *"Sainte-Beuve n'avait d'esprit qu'avec les hommes d'esprit ou les jolies femmes, à Villemain il fallait une chaire ou un salon, Cousin était prêt partout, sur tout, et avec tous."*

Henri Heine écrivit sur le fameux album de Mme Buloz, qu'illustrèrent Vigny et les autres poètes de son temps :

Mademoiselle Bonne Fortune est une fille légère, elle n'aime pas à rester en place.

De sa douce main, elle écarte les cheveux de ton front, y pose un baiser et s'envole.

Madame Infortune au contraire est une personne bien posée et t'enlace de ses bras avec passion.

Elle dit qu'elle n'est pas trop pressée, elle s'assied à côté de ton lit et se met à tricoter.

Dans les années les plus cruelles de sa maladie il plaisantait de ses maux, se moquait d'eux, de lui, de tous. Il disait un jour : *"Je suis adonisé à l'heure qu'il est, jusqu'au squelettisme. Les jolies femmes se retournent quand je passe dans les rues, mes yeux fermés, mes joues creuses, ma barbe déli-rante, ma démarche chancelante, tout cela me donne un air agonisant qui me va à ravir ! j'ai dans ce moment un succès de moribond !"* Cloué sur un lit de douleur il gardera son esprit endiablé jusqu'à la fin. Voici un de ces bons mots. Il arrive dans le bureau de Buloz, l'air absorbé, ce qui n'est pas dans ses habitudes ; Buloz s'étonne, lui demande ce qu'il a, s'il est souffrant ? *J'ai*, répond Heine, *que je viens de rencontrer X... devant la porte, je me suis arrêté avec lui un instant, nous avons échangé nos idées, et "je me sens tout bête..."*

La calvitie de Jules Sandeau était légendaire. Rencontrant un jour Murger, qui marchandait un coffre-fort : *"Mais à quoi diable, s'écria Sandeau, ce meuble-là pourrait-il jamais vous servir ? Autant vaudrait à moi m'acheter un peigne !"*

En 1832 George Sand venait de publier *Indiana* et *Valentine* Gustave Planche fit dans la Revue du 15 décembre un très élogieux article sur ces deux romans. Il écrivit : *"Qui a fait ces deux livres ? Que signifie cette signature de George Sand ?"*

A propos de *Valentine* il ajoute : *"C'est un livre de femme, car c'est aux femmes seulement qu'il est donné d'avoir de l'esprit avec du coeur."*

Hommes de lettres et hommes d'esprit quel éclat ils devaient donner au salon de Mme François Buloz.



LE SALON DE L'ARSENAL

La bibliothèque de l'Arsenal garde le nom de cet emplacement où l'on fabriqua des engins de guerre, des cartouches, etc.

"Quelques-uns des représentants les plus notables de la littérature contemporaine dînèrent souvent chez le nouveau bibliothécaire" dit Michel Salomon. (1)

Le salon de Charles Nodier à l'Arsenal, où brillait tout particulièrement sa fille, la charmante et spirituelle Marie, fut *"le berceau du romantisme,"* dit M. Franck-Funck Brentano. Il réunissait tous les dimanches, Victor Hugo, Vigny, Musset, Sainte-Beuve, les deux Dumas, Saint-Valry et les peintres romantiques. On dînait frugalement, et à dix heures sonnant Nodier allait se coucher laissant les invités finir la soirée avec Mme Nodier et sa fille, qui se mettait au piano et la danse commençait. Pour tout rafraîchissement il y avait de l'eau sucrée, à laquelle on ajoutait du sirop de groseilles quand on recevait un personnage important.

Mme Nodier était une femme positive. A son bon sens pratique s'ajoutait une pointe de malice; elle abondait sur les gens en observations d'une netteté incisive. Nodier aimait à se décharger et à se reposer sur Marie du soin des invités. Pas plus le mérite personnel que le rang social ne l'éblouissait, à tous elle prodiguait son sourire.

C'était Dumas père qui allumait ordinairement les quinquets; il était d'une stature assez élevée pour ne pas être obli-

(1) Charles Nodier et le Groupe romantique. 1908.

gé de monter sur une chaise, mais comme Saint-Valry avait un pied de plus, lorsqu'il était là c'était lui qui s'en occupait. Un jour qu'il était assis près de la cheminée, ayant l'air piteux à cause d'un rhume de cerveau, Dumas lui dit : *"Tu as dû prendre froid aux pieds l'an dernier."* Saint-Valry ne goûta pas la plaisanterie et resta un an sans lui adresser la parole.

Balzac, Gérard de Nerval, Loève-Weimars, Dauzats, David d'Angers Amaury-Duval, Ballanche, l'abbé Gerbet, Mme Desbordes-Valmore, Sophie Gay, sa fille la belle Delphine, Mme Ancelot, Anaïs Segalas et la duchesse d'Abrantès venaient souvent au salon de l'Arsenal.

Nodier était un conteur spirituel et délicieux, il était aussi un bibliophile. Il disait qu'il faisait des livres non pour en vendre mais pour en acheter. Ce fut pour lui un grand sacrifice que de vendre sa bibliothèque pour donner une dot à sa fille.

Marie Nodier et Musset s'étaient aimés mais le poète ne revint plus à l'Arsenal lorsqu'il se livra à sa vie de libertinage. Après le mariage de Marie avec M. Mennessier il lui rappela leur amour dans un sonnet auquel elle répondit par un autre sonnet ; cela donna lieu à plusieurs jolis sonnets.

Marie Nodier était poète et musicienne. Le plus beau sonnet de la langue française a été fait pour elle ; il a immortalisé son auteur Félix Arvers. Le voici :

Ma vie a son secret, mon âme son mystère,
Un amour éternel en un moment conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Hélas ! j'aurai passé près d'elle inaperçu,
Toujours à ses côtés et pourtant solitaire,
Et j'aurai jusqu'au bout fait mon temps sur la terre,
N'osant rien demander et n'ayant rien reçu.

Pour elle quoique Dieu l'ait faite douce et tendre,
Elle ira son chemin, distraite, et sans entendre
Ce murmure d'amour élevé sur ses pas.

A l'austère devoir pieusement fidèle,
Elle dira, lisant ces vers tout remplis d'elle :
"Quelle est donc cette femme ?" et ne comprendra pas.





Madame de Rute.



MADAME DE RUTE

Sous le Second Empire peu de femmes eurent une existence aussi mouvementée que Laetitia, petite fille de Lucien Bonaparte et cousine de Napoléon III. Elle avait un esprit étincelant et incisif et une beauté remarquable. Elle était musicienne et chantait fort joliment.

Dans l'art délicat de la miniature on la comparait à Mme de Mirbel, et ses adulateurs la regardaient comme l'émule de Meissonier dans la peinture de genre. Victor Hugo et Sainte-Beuve figurèrent parmi ses admirateurs.

Elle épousa d'abord un Français, le comte de Sohns qui avait de la fortune, puis un Italien, Urbain Rattazi, le plus grand homme d'Etat de l'Italie moderne après Cavour.

“L'Italie acclama la femme de son premier ministre et joncha de fleurs le chemin de leur voyage de noces. Quand Mme Rattazi traversa Naples, en 1867, elle put, un instant, se croire transportée dans un royaume de féerie. Au théâtre Royal, lorsqu'elle apparaissait dans sa loge, l'empressement à la voir était si grand qu'il fallait interrompre le spectacle. Un soir sa montée au Vésuve eut des couleurs d'apothéose. La population s'était massée sur son passage. On avait, en outre, disposé les choses de telle sorte que des paysans échelonnés du haut en bas de la montagne éclairaient sa route avec des torches enflammées et donnaient au Vésuve un aspect d'illumination

générale, pendant que grondaient à l'intérieur, les orages volcaniques." (1)

Ce fut le grand moment de sa vie. Dix ans après elle épousa M. Louis de Rute, ancien secrétaire d'Etat et député aux Cortez.

Son salon alors ne fut plus aussi brillant car elle avait laissé s'amoindrir la qualité de ses relations.

Son goût du faste et des mondanités ne l'empêcha pas de s'adonner à la littérature. Elle a laissé une cinquantaine de volumes, dont les sujets variés disent éloquemment la versatilité d'un tel esprit : poésie, roman, histoire, théâtre, politique, ont tour à tour occupé sa plume comme ils avaient intéressé son esprit.

Et si tant de pages griffonnées d'une main trop hâtive n'ont pas survécu à leur auteur, ils nous montrent pourtant quelle ardente activité, quel intérêt social, par conséquent humain, cette femme d'une intelligence remarquable était capable. C'est probablement parce qu'ayant effleuré trop de sujets, elle n'eut pas le temps d'en approfondir aucun que ses écrits sont déjà oubliés. Du moins il est bien probable que ses Mémoires resteront, grâce à l'intérêt qu'ils évoquent par ses relations constantes avec les personnages éminents de son époque.

"En somme Mme de Rute n'aura pas été l'émule de Mme de Staël que ses premiers admirateurs avaient annoncée, mais on se souviendra que son salon fut longtemps le rendez-vous de l'élite des élégances et des talents. Les historiens de la Société gardent une place dans leur galerie, à la silhouette originale de cette grande curieuse de la vie." (1)



(1) Frédéric Loliée. Les femmes du Second Empire, 1er vol. page 113.



La Princesse Mathilde



LA PRINCESSE MATHILDE

"Peu de physionomie princières, dit Frédéric Loliée, auront été diverses comme la princesse Mathilde et mêlées à un tel mouvement de personnes et de choses. Les circonstances qui firent d'elle la fille de Jérôme, roi de Westphalie, la petite fille du roi de Wurtemberg, la nièce de deux empereurs, Napoléon 1er et Nicolas 1er, et la cousine d'un troisième, Napoléon III, avec une part de généalogie à travers la descendance directe de la maison d'Angleterre; le hasard des événements qui voulurent que deux fois la couronne impériale effleura son front sans s'y poser; son indépendance de caractère, son esprit original; sa situation qualifiée de protectrice des arts, à la façon des grandes dames de la Renaissance italienne, entourée d'une sorte de Décameron d'écrivains, de peintres, d'hommes distingués de tous genres; l'éclat intellectuel sans égal de ses réceptions à Paris ou à St-Germain, n'était-ce pas de quoi justifier, l'empressement qu'on apportait à se rapprocher d'elle, à la connaître, à la décrire, à la rencontrer?" (1)

M. Maurice D'Ocagne, qui eut l'honneur d'appartenir au cercle familial de la princesse pendant les douze dernières années de sa vie, s'exprime ainsi: *"Elle ne tirait nulle vanité des origines royales de sa mère, son unique fierté était, comme elle le déclarait ouvertement, de pouvoir se dire la nièce du grand Empereur. Il n'en reste pas moins que, de cette longue suite d'aïeux couronnés, la princesse si simple d'allure pour-*

(1) Les Femmes de Second Empire. 1927.

tant, et d'une simplicité que l'on sentait exempte de toute affectation, avait hérité un air de grandeur inné, qui ne pouvait échapper à l'observateur le moins clairvoyant." La princesse avait toujours l'air de descendre d'un trône, dit Emile Bergerat qui l'a bien connue.

L'équipée de Strassbourg et de Boulogne (2) mirent fin aux projets de mariage avec le futur Napoléon III. Des lettres originales de la reine Hortense attestent le fait. Le Tsar avait voulu donner à son fils Alexandre la main d'une Napoléon, mais la princesse Mathilde préféra épouser le comte Demidoff, qui était immensément riche. Son père avait été ministre de Russie, à Rome, à Florence et possédait dans l'Oural des mines qui alimentaient intarissablement son luxe de satrape. Le maison du comte Demidoff était le rendez-vous de tous les étrangers de marque. Anatole Demidoff, prince de Sam Donato, continua et amplifia cette large existence de luxe, d'activité artistique et philanthropique. Il eut plus de culture et de discernement que son père. Il avait la réputation justifiée d'un Mécène mais il sacrifiait aux demi-mondaines une des plus belles princesses de l'Europe. Il a porté toute la responsabilité de la désunion, qui en résulta. Comme la majeure partie de ses biens était en Russie, le tzar Nicolas surveilla lui-même les arrangements de fortune qui assuraient à sa nièce Mathilde une large indépendance.

Demidoff subventionnait en grand seigneur l'existence princière de sa femme, qu'il lui était interdit de revoir. En achetant la villa de l'île d'Elbe, (où Napoléon avait passé ses jours d'exil, avant les Cent jours,) en y rassemblant des reliques d'un grand prix, il avait vainement essayé de s'ouvrir des voies vers une réconciliation.

Louis-Philippe, avec une mansuétude, que les Bonapartes n'imiteront jamais plus tard, avait autorisé Jérôme et sa fille

(2) Où il avait essayé de se faire acclamer comme empereur et de renverser Louis-Philippe.

à rentrer en France. Mathilde reçut l'accueil le plus flatteur à la cour du roi. Elle était l'une des habituées des soirées de la reine Marie Amélie. Elle se lia d'amitié avec le duc d'Aumale, l'historien des princes de Condé, qui a légué à l'Institut le château de Chantilly et les belles collections qu'il contenait. Le temps fut impuissant à amoindrir leur amitié.

Lorsque Louis Napoléon revint à Paris après trente-quatre ans d'exil, à cette heure critique, il trouva en la princesse Mathilde un dévouement précieux. Elle vida son écrin, elle engagea ses diamants et ses perles et en versa la somme au futur empereur. Elle n'eut point à regretter cet élan de son cœur.

Après le Coup d'Etat, la princesse Mathilde, assisté de quelques grandes dames en faveur, faisait les honneurs des salons de l'Elysée. Elle s'en acquittait avec une aisance et une grâce parfaites. Ceux qui la virent alors vantent sa beauté sculpturale, son profil de médaille romaine, ses yeux bruns expressifs, ses cheveux superbes, d'un blond cendré, ses mains aristocratiques et l'harmonie de tout son être. Elle avait dit-on le génie de la toilette. Les robes où elle se drapait faisaient l'admiration constante de son cercle d'artistes : *"Aux fêtes officielles des Tuileries, sous l'Empire, elle effaçait même la splendide Andalouse couronnée, dit Théo Gautier"*.

C'est chez elle que Napoléon avait rencontré la première fois Mlle de Montijo; elle reçut la première la confiance de ce projet d'union qu'elle n'approuva pas. Peu de jours après la cérémonie solennelle du mariage, elle était invitée aux Tuileries. L'Empereur, raconte un témoin, avait à sa gauche Mathilde et lady Hamilton, pour lesquelles il avait entretenu tour à tour des vellétés de mariage. A l'une il dit : *"Mathilde si vous l'aviez voulu, vous seriez ici maintenant,"* en indiquant la place de l'Impératrice. A l'autre : *"Et vous,*



Impératrice Marie-Eugénie.

Marie, il me semble que vous n'auriez pas été trop mal à cette place là."

La princesse Mathilde eut peut-être changé les destinées de la France et des Bonapartistes en exerçant une influence plus salubre que l'Impératrice Eugénie, elle eut peut-être empêché la guerre de 1870.

La princesse aimait l'Empereur d'une affection dynastique mais leurs natures étaient incompatibles. *"Moi, disait-elle, je n'aurais jamais fait mon chemin avec Louis Napoléon, parce que je vais droit devant moi sans biaiser dans mes mots ou dans mes actes. Non, non, nous ne pouvions nous entendre. Qu'est-ce que vous voulez? Cet homme, il n'est ni ouvert, ni impressionnable. Rien ne l'émeut. Moi, moi, si je l'avais épousé, il me semble que je lui aurais cassé la tête pour savoir ce qu'il y avait dedans."*

Elle se consolait de son inaction politique en s'entourant d'un cercle étendu d'amis dont le talent était la meilleure des recommandations. Bonapartistes, Légitimes, Orléanistes et Républicains oubliaient chez elle toutes les nuances de partis.

"L'Empereur rendait justice à ses mérites, dit Victor du Bled, et savait que sans elle beaucoup d'artistes et de littérateurs seraient retombés dans l'opposition. Chez elle, avant 1870, on ne faisait ni ne défaisait de ministères, mais on y faisait des sénateurs, des professeurs du Collège de France, des bibliothécaires et des commandeurs de la Légion d'Honneur, des membres de l'Académie Française et de l'Académie des Beaux-Arts." (3)

Elle sut grouper dans son fameux hôtel de la rue de Courcelles, à côté des représentants les plus qualifiés de l'art, de la littérature et de la science, d'éminentes personnalités appartenant à l'aristocratie, à l'Armée, à la diplomatie, à la magistrature et à la finance. La plupart des étrangers de marque,

(3) La Société Française depuis Cent ans. 1923.

de passage à Paris, altesses en tête, tenaient à y être admis. Sous l'Empire les réceptions de la princesse Mathilde étaient les plus recherchées du monde parisien. La reine Victoria, qui était sa cousine, par sa mère, lors de sa venue à Paris en 1885, lui avait prodigué des attentions toutes particulières. Le roi Oscar de Suède, ami fidèle, au cours de ses séjours dans la capitale, ne manquait jamais de faire visite à la princesse. Une autre tête couronnée pour qui elle eut une grande affection était la reine Isabelle d'Espagne dont elle goûtait la conversation savoureuse et l'humeur enjouée. La reine souffrait d'un embonpoint qui lui permettait difficilement de se remuer et elle avait imaginé une façon originale de faire visite à l'Altesse Impériale. Elle faisait entrer son carrosse dans la cour de l'hôtel et la princesse venait s'asseoir près d'elle, on causait ainsi gaiement.

"Elle avait l'instinct très net de la valeur des travailleurs de la pensée, dans tous les genres, se plaisait à s'entourer d'eux et goûtait leur conversation et l'esprit qu'ils savaient y mêler, plus que l'objet même de leurs travaux ou de leurs spéculations. Les hommes l'intéressaient plus que les oeuvres." (4)

En encourageant, en protégeant les artistes, les écrivains et les savants, en leur accordant son amitié la princesse a non seulement procuré à tous ces travailleurs de la pensée le plaisir délicat d'être cordialement accueillis dans un milieu élégant et distingué mais elle leur a assuré l'inestimable bienfait d'un groupement de forces intellectuelles en un même cénacle où tous les points de vue se confondaient librement, où les idées s'échangeaient, où le savoir de chacun contribua à la culture de tous. *"Et c'est par là, que la princesse a très effectivement aidé au progrès des idées dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, par là s'est affirmé la véritable grandeur de son rôle historique."*

(4) Maurice d'Ocagne. Souvenirs et Causeries, 1928.

"Nommer tous ceux qui dans les arts, les lettres, les sciences, sont devenus les hôtes plus ou moins assidus de ce célèbre salon, ce serait, à quelques exceptions près, passer en revue toutes les notabilités qui, en ces divers ordres d'activité intellectuelle, ont marqué dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. En ce qui concerne les écrivains, un simple fait permettra d'attester l'étendue des relations que la princesse s'était créées parmi eux son admirable bibliothèque de Saint-Gratien contenait à peu près tout ce qui avait paru, de quelque valeur en cette période, dans tous les genres de littérature, avec dédicace de l'auteur." (5)

Les grandes amitiés littéraires de la princesse Mathilde ont été surtout pour Taine, Renan, Sainte-Beuve, Flaubert, Gautier, les deux Dumas, les Goncourt, Augier, Sardou, Coppée, Caro, Lavis, Frédéric Masson, Ludovic Halevy, Henry Housaye, Albert Vandal, Guy de Maupassant, Jose Maria de Hérédia, Emile Gebhart.

Chaque fois qu'il allait à Saint-Gratien Gautier laissait pour prix de son hospitalité, un sonnet, monnaie de poète. La pensée lui vint un jour de réunir ces hommages rimés en un livre, tiré a exemplaire unique. Il en brisa scrupuleusement les formes et tout fut ordonné pour qu'il n'y eut que cet exemplaire des *Sonnets de Théophile Gautier à la princesse Mathilde*.

Le salon de la rue de Courcelles a aussi vu passer Alphonse Daudet, Edmond About, Prosper Mérimée, Octave Feuillet, Violet-le-Duc, et parmi les artistes en renom, Horace Vernet, Ingres, Eugène Delacroix, Paul Delaroche, Amaury Duval, Ary Scheffer, Baudry, Fromentin, Giraud et Gavarni. On y rencontrait souvent le duc de Morny, les princes Louis, Victor et Roland Bonaparte, la princesse Jeanne Bonaparte et le comte de Nieuwerkerke.

(5) Id.

Pendant la guerre de 1870, la princesse Mathilde écrivit à Théo. Gautier une lettre qui figure au nombre de celles qu'a publiées le comte Primoli, où se trouve cet admirable passage, qui se passe de tout commentaire : *Il n'y a plus de Saint-Gratien pour moi, plus de calme, plus de repos, un crêpe noir voile tous les objets, le présent et l'avenir. L'agonie du mois d'août a fini par la mort de tout ce que j'aimais, de tout ce qui charmait ma vie. Je suis sur la terre étrangère, tremblant encore d'apprendre de nouveaux malheurs. Tous les jours ajoutent à ma douleur une douleur de plus. Certes, vous me connaissez assez pour savoir que je ne regrette pas la "position" mais bien ce qui me tient aux entrailles, mon pays et mes chers amis.*"

Dans le mouvement de réaction violente qui suivit l'effondrement de l'Empire, Mathilde fut de toute la famille impériale, la plus épargnée. Elle put continuer à recevoir ses hôtes accoutumés. Laissée libre de résider en France, grâce à l'amitié de Thiers, elle avait abandonné la rue de Courcelles pour la rue de Berry. Dans cette nouvelle demeure, de nombreuses recrues royalistes et républicaines donnaient à son salon un caractère plus éclectique et accrût sa vitalité mondaine, observe Fleury. Il y régnait le même esprit de large compréhension et de tolérance qui faisait le charme de ses réceptions. On y vit le duc de Rohan, le comte d'Haussonville, le comte de Turenne, la comtesse de Beaulancourt, la comtesse de Vogüé, Gabriel Hanotaux, Frédéric Masson, Duruy, Camille Doucet, Maupassant, Anatole France, Paul Hervieu, Sardou, Lavis, Mézières, de Hérédia, de Porto-Riche, Emile Augier, Halevy, Coppée, Emile Ollivier, Paul Bourget, Lavedan, Géro, Detaille, Hébert, Guillaume, Geoffroy Saint-Hilaire, Dieulafoy, le maréchal Canrobert, le général Boulanger, de Lesseps.

"Les savants lorsque sortis de leurs formules, de leurs lunettes, de leurs cornues ou de leurs microscopes, dit M. Mauroce D'Ocagne, (6) savaient se montrer d'agréables causeurs. Au nombre de ceux-ci on peut nommer le mathématicien Joseph Bertrand, les astronomes Arago, Leverrier, Faye, les physiciens Jamin et Becquerel, les chimistes Thénard, Dumas et Berthelot, (7) pour qui l'influence de la princesse obtint de l'Empereur la création d'une chaire spéciale au Collège de France; le géologue Daubrée; le naturaliste Blanchard; le père de la physiologie moderne, Claude Bernard; Pasteur enfin, notre grand Pasteur, dont la princesse, quoique profane, pouvait mesurer l'importance primordiale de l'oeuvre à l'étendue de ses répercussions pratiques et pour qui elle professait une admiration émue."

Elle ne cessa d'exercer sur les milieux intellectuels et mondains de Paris l'influence qu'elle avait su conquérir au temps de l'Empire. Elle savait parler à chacun selon ses goûts, illuminant la causerie de traits vifs, d'observations qui piquent une situation, une époque, un personnage. De Dumas père, elle disait: *"Il est si vaniteux qu'il serait homme à monter derrière son carrosse, pour faire croire qu'il a un nègre."* De Bourget: *"Quand il entre avec son front plissé il a l'air d'un homme qui va se confesser d'un crime. Et puis rien du tout. Il vous raconte ceux des autres. C'est bien plus agréable."* Dans ses boutades elle ne voulait en rien diminuer le prestige de la naissance, mais elle est sensée et ne se leurre pas de privilèges imaginaires. *"Si vous voulez, disait-elle, savoir de quoi est faite la grandeur, allez donc un peu causer avec la reine d'Espagne. Vous verrez si en sortant de là, vous aurez encore des idées séraphiques sur les princes."*

Victor du Bled qui l'a connue, dit *"qu'elle défendait ses opinions avec chaleur, ne demandant pas au voisin ce qu'elle*

(6) Souvenirs et Causeries, pages 41, 42, 1928.

(7) Dont je m'honore d'être la parente pour ma mère. Noblesse de science vaut mieux que tous les blasons.

devait penser, "jamais reflet, toujours rayon". Très patriotique elle vibra toujours aux plus hautes émotions nationales." Henri Lavedan l'appelle "Une enthousiaste équilibrée."

Les mercredis et les dimanches de la princesse Mathilde étaient courus de tout Paris et l'on remplirait une bibliothèque, dit Victor du Bled, avec tout ce qui s'y est dépensé d'esprit.

Dans ses dernières années, elle ne quittait guère son attrayante demeure de Saint-Gratien, qui fut de tout temps sa résidence préférée et son refuge pendant la belle saison.

L'Impératrice Eugénie y vint deux fois, en 1900, en 1902, et, une dernière fois, en 1904, pour se pencher sur le chevet du lit de la princesse Mathilde et lui dire un adieu sans retour. Elle assista aux funérailles qui furent très simples.

Le temps, dit-on, n'avait eu sur elle que peu de prise, et nul, à la voir, ne lui eut donné son âge; la princesse est morte dans sa quatre-vingt-neuvième année, n'ayant pour ainsi dire, pas de cheveux blancs.

"Avec elle, dit Frédéric Loliée, disparaît un sourire, une grâce de la société française, une des femmes qui ont le plus brillamment contribué à son prestige. Son salon a réuni toutes les conditions du salon idéal: la durée, l'éclat du rang, une forte personnalité, l'art et la science de l'hospitalité, les talents et les causeurs les plus divers, la fidélité des intimes et de la maîtresse de céans. Elle fut durant cinquante-neuf ans, le lien, l'âme et la vie de ce salon."

.. "Quelques faiblesses et quelques étrangetés mises à part d'inoubliables souvenirs resteront attachés à la mémoire de la cousine de Napoléon III. Elle sut maintenir autour d'elle jusqu'à son dernier soupir les plus belles traditions de l'esprit de la société française." (8)



La Comtesse le Hon.



LA COMTESSE LE HON

Fille d'un banquier de Bruxelles elle avait épousé le comte Aimé Joseph Le Hon, l'un des fondateurs de la mornachie belge, qui fut pendant onze ans le représentant du roi Léopold 1er, auprès du gouvernement français. *"Il ne lui fallait, dit Arsène Houssaye, qu'un regard et un sourire pour entraîner les coeurs"* et il ajoute dans son langage imagé de poète : *"Elle enchaîna dans ses cheveux blonds, les dieux et les hommes du jour."*

"La cour de Louis-Philippe fut éblouie, dit Marcel Boulenger, il n'y eut seigneur ni diplomate, ministre ni financier, dandy ni personnalité qui ne fut à ses pieds. Elle régna sur un salon politique considérable, nettement orléaniste, durant toute la royauté de Juillet." (1)

L'ambassadrice aux cheveux d'or, célèbre par sa beauté, par l'éclat de ses réceptions, par ses rares qualités de coeur et d'esprit, était l'une de celles qui gouvernaient Paris.

Lorsque Mme Le Hon entrait à l'Opéra tous les regards dans la salle se tournaient vers sa loge, où se pressaient autour d'elle tant de personnages illustres. Au foyer le duc de Morny, le duc Descazes, le marquis de la Valette, le baron Thiers, car il était baron, Camille et Nestor Roqueplan, Saint-Marc Girardin erraient empressés et flatteurs sur sa trace.

Dès son apparition elle avait arrêté le regard et le coeur du duc d'Orléans, le plus aimable et le plus aimé des princes de la

(1) Le Duc de Morny, 1925.

maison régnante. C'était un esprit rare, une âme d'élite. S'il avait su conquérir une influence énorme sur l'armée, s'il jouissait en France d'une grande popularité, s'il était le Mécène et l'ami des artistes, il était aussi le favori des salons. Des billets adressés de sa main à la belle ambassadrice font voir l'estime que l'on avait pour elle dans les milieux aristocratiques. Voici quelques lignes charmantes qui font voir l'affection du prince pour Mme Le Hon :

Tuileries, dimanche matin.

"On a beaucoup parlé de vous hier soir, au salon et d'une manière qui a été bien douce à mon coeur..... Je ne puis vous dire combien je jouissais de ce triomphe. J'ai été vraiment heureux de voir que l'on vous rendait vraiment justice, et que tout ce qu'il y a de bon, de noble, d'élevé en vous ne reste pas inaperçu. Les sensations les plus vives sont en ceux que l'on aime; ce sont leur peine que l'on ressent encore plus profondément que les siennes propres; ce sont aussi leurs plaisirs auxquels on prend une part plus grande qu'eux-mêmes. Aussi vous ne sauriez combien j'ai d'amour propre pour vous."

"Ferdinand Philippe d'Orléans"

Des ministres de la Belgique, comme Van Praët, entre autres ne craignaient pas d'aborder avec l'ambassadrice les questions épineuses du moment. Plus tard, de 1855 à 1856, c'est un diplomate, un futur ministre des affaires étrangères, Thouvenel, qui de Constantinople la tient au courant des négociations engagées sur les affaires d'Orient, il fallait donc qu'en outre de sa beauté on lui reconnut du jugement et de la sagacité.

Elle avait un caractère facile et enjoué, sa gaieté était com-

municative. Le grave Guizot daignait sourire chez elle. Thiers en sortant des Assemblées retrouvait en sa compagnie sa vivacité méridionale. Armand Bertin le puissant directeur des *Débats* qui forçait la volonté royale et faisait plier les ministres à sa voix devenait le plus agréable des causeurs. Le Duc de Broglie subissait aussi son charme.

Si elle invitait des politiciens, elle invitait aussi des artistes, et des femmes comme Mme Duchâtel, Mme de Liardières, et Mme Lafayette dont la conversation brillante attirait un Walewski ou un Morny. Parmi les beaux esprits on y rencontrait Vatout, l'inimitable Vatout. Quand il ne madrigalisait pas chez madame Dosne, il soupirait près de la comtesse Le Hon. Il était fils illégitime de Philippe Egalité.

La comtesse prenait les eaux de Vichy, et Vatout lui écrivait en répondant à une de ses lettres.

Aimable et chère,

“Que vous êtes bonne d’avoir songé à moi, que vous êtes gentille de m’avoir écrit quatre jolies pages..... Je vais mieux, beaucoup mieux. Mais mon docteur n’est pas assez imprudent pour m’envoyer à Vichy. Il sait qu’il y a là certaine Naïde, aux blonds cheveux, dont les yeux bleus, par leur douce flamme détruiraient toute espèce de vertu, même la vertu des eaux. Je fais donc de la sagesse dans mon alcôve, et le ciel m’est témoin, (le ciel de mon lit) si je pense à autre chose qu’à mériter ma liberté.... Vous voyez je suis bien maigre en nouvelles. C’est l’imprévu qui m’engraisse sous ce rapport, et je suis donc dans mon tonneau où je n’ai ni la philosophie de Diogène, ni le courage de Régulus. Cependant j’ai quelque chose de Romain, c’est de manger couché, c’est d’écrire couché. En vérité le peuple-roi, avait de singulières manies; comme si le lit était fait pour autre chose que pour dormir!... Vatry m’a

raconté vos succès. Où n'en auriez-vous pas? Adieu charmante buveuse. Quand sortirez-vous des eaux comme Vénus."

V. Vatout.

Le ton de la lettre est badin, mais Vatout était un peu le Voiture du salon de Mme Le Hon. Ses compliments et ses pointes la reposaient des conversations empesées des diplomates.

"En 1846, dit Frédéric Loliée, s'éleva au rond-point des Champs Elysées, le majestueux hôtel où s'écoulèrent les années les plus radieuses de Mme Le Hon, Artiste par goût, car elle peignait, sculptait, ou gravait des eaux-fortes, curieuse et inventive, pour son plaisir, autant que portée pour l'intérêt des autres, à produire des talents, elle avait elle-même réglé chaque détail, suggéré les motifs de décoration et disposé tout l'ameublement intérieur. Rien dans son ameublement n'était en place qu'elle ne l'eût dessiné, modelé ou remanié. Cet art féminin, ce don qu'elle possédait de soumettre et de transformer, à son gré, d'animer d'une vision de grâce personnelle la froideur du marbre et la lumière inerte de l'or, l'un de ses hôtes Arsène Houssaye, les célébra en ces vers peu connus:"

Votre palais, madame, est un riche poème
Paradis idéal, que le Tasse lui-même
Eut choisi pour Armide en ses rêves de feu.

"Ainsi qu'une autre grande dame, la comtesse de Castiglione, elle transformait, quand il lui plaisait, ses salons en théâtre. On y donnait la comédie devant un public dont chaque unité représentait une aristocratie de race, de talent et de beauté."

Les dîners qu'elle donnait à jour fixe, le samedi, jouissaient

d'une réputation notoire. Ils étaient fameux beaucoup plus par le luxe et l'élégance que par le nombre des convives ; car ils se limitaient à quatorze. On y voyait d'habitude Morny, l'ambassadeur russe Kisselef, le général Estancelin, M. de Montgazon, d'Hobersat, Armand Bertin, Thiers, John Lemoine, Vatout et le comte Léon de Laborde.

Tout homme un peu important s'interrogeait avec une sorte d'anxiété sur le néant de sa gloire, s'il n'avait pas acquis droit d'entrée dans l'hôtel *du rond-point*. Tout ce que Paris comptait de poitrines décorées voulait y paraître. Elle protégea des artistes comme Tennyre, Decamps et Meissonnier.

Elle eut une correspondance suivie avec la reine Hortense, qui, après avoir vécu très jeune dans les splendeurs incomparables, connut ensuite les tristesses de l'exil et les soucis d'une existence précaire. Les confidences plaintives et inquiètes de la reine Hortense évoquent la figure tragique de Napoléon III et par des allusions vagues quoique pressantes, une autre physionomie s'annonce, non moins étonnante, celle de Morny, fils caché d'une reine et frère inavoué d'un empereur, que des circonstances extraordinaires pousseront à reprendre sa place au premier rang, ainsi que par un droit héréditaire. La plupart de ces lettres se rapportent aux années qui s'écoulèrent entre 1835 et 1838. C'était la période trouble et aventureuse du prétendant Louis Napoléon. Cette correspondance était enveloppée de beaucoup de précautions et de mystères. On y chercherait vainement le cachet de la châtelaine d'Arenberg, et elle avait recommandé à la comtesse d'imiter son abstention.

On a prétendu que Louis Napoléon et Morny ne se rencontrèrent pour la première fois que lorsque le futur empereur vint poser sa candidature électorale à Paris. En réalité depuis Strassbourg et Boulogne l'homme qui était appelé à devenir

l'esprit dirigeant du Second Empire, Morny, n'avait pas perdu de vue Napoléon, son frère. Et sans l'avouer peut-être, tous deux se rencontrèrent chez leur mère, dans la dernière année de la vie de la reine Hortense. Ces lettres jettent des lueurs inattendues sur les côtés de la vie, restés dans le vague, de ces personnages historiques.

Tout en restant attaché d'âme et de coeur à la famille d'Orléans dans l'exil comme sur le trône, la comtesse Le Hon, poussée par une inclination plus forte, suivait d'un regard complaisant, les vues, les desseins de Morny, l'encourageait à les remplir et l'y aidait avec les moyens que procure la fortune. On connaît la part de Morny au coup d'Etat tel qu'il l'avait prémédité de concert avec Saint-Arnaud, Maupas et Fleury. On sait moins que le projet avait pris corps et s'était développé dans le salon de la comtesse Le Hon.

Le crépuscule vint pour elle comme pour toutes les autres reines de la société. Son mari fit des pertes d'argent, elle dût vendre son château des Champs Elysées. Peu après le mariage de sa fille, devenue princesse Poniatowska, qui était acquis par ses qualités personnelles et son esprit une brillante place à la cour impériale, elle cessa d'aller dans le monde. Elle se confina alors dans l'amour des siens. En 1879, elle perdait son son fils chéri, le comte Léopold Le Hon. Ce fut son coup de mort. L'année suivante, sa douleur l'emportait.

"On l'avait ensevelie, dit Frédéric Loliée, dans les violettes en cette saison voilée de brumes, et le soleil perçant à travers les nuages vint éclairer ce cercueil, qui renfermait, dit un témoin, "tant de lumière évanouie."





MADAME DE VALON

Mme de Valon était une jolie blonde, aux yeux bleus dont le regard avait, dit-on une grande douceur. Mariée à un homme d'esprit, dont la fortune l'entourait d'un cadre de luxe et d'élégance, elle donnait des fêtes soit à Paris, soit dans son appartement de la rue de Miromesnil, soit dans ses castels de province, qui attiraient nombre d'invités. *"Et dans ses terres de Normandie on semblait voir une reine recevant sans apparat les députations de ses vassaux."* (1)

Elle avait donné ses deux fils à l'armée et durant la guerre de 1870 elle fit preuve d'un grand courage en se jetant devant les fusils allemands pour sauver d'une mort certaine deux hommes de Rozai, qui allaient être fusillés.

Un hôte illustre, le duc de Chartres, dont la tête venait d'être mise à prix par les Prussiens, en passant dans les bois, s'arrêta au château de Rozai, avant d'aller rejoindre son régiment.

Mme de Valon était une intellectuelle et ses préférences ne troublèrent point, que l'on sache, sa vie ni sa conscience. Elle se complaisait à exalter surtout ceux qui possédaient une haute situation, qui avaient un caractère représentatif. Aux deux grands siècles elle eut été toute désignée pour stimuler les ta-

(1) Frédéric Loliée. Les femmes du Second Empire.

lents, consacrer les réputations et disposer de la faveur et du succès.

Madame de Valon eut un salon où fraternisait la politique et l'esprit de société. Son salon acquit plus d'importance après la guerre de 1870, lorsqu'il fut devenu un centre, un terrain de groupement, pour des amis et des collègues de Thiers. Plus d'une grave décision intéressant l'avenir du pays y fut prise. Après la chute de l'Empire Mme de Valon avait mis en évidence l'homme nécessaire, le ministre qu'il fallait pour équilibrer les ressources d'une dette énorme. On causait, on agissait chez Mme de Valon. Elle-même se rendait assez fréquemment à l'assemblée, quand il y avait lieu de faire acte de présence pour entendre et au besoin soutenir Mr. Poyer Quertier. Le salon de Mme de Valon par la force des circonstances, était devenu un cercle politique de premier ordre, où se préparaient les grandes mesures diplomatiques et financières. Dans sa demeure affluaient tous les personnages qui tenaient un des fils de la politique du moment, aussi bien étrangère qu'intérieure. De ce nombre était Oliphant, le puissant journaliste Anglais, prédécesseur de Blowitz. Il avait été présenté par un confrère parisien, ami de la maison, chez la spirituelle comtesse qui lui inspira de la sympathie. Oliphant imprima à la correspondance du *Times*, un caractère de bienveillance, à l'égard des personnes et des choses de France, ce qui n'était pas le ton habituel du journal anglais. Les salons des grandes dames, ont presque toujours servi des intérêts politiques et patriotiques tout en ne démentant point leur caractère de réunion élégante, de politesse exquise, qui ont fait de la France le foyer de la civilisation.





LA COMTESSE DE BEAULANCOURT

Avant d'épouser M. de Beaulancourt elle avait été marquise de Contades, M. de Contades avait des bizarreries; il était d'illustre maison mais on lui reprochait de manquer de tenue. Il abandonna la lice parlementaire pour la diplomatie. Il partit seul pour Constantinople ce qui fit écrire à un plaisant, que la marquise *"avait mis son mari à la porte."*

Bien des intelligences firent miroiter chez elle les facettes d'une spirituelle causerie. Sainte-Beuve vint plus d'une fois se documenter auprès de Mme de Beaulancourt. Mérimée était de ses visiteurs assidus. Parmi les livres de sa bibliothèque, on voyait un ouvrage du philosophe Caro, portant cette flatteuse dédicace: *"A la gardienne de la bonne langue française."* Maints académiciens s'honoraient de fréquenter son salon. N'est-ce pas à l'un d'eux, à Lavisse, qu'un jour où elle revenait sur les deux phases de sa vie franchement et sans détours elle dit: *"On peut tout dire de la marquise de Contades parce qu'elle a tout fait; on a rien à dire de Mme de Beaulancourt."* Emile Ollivier s'y rendait volontiers et souvent; il aimait à s'entretenir avec elle seul à seul, conversant, discutant les faits du passé avec l'éloquence et la chaleur qu'il avait gardées de ses meilleurs jours de tribune.

On ne dépensa jamais en vain les minutes, chez Mme de Beaulancourt. Plus d'un journaliste, en quittant son salon trouva profit à convertir en nouvelles à la main pour *le Gau-*

lois et le *Figaro*, un trait spirituel, un mot échappé de ses lèvres, une épigramme, une anecdote piquante, qu'elle avait laissé tomber sans y prendre garde.

L'abondance des choses qu'elle savait fut le secret de l'ascendant qu'elle exerça jusque dans un âge avancé. Son étonnante mémoire avait conservé ce qu'elle avait vu et entendu. Elle dîna deux fois avec le vieux Talleyrand. *"A l'écouter raconter en 1904, l'impression laissée sur son esprit enfantin par Chateaubriand ou par les hôtes du salon de sa mère il semblait, disait son amie. Mme Thérèse Bentzon, qu'on eut la vision d'une figure presque historique. On les compte maintenant ceux qui connurent, dans leur jeunesse un page de Louis XV ou qui entendirent Talleyrand."*

Une après-midi que les frères Goncourt étaient allés rendre visite à Mme de Beaulancourt pour obtenir d'elle la communication d'une pièce unique d'art et d'histoire, ils échangèrent entre eux la réflexion qu'on aurait pu écrire de très curieuses pages sous la dictée de cette spirituelle vieille femme à la parole intarissable.

"Elle-même y songea, ses archives étaient fournies. La volumineuse correspondance qu'elle avait entretenue jour par jour avec la comtesse de Hetzfeld formait une véritable histoire anecdotique du Second Empire; et il en était de même par contre partie, des confidences de Mme de Hertzfeld sur la cour de Berlin. Toutes ses feuilles volantes devaient passer entre les mains de son neveu, le comte Stanislas de Castellane, auquel Mme de Beaulancourt légua sa fortune et ses papiers. Nous espérons que son héritier publiera ces mémoires qui doivent renfermer une foule de traits instructifs, d'observations singulières de cette femme remarquable. (1)"

(1) Frédéric Loliée. Les Femmes du Second Empire.



Comtesse de Pourtalès.



LA COMTESSE DE POURTALÈS

La comtesse de Pourtalès ne fut surpassée en beauté à la cour de Napoléon III que par la comtesse de Castiglione. On la distingua d'abord un soir de bal chez l'impératrice. Des yeux bleus expressifs, des cheveux d'or cendrés, un teint de lis et de roses, une taille svelte, une démarche exquise, une grâce naturelle, qui la faisait ressembler, perdue dans les mousselines légères, à un objet d'art animé. Il n'en fallait pas plus pour être remarquée. L'Impératrice fut séduite la première et décida qu'elle ne quitterait plus la liste de ses lundis. Mme de Metternich par son influence, car toute la haute société parisienne affluait dans ses salons, en fit la beauté à la mode et lui accorda spontanément sa sympathie, qui se transforma en une amitié solide. L'ambassadrice autrichienne (1) avait cette allure aristocratique inimitable que donne la naissance et le milieu où on a vécu.

Toute une pléiade de personnages et de mondains entourèrent alors la comtesse de Pourtalès aussi quelques intimes tels que Metternich, Sagan, Gallifet, Louis de Turenne et Charles de Fitz-James, qui avait la verve et l'esprit héréditaire des Fitz-James.

Si la princesse Mathilde et la comtesse de Beaulancourt se consacrèrent aux choses de l'esprit et de la littérature, Mme de Pourtalès, qui était éprise d'art, appartenait au monde

(1) C'est Mme de Metternich qui, par son initiative originale aida à la rénovation de l'esthétique féminine.

presque exclusivement. Toutes les peinturés ornant son salon et ses galeries sont des perles de collection, son hôtel est un musée, où des toiles de Rembrandt et de Van Dyck se marient à des chefs-d'oeuvre d'art moderne.

Sa maison passait pour l'une des mieux montées et stylées de Paris. Elle en faisait les honneurs avec grâce et simplicité. Elle était riche et l'on rapporte qu'à l'une de ses premières et brillantes soirées, Mme de Pourtalès répandit en festons, en bouquets, en gerbes, en guirlandes pour 80,000 francs. Le prince de Sagan à l'occasion d'une fête donnée en son honneur, dans un geste de galanterie fastueuse dépensa pour 25,000 francs de camélias.

La mélancolie était bannie du cercle de Mme de Pourtalès. On donnait en son hôtel de la rue Tronchet, un dîner suivi de réception. Maints personnages officiels y étaient priés. Les flambeaux étaient allumés, les équipages se succédaient. Des deux côtés de l'escalier sur chaque marche, des valets de pieds en culotte courte et perruque poudrée stationnaient en parade. D'un degré à l'autre ils donnaient les noms des visiteurs. Des noms brillants, pompeux, célèbres, par un malencontreux hasard, n'arrivaient presque jamais à leur destination sans avoir été déformés. *Le comte Walezowske* disait quelque valet maladroit en tournant la tête vers son voisin de gauche, qui le répétait tant bien que mal. Au vestiaire le service avait paru dénué de style. Un ministre n'avait pu s'empêcher de glisser une allusion discrète : *"Oui, dit-elle, en souriant, nous avons du changement dans le personnel. C'est un peu de patience à prendre."*

Mais vive et impétueuse entre au salon la princesse de Metternich qu'on vient d'annoncer : *Mme de Materna* et dont un laquais d'un geste lourd, prend comme une mante vulgaire, le superbe manteau fraîchement sorti des mains de Worth lui-même : *"Ah, ça, ma chère Mélanie, que se passe-t-il*

dans votre domesticité? Et de quels gens êtes-vous embarrassée? Mme de Pourtalès s'excuse de nouveau."

Au moment de passer à table, les portes de la salle sont ouvertes à deux battants. Mais quelle n'est point la stupéfaction des convives. Tous ces valets de pieds, à la culotte écarlate, aux cheveux poudrés, ont pris les devants sur la brillante compagnie. Assis à l'aise ils sont en train de mettre les plats au pillage.

L'audace est grande, pas si grande, cependant. On a reconnu ces messieurs de la livrée. Tous du cercle des Loutons attendant leurs aimable Loutonnes... le duc de... le marquis de... Chacun s'était fait une tête, et tout le monde y fut pris. La scène était bien jouée. Les habits furent changés comme dans *les Précieuses* de Molière, mais dans le sens inverse des personnages de la comédie et la soirée s'acheva le plus gaiement du monde.

Les tristes événements de l'époque auxquels elle fut mêlée devaient l'amener bientôt à connaître des émotions plus graves que ne l'avait fait la vie brillante de la cour impériale. Elle eut sa page d'histoire. Etant à Berlin avec son mari tous deux furent invités à dîner chez M. de Schleiwitz, alors ministre dirigeant. Elle avait été placée à la droite de l'homme d'Etat, qui ne doutant point des sentiments secrets de ses invités, se mit à développer ses idées d'expansion territoriale, que l'on connaissait si bien dans l'Etat-major allemand mais dont on était si mal informé au palais d'Orsay. "*Oui, bientôt, belle comtesse, vous serez tout à fait des nôtres.*" Elle leva la tête émue, troublée dans son âme d'Alsacienne tandis que le ministre, tout à son idée, concluait en ces termes: "*L'Alsace va devenir une des plus belles provinces de l'Allemagne et vous, comtesse,*

nous serons fiers de vous compter parmi nos compatriotes."
"Mais, répliqua-t-elle, je suis Alsacienne, je suis Française, et très Française, croyez-le bien." L'Excellence prussienne comprit qu'elle avait trop parlé. Pendant que les événements se dessinaient à l'horizon, le rêveur couronné, qui présidait aux destinées de la France, continuait à suivre sa chimère obstinée d'une alliance nécessaire avec l'Allemagne.

"Trois personnes, disait Alfred Mezières, trois personnes avant 1870, avaient nettement prévu tout ce qui devait arriver; le lieutenant-colonel Stoffel, le général Ducrot et Mme de Pourtalès."

C'est à ce moment que le cabinet noir intercepta la lettre de Ducrot au général Frossard, la lettre historique du 28 octobre 1868, retrouvée en 1870 dans les papiers des Tuileries, et où, de toute son énergie militaire il appuyait sur l'importance des révélations que venait de faire éclater à ses yeux une femme du monde. En effet, à son retour d'Allemagne, en passant à Strasbourg, elle avait voulu faire part au général de ses craintes patriotiques afin que d'autres fussent avertis à temps. Elle était revenue la mort dans l'âme. La guerre était inévitable, car les Prussiens la voulaient et ils s'y étaient si habilement, si complètement préparés qu'ils ne doutaient pas du succès. Les paroles de Mme de Pourtalès avaient un accent de prophétie. Ce qu'elle avait dit au général Ducrot elle le répéta à Compiègne à l'empereur qui l'avait invitée à sa table et placée auprès de lui. Il l'écouta, dans une attitude silencieuse, sceptique en homme tranquille et fort. *"Vos jolis yeux comtesse, finit-il par répondre, ont vu, à travers le prisme de votre imagination, des choses qui n'existent pas; croyez-*

moi nous n'avons rien à craindre de la Prusse, elle n'osera pas nous attaquer." On disait que le général Ducrot était un alarmiste *"qui voyait des Prussiens partout et qu'on avait pas à perdre de temps sur les propos d'une jolie femme, qui n'entendait rien à la politique."*

Dans les heures critiques, son père, le baron de Bussières, fut emmené prisonnier des Prussiens après la dévastation de son château de la Robertsau, qu'il avait converti en ambulance. Sa sœur la comtesse de Leusse et son beau-frère, maire de Reischoffen, ancien député du Bas-Rhin, déployèrent une ardente activité pour l'amélioration du sort des combattants et des blessés. Elles même prit une large part dans l'oeuvre collective d'abnégation et de dévouement dont les grandes familles alsaciennes donnèrent alors des exemples multipliés.

Son patriotisme ardent a justifié pleinement l'heureuse idée qu'eurent les artistes en renom de la peindre vêtue en paysanne alsacienne, pour personnifier l'Alsace pleurant la patrie perdue. Au lendemain de la guerre, tandis que les couronnes et les gerbes s'amoncelaient autour de la statue endeuillée de Strassbourg, place de la Concorde, on voyait dans les vitrines l'anonyme portrait de la belle comtesse, coiffée du ruban noir à grande boucle de l'alsacienne.

Mme de Pourtalès a toujours gardé une affectueuse fidélité aux souverains déchus; il lui fut donné d'en fournir des témoignages positifs. Mme Octave Feuillet, une amie de l'impératrice disait à M. Loliée, (dans le livre duquel j'ai tant puisé de renseignements sur les femmes du Second Empire) que jusque vers 1874, il fallut compter sur le dévouement des intimes. Qui se fut imaginé l'ex-souve-

raïne, la resplendissante Eugénie, obligée d'économiser sur les nécessités de la vie, regardant aux dépenses de la table, de la lumière. Lorsque la comtesse de Pourtalès vint à Chrislehurst, de ses propres yeux elle avait pu se rendre compte des conditions d'existence étroite insoupçonnées au dehors qu'y menaient les souverains dépossédés. Elle n'eut alors qu'une pensée; retourner en hâte à Paris, intervenir auprès de Thiers, et solliciter comme un acte de justice qu'on leur restituât les objets leur ayant appartenu en propre: des présents, des souvenirs. L'intercession de la comtesse ne fut pas inutile, elle obtint beaucoup; et des caisses remplies furent envoyées à Chrislehurst, qui n'en auraient pas pris le chemin, sans l'énergie tenace dont elle fit preuve auprès des fonctionnaires chargés de la liquidation impériale.

Mme de Pourtalès est l'une des rares privilégiées de la cour de Napoléon, III qui n'eurent point à se ressentir de la catastrophe. Son luxe intime et sa large indépendance n'en furent pas diminués. Elle continua de recevoir à Paris, de chasser à Robertsau, de faire grande figure, entourée de ses fils: les comtes Jacques, Paul et Hubert de Pourtalès, et de ses filles: la baronne de Berkheim et la marquise de Loys-Chandieu, d'entretenir des correspondances assidues, de prendre une part active aux fêtes mondaines, de soutenir des oeuvres de charité.

"Cette femme qui vit tout Paris à ses pieds, ne connut pas les ingratitude, les tristesses de l'abandon et de l'isolement comme la plupart des femmes courtisées pour leur beauté, leur fortune, leurs amis, et l'hiver des ans lui garda des clémences infinies." (2)



(2) Frédéric Loliée, Les Femmes du Second Empire.



MADAME AUBERNON

“La conversation féminine la plus savoureuse peut-être que j’ai entendue, dit Victor du Bled, (1) est celle de Mme Aubernon, qui tint salon pendant un demi siècle, et dont la mort a laissé un vide profond dans la société parisienne, car elle fut excellente maîtresse de maison, ayant presque au même degré la bonté, l’esprit d’éloquence et l’esprit de trait, le talent de mettre en relief les causeurs, l’art des fêtes rares. On dira le salon de Mme Aubernon comme on dit : le salon de Mme de Tencin, le salon de Mme Récamier. Comment donner une idée de sa causerie, de l’intérêt passionné qu’elle portait à tous les grands sujets. Je me rappelle qu’un jour entre autres elle analysa, dans une sorte de parallèle, le talent de Jules Lemaitre et d’Anatole France, c’était une vivante improvisation où il n’y avait pas un mot à retoucher.”

Mme Aubernon vivait séparée de son mari, qui habitait Antibes. Elle ne le voyait jamais; tous deux, à distance, vivaient en excellents termes, ce qui lui fit dire: *“Nous célébrerons bientôt les noces d’or d’une séparation sans nuages.”*

A Louveciennes cette infatigable causeuse recevait des amis le dimanche matin, d’autres pour le dîner le soir, et toujours alerte, l’esprit lucide elle expliquait ainsi sa méthode: *“Mes gens d’esprit du matin seraient fourbus le*

(1) La Société française depuis Cent ans, 2ème Série: Madame Aubernon et ses Amis. 1924, page, 158.

soir et ont besoin de renfort; j'en attends d'autres à six heures; il faut bien remettre du charbon dans la locomotive." Avec quel art elle groupait les hommes éminents.

Mme Aubernon voulait qu'à table la conversation fût générale. Pour se faire pardonner un dîner où Pailleron et lui avaient eu des passades d'indiscipline, Gaston Paris lui apporta un curieux passage, copié, dans les *Mémoires* de Joinville.

"Saint-Louis avisant dans un banquet Robert de Sorbon, (2) et Joinville qui causaient à mi-voix, il les interpelle: "Si vous parlez au mangier de choses qui doivent nous plaire, si dites haut; ou si ce n'est, ci vous taisez."

Mme Aubernon fut tellement enchantée qu'elle fit graver en lettre d'or sur velin, et encadrer les précieuses paroles; le cadre figurait à la place d'honneur dans la salle à manger, et on invitait les nouveaux convives à lire l'inscription. Et le 1er janvier suivant, la maîtresse de maison reçut, cadeau anonyme, une élégante sonnette en argent servant de piédestal à Saint-Louis; les paroles de celui-ci couraient le long de cette sonnette qui rappela souvent à l'ordre ceux qui causaient *en a parte*.

Joseph Marmette, romancier canadien, a raconté à sa fille, Marie Louise Brodeur, (3) un amusant incident d'un de ces dîners chez Mme Aubernon, auquel il était convié, lors de son séjour à Paris. Henri Becque discutait avec un des invités, lequel ne brillait pas par son esprit; ennuyé de la tournure de la conversation il fait signe à son hôtesse, qui agita sa sonnette en disant: *"Que voulez-vous Monsieur Becque? Un peu de sel,* répondit le spirituel auteur de *La Parisienne*.

Renan présidait, dit-on, comme un chanoine désabusé aux

(2) Chapelain et confesseur de Saint-Louis et fondateur de la Sorbonne au 13ème siècle.

(3) Une amie que la maladie et la mort ont empêché de donner l'oeuvre que promettait son joli talent d'écrivain.

débats littéraires sous l'oeil sévère et la légendaire sonnette de la maîtresse de maison, comme l'avait fait autrefois chez Aspasia un autre philosophe tout aussi dévotement impie.

Mme Aubernon avait une manière originale de qualifier ses dîners, dit Victor du Bled, (4) *“elle nous les annonçait du nom du principal convive il y avait le dîner Renan, le dîner Caro, le dîner Dumas, le dîner Jules Simon, le dîner Gaston Boissier, le dîner Brunetière, le dîner Becque etc...”*

Peut-être les jolies femmes étaient-elles trop peu nombreuses à ces agapes; quelques-unes seulement trouvaient grâce à cause de leur docilité, et les grands hommes, qui sont des mortels comme les autres s'en plaignaient. *“Je donne à causer, affirmait-elle, je ne donne pas à aimer.”* Elle prétendait que les jolies femmes désagrègent la conversation générale. Elle disait de certains convives trop silencieux à son gré: *“Ils mangent bien, mais dînent mal.”*

A un dîner où les agnostiques avaient été sur la sellette, Victor du Bled a noté la réponse spirituelle de Caro à Mme Aubernon qui lui demandait: *“Croyez-vous qu'une société d'athées pourrait subsister? Oui Madame, dit-il, si elle avait pour objet la vertu, pour ressort l'abnégation, pour principe la vérité, en un mot si tous ses membres étaient dignes d'être chrétiens. On nous objecte la science; d'illustres savants n'ont pas rougi de croire. Je sais bien que Laplace prétendait n'avoir pas besoin de l'hypothèse divine; que Broussais se vanta de n'avoir jamais disséqué une âme; mais Dumas, Pasteur demeurèrent spiritualistes; mais Linné voyait passer l'ombre de Dieu derrière les grands spectacles de la nature. . . Leverrier affirme: “J'ai vu Dieu avec le télescope, et Pasteur, J'ai vu Dieu avec le microscope.”*

Barbey d'Aurevilly, Jules Simon, Labiche, Thiers, Dumas, Marcel Prévost, ainsi que bien d'autres parmi les

(4) La Société française depuis cent ans, page 190.

habitué du salon de l'hôtel de Messine étaient de brillants causeurs, tandis que Montégut, Weiss, Etienne Lamy disaient certes des choses remarquables mais ils disaient lentement, et Mme Aubernon fut plus d'une fois tentée de répéter le mot de Mme Geoffrin au compte de Coigny, qui contait une histoire interminable tandis qu'il découpait un poulet avec un petit couteau : "*M. le comte, je dois vous avertir que dans cette maison on aime les longs couteaux et les histoires courtes.*"

On jouait fréquemment la comédie chez Mme Aubernon, une des dernières représentations fut celle où la troupe joua Rabagas, et Victor du Bled, qui a fréquenté ce salon durant vingt-deux ans a noté quelques-uns des spectateurs, ce qui permet de juger ainsi de l'importance du salon de Mme Aubernon : Brunetière, Houssaye, Doumic, Henri de Régnier, Fernand Venderem, Lavedan, Paul Hervieu, Rolle, le docteur Pozzi, Lepelletier, Vial, du Tillet, Robert de la Sizeranne, Marcel Prévost, Alfred Mézières Biré, Guillaume Berr, Jacques Normand, la princesse Gertchakoff, la comtesse Zomoïska, la vicomtesse de Trédern, Mesdames de Saint Victor, de Pierrebourg, Thouvenel, Blanc-Beutzon, Descazes, Stackleberg, de Lucy, Hayem; Gyp, Arvède Barine, Madeleine Lemaire, etc. Robert de Flers joua avec Mme Bartet, un proverbe de la maitresse de maison.

Mme Aubernon est morte en 1899, âgée de soixante-quatorze ans. Aux funérailles le docteur Pozzi, les yeux pleins de larmes, disait à Victor du Bled : "*Elle était unique. Oui unique, on ne la remplacera pas.*"





Madame de Loynes.



MADAME DE LOYNES

On a surnommé Mme de Loynes *la dame aux violettes*, à cause d'un modeste bouquet de violettes qu'Amaury Duval avait attaché à son corsage lorsqu'il fit son portrait. Cette toile a été léguée au Louvre par Jules Lemaître. Mme de Loynes était d'une beauté délicate et parfaite. De taille moyenne elle avait gardé de sa jeunesse, une ligne charmante, l'harmonie des traits du visage, des cheveux cendrés et fins, des yeux mélancoliques et pénétrants, qui avaient par moments, des lueurs railleuses, une voix grave et tendre.

En 1870, Mme de Loynes porta le double deuil de son amour et de son pays. Ernest Baroche auquel elle était fiancée, mourut héroïquement au combat de Bourget. Il lui avait légué une grande partie de sa fortune. Elle se trouva ainsi à la tête d'une fortune considérable. Elle épousa plus tard le comte de Loynes, qui était très bel homme, et d'une grande distinction. Ce mariage aurait dû être heureux mais des difficultés, une incompatibilité d'humeur, provoquèrent une séparation.

Mme de Loynes groupa dans son salon toutes les célébrités de la naissance, de la politique, de la plume et de la parole. Sainte-Beuve fut son premier professeur, lorsqu'elle quitta Reims pour venir à Paris, il resta toujours un ami fidèle. Il était de tous ses lundis, il tirait de sa poche son fameux bonnet de velours et se délassait de son travail en racontant les anecdotes de la cour et de la ville. On était alors sous le Second Empire. Le prince Napoléon, Renan, Taine, Flaubert, Du-

mas, fils, Girardin, Arsène Houssaye, Edmond About, Th. Gauthier, Ernest et Léon Daudet, Gounod, Feydeau, Ludovic Halevy, Sardou; des artistes: Gérôme et Saint Marceaux étaient des habitués du salon de Mme de Loynes. *"Une seule personne avait le talent de dérider Renan, dit Arthur Meyer, (1) un autre habitué de ce salon fameux, c'était Hector Crémieux. Sainte-Beuve était un charmeur et Flaubert un conquérant; avec sa haute taille, sa large carrure il rappelait ces soldats francs qui envahirent la Gaule. Lorsque Sainte-Beuve discutait avec Flaubert, on avait l'impression évocatrice de ces luttes des premiers siècles, où la séduction latine finissait par dominer et assouplir la force germanique. Taine était rude presque sauvage, mais il avait un coeur d'or; About était un délicieux causeur, Arsène Houssaye était merveilleux à écouter.*

"Lors de la seconde représentation de Mireille, Gounod vint rendre visite à Mme de Loynes, dans sa loge, et lui présenta son collaborateur Mistral, qui venait à Paris, pour la première fois. Mistral devint immédiatement, éperdument épris et, dès le lendemain, alla lui déclarer qu'il voulait tout quitter pour elle. "Vous êtes un grand enfant, lui répondit-elle doucement, que j'aime et j'admire. Partez dès demain, retournez dans votre chère Provence. Continuez à chanter et ne revenez ici que lorsque votre coeur aura des cheveux blancs."

C'est à cette même représentation que Gounod lui présenta Ernest Daudet, qui devint l'ami le plus sûr, le plus consulté, le plus constant de la comtesse de Loynes, et qu'elle institua plus tard son exécuteur testamentaire. Renan lui présenta Anatole France, Flaubert lui avait amené Guy de Maupassant.

"J'ai vu, dit Arthur Meyer, avec quel art Mme de Loynes transformait le critique en créateur, quand elle dirigeait Jules Lemaître vers le théâtre, les conférences et la politique." (2)

(1) Ce que je peux dire. 1912.

(2) Id., page 212.

Jalouse en amitié et passionnée dans ses sympathies, elle poussait en avant ceux qu'elle aimait, cherchait à leur faire donner le plein de leurs qualités et de leur activité. Dans sa profonde tendresse pour Jules Lemaître, il entraînait un sentiment maternel et elle cherchait à lui éviter les embûches qui auraient pu le diminuer.

En 1875, dans un bal masqué chez Arsène Houssaye, Jules Lemaître rencontra pour la première fois Mme de Loynes. Elle portait un domino violet, et s'amusa à intriguer le jeune auteur, il avait alors trente-trois ans et était dans le premier éclat de sa renommée. Il venait d'entrer au *Journal des Débats*. Chaque semaine son feuilleton dramatique était attendu de tout le public qui sait lire, apprécier, savourer, commenter : c'était l'événement littéraire de la semaine. Après avoir causé avec lui quelques instants, Mme de Loynes toujours masquée le pria de la reconduire à sa voiture. Venez me voir, lui dit-elle. — Mais dites-moi, au moins qui vous êtes ? — Vous êtes, vous, un curieux. — Dès le lendemain, il courut chez Arsène Houssaye, demander qui elle était. *"Venez me prendre demain, lui dit-il, je vous mènerai chez-elle."* Et le lendemain Jules Lemaître entra pour la première fois dans le salon de la rue de l'Arcade, illustré par tous ses confrères en littérature. Au moment du départ, Mme de Loynes lui dit : *"Vous connaissez maintenant la femme que dissimulait le domino violet ; si elle ne vous a pas trop déçu, venez la revoir. Et Lemaître revint. Il revint pendant plus de vingt ans. "Que Mme de Loynes, dit Arthur Meyer, (3) se fût réjouie tout d'abord de parer son salon d'un écrivain dans tout l'éclat de son jeune renom, cela n'est pas douteux. Elle marquait un certain goût pour les divinités du jour. Elle se plaisait à les attirer. Elle conquiert ainsi tous ceux qu'on disait des conqué-*

(3) Id., page 207.

rants Clémenceau et Paul Deschanel, Boulanger et Rochefort, Deroulède et Drumont."

Comme Girardin autrefois, Jules Lemaître prit l'habitude de venir voir Mme de Loynes tous les jours; il déjeunait avec elle seule ou avec des intimes. Il y dînait tous les vendredis avec les amis qu'elle savait choisir. Il y dînait même le dimanche avec les membres de sa famille. Du bout de la table il dirigeait la conversation avec sa bonhomie habituelle mêlée de légère ironie.

De cinq heures à sept heures et surtout le vendredi, on rencontrait chez Madame de Loynes, le Paris intellectuel, artiste et mondain. Elle recevait d'une façon exquise et sa table était reconnue la meilleure table de Paris.

Le soir où le colonel Marchand alla dîner chez Mme de Loynes ce fut une féerie. *"On ne pouvait rencontrer le colonel Marchand sans être vivement impressionné, dit Arthur Meyer Il y a du madhi, c'est-à-dire de l'inspiré, chez ce soldat qui est un poète. Le héros de Fachoda parla, pendant tout le dîner, de ses espérances, de l'endurance de ses hommes, de sa chevauchée à travers les pays inconnus, de son désespoir quand il fut arrêté à la minute où il allait triompher, de son retour à Paris, de sa violente altercation avec Delcassé."*

Jules Lemaître était le conférencier le plus applaudi de Paris, Mme de Loynes n'assista qu'à la première des conférences. Ses médecins, en 1907, la condamnèrent à garder la chambre; il lui coûtait d'interrompre ses dîners intimes où elle invitait les amis personnels de Jules Lemaître et les personnalités du monde des théâtres; c'était Antoine, le directeur de l'Odéon, M. Albert Carré, Guitry, Alfred Capus, Gros Claude. Elle y invitait à tour de rôles Sarah Bernhardt, Mme Bartet, Jeanne Granier, Brandès et Suzanne Després.

Les embellissements de Paris avaient amené la plupart des

amis de Mme de Loynes à loger dans les nouveaux quartiers. Elle décida de s'installer avenue des Champs-Élysées. En arrivant dans ce nouveau salon, les amis de Mme de Loynes avaient pu croire que rien n'était changé; la décoration de l'appartement avait conservé la même atmosphère. *"Elle avait voulu, dit Arthur Meyer, que la conversation interrompue rue de l'Arcade eut l'air de se continuer avenue des Champs-Élysées. La même bergère voisinait avec le même petit guéridon; la maîtresse de la maison tenait à la main la "Revue des Deux-Mondes" et le livre du jour. La causerie se continuait en effet. Une nouvelle recrue y faisait sa partie et quel causeur, M. Maurice Donnay. Jules Lemaître était un jour, allé le prendre par la main "Au Chat Noir" et l'avait amené tout droit avenue des Champs-Élysées."*

Mme de Loynes voulait que son salon s'enrichît de nouvelles figures. Un jour, Anatole France amena un grand garçon imberbe, qui écoutait beaucoup et parlait peu, Maurice Barres. Jules Lemaître y présenta à son tour son camarade d'école, Emile Faguet et un jeune auteur dramatique, Henriavedan.

"Madame de Loynes, dit Léon Daudet, avait autant d'esprit naturel qu'une Sévigné, une Lespinasse, ou une Geoffrin. Elle trouvait dans le dialogue, dans la confidence les mots les plus drôles, les plus profonds, les raccourcis les plus imprévus, les définitions les plus justes. Un touche à tout hébreu de théâtre, qui tient du prestidigitateur et de Polichinelle, déclarait qu'en cas de conflit entre la France et l'Allemagne, il volerait à la frontière. "Laquelle monsieur?" lui demandait-elle doucement. On cite d'elle une foule de reparties semblables."

Un des secrets de son art admirable était de s'effacer, et devenir pour ses amis une auditrice infiniment compréhensive

et une conseillère pondérée. Elle dirigeait avec doigté des causeries parfois périlleuses, des discussions souvent véhémentes, épargnant aux uns et aux autres, d'un mot, d'un silence, les faux pas, les fondrières et les gaffes. Elle coupait les raseurs, d'une question enjouée adressée à leurs voisins. Son désespoir c'était la cacophonie qui s'établissait à une table parisienne quand tout le monde y parle à la fois, quand l'intérêt s'éparpille. Elle imposait silence à tous : "*Monsieur un tel je vous en prie, laissez parler monsieur Lemaître*" ou notre ami Houssaye ou notre ami Capus. Elle rassurait les timides et elle apaisait les bavards effervescents. Son sceptre était charmant, mais on devait lui obéir.

De tous les milieux parisiens où fut inaugurée la résistance nationale, pendant les années troublées qui précédèrent la grande guerre, le plus important, le plus actif fut certainement le salon de Mme de Loynes. C'est là que Jules Lemaître avait son camp. C'est de là que partaient les ordres et les consignes. Après l'orage nationaliste, la maison de Mme de Loynes redevint le grand salon littéraire. On était assuré d'y rencontrer à côté de Jules Lemaître, Henry Houssaye, Maurice Barrès et Faguet ; des poètes comme Coppée ; des auteurs dramatiques comme Sardou, Lavedan, Donnay ; des historiens comme Vandal et Hanotaux ; le marquis Costa de Beauragard, le marquis de Ségur, Etienne Lamy et Léon Daudet. On y rencontrait aussi Arthur Meyer, directeur, du *Gaulois*, Adrien Hébrard, directeur du *Temps*, Gaston Calmette, directeur du *Figaro*, Henry Simmond, directeur de *L'Echo de Paris*, Drumont, directeur de *la Libre Parole*, André Beaunier, qui avait la réputation d'être l'un des premiers journalistes de sa génération, Delafosse, journaliste et orateur vigoureux ; Barboix le maître du barreau ; le comte Boni de Castellane, le docteur Doyen, l'illustre docteur Landolt, qui

dès 1886 avait diagnostiqué la paralysie générale de Maupas-sant; Auguste Dorchain dont les poèmes furent applaudis dans ce salon; le commandant Hourst, que Mme de Loynes appelait *mon bon ours*.

"Mme de Loynes, dit M. Léon Daudet, (4) avait reçu chez elle deux générations d'hommes politiques et d'écrivains. Elle gardait un souvenir tendrement ému de plusieurs d'entre eux, notamment de Renan, Sainte-Beuve, Flaubert, Girardin et Jules Lemaître. Quand ces noms venaient dans la conversation, ses beaux yeux limpides s'embrumaient de tristesse et semblaient dire: "Comme ils ont passé vite." Puis discrètement, finement, comme elle faisait tout, elle citait d'eux une parole, ou une circonstance qui les mettait en belle lumière. Les uns et les autres lui confiaient leurs peines de cœur, leurs embarras domestiques, leurs rêves ambitieux, leurs déconvenues. Car elle possédait ce don si rare, que je n'ai connu au même degré que chez mon père, d'inspirer non seulement la confiance, mais le désir d'écrire, de s'épancher. Consultée sur une difficulté, elle cherchait tout de suite le moyen de la résoudre; sur un obstacle, le moyen de le franchir. Etant riche, elle pouvait aussi aider pécuniairement les uns et les autres, et rapprocher les adversaires." Un de ses familiers, qui s'était fourvoyé dans une mauvaise dette, reçut d'elle, de la main à la main une somme énorme. C'est Jules Lemaître qui a raconté ce trait entre dix autres analogues.

Quand il fut question en 1907, de porter *La Libre Parole* à six pages et d'en faire un organe royaliste, Mme de Loynes voulut s'inscrire immédiatement pour 20,000 francs, que M. Léon Daudet refusa. Elle se vengea en léguant à sa femme, l'année suivante, par testament 100,000 francs, qui contribuèrent aussitôt à la fondation de *l'Action Française*.

(4) Salons et Journaux. Souvenirs littéraires, politiques, artistique, et médicaux de 1880 à 1908.

"De son commerce d'amitié avec Girardin, elle avait conservé, dit Arthur Meyer, un goût prononcé pour la presse; plus d'un journal lui a dû la vie, plus d'un journal, lui a dû sa réputation. Elle avait encouragé les efforts de M. Ernest Judet, lorsqu'on lui avait offert la direction de l'"Eclair."

Un trait remarquable du caractère de Mme de Loynes était son mépris de la publicité. Prépondérante dans le monde de la presse et des lettres, elle défendait qu'on imprimât son nom, ou aucun détail sur sa maison. Nul ne s'y serait risqué. C'eût été l'expulsion sans phrases.

Riche et habile administratrice de sa maison, elle songeait toujours aux pauvres sans abri, sans gîte, aux vagabonds abandonnés. Elle leur laissa la plus grande partie de ses biens, sous forme de legs à l'œuvre admirable de l'Hospitalité de Nuit, fondée par l'abbé Ardouin. Elle secourait discrètement et mystérieusement les malheureux qui ne savaient d'où leur venaient ces abondantes charités. Elle donnait libéralement et n'exigeait pas de comptes sur l'emploi des fonds qu'elle consacrait aux pauvres.

"Elle seule, dit M. Léon Daudet, savait réunir les caractères disparates et faire coopérer les forces divergeantes. Elle était un centre; à sa mort, en 1908, tout le groupe s'éparpille. Cette femme incomparable était une charmeuse et avait en elle l'étoffe d'un grand politique."

Par ses relations, Mme de Loynes disposait d'une réelle influence sur les élections de l'Académie. On a pu dire justement qu'elle avait le dernier salon académique.

"A voir défiler, dit Arthur Meyer, (5) derrière le modeste char qui emportait notre amie vers Montmartre, tout ce que Paris comptait d'illustrations parmi les membres de l'Académie, les journalistes, les écrivains, les artistes, les hommes

(5) Ce que je peux dire, page 406.

politiques, de tous les partis, le passant respectueux demandait curieusement: "Mais quelle est donc cette personne considérable qu'on enterre aujourd'hui?" Le charme, Son nom? Qu'importe. Il ne révélait rien à la foule, mais il redisait à l'élite, c'est-à-dire aux amis, qui tous avaient voulu accompagner la morte, à pied, jusqu'à sa dernière demeure, il redisait la souveraineté qu'elle exerçait sur eux, sans l'ombre de révolte, parce qu'elle était faite de douceur et de bonté."





Madame Alphonse Daudet.



MADAME ALPHONSE DAUDET

Mme Daudet avait les cheveux blonds cendrés, un teint frais et rose, de belles épaules, de beaux bras, une physionomie souriante; ses manières étaient simples et affables. Elle s'exprimait avec une délicatesse exquise non seulement dans ses écrits mais aussi dans la conversation.

Dans ses *Souvenirs d'un Homme de Lettres* Alphonse Daudet, après une hémoptysie violente, s'exprima ainsi: "*Je crus que c'était la fin, qu'il fallait s'en aller, laisser l'oeuvre inachevée; et dans un adieu qui me semblait l'adieu suprême, j'eus tout juste la force de dire à ma femme, au cher compagnon de toutes les heures bonnes ou mauvaises: Finis mon bouquin.*" Lorsqu'il put reprendre son travail, il ajouta: "*Soutenu par la vaillante qui guidait ma plume encore hésitante, je vins à bout de l'oeuvre tout de même.*" Ce passage confirme ce que disait le comte Fleury: (1) "*Ne raconte-t-on pas qu'elle collabora activement à l'oeuvre de son mari, qu'elle fut souvent la conseillère, la réplique vivante qui entretient le feu de l'inspiration, la préparatrice de ce peintre de moeurs.*"

Elle a signé elle-même des vers empreints de sentiment, remplis d'observations et de finesse. *Enfants et Mères* des *Alinéas* où elle a livré des souvenirs et des pensées intimes; des articles de critiques, des notes de voyages bien vivantes dans *Miroirs et Mirages*. Le style imagé, clair, prenant la phrase légère et souple de Mme Daudet lui assure une place plus qu'honorable dans les lettres contemporaines.

(1) La Société Parisienne de nos Jours. 1908

"C'est," d'après Jules Lemaître, *"la plume la plus sensationniste du sexe sentimental."* Parlant de la collaboration présumée d'Alphonse Daudet et de sa femme, le grand critique s'exprime ainsi: *"Partout on sent dans cette oeuvre, même dans les pages les plus évidemment remarquées, même aux endroits où Mme Daudet n'aurait collaboré que de son regard et de son muet encouragement, l'influence diffuse et légère d'une "Béatrix" invisible et présente."* (2)

Chez Mme Daudet, à Champrosay, on rencontrait Gambetta, Rochefort, Dumont, Hébrard, Marieton, Céard, Edmond, de Goncourt, Guy de Maupassant, Aurélien Scholl, Tourgueneff, François Coppée, Albert Wolff, Stéphane Mallarmé, Leconte de Lisle, Hérédia, Sully-Prudhomme, Flaubert, Zola, Théodore de Banville, Paul Hervieu, Georges Hugo, Maurice Barrès, Hennique, Montesquiou, Rodenbach, Geoffroy, Charpentier et quelques autres qu'il serait trop long d'énumérer.

Alphonse Daudet, qui était un causeur incomparable, tenait ses hôtes sous le charme de ses improvisations brillantes ou comiques. Il avait aussi le don de faire valoir l'esprit des autres.

Dans les vastes appartements de la rue de l'Université où mourut Alphonse Daudet, Mme Daudet réunit en l'honneur de Marchand, le héros de Fachoda, tous ses amis et ses relations. *"Ce fut une soirée inoubliable, dit son fils, M. Léon Daudet. Le véritable Paris, celui de la littérature et des arts, de la science et de la société, enfin le tout Paris vint rendre hommage à celui que François Coppée appelait magnifiquement "L'Africain". Pendant deux heures jeunes et vieux défilèrent devant lui et lui serrèrent la main."*

"Mme Litvinne et Mlle Halto, celle-ci étincelante et souple comme une naïade, chantèrent divinement. Mounet-Sully lut, comme il savait lire, les "Contes du Lundi" de Musset. Des jeunes filles reprenaient les refrains des chansons."

(2) Les Contemporains, 1er Vol., page 179.

“Dans l’assemblée brillaient les uniformes glorieux de Barattier et de Hourst. Pendant deux heures les gens d’esprit furent au-dessus d’eux-mêmes et les jolies femmes plus jolies que jamais.”

“Coppée disait, c’est dommage que notre cher Alphonse ne voit pas cela. Rochefort taquinait les uns et les autres. L’étincelante beauté de la jeune Mme Henri Rochefort prouvait que tout fauve est, comme tout polémiste, apprivoisable. De temps en temps, il se tournait vers elle, la prenait gentiment à témoin : “N’est-ce pas Marguerite ?” puis au premier signe de contradiction d’un auditeur, son oeil rieur devenait courroucé.”

“Marchand était aussi à son aise parmi des artistes, des mondains ou des politiciens, qu’il peut l’être au centre de la broussse ou de la bataille. Sa foudroyante renommée ne l’étourdisait pas, sa popularité ne le grisait pas.”

“Après Alphonse Daudet inégalable causeur, la palme de la narration appartient à Marchand. Le grand soldat était une âme exceptionnelle, une personnalité qui s’imposait au premier abord. Tout en lui décelait le chef. Il a toujours cherché dans tous les ordres d’idées le meilleur moyen de servir la France.”

Dans son hôtel de la rue Université, où plane la grande ombre d’Alphonse Daudet, Mme Daudet recevait des académiciens, des prosateurs, des poètes, tous étaient attirés par l’atmosphère enveloppante de la maison. Une jeune fille affable et douce comme sa mère, ses fils, Léon Daudet, le fougueux polémiste, et Lucien, artiste et mondain très apprécié, égayaient le salon.





Madame Arman de Caillavet.



MADAME ARMAN DE CAILLAVET

Mme de Caillavet acheta en 1878, d'Arsène Houssaye, l'hôtel situé 12 avenue de la Reine Hortense, devenue l'avenue Hoche, dont elle ne tarda pas à faire un centre littéraire et artistique, un domaine de l'intelligence continuant la tradition du 18^e siècle.

“Un robuste bon sens, parfaitement latin, dit Robert de Flers, veillait en elle et la préservait contre le danger d'être dupe et les embûches du faux goût. Elle y ajoutait une finesse pleine de malice. Cette malice n'était point pour elle l'occasion de briller, mais le moyen de dire la vérité sans trop désobliger. Elle parlait sans périphrases comme elle écrivait sans épithètes. Elle eut ravi Flaubert et Flaubert la ravissait. Son insatiable curiosité et sa logique naturelle activaient les propos sans les diriger, et c'était charmant.” Aussi tous les écrivains qui approchaient cette femme d'un si rare mérite accueillaient-ils son influence et sollicitaient-ils son opinion.

Cette femme spirituelle fut une mère vigilante. Elle dirigea elle-même les études de son fils, surveillant ses devoirs, et lui faisant réciter ses leçons. Elle lui écrivait souvent pour le stimuler lorsqu'elle voyage : voici la réponse qu'elle fait à une de ses lettres :

"Mon cher petit,

"Ta lettre est fort détaillée; peut-être les descriptions y abondent-elles un peu, il faut les couper de quelques impressions, de façon à varier le ton. Un autre petit reproche, tu abuses des t. Tu en ajoutes un à fond et un à faisan. C'est de l'orthographe athée. Malgré cela, tu es fort gentil de m'écrire avec cette abondance."

"Et sur ce, mon petit, adieu. Comporte-toi bien, soigne ta personne, ta tenue et ton langage et lis un peu d'histoire afin de ne pas t'encroûter dans la paresse. Je t'embrasse de tout coeur."

"L. A. C."

Quelques mois après sa mort, son fils, Gaston de Caillavet, disait à propos d'un article qu'il venait de terminer: *"Est-ce bien? Est-ce mal? Je ne peux savoir, maman n'est plus là."*

Mme de Caillavet avait été mariée, en 1868, dans la chapelle des Tuileries, en présence de l'empereur et de l'impératrice. Ce mariage ne fut pas heureux. Elle eut à lutter toute sa vie contre les dépenses et les folles entreprises d'un mari joueur, impétueux et chimérique.

Voici une anecdote qui la montre enfant ce qu'elle sera plus tard. Agée de cinq ans, un jour qu'elle pleurait, sa bonne voulut lui essuyer les yeux. Elle lui arracha des mains le mouchoir en disant: *"Rendez-moi mes larmes."*

Ce n'est qu'après la chute de l'Empire, qui entraîna la ruine de son beau-père, qu'elle groupa les gens avec un instinct très sûr de la valeur et de l'agrément de chacun. Elle avait pris cette science du monde chez Mme Aubernon, et chez sa mère Mme de Nerville, qui tenaient bureau d'es-

prit avec un despotisme, qui les avait fait surnommer "*les précieuses radicales*."

Mme de Caillavet doit beaucoup à Mme de Aubernon de qui elle acquit une prédilection pour les conversations suivies, auxquelles sont si favorables les dîners intimes.

Les dîners de l'avenue Hortense réunirent à cette époque. Dumas fils, le commandant Rivière, le héros du Tonkin, Pailleron, l'auteur dramatique, Arsène Houssaye, Guillaume Guizot et Gasson, sportsman élégant. Sully-Prudhomme y venait aussi quelquefois. Paul Hervieux, plus assidu, tenait en haute estime le privilège d'y être reçu : "*Là où vous daignez être Madame, votre seule présence crée tout un monde charmant et divers. Madame, veuillez être bien assurée que je ne connais pas de joie intellectuelle meilleure que celle d'occuper ma modeste place à la table que vous présidez.*"

Mme de Caillavet a entretenu une correspondance suivie avec le commandant Rivière, qui lui écrivait un jour : "*Il y a dans la vie les rêves qui passent, et mieux que les rêves, les réalités dont l'heure n'est pas venue et ne viendra jamais. Je ne dirai pas : "Qu'importe?" car ce serait affecter un trop grand détachement, qui ne serait pas vrai, des meilleurs biens ici-bas, mais il est certain que ces rêves entrevus, tout irréalisés et irréalisables qu'ils soient, ont sur le cœur, sur l'esprit, sur le cours même de l'existence, une influence très douce, toute aimable et généreuse. Ils vous sont amis et on vit avec eux tout à la fois familièrement et respectueusement. On est sûr qu'ils n'en sauront rien, qu'ils s'en douteront tout au plus et que peut-être ils ne s'en fâcheront pas.*"

Ce fut vers 1883, que Mme de Caillavet rencontra pour la première fois Anatole France; l'impression fut médiocre.

Elle fut longue à surmonter la méfiance que lui inspirait le caractère de France mais elle finit par être désarmée par sa merveilleuse intelligence. Par contre et peut-être à cause de ses manières plus aisées que celles de France Jules Lemaître, présenté en même temps que lui, plut tout de suite. Comme France il était timide mais d'une timidité plus gracieuse. Sa parole n'était pas embarrassée, ses idées étaient nettes.

Dans une lettre de Gyp (comtesse de Martel) à Mme Gaston de Caillavet elle dit : *"J'ai été à même de constater tout ce que Mme de Caillavet a fait pour France. Je l'ai connu en 1882. Au début, il était parfaitement ignoré, sauf de quelques lettrés, il l'eut été toujours, je crois, sans votre belle-mère. Sa gaucherie, sa timidité, son ignorance absolue des usages mondains, tout le prédestinait à demeurer à côté, quelque fut d'ailleurs son talent. Votre belle-mère a fait pour France exactement ce que Mme de Loynes a fait pour Lemaître. Pour moi, France n'a pas dû à son grand talent ses célébrités diverses. La plupart des gens, même les lettrés, qui se sont inclinés devant lui ne l'eussent jamais découvert sans Mme de Caillavet. De même, sans elle il n'eut pas été de l'Académie."*

Mme de Caillavet s'intéressait de plus en plus à l'oeuvre de France et bientôt son influence se fit sentir. Elle lui donne sinon le goût du travail, du moins la discipline de la tâche quotidienne. Elle insiste pour qu'il accepte de faire chaque semaine une chronique littéraire dans *Le Temps*.

M. Fernand Vandérem, (1) dans un article qu'il consacre à France peu de temps après sa mort, écrit parlant de sa soudaine transformation : *"C'est après vingt années consécutives de bibliothèque, un homme qui rentre brusquement dans la vie et ne demande plus qu'à s'y livrer en*

(1) La revue de France, 15 novembre, 1924.

jetant ses bouquins par-dessus les moulins, quand soudain, une main amie le rassied à sa table de travail. Mais plus pour lire maintenant, plus pour rêvasser : pour écrire à jet continu. Et, coup sur coup, nous verrons le flâneur de la veille, qui en vingt ans n'avait donné que deux ou trois volumes, publier en l'espace de cinq ans : "Balthazar" "Thaïs" "L'Etui de Nacre" "Les Opinions de Jérôme Coignard", "La Rôtisserie de la Reine Pédauque", "Le Jardin d'Epicure", et lui, le bénédictin d'hier, jusqu'à un roman d'amours mondaines : "Le Lys Rouge."

"J'ai connu le grand écrivain, dit M. Gabriel Hanotaux, quand il n'était pas sorti de ses langes, et qu'il fréquentait les boutiques de Ferroud et de Menu, libraires. Je l'ai retrouvé trente ans après. Ah ! on me l'avait changé, mon commis libraire. Quelqu'un avait éveillé, dans cette âme nonchalante la fantaisie d'Ariel."

C'est à son amie qu'Anatole France pensera quand il écrira : "La femme est la grande éducatrice de l'homme, elle lui enseigne les vertus charmantes, la politesse, la distinction et cette fierté qui craint d'être opportune. Elle montre à quelques-uns l'art de plaire, à tous l'écart de ne pas déplaire." (2)

Les témoignages d'admiration que France donnait au talent épistolaire de Mme de Caillavet se retrouvent très nombreux dans les lettres qu'il lui écrivait à cette époque. "Savez-vous bien, Madame, que vos lettres sont des merveilles de goût, de sens, de critique et d'ironie. J'en ai une bien belle sur Venise, celle des sapins est encore plus imbibée de nature d'âme, ah ! si vous vouliez écrire."

"Tous ceux qui ont fréquenté avec intimité l'avenue Hoche, dit Jeanne Maurice Pouquet, (3) ont vu Mme Arman de Caillavet seconder France dans son travail. A l'oc-

(2) Le Salon de Madame Arman de Caillavet, 1926, page 79.

(3) Le Jardin d'Epicure.

casion il la jugeait digne de penser et d'écrire sous son nom. Il ne s'agit pas d'exagérer la part de Mme Arman de Caillavet dans l'oeuvre de France. Son rôle a été à la fois plus humble et plus vaste. Elle a été avant tout une merveilleuse stimulatrice de son génie, en apportant sans relâche des matériaux neufs à son érudition, de nouveaux thèmes à ses méditations et en l'arrachant à son rêve pour l'obliger à créer. Elle fouillait les littératures étrangères, qu'elle connaissait parfaitement et suggérait à France des sujets de contes et d'articles. Elle traduisait tout ce qui semblait l'intéresser. Dans ses innombrables traductions, France a glané de-ci de-là, une idée, un détail pittoresque, un renseignement utile. Elle passait de longues heures dans les bibliothèques, même en voyage, mais n'y cherchait que ce qui pouvait piquer la curiosité de son ami. Elle n'avait qu'un but l'oeuvre et la gloire de France. Elle notait sans se lasser tout ce que le maître exprimait au cours de ses bavardages et de ses flâneries, et formait ainsi des dossiers considérables dans lesquels ensuite il puisait. Elle a, grâce à cet acharnement méthodique, sauvé de l'oubli une part importante de la pensée de France, qui sans cela se serait évaporée et que dans sa négligence il n'aurait jamais écrite."

"C'est à Mme de Caillavet, écrit M. Hovelaque, (4) que nous devons le France des grandes années. Elle l'a révélé à lui-même. Elle a fait de ce paresseux un laborieux. Il se plaisait à reconnaître cette dette et disait souvent: "Sans Mme de Cavaillet, je n'aurais rien fait." Cette dette en effet était grande et diverse, car jamais Egérie n'entoura son grand homme de soins plus adroits."

"Sa gloire était toute son ambition. Elle y travailla avec tenacité et la géra avec génie. Elle a tiré de lui des trésors que dans sa nonchalance lui-même ne connaissait peut-

(4) Quelques souvenirs sur Anatole France. Revue de France, 1er avril, 1925.

être pas. Elle ouata l'existence de ce douillet, donna à ce timide de l'aplomb, organisa la vie matérielle de ce grand enfant, aplanit sous ses pieds tous les chemins, fut sa volonté et sa conscience."

Sur l'édition originale de *Crainquebille* France écrivit: "*A Mme Arman de Caillavet ce petit livre, que sans elle je n'aurais pas fait, car sans elle je ne ferais pas de livres.*"

Elle lui doit d'avoir connu Loti et d'avoir cimenté l'amitié qui l'unit à celui qu'elle appelait "*Le Magicien.*"

Un jour en sa présence Loti remerciait France d'un article qui l'avait touché. France se tournant vers Mme de Caillavet, lui dit: "*Remerciez plutôt Madame, car c'est elle qui a écrit l'article.*"

Jules Lemaître gardait rancune à Mme de Caillavet d'un article écrit de sa main sous la signature de France, et ses relations avec elle et France s'étaient ralenties. Plus tard l'affaire Dreyfus les fit cesser complètement. Cependant au plus fort de leurs polémiques, alors qu'ils étaient champions dans deux camps ennemis, Lemaître gardait pour France la tendre admiration de ses jeunes années et disait: "*Il ne faut pas médire de lui, c'est offenser les "Muses" et il rangeait ses livres "parmi ceux qu'il voudrait le plus avoir faits."* (5)

Quand France lui envoya en 1908, *L'Ile des Pingouins* avec un mot aimable, Lemaître lui répondit affectueusement et il termina sa lettre par cette déclaration: "*mon royalisme et mon catholicisme vous passent à peu près tout parce que vous avez un génie admirable.*"

De plus en plus Mme de Caillavet servait de secrétaire à France; elle lui préparait des articles et corrigeait ses épreuves. Nous en trouvons maintes preuves dans leurs cor-

(5) André Beaunier "Anatole France". Revue des Deux-Mondes, 1er novembre, 1924.

respondances: "Je me suis amusée à faire ces jours-ci un bout de préface pour "Adolphe" de Benjamin Constant. La chose paraîtra sous la signature d'Anatole, à qui on l'avait commandée. Je veux laisser mûrir mon talent avant de me risquer sous un pseudonyme. En ce moment je jette quelques idées sur le papier pour le prochain article du "Temps" à propos de Maupassant".

Une partie de la préface de la *Princesse de Clèves* est de Mme de Caillavet. Voici ce qu'en dit Maurras: "La femme dont France dit qu'il admire l'esprit hardi et pénétrant est Mme de Caillavet. Vous avez mon souvenir formel. Les trente-cinq lignes entre guillemets sont d'elle. Elles portent sa marque, son style. Il me souvient très bien que France m'a dit devant Mme de Caillavet et en me lisant ce passage. "C'est elle qui l'a écrit."

C'est Anatole France qui présenta Maurras à Mme de Caillavet. Il lui inspira une sympathie qui se changea en une réelle affection. Toujours elle aima la jeunesse avec ses ardeurs et ses anxiétés.

"Que de jeunes gens elle a reconfortés en ces moments décisifs de leur vie, en ses crises d'angoisse ou de désespoir où s'abîment tant de jeunes existences et de talents à peine éclos. Combien d'hommes maintenant au faite des honneurs ou de la fortune se souviennent d'avoir été soutenus par elle aux heures les plus critiques de leur destinée." (6)

Charles Maurras n'a pas oublié cette amie de la première heure, ni la bienveillance de France. Il devait écrire longtemps après: "Leur accueil à tous deux fait partie des plus inoubliables de mes souvenirs." Il a dit dans une lettre récente comment Mme de Caillavet, qui faisait quelquefois les Courriers de *L'Univers* pour France, en vint à les lui faire presque toujours: "Non seulement Ana-

(6) Jeanne Maurice Pouquet. Le Salon de Madame Arman de Caillavet, 1926, page 114.

tole France ne s'en est jamais caché, mais il en parlait en riant au premier venu. Je ne vois pas, chère madame et amie, pourquoi je refuserais mon témoignage à la divulgation de ce secret de Polichinelle. L'étroite et l'incessante collaboration de Mme de Caillavet et d'Anatole France s'est appliquée à bien d'autres sujets, et pour des ouvrages d'autre importance. Cas exemplaire, mais fort rare, et à ma connaissance unique, dans lequel une personnalité vigoureuse, âme et esprit de premier plan, s'est tout à fait identifiée à une autre: une femme, et très femme, en put seule accomplir la difficile merveille, qui n'a pas fini de nous étonner."

En août 1891, Mme de Caillavet fit un voyage avec son fils. Elle visita l'Autriche, la Hongrie, la Bohême, le Tyrol et l'Engadine. Sa passion pour l'Italie et la Grèce lui faisait entreprendre chaque année de longues croisières en Méditerranée. En 1896, elle enmena France sur son yacht *Mélusine* et lui fit visiter la Corse, la Sardaigne et la côte occidentale italienne. L'empressement qu'on mettait à accueillir Mme de Caillavet, France et leurs amis, les fêtes, les réceptions qu'on leur offrait, donnaient à ces voyages un air de triomphe.

L'hiver venu, les souvenirs de ces voyages apportaient de nouveaux sujets aux causeries toujours brillantes des *dimanches* et des *mercredis* de l'avenue Hoche

C'est après le divorce de France que Mme de Caillavet l'accueillit plus intimement et France désormais sans foyer prit l'habitude de déjeuner et de dîner chez elle. A partir de 1891, France vint chaque année passer un ou deux mois à Capian. Il a écrit des pages charmantes dans *La Vie Littéraire* sur ses séjours en Gironde. L'existence à Capian était simple, mais la cuisine excellente. Mme de Cail-

lavet y tient et M. de Caillavet, qui est gourmet, se montre d'une sévérité exagérée envers son chef.

"C'est à dessein, dit Jeanne Maurice Pouquet, que dans la chambre de France la table est exigü et les chaises inconfortables. Mme de Caillavet prétend que lorsqu'il s'y retire pour travailler, il y dort. Aussi exige-t-elle qu'il travaille dans le salon, il y trouve d'ailleurs toutes ses aises. Là s'il cède au sommeil, il en sera tiré par des cris d'indignation: "Monsieur vous dormez — Non, Madame, je réfléchis."

France a exprimé dans *La Vie Littéraire* (7) ses regrets au moment de quitter Capian: *"Je quitte avec peine ces bois et ces vignes. J'ai beau me dire que je retrouverai à Paris la douce chaleur des foyers amis, les paroles élégantes des maîtres et toutes les images des arts dont s'orne la vie, je regrette la charmille où je me promenais en lisant des vers, le petit bois qui chantait au moindre vent, les saules creux au bord d'un ruisseau, le chemin dans les vignes au bout duquel se levait la lune; je regrette ce maternel manteau de feuillage et de ciel dans lequel on endort si bien les maux. D'ailleurs j'ai toujours éprouvé à l'excès l'amertume des départs."*

C'est à Mme de Caillavet que nous devons le *Lys Rouge*. Elle voulut prouver que France était capable d'écrire un roman mondain. Elle le poussa, le harcela, mais longtemps il se défendit: *"Je ne sais rien des gens du monde. Je n'ai jamais vécu dans l'intimité de ces fantoches; je dirais des sottises et les fantoches se moqueront de moi, et ils auront raison."* On décida qu'il fallait aller à Florence, pour y situer les plus belles pages d'amour de l'idylle.

Charles Maurras écrivant à Mme de Caillavet lorsque parut ce roman, terminait ainsi sa lettre: *"Je viens d'ache-*

(7) *La Vie littéraire*, Série 11.

ver les pages du "*Lys Rouge*" et j'en suis encore ému profondément. Je n'ai rien lu au monde de chaudement voluptueux comme la sixième partie, rien de prenant, d'humain depuis Racine comme la dernière. La scène de la fin est d'une beauté achevée et cette beauté est vivante. Voilà le mot de ma surprise et je n'en peux sortir. Je ne crois pas qu'on ait exprimé jusqu'ici avec cette force, cette vérité, cette ardeur, les larmes sacrées de la vie."

"C'est en observant et en écoutant son amie que France avait esquissé le caractère de son héroïne, il en avait fixé quelques traits: une indifférence hautaine pour les préjugés et les conventions, une profonde loyauté, une âme passionnée bien qu'un peu secrète, une intelligence hardie et largement ouverte sur l'univers." (8)

La pièce tirée du *Lys Rouge* fut représentée au Vaudeville en février 1899. Réjane et Guitry y furent admirables. Le soir de la première Mme de Caillavet donna un petit souper auquel assistèrent les principaux interprètes et Mme Madeleine Lemaire, France, Clémenceau, Paul Hervieu, Marcel Prévost, Robert de Flers, Tristan Bernard, Gaston et sa femme.

"Environ à cette époque les dîners du mercredi s'enrichirent de nouveaux convives: la comtesse Mathieu de Noailles, son mari et son frère, le prince de Brancovan, Mme la baronne Aimery de Pierrebouurg et Jaurès. Mme de Caillavet qui aimait à taquiner France, lui disait: "Quand Mme de Noailles est là vous n'existez plus. Son esprit éblouissant, sa grâce mutine, sa conversation si spirituelle font paraître la vôtre lourde et hésitante. France, point fâché, ajoutait "cette petite fille a du génie". La comtesse de Noailles y récitait quelques-uns de ses poèmes. Ce billet de Rosny exprime tout le plaisir de ceux qui assistèrent à

(8) Jeanne Maurice Pouquet, page 162.

ces réunions: *"Les soirs que j'ai passés avec vous sont de ceux qu'on ne saurait oublier sans une singulière méconnaissance de ce que sont une hospitalité délicate et une compagnie exquise."*

"Le monde des lettres et des arts, le monde politique et aussi quelques personnages du grand monde défilaient dans le salon de l'avenue Hoche. Il y avait d'abord les familiers de la maison, jolies femmes et grandes dames, vieux journalistes et jeunes littérateurs, candidats à l'Académie, romanciers et romancières, poètes et poétesses, chirurgiens célèbres, psychiatres mondains, peintres en vogue, sculpteurs en vedette... Il y avait aussi les sommités du monde intellectuel lorsqu'elles étaient à Paris." (9)

Les personnes les plus favorisées et les plus importantes étaient invitées aux dîners du mercredi après lesquels il y avait une réception. Quelque fois France lisait quelques pages de son prochain livre. M. Guglielmo Ferrero, l'éminent historien, qui depuis 1905 était un habitué du salon de Mme de Caillavet, pendant ses séjours à Paris y fit une conférence. M. l'abbé Moreux, savant astronome de l'observatoire de Bourges vint aussi avenue Hoche. Il y fit une conférence sur la planète Mars, avec projections. Un autre soir on entendit Mme Marcelle Tinayre parler de l'amour dans la littérature féminine. Loïe Fuller, très liée avec son hôtesse fit danser sa troupe enfantine pour les invités un mercredi soir. Reynaldo Hahn chantait souvent avenue Hoche et Mme de Caillavet ravie déclarait: *"Il est le seul qui me fasse comprendre et aimer la musique."*

"Que de conversations étincelantes, que de petites comédies mondaines abrita ce salon où brillait à la fois le plus pur et le plus essentiel de l'esprit parisien et de l'esprit tout court. Rien, je crois, n'a remplacé ce si sympathique

(9) Jeanne Maurice Pouquet Le salon de Mme de Caillavet, page 196.

foyer d'intelligence. Je me rappelle un dîner scintillant d'esprit où Clémenceau rivalisa avec France." (10)

"Que d'autres dîners, que d'autres joutes entre les esprits les plus fins, les plus brillants, les plus cultivés, dit Jeanne Maurice Pouquet. La comtesse de Noailles, la princesse Alexandre de Caraman-Chimay, M. et Mme Henri de Régnier, Mme Madeleine Lemaire, Mlle Hélène Vacaresco, Mme Raoul Duval, Raymond Poincaré, Louis Barthou, Briand, Painlevé, Sardou, Loti, Lavedan, Capus, Pierre de Nolhac, Marcel Prévost, Georges de Porto-Riche, Robert de Flers, Adrien Hébrard, le comte Primoli, l'abbé Mugnier, les professeurs Pozzi, Dumas et Robin, Abel Hermant, Tristan Bernard, Fernand Vanderem, Pierre Mille, Mme Réjane, Guitry, etc. On ne peut les citer tous, et si Marcel Proust est absent, c'est que son état de santé le tenait, depuis plusieurs années, déjà, éloigné. De longues lettres maintenaient son souvenir avenue Hoche."

Il lui envoya un riche exemplaire d'une de ses oeuvres dont la dédicace était ingénueusement composée de phrases choisies dans *La Vie Littéraire*.

"A Madame de Caillavet."

"Une de ces femmes, qui nourries dans la douceur du luxe et des arts donnèrent à la vie, par le sel de leur intelligence, un goût fin qu'on n'y sentait pas avant elles. Elle avait l'âme d'un philosophe sans rien perdre de sa fierté et de sa grâce. Nulle n'est plus douce à rencontrer. Il n'en est pas d'un plus gracieux entretien."

Mme de Caillavet était incomparable dans l'art de réunir autour de France ceux qui pouvaient l'intéresser et lui fournir la réplique.

M. Emile Hovelague le dépeint ainsi: "Je suivais avec

(10) Nicolas Ségur. Conversations avec Anatole France.

curiosité l'épanouissement graduel de son génie. Jusqu'au jour où sa conversation était devenue un éblouissement, il n'a cessé de grandir dans sa vieillesse, sa figure a pris une sorte de beauté."

Cette montée progressive du salon de Mme de Caillavet vers l'apothéose de France dura une vingtaine d'années. Cette gloire au lieu d'illuminer leur vieillesse et leur amitié amena des malentendus et de cruels chagrins pour l'amie de France.

"C'est que la gloire dans le tête à tête ne fait que tout gâter, dit Sainte-Beuve. N'aimez ni Voltaire, ni Jean-Jacques, ni Goethe, ni Chateaubriand, si par hasard il vous arrive de rencontrer de tels grands hommes sur votre chemin".

D'un commun accord il fut convenu qu'une séparation de quelques mois était devenue nécessaire. France accepta de faire en Argentine les conférences qu'on lui demandait depuis longtemps. Le mercredi qui précéda le départ, Mme de Caillavet donna un dîner d'adieu. Beaucoup d'amis vinrent souhaiter à France bon voyage et succès, elle était mortellement triste. Elle disait à chaque instant en s'efforçant de sourire : *"L'insensé, il s'en va aux antipodes pour vivre la tête en bas, en compagnie des sauvages, des singes et des perroquets."*

"Son confident, M. l'abbé Mugnier, qui la soutint et la consola en ces jours d'épreuves, fut le seul à lire jusqu'au fond de cette âme en détresse. Elle le voyait presque chaque jour et son indifférence religieuse faisait place au désir de se rapprocher d'une foi ou elle espérait trouver quelque réconfort et une force qui l'abandonnait." (13)

Mme de Caillavet mourut le 12 janvier 1910. Peu de femmes ont été aussi cultivées, elle ne faisait pas étalage de son savoir. Sa mémoire était prodigieuse. Si on lui reci-

(13) Jeanne Maurice Pouquet. Le Salon de Madame Arman de Caillavet.

tait une pièce de vers, même longue, elle la répétait sans une défaillance. L'on comprend quelle amie précieuse elle fut pour Anatole France et quel attrait devait avoir sa conversation. Merveilleusement douée, elle aurait pu laisser une oeuvre personnelle, mais elle s'effaça pour se consacrer à la gloire de France.

Spirituelle, active, d'une érudition universelle, douée d'un rare talent d'épistolière, elle sut grouper autour d'elle pendant trente ans une élite intellectuelle qui aurait suffi à donner à son salon un incomparable éclat. Mais la renommée se rappellera surtout l'influence que Mme Arman de Caillavet eut sur le premier écrivain de son temps, chose probablement unique dans l'histoire littéraire.





LE SALON DE LA REVUE DES DEUX MONDES

"Le salon de Mme Charles Buloz restera célèbre à plus d'un titre car il n'a pas été seulement le salon de la "Revue des Deux Mondes", ayant comme tel reçu de 1876 à 1913, l'élite des lettrés, des savants, des gens d'esprit, il a été aussi par excellence le salon de l'amitié, celui où l'on était sûr de rencontrer à toute heure un accueil sympathique, que l'on ne quittait jamais sans éprouver une sensation de réconfort moral ou intellectuel." (1)

Mme Buloz possédait la science de l'hospitalité et l'art d'écouter les hommes distingués, qui trouvaient en elle une confidente discrète et aussi l'interprète de leurs désirs auprès de son mari, directeur de la Revue.

Les mercredis et ses dimanches d'Epinay mettaient en présence les gens qui avaient des affinités les uns pour les autres. Ses dîners hebdomadaires du mardi, à Paris (une vingtaine de convives) étaient souvent suivis d'une réception ou l'on faisait de la musique.

Parmi les intimes du salon de la *Revue des Deux Mondes* on remarquait Brunetière, Henry Houssaye, Bellaigue, Camille Doucet, Joseph Bertrand, Albert Delpit, Victor du Bled, le professeur Richet, son fils, Charles Richet, Emile Faguet, Melchior de Vogüé, Francis Charmes, Landouzy, René Doumic, Gaston Boissier, Edouard Rod, Charles Benoist, l'amiral Miot, la marquise de Montebello, la comtesse Nadaillac, Mlle

(1) Victor du Bled. *Le Salon de la Revue des Deux Mondes*, 1930, page 7.

Abbatucci ainsi que les femmes de ceux qui étaient mariés. Mme Buloz était la soeur de Charles Richet, elle appartenait donc à une famille de savants. Elle lisait beaucoup pour se tenir au courant du mouvement littéraire.

Brunetière, alors secrétaire de la Revue, était un prodigieux diseur comme l'abbé Delille, comme Jean Aicard, et sa diction était si parfaite, dit Victor du Bled, qu'aux fameuses conférences sur Bossuet, à la Sorbonne, Mme Pasca enmena avec elle de jeunes comédiens pour qu'ils apprissent à parler juste en scène. Comme cette artiste racontait la chose chez Mme Aubernon quelqu'un cita le cri de Rachel entendant Guizot à la tribune : *"J'aimerais jouer la tragédie avec cet homme-là!"*

Il n'eut pas l'esprit des mots comme Rivarol, Chamfort, Dumas, Pailleron mais possédait l'esprit logique. Sa conversation forçait les auditeurs à réfléchir. Les idées l'intéressaient plus que les personnes.

"Sainte-Beuve, disait-il, est le maître de la critique personnelle, je veux être le maître de la critique impersonnelle."

On avait surnommé Faguet le *"maréchal d'Encre."* C'était un travailleur, il écrivait vingt pages par jour, d'une écriture droite, serrée, sans rature, sans revoir ses épreuves, prêt sur n'importe quelle question.

Un jour, il entend parler d'une candidature possible de Georges Pallain à l'Académie, il était gouverneur de la Banque de France; Faguet opine gravement : *"Pourquoi pas le directeur du Crédit Lyonnais? Après tout M. Pallain n'a écrit que des billets, ils ont une si grande valeur!"*

Le général marquis de Gallifet fut le boute-en-train, l'humoriste paradoxal du salon Buloz. On le comparait pour l'esprit et les bons mots à Bussy Rabutin, au comte de Lauranguais, au duc de Richelieu.

Le duc d'Aumale dînait quelquefois chez Mme Buloz. Il

causait d'une façon captivante et mettait chacun à l'aise par sa simplicité. Un jour le Dr Landouzy dans une discussion avec Brunetière sur la prétendue faillite de la science riposta : *"les savants n'ont rien promis, ils ont beaucoup donné, et donneront plus encore."*

Mme Buloz épousa en seconde noces le Dr Landouzy, qui fut doyen de la Faculté de Médecine et membre de l'Académie des Sciences. Son salon s'accrut alors des médecins célèbres.

Nul mieux qu'elle ne sut établir l'harmonie entre ses amis et ses invités. Elle avait une intelligence capable de comprendre les autres intelligences, l'aptitude à philosopher avec les penseurs, à rire avec les rieurs, à causer chiffons avec les élégantes, cuisine avec les ménagères. Ses nombreux devoirs de maîtresse de maison ne l'empêchèrent pas de visiter souvent les pauvres.

"Toutes les manifestations de l'intelligence humaines l'attiraient mais nous sentions, dit Victor du Bled, qu'au-dessus de cette apparente curiosité universelle planait une curiosité supérieure, la curiosité des problèmes divins qui pour elle étaient une certitude, et plus elle avançait dans la vie, plus lui semblait lumineuse l'affirmation du cardinal Feraud sur la Trinité, "les trois seules personnes intéressantes."

Elle garda sa foi ardente jusqu'à sa mort en 1918.





MADAME JULIETTE ADAM

Juliette Lamber, née en 1836, fut élevée dans une famille profondément divisée. Son père était monarchiste, sa mère impérialiste et son grand père républicain; elle grandit donc au milieu de discussions qui lui donnèrent le goût de la politique.

A quinze ans elle épousa un avocat, M. Lamessine, qui la rendit très malheureuse. Compromis dans une mauvaise affaire il se suicida. Ce fut la seule fois, dit-on, où sa femme ait eu à se louer de lui. C'est alors qu'elle demanda à la littérature de la consoler de ses déboires.

"Elle rencontra dans Edmond Adam, dit Adolphe Brisson, l'époux de ses rêves, malheureusement il mourut en 1887, après neuf années d'une union parfaite. Ses amis la supplièrent de ne pas se livrer entièrement à sa douleur." Edmond Adam était un homme politique. Il fut rédacteur au *National*.

Jeune, belle, éloquente, célèbre, riche, liée avec tout ce que Paris comptait d'éminent dans le parlement et les arts, elle eut un salon politique, le grand salon politique du parti républicain. Gambetta était l'âme du salon de Mme Adam. Les ambassadeurs s'y donnaient rendez-vous, les poètes y lisaient leurs vers; les philosophes et les romanciers ont collaboré à sa revue.

Le premier numéro de la *Nouvelle Revue* parut en

1879. Mme Adam y a spécialement rédigé, sans les signer, les *Lettres* sur la politique extérieure. Elle avait fait divers voyages en Russie, en Autriche et en Hongrie, en Egypte : elle était donc très renseignée.

Les opinions suivantes de quelques contemporains démontrent l'influence exercée par cette femme brillante.

"Vers 1880, on put supposer que Mme Adam tenait en main les destinées de son pays; et réellement son influence fut considérable. Ses dîners où trônaient Gambetta et le général Gallifet avaient plus d'importance que les repas officiels de l'Elysée. On y causait plus librement, on y dépensait plus d'esprit. Elle s'attacha de toutes ses forces à rendre populaire l'accord franco-russe. Elle n'y ménagea ni son temps, ni sa peine, ni son argent, ni l'argent de ses amis. Elle forma des comités, organisa des souscriptions, rédigea des adresses, s'intéressa aux miséreux de Saint-Pétersbourg, inventa des emblèmes patriotiques. Elle correspondit avec Skobeleff, elle publia des articles de Dragomiroff: il ne tint pas qu'à elle que la Duplice fut autre chose qu'un échange de visites, de toasts et de cadeaux. Mme Adam voulait pousser la France vers la Russie tandis que Gambetta préconisait l'alliance des peuples de race latine. (1)

"Pas une femme, n'a joué un rôle aussi important dans l'évolution des idées politiques générales du dernier siècle. Elle était un juge remarquable du sens de l'heure." (2)

"Aujourd'hui, son patriotisme l'aiguille vers tous les adversaires de ses anciens amis. A Gif, où chaque dimanche ses nouveaux amis savent la rencontrer, elle a préparé et publié des "Mémoires" qui sont une réquisition contre le radicalisme et même contre l'opportunisme, le régime de ses premières amours. Elle y a même mis sur le gril le

(1) A. Brisson. *Pointes sèches*, 1898, page 118.

(2) Comte de Fleury. *La Société parisienne de nos Jours*, 1908, page 14.

grand orateur qui, dit-on, avait brûlé jadis pour elle, sans succès d'ailleurs." (3)

Femmes de lettres remarquable elle a débuté par un recueil de nouvelles et par un ouvrage sérieux, intitulé *Idées Antiproudhonniennes sur l'Amour, la Femme et le Mariage*, où l'on remarquait une force et une vivacité d'argumentation peu habituelles aux femmes. Mme Adam est aussi une très intéressante conférencière.

L'auteur de *Païenne* a abordé tous les genres littéraires. Lorsque Mme Adam se convertit au catholicisme elle écrivit *Chrétienne*, cependant *Païenne* reste son meilleur ouvrage. Dans ses *Mémoires* elle silhouette des contemporains, dont plusieurs sont encore vivants.

Elle eut des discussions avec Michelet et Proudhon et fut l'amie de Brunetière et de George Sand.

"Qui ne connaît Mme Adam, dit Adolphe Brisson, (4) et qui ne l'a dans quelque mesure aimée. Elle a eu des amitiés et des querelles également retentissantes. Elle a agi, pensé, travaillé comme un homme, et pourtant elle reçut de la nature des qualités féminines, une beauté remarquable, des bras de statue, un corps de déesse, des yeux brillants et tendres, dont l'âge n'a pas éteint la vivacité."

"Nul n'ignore, dit M. Maurice D'Ocagne, (5) ce que Loti à ses débuts, dans la carrière des lettres a dû à la protection non moins active qu'éclairée de cette femme de grand coeur et de haute intelligence, devant la verte vieillesse de qui s'incline aujourd'hui notre respect."

Peu de vivants ont leur nom inscrits sur une plaque de rue, il y a depuis cinquante ans une rue Juliette Lamber.

Mme Juliette Adam, âgée aujourd'hui de plus de quatre-vingt-dix ans, est retirée depuis une vingtaine d'années dans sa propriété de Gif. Entourée de petits enfants ado-

(3) Arthur Meyer. Ce que je peux dire, 1912, page 172.

(4) Pointes sèches, 1898, page 115.

(5) Souvenirs et Causeries, 1928, page 106.

rés; elle reçoit encore quelques intimes, qui savent, tous les dimanches prendre le chemin de sa paisible retraite. Il est à Gif des jours littéraires, il en est d'autres où dominant les questions sociales. Son esprit primesautier, sa conversation attachante, son cœur généreux, ses manières simples et dignes, lui ont conquis des dévouements sincères et nombreux.

Dans les années qui suivirent la guerre de 1870, on l'appelait la *Revancharde* et elle s'en glorifiait; il lui aura été donné de survivre à la grande guerre et de savourer les joies de la victoire.





Conclusion

C'est avec un sentiment de profond regret que je dis adieu à tous ceux qui fréquentaient ces salons, que j'ai eu tant de plaisir à évoquer. Cette étude, qui m'a fait passer des heures délicieuses, a été une des plus douces joies de ma vie. J'ai suivi par la pensée les ombres charmantes de ces femmes qui ont exercé une action profondément civilisatrice et ont eu une influence indéniable sur les écrivains de leur génération. C'est pour elles que les philosophes se sont efforcés de présenter les problèmes les plus obscurs sous une forme claire et limpide. Fontenelle a écrit ses *Entretiens sur la Pluralité des Mondes* pour la marquise de Lambert; Mme Lavoisier a été l'une des premières à connaître la réforme de la chimie opérée par son illustre mari, Madame de Condorcet était initiée par ce philosophe et mathématicien aux plus hautes études de l'entendement.

Les véritables salons ont disparu. Il y a encore certainement des réunions d'intellectuels qui savent apprécier les plaisirs de la conversation. Mais ils n'ont plus le prestige de ceux d'autrefois, ils ne dictent plus l'opinion, ils n'appartiennent plus à l'histoire, car leur influence ne s'étend pas au-delà de leur propre cercle.

Il faut chercher dans l'évolution sociale la cause de cette disparition. Avec la Révolution s'est éteinte l'aristocratie, la classe d'élite, celle dont la vie n'était qu'un perpétuel loisir. Et si beaucoup d'entre eux ne cherchaient que la satisfaction

de leurs plaisirs, d'autres, les intellectuels, trouvaient dans le salon une occupation pour leur esprit.

Les salons du Premier Empire, de la Restauration, du Second Empire, n'avaient déjà plus le brillant et l'influence de ceux du 17ème et du 18ème siècle. Ils sont une belle chose à son déclin, la vieillesse d'une aristocratie, qui maintenant agonise. La vie moderne a frappé le salon d'un décret de mort.

Notre époque est essentiellement démocratique et pressée. Télégraphe, téléphone, radio, auto, avion etc. Notre intérêt est sollicité de tous côtés, et il n'y a pas record qui ne soit brisé presque aussitôt.

Nous ne pouvons pas plus revenir au salon tel que décrit dans ces pages qu'aux châteaux-forts ou aux diligences.

La science moderne a décentralisé Paris, l'a mis à la portée de tous, et telle mode lancée aujourd'hui à Paris, sera à New-York en moins d'une semaine. On va à Londres dans le même temps que l'équipage des belles marquises se rendraient à Versailles. Et les plus simples bourgeois d'Amérique se paient le voyage à Paris, au moins une fois dans leur vie.

S'il faut plusieurs générations pour polir un gentilhomme, nous ne devons pas nous étonner de trouver derrière le vernis des nouveaux riches l'argot de l'ouvrier d'hier et on ne saurait avoir spontanément l'urbanité et la courtoisie exquises des anciens salons.

Notre époque appartient à la science et à sa vulgarisation. L'instruction n'est plus le privilège d'une classe, elle s'offre à tous.

La science fait à chacun une part du riche trésor qu'elle nous dispense et nous n'avons rien à craindre du jugement de nos arrières petits-enfants penchés sur le passé.

Après notre époque d'activité fiévreuse, de recherches, de créations, il y aura une réaction. La vie moderne s'oriente

vers une vie plus aisée, faciles et mécanique ce qui crée des loisirs, peut-être reviendra-t-on aux raffinements de l'esprit, aux manières délicates ?

Si le salon renaît il sera différent, l'impression d'une autre société. La vie est un éternel recommencement, et en ce moment le goût du sport et des jeux rappellent Athènes, Sparte et Rome.

Je veux terminer en ajoutant que les salons ont eu un résultat auquel nos grandes dames ne pensaient guère, et qu'elles auraient probablement repoussé avec horreur. Ils ont réellement créé le féminisme en donnant à la femme une place prépondérante dans la vie, en reconnaissant sa valeur intellectuelle et son influence sur la société de son temps.





Table des Matières

LES SALONS FRANÇAIS

Salons du dix-septième siècle

I.—Madame de Rambouillet.....	14
II.—Madame de Sablé.....	21
III.—La Duchesse d'Aiguillon.....	27
IV.—Madeleine de Scudéry.....	37
V.—La Duchesse de Longueville.....	42
VI.—La Grande Mademoiselle.....	53
VII.—Madame Cornuel.....	60
VIII.—Madame de Sévigné.....	64
IX.—Ninon de Lenclos.....	71
X.—Madame de Lafayette.....	83
XI.—Madame de la Sablière.....	99

Salons du dix-huitième siècle

I.—La Marquise de Lambert.....	110
II.—La Duchesse du Maine.....	115
III.—Madame de Tencin.....	131
IV.—Madame Geoffrin.....	142
V.—Madame du Deffand.....	151
VI.—Madame du Châtelet.....	156
VII.—Madame de Graffigny.....	159

VIII.—Julie de Lespinasse.....	162
IX.—Madame d'Epinay.....	172
X.—La Maréchale de Luxembourg.....	175
XI.—La Comtesse de Bouffiers.....	180
XII.—Madame de Choiseul.....	182
XIII.—Madame d'Houdetot.....	185
XIV.—Madame Necker.....	192
XV.—Madame Suard.....	198
XVI.—La Comtesse de Sabran.....	203
XVII.—Madame Vigée-Lebrun.....	216

Salons de la Révolution

I.—Madame Roland.....	225
II.—Madame de Staël.....	231
III.—Madame Helvétius.....	242
IV.—Madame de Condorcet.....	247

Salons du dix-neuvième siècle

I.—Madame de Beaumont.....	255
II.—Madame de Genlis.....	260
III.—Madame de Duras.....	263
IV.—Madame de Souza.....	266
V.—Fortunée Hamelin.....	269
VI.—Madame Récamier.....	272
VII.—La Princesse de Vaudemont.....	281
VIII.—La comtesse de Rumfort.....	284
IX.—Madame Emile Girardin.....	287
X.—Madame François Buloz.....	292
XI.—Le Salon de l'Arsenal.....	295

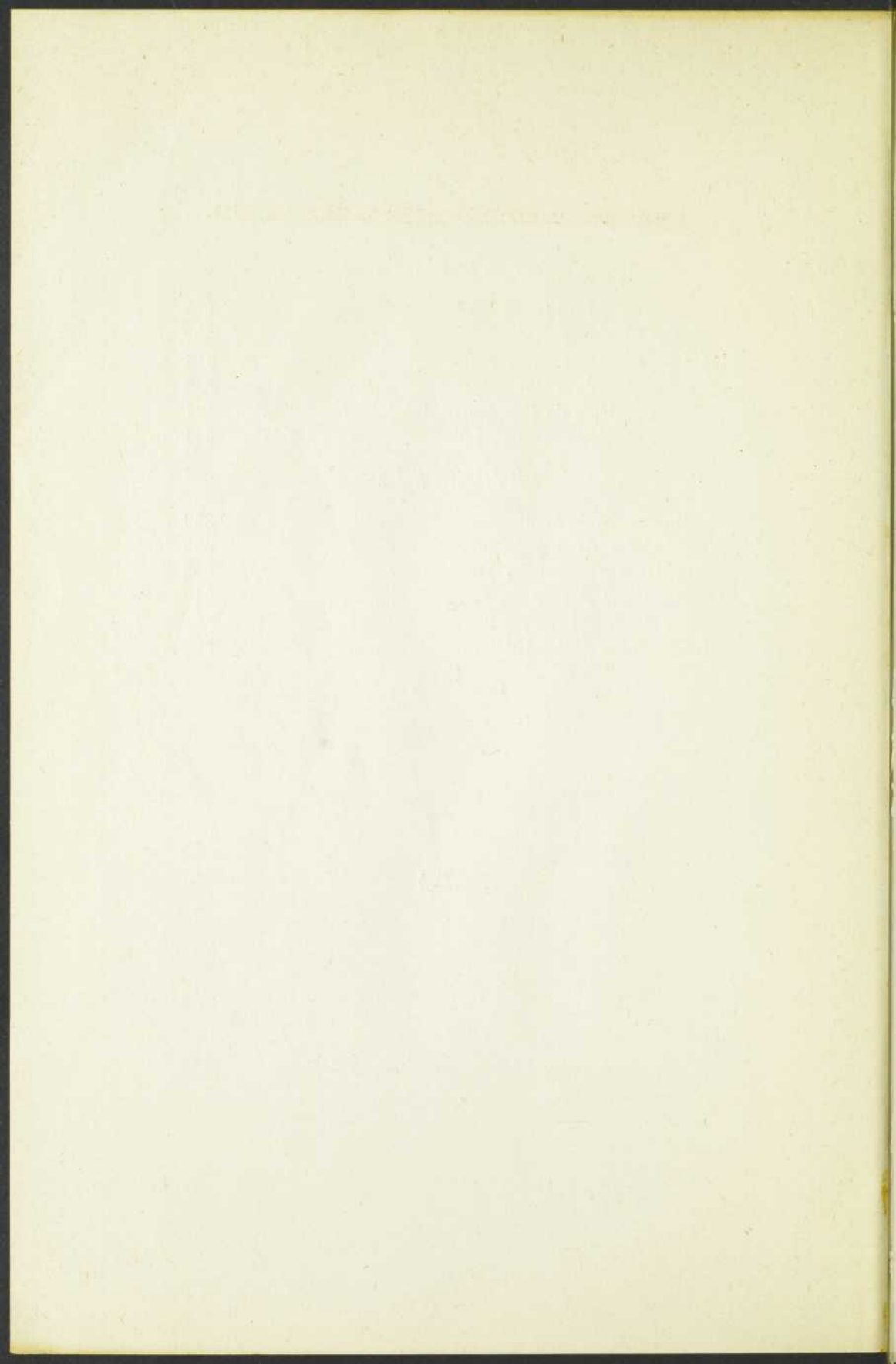
Salons du Second Empire

I.—Madame de Rute.....	299
II.—La Princesse Mathilde.....	302
III.—La Comtesse Le Hon.....	313
IV.—Madame de Valon.....	319
V.—La Comtesse de Beaulancourt.....	321
VI.—La Comtesse de Pourtalès.....	324

Les derniers Salons

I.—Madame Aubernon.....	330
II.—Madame de Loynes.....	335
III.—Madame Alphonse Daudet.....	345
IV.—Madame Arman de Caillavet.....	349
V.—Le Salon de la Revue des deux mondes.....	364
VI.—Madame Juliette Adam.....	367

Conclusion





ERRATA

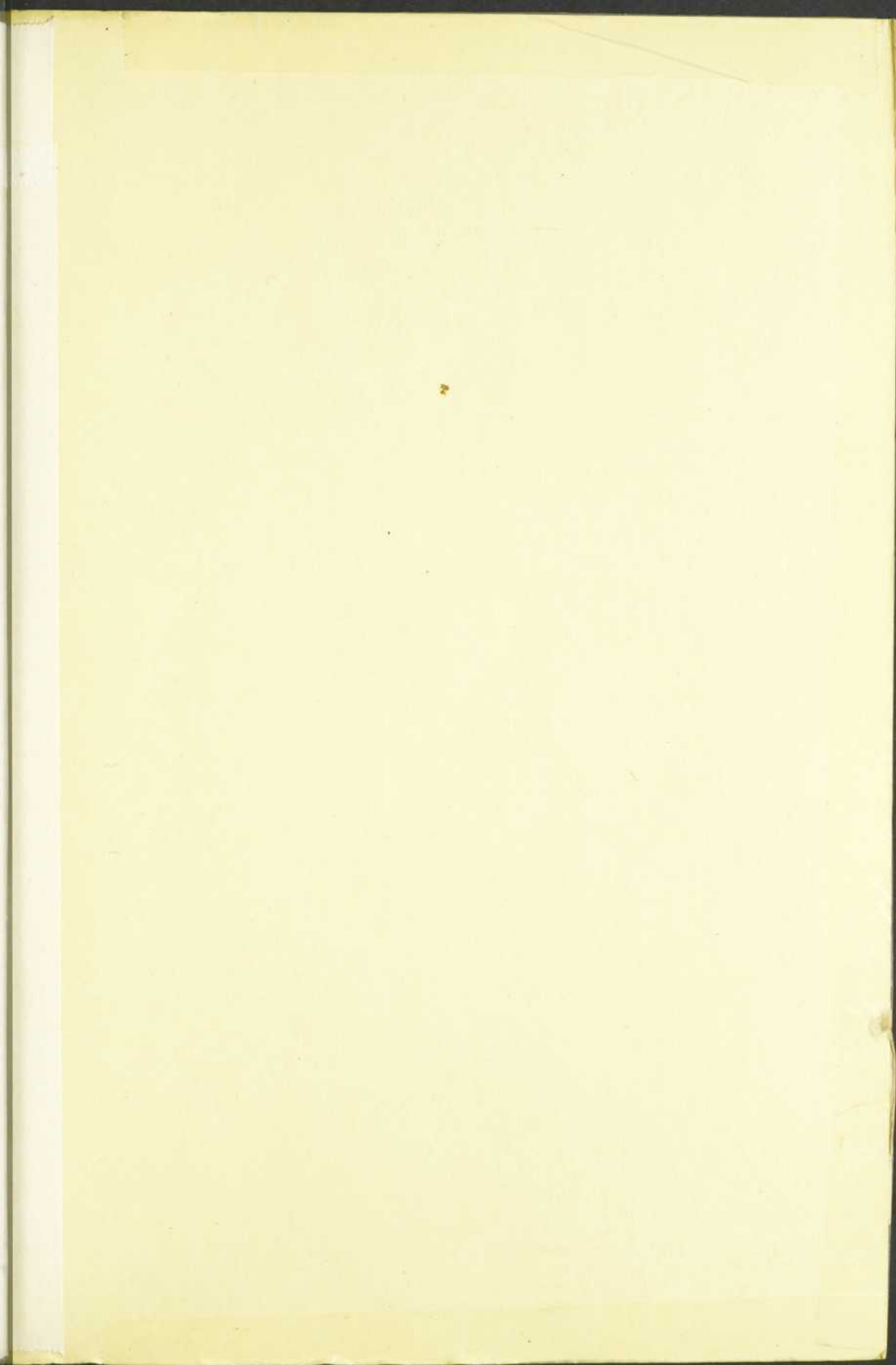
Page	Au lieu de	lire
9	Soiété	société
16	Endroits	endroit
31	En renonçant	et renonçant
31	Beaux-esprit	beaux-esprits
32	Tinroret	Tintoret
43	Quelles étaient capables . . .	qu'elles étaient capables
45	Yeux cendrés	yeux étaient bleus, ses che- veux blonds cendrés
47	Le renvoi (3) doit être après nuit.	
47	La mariage	le mariage
49	Avantures	aventures
51	Le gloire	la gloire
53	La cinquième ligne ne doit pas être en italique.	
55	Gentilhommes	gentilshommes
57	Lauzon	Lauzun
60	Contenté	Contentée
64	Lettre	lettres
65	Coqueterie	coquetterie
66	Infini variété	infinie variété
67	Supprimer (de) avant saint Augustin.	
67	Grande mademoiselle . . .	Grande Mademoiselle
69	Surpassé	surpassée
72	Epieure	Epicure
72	Ampressement	empressement
74	Chaise à porteur	chaise à porteurs
76	Casette	cassette
77	Gentilhommes	gentilshommes
79	Connu	connue
81	Hommage	hommages
89	Appréciateur	appréciateur
91	Faisait	faisaient
91	On a omis quelques mots entre Seine et à la rue Vangirard.	
101	Montpellier	Montpellier
107	Changement	changements
107	Discutées	discutés
112	Parvient	parurent

Page	Au lieu de	lire
112	Veux	veut
115	Ses dons	ces dons
115	Ville	viles
118	Décidé	décidée
119	Répandre	répondre
120	la pastorale	la pastorale
121	Aqueduc digne	aqueducs dignes
123	Ephigémie	Iphigénie
124	Mme de Launay	Mme Staal de Launay
128	Mille et une Nuit	Mille et une Nuits
134	Pièce	pièces
138	Pierre Louis Masson	Pierre Maurice Masson
142	Cardinal	cardinal
142	Lieutenants-colonels	lieutenant-colonels
142	Ait pu	a pu
146	Pour les restes de ma vie	pour le reste de ma vie
147	Contre-balança	contrebalança
153	Qu'aucun	qu'aucune
159	Divers	diverses
159	On a omis Elle obtint après	avant de longues souffrances.
162	Humiliraît	humilieraît
163	Exigente	exigeante
165	Manière	manières
166	Analysé	analysée
167	Embassadeur	ambassadeur
172	Physionomie	physionomies
172	Intelligences	intelligentes
174	On a omis de	avant d'Holbach.
175	1717	1747
183	On a omis et	avant quelques salons.
189	Alla devoir	allait devoir
187	Sa vue donna	sa vu lui donne
188	D'Almbert	d'Alembert
188	Approchait	approchaient
193	Gens de lettre	gens de lettres
197	Sans taches	sans tache
199	Promené	promenée
202	Venaient	venait
206	De ses unions	de ces unions
206	Exenses	excuse
209	Maison	saison
210	Supprimer (de)	avant l'esprit.
212	J'en vois lui	j'en vois qui
218	Ces tableaux	ses tableaux

Page	Au lieu de	lire
228	Circonstance	circonstances
233	Perfectionnements humains	perfectionnement humain
238	Quand elle taisait	quand elle se taisait
238	Faisait	faisaient
243	Le Roi de la Cour	le Roi et la Cour
249	Douleureuses	douloureuses
261	Si elles connaissent	si elle connaissait
266	Crever de faim	mourir de faim
269	Tunot	Junot
269	Plus que l'amitié	plus que de l'amitié
274	Antagonisme	antagonismes
278	A trois heures et il	à trois heures il se rendait
279	Souscription	souscriptions
279	Chambre de députés	chambre des députés
282	Pas distraction	par distraction
289	Chef-d'oeuvre	chef-d'oeuvres
292	Collaborateur	collaborateurs
292	Revue des Deux mondes	Revue des Deux Mondes
293	Qui donna ce conseil	qui donnait ce conseil
300	Quelle activité, quel intérêt	de quelle activité de quel intérêt
300	On a omis le renvoi (2) Id.	
302	Physionomie	physionomies
303	Le maison	la maison
303	Sam Donato	San Donato
304	Assisté	assistée
306	Légitimes	légétimistes
307	Contribua	contribuait
308	Parmi eux	parmi eux
310	Mauroce	Maurice
310	Pour ma mère	par ma mère
314	Leur peine	leurs peines
318	Etait acquis	qui s'était acquis
320	Fraternisait	fraternisaient
324	Que donne	que donnent
324	Où on a vécu	où l'on a vécu
326	Leurs aimable	leurs aimables
331	Lettre d'or	lettres d'or
333	Compte de Coigny	comte de Coigny
335	De Bourget	du Bourget
336	A chantez	à chanter
340	De Beauragard	de Beauregard
341	Supprimer le mot (écrire) avant de s'apancher.	
341	Artistique	*artistiques

Page	Au lieu de	lire
345	Ne raconte	ne raconte
345	Observations	observation
347	Personnalité	personnalité
351	Mme de Aubernon	Mme Aubernon
351	Modiste	modeste
353	L'écart	l'art
353	Le renvoi (2) doit être à la place du renvoi (3) et vice versa.	
356	Puénetrant	pénétrant
356	Maurres	Maurras
357	Enmena	emmena
358	Exigü	exigüe
359	Profondement	profondément
360	Des lettre	des lettres
360	Poétesse	poétesses
360	Quelque fois	quelquefois
360	Où brillait	où brillaient
365	Il était gouverneur	qui était gouverneur
369	Proudhon	Proudhon
371	Opprécier	apprécier
372	Se rendraient	se rendaient
373	Faciles	facile
373	Impression	expression





BNQ

BNQ



000 178 885

L'ECLAIREUR LIMITEE
Beauceville.